

ELLE SEVENO

NEW ROMANCE®

RESTART WITH *Song*

INÉDIT

la mondamine Fyctra

Restart with song

Elle Seveno

©2017, Elle Seveno – Tous droits réservés

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit de quelque manière que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur.

Ce livre est une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux, événements ou incidents sont les produits de l'imagination de l'auteur utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Image de couverture : Adobe Stock © YakokchukOlena

Couverture : Jef Cortes

Collection dirigée par Arthur de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Marine Flour

©2017, La Condamine

34-36, rue La Pérouse

75116 Paris

ISBN : 9782375650479

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

CHAPITRE 1

CAMILLE

Le tatouage s'étend de mon épaule jusqu'au bas de mes reins. Je le regarde chaque matin. Il est tellement noir et vide de toute fioriture que je le vois comme une cicatrice. Je me tords la tête devant le miroir pour pouvoir l'admirer. Le gars de la boutique m'a demandé au moins trois fois si je ne souhaitais pas rajouter quelque chose, mais c'est ainsi que je le voulais.

J'ai parcouru de nombreux sites web pour me renseigner sur les tatoueurs, ici, à Boston. J'en voulais un bon, même pour ce dessin qu'un enfant de six ans aurait pu tracer.

J'enfile un débardeur noir puis ma veste et j'attrape mon casque. J'ai vingt kilomètres pour rejoindre mon lieu de travail dans le centre-ville. Je mets dix minutes pour m'y rendre, tous les soirs, avant six heures. Je pratique la même routine depuis plus d'un an : une escapade en moto en journée avant de retrouver mon uniforme de serveuse dans un petit bar mal famé.

Je descends les escaliers de mon immeuble en ne regardant même plus les marches. Une fois en bas, je sors mes cheveux de mon col puis ouvre la porte du hall. Je retrouve ma bécane un peu plus loin. En réalité, elle n'est pas à moi. Rien ici ne l'est. Comme avec tous les gens que je côtoie ces derniers mois et qui sont de passage dans ma vie, je ne m'attache pas.

J'enfourche la moto en sentant les premiers picotements d'excitation au bout de mes doigts. J'allume le moteur. Une main sur l'embrayage, je passe la première du bout du pied et accélère, ce que je continue de faire toujours plus et toujours plus longtemps sans tenir compte de la circulation. Le défi est de doubler au plus près des voitures, quand la voie de l'autre côté est occupée. Juste pour que mon cœur ait un loupé...

Au boulot, je passe ma soirée en mode automatique jusqu'à ce que le service se termine. La nuit est bien entamée quand je quitte l'établissement. En sortant du bar, je retrouve les mêmes poivrots qui viennent chaque soir, les habitués. Ceux qui tentent toutes les approches possibles pour te mettre une main aux fesses. Mon regard vide les arrête bien souvent. Et mon patron aussi. Il sait que son bar n'est pas l'endroit le mieux fréquenté du quartier et il protège ses employés. Il est plutôt sympa.

J'ai quelques mètres à faire jusqu'à ma moto. Je les fais seule, emmitouflée dans ma veste, d'un pas ralenti. Je pourrais aller plus vite et ne pas risquer de me faire alpagner par un type louche, mais je ne le fais jamais. Comme si je cherchais la confrontation. Celle qui arrive justement ce soir : l'homme se place devant moi pour me bloquer le passage et me fait m'arrêter. Je ne montre rien en apparence, mais mon cœur bat soudain plus vite.

— Salut ma belle.

Il a une voix traînante, aiguë, tremblotante à cause de l'alcool ingurgité. Un lampadaire éclaire ses traits et je reconnais un type que j'ai déjà servi plusieurs fois au bar. Le genre que mon patron fout dehors quand il va trop loin. Celui qui passe sa vie au comptoir parce qu'il est paumé.

Il marche d'un pas mal assuré dans ma direction. Il tient à peine debout, ça serait facile de le repousser et de déguerpir. Je pourrais courir pour m'éloigner au plus vite de lui, mais le désir de miser sur ma vie qui pulse dans mes veines me retient. Il fait son œuvre dans mon corps, surpassant la culpabilité, éloignant la solitude. J'ai besoin de ça, de me sentir en danger.

Je ne bouge pas quand le gars extirpe un couteau de sa manche.

— Tu m'as aguiché toute la soirée.

Faux.

— Tu ne devrais pas te balader toute seule le soir. C'est pas très malin.

Ça je le sais, mais je m'en moque. Tout comme je me moque qu'il tienne une lame au creux de sa main. Je la regarde elle, plutôt que lui. Je suis sûre que si j'esquissais le moindre mouvement, il me planterait. Et s'il le faisait... est-ce que je le ressentirais ? Est-ce que c'est ce que je veux ? *Non. Oui. Pas vraiment.* Je n'ai pas l'impression de ressentir grand-chose depuis deux ans.

J'imagine ce que cela ferait d'éprouver cette blessure physique là. Réveillerait-elle l'autre ? *Peut-être que je devrais essayer...*

C'est cette pensée qui me fait faire un pas en arrière.

J'ai toujours les yeux dans le vague quand le type pose sa première main sur moi. C'est comme un électrochoc. Je recule, mais malgré l'alcool, sa poigne est plus puissante que moi et la lame se rapproche, comme pour me rappeler que cela fait bien longtemps que j'aurais dû m'enfuir. Je ne panique pas, alors que je le devrais sûrement. Je me trouve étrange d'accepter mon sort sans me débattre. Il y a un truc qui ne tourne plus rond chez moi.

— Hey toi, lâche-la ou tu vas le regretter !

C'est mon patron. Il m'a trouvée dans cette rue à deux pas de son bar et il dégage l'autre mec d'un mouvement brusque, l'envoyant valdinguer par terre.

— Je veux pas te revoir par ici, sinon tu auras affaire à moi, fils de pute.

Il se tourne vers moi en ignorant la plainte de celui qu'il vient d'éjecter au sol.

— Ça va ?

La sollicitude de cet homme que je n'ai jamais cherché à connaître remue une émotion que je fuis depuis mon départ de France. Mon patron me fait penser à mon père. Je me sens subitement seule, en manque de chez moi, des miens, de ceux qui sont encore là et qui attendent de mes nouvelles. Et si je m'étais fait agresser dans cette rue sordide et qu'ils ne m'avaient jamais revue ? J'imagine leur douleur et elle devient la mienne.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

J'en sais rien.

Il y a tellement longtemps que je ne fais plus attention à ma sécurité et que je m'en fous. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Il y a des personnes qui

m'attendent.

Mon téléphone vibre dans la poche arrière de mon jean. Margaux, sans doute. *Bien sûr que c'est elle !*

Je lis son message sur mon écran d'accueil pendant que mon boss me regarde faire. Je suis bloquée sur mon portable, et j'ai cet affreux goût amer dans la bouche.

— Tu devrais rentrer chez toi.

Il a raison. *Je devrais rentrer.*

CHAPITRE 2

LÉO

Trois ans plus tôt.

— *Je suis tellement heureuse d'être là.*

J'ai l'impression de me réveiller d'un très long rêve. Je suis assis au bord du lit. Loin de la petite table de l'entrée et de mes conneries. Depuis combien de temps ? J'ai perdu mes repères.

Je me frotte les yeux mais rien n'y fait, la fille est toujours là. Elle continue de parler. Je ne capte presque rien.

— *Depuis le temps que j'attends de me retrouver avec l'un d'entre vous...*

Une groupie...

Elle m'embrasse. C'est timide et furtif, et ça n'a rien de très excitant. Je pose mes mains sur ses bras et la repousse.

— *Attends.*

De plus près elle me paraît si jeune. Trop. Elle n'a pas une ride, son nez est retroussé, ses cheveux tirent sur le roux. Quant à ses yeux, ils sont perdus dans le vague, remplis de petits vaisseaux rouges.

Putain... C'est moi qui l'ai mise dans cet état ? Elle a pris de la coke ? Il se passe quoi, là ?

C'est la douche froide. J'ai picolé, je suis drogué, mon corps devrait être dans le coltard, je devrais être dans mon pieu, loin des images qui me tourmentent. Mais rien ne s'est passé comme prévu.

Qu'est-ce que cette gamine fout là ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

C'est comme si une coulée de sueur froide dévalait mon dos au moment où elle se plante debout devant moi. Elle se déssape. Fringue après fringue, son corps minuscule s'exhibe devant moi. Je n'ai plus toute ma tête. Sur la table, il reste la lame que j'ai utilisée, quelques traces de poudre, deux verres de whisky.

Qui est cette fille ? Quel âge a-t-elle ? Son corps est à peine formé. Elle ne porte pas de soutif, mais elle en a pas besoin. Il n'y a rien à voir. Merde, je suis vraiment allumé !

Je repasse ma main sur mes yeux, mes joues, ma bouche, mais toute la scène reste irréaliste.

La gamine revient vers moi. Elle tangué, rigole comme si elle était complètement pétée. Ses yeux se lèvent de nouveau vers moi et c'est là que mes démons reviennent. Un autre visage s'aligne sur le sien. Des traits bien plus familiers qui me déchirent le cœur, du moins ce qu'il en reste.

— T'as quel âge ?

— Dix-sept ans.

Je ferme les yeux. Elles ont le même âge. Je me dégoûte. La conséquence de mes actes arrive à se frayer un chemin dans ma conscience embrumée. La fille revient se coller à moi, elle prend un selfie puis pianote un truc, en se plantant sur mes genoux.

— Mes copines ne vont pas en revenir...

Et merde !

Je me laisse basculer sur le lit, le corps tendu vers l'arrière à la recherche de mon portable. Je l'ai mis de l'autre côté du lit. Pourquoi je l'ai foutu si loin ? La fille en profite pour me grimper dessus. Je lui barre le passage et j'attrape mon téléphone au ralenti. Elle me dévisage sans comprendre. J'envoie un message à mon meilleur pote.

***** Je suis en train de faire une connerie. Faut que tu viennes. *****

Je lâche l'appareil et me renfonce dans le matelas, dans cette chambre d'hôtel de luxe, avec cette fille qui me prend pour un dieu alors que je ne suis qu'un connard au bord du détournement de mineur.

Elle a son âge...

J'ai vraiment touché le fond, ce soir.

*

* *

Une gonzesse ? Ils veulent me refiler une gonzesse ? C'est quoi ce délire ? Je me suis endormi entre le moment où on parlait du nouvel album et maintenant ?

— En plus, le buzz autour de l'audition devrait...

— Non.

Ma voix tonne pour les interrompre. J'ai traversé bien des épreuves dans ma vie pour vivre enfin de ma passion, je ne vais pas laisser ces deux cons foutre en l'air mes moments de répit.

— T'as pas vraiment ton mot à dire, il me semble, balance Jules le genou replié sur sa cuisse.

Il est affalé dans son fauteuil, face à notre manager. J'aurais cru qu'il me soutiendrait, sur ce coup-là. Les femmes... il sait tout ce que je leur reproche, à quoi il joue ?

— Ce groupe, c'est aussi le mien, je rétorque comme un gosse à qui on enlèverait sa sucette.

Je me fais pitié par moments. J'ai perdu mon pouvoir de décider quoi que ce soit pour le groupe cette nuit-là, dans cette chambre d'hôtel. Ça a été l'écart de trop.

— On a un deal, Léo. C'est moi qui prends les décisions jusqu'à ce qu'on décide du contraire.

Jules m'affronte. Je serre les dents. Je pourrais l'envoyer se faire foutre. Je pourrais, ouais. Mais j'en crève de trouille.

— Votre groupe marche bien, intervient notre producteur pour calmer la tension grandissante, mais il s'essouffle. Les fans demandent que tu reprennes ta

place, Léo, mais tu n'es pas prêt. Il faut leur donner un goût de renouveau, les faire vibrer. Que vous puissiez repartir en tournée avec votre nouvel album en haut des classements.

— Et en quoi une femme pourrait nous aider à y arriver ?

— Cela attirera un nouveau public, répond-il.

— Ce n'est qu'un truc de marketeux coincé en costard ! Quel est le rapport avec notre musique ?

— Le rapport, répond Jules à la place de l'autre con, c'est que tu fais des chansons de plus en plus tristes, et je crois qu'une femme saura être plus sensible que moi pour les interpréter.

— Conneries.

Je fronce les sourcils, prêt à dégainer ma mauvaise humeur, mais il me devance :

— Il nous faut une chanteuse, Léo. Sinon c'est toi qui reprends le micro.

Je me tais, plus du tout certain de ce qu'il veut me dire en me balançant ça en pleine gueule. Il l'a encore mauvaise, c'est ça ? Même après trois ans ?

— Bien, clame-t-il quand il comprend à quoi je pense. Je vois qu'on est d'accord.

S'il n'était pas mon meilleur pote, je lui aurais volontiers redessiné la mâchoire. Mais je ferme ma gueule en repensant à toute la merde qu'il a su gérer derrière moi. Non, je ne suis pas d'accord, mais qu'est-ce que je pourrais dire qu'il ne sait déjà ?

Je ne veux pas d'une putain de femme dans mon groupe.

CHAPITRE 3

CAMILLE

Qu'est-ce que je fous là ?

Écouteurs sur les oreilles, le dos bien calé sur le mur derrière moi, je tape du pied en rythme depuis dix minutes. J'ai baissé la tête, fermé les yeux pour ne pas avoir à regarder autour de moi et à cogiter, mais cette situation commence à devenir surréaliste.

C'est la première fois en dix-huit mois que j'ai des doutes sur ce que je fais. Je ne me suis pas posé de question quand je suis partie à l'autre bout du monde, que j'ai tout quitté pour me retrouver en terre inconnue, seule. Je n'ai pas fait machine arrière en donnant ma démission, ou quand je suis revenue après tout ce temps. Mais là, c'est une autre paire de manches ! Cela fait une heure que je poireaute parmi cette foule de filles inconnues et je n'ai qu'une envie : me barrer.

Je les ai aperçues en traversant la dernière rue avant d'arriver, bien rangées les unes derrière les autres. Personne n'aurait pu les louper d'ailleurs, elles ressemblaient à un essaim d'abeilles bourdonnant ! Leurs regards se sont arrêtés longuement sur moi lorsque j'ai pris place à la fin de la file. Beaucoup ont haussé les sourcils, d'autres ont ri ou échangé des messes basses.

Avec mon casque sous le bras, habillée de ma combinaison noire, je sais bien que je dénote parmi elles. Elles ont toutes le même look : boots, jeans

moulants ou jupes en cuir courtes, tee-shirt près du corps, cheveux coiffés, yeux maquillés. Elles sont sexy et adorables. De vraies groupies, et moi, un véritable ovni !

À cause de ma course folle à moto, ma tignasse brune, d'habitude volumineuse, est aplatie et ébouriffée. J'ai fermé la visière de mon casque, aussi mon léger maquillage n'a pas coulé, mais je n'ai rien de voyant ou d'extravagant comme toutes celles qui m'entourent. Est-ce que c'est ça qu'ils attendent ? Parce que si c'est le cas, je crains que ce monde ne soit pas pour moi.

Je secoue la tête pour chasser mes doutes. Après tout, je n'ai qu'une infime chance d'être sélectionnée, je ne vois pas pourquoi ce serait moi plutôt qu'une autre.

Je prends mon téléphone pour faire passer le temps. À mon grand étonnement, les minutes suivantes s'écoulent plus vite et la file d'attente rétrécit à vue d'œil. Je ne suis plus qu'à quelques mètres derrière un groupe de six filles lorsque mon portable sonne.

— Cam ? Alors ça y est, t'es passée ?

Mon sourire revient à la seconde où j'entends le ton trépidant de ma meilleure amie.

— Margaux, t'as au moins une heure d'avance ! dis-je en levant les yeux au ciel. Il t'arrive d'être patiente, parfois ?

— Jamais, tu le sais mieux que personne, glousse-t-elle toute heureuse. Tu n'es pas encore passée ? Ça fait combien de temps que t'es partie ? Deux heures ?

— Non je ne suis pas passée, miss je-veux-tout-savoir-tout-de-suite. Pour tout te dire, je commençais à me demander si je n'allais pas faire demi-tour.

— Ha non, tu ne me fais pas ça, Cam ! C'est moi qui t'ai inscrite. Tu dois le faire... au moins pour moi.

— Ouais, et tu m'as bien sûr demandé si je voulais !

— Ça te change des fuites en avant à des milliers de kilomètres des gens que tu aimes, non ? Pour une fois que tu peux faire quelque chose qui te plaise en étant près de moi...

Là, elle met le doigt sur un point sensible. Je ne suis revenue que depuis deux mois, et pour le moment, je n'ai pas envie de repartir. Et pour être honnête, passer cette audition ne me gêne pas tant que ça. J'en suis même excitée.

— Ok, je le fais.

Je l'entends qui jubile de sa victoire à l'autre bout du fil.

— Mais ça m'étonnerait que je réussisse à franchir la première étape. Elles sont toutes sexy à mort, et pourtant, ils n'ont pas l'air de s'attarder.

— Ils n'ont pas lancé cette audition pour trouver une fille sexy. Ils veulent une voix. Et moi je sais que la tienne... elle est faite pour ça.

Malgré moi, les paroles de ma meilleure amie me rassurent. J'ai toujours aimé chanter, mais jamais je n'aurais cru me retrouver là un jour. Je raccroche en lui promettant de l'appeler dès que je serai chez moi. On ira boire des coups pour fêter ou pour oublier. D'ici là, j'ai une porte à franchir, et d'après ce que je constate, c'est à mon tour de pénétrer dans le théâtre.

À l'intérieur, deux jeunes femmes aux tailleurs et aux chignons serrés m'accueillent en me jetant des regards hautains. Elles récupèrent le formulaire que je leur tends. L'une des deux disparaît derrière la porte principale. Je me dis que je vais encore devoir attendre avant de la voir revenir aussi vite qu'elle est partie.

— Vous pouvez y aller.

Le contraste entre l'extérieur et la salle de concert est aveuglant. J'ai été baignée de lumière pendant une heure et voilà que je me retrouve dans une obscurité quasi complète. J'ai du mal à m'habituer et je ne vois rien. Pas étonnant, donc, que je me tape contre un fauteuil.

— Merde !

— Mademoiselle Pertin ? demande une voix masculine qui me semble inquiète.

C'est à ce moment-là que je les discerne : ils sont quatre et se tiennent sur la scène à côté de leurs instruments. Chacun à leur place, leur tête tournée vers moi comme l'étaient les filles à l'extérieur dès que je me suis approchée de la file.

J'avance sans savoir quelle attitude adopter. Devrais-je être sûre de moi ? Timide ? Ravie ? Enthousiasmée de me retrouver avec de telles célébrités ? Je

décide d'être moi-même. Ces mecs, moi, je n'en ai presque pas entendu parler, je ne vais pas faire la groupie rien que pour leurs beaux yeux, si ?

Je marche d'un pas tranquille dans leur direction. En arrivant près d'eux, je constate à quel point ma dernière remarque ne peut pas être plus proche de la vérité. Ces gars doivent sortir d'un magazine de mode. Ils sont tous grands et taillés comme des athlètes. Le corps en V, les épaules carrées et les jambes musclées. Mais d'où débarquent-ils, ceux-là ? De la planète des mecs canons ?

J'ai rarement été si bien entourée. Les hommes que je côtoie en général sont plus secs et portent des combinaisons de moto. Je ne peux jamais admirer leurs abdos. Là, tout me saute aux yeux. *C'est indécent !* Ma propre remarque me fait sourire. Trois mines sur quatre me répondent de la même façon. *Et mince !* Maintenant, ils vont penser que je suis une autre de ces junkies de leurs corps de rêve qui ont traîné tout l'après-midi devant la porte du théâtre.

— Vous êtes Camille Pertin ?

C'est le chanteur du groupe qui me pose cette question. Il est bien plus grand que moi et beau comme un dieu. Brun, le sourire ravageur et des yeux noisette. Il me lance un regard enfantin et un brin moqueur. Avant de répondre, je tourne la tête rapidement pour découvrir les trois autres de plus près. Leurs styles sont si différents les uns des autres que je me demande s'ils font tous partie du même groupe de rock.

Le batteur est blond, accoutré comme un skateur, avec un short large, des Vans aux pieds et un marcel qui le moule tant que chaque muscle de son torse me parvient dans les moindres détails. Ses cheveux doivent être assez longs car ils dépassent du bonnet qu'il s'est enfoncé sur la tête et qui couvre presque la totalité de ses sourcils.

Le bassiste n'a rien à voir : grand, fin, moins musclé que les autres, il porte des lunettes fines sur un nez long et droit. Ses cheveux entourent son visage. Presque roux, les pommettes clairsemées de taches de rousseur, il arbore un style plus chic et plus recherché, avec un jean noir slim, des Converse et un tee-shirt sous un gilet. Il est certainement celui qui dénote le plus dans ce quatuor sexy, paraissant presque trop sérieux.

Le plus beau des quatre est certainement le chanteur, mais s'il le sait, il ne semble pas en jouer outre mesure. Il est au contraire celui qui dégage l'air le plus avenant. La chaleur de sa voix est accentuée par ses yeux rieurs toujours posés sur moi.

C'est le dernier qui attire le plus mon attention, car c'est celui qui sourit le moins. Il reste en retrait et ne m'accorde pas le moindre intérêt. Je n'ai jamais vu des cheveux si noirs et si mal en place, comme s'il ne savait pas quoi en faire et les laissait retomber comme ils le veulent. Ses yeux sont tout aussi sombres et d'une profondeur déstabilisante. Comme un gouffre qui vous appelle et vous effraie à la fois. Cette sensation est accentuée par la barbe naissante qu'il a laissée sur sa mâchoire carrée. Ses joues creuses et ses pommettes marquées ne doivent laisser aucune femme indifférente. Cet homme brûle de virilité.

Lorsque je suis restée silencieuse trop longtemps, l'observant avec insistance sans ciller, le guitariste finit par poser ses yeux sur moi. Il fronce alors les sourcils et quand je vois les muscles de sa mâchoire remuer tandis qu'il serre les dents, je sens un frisson parcourir mon échine, du creux de mes reins jusqu'à mes épaules. Mon cœur s'affole soudain et je détourne le regard, les joues en feu. C'est bien la première fois que je ressens ça après quelques secondes à peine en présence de quelqu'un.

Je prends soudain conscience que je n'ai pas répondu à la question du leader du groupe et hoche la tête en souriant pour l'encourager à continuer.

— Nous avons bien reçu votre enregistrement. Savez-vous comment nous allons procéder pour la suite ?

J'hésite à dire la vérité. Ne vais-je pas paraître trop hautaine et condescendante ?

— En réalité... non, hésité-je en détournant brièvement les yeux. Je ne sais pas vraiment ce qui m'attend. C'est une amie qui m'a inscrite.

Mais qu'est-ce qu'ils en ont à faire ?

Si je n'ai pas réussi à attirer l'attention du guitariste trop sérieux avec mon entrée fracassante, cette réponse a l'effet inverse. Il me fixe désormais, le sourcil levé, comme intrigué. Mon regard passe sur lui, puis sur les deux autres. En fait,

ils arborent à peu près tous la même expression. Seul le chanteur ne se formalise pas.

— Eh bien, elle a eu raison.

Il laisse un temps, comme s'il voulait que j'assimile cette idée. Mon cœur bat plus fort quand j'entends ce compliment dissimulé.

— Nous recherchons une ou deux choristes qui nous accompagneront pendant nos concerts sur Paris. Si les chanteuses prouvent qu'elles sont performantes, nous envisagerons de les embaucher sur notre tournée européenne. L'audition se passe en trois étapes. Si vous êtes ici, c'est que vous avez passé avec brio la première. C'était le cas pour bon nombre d'entre vous aujourd'hui, continue-t-il avec un sourire en coin. Nous voulons voir ce que ça donne en live avec nos instruments. Si ça marche sur la chanson que vous avez préparée, on se retrouvera en studio pour vous entendre sur une de nos chansons.

Il marque un temps.

— C'est bon pour vous ? me demande-t-il avec un sourire ravageur. *Ce type doit obtenir tout ce qu'il veut des femmes avec un visage d'ange comme celui-là !*

— Ok. C'est bon.

— Posez vos affaires et installez-vous face à nous.

Le bassiste s'est adressé à moi et me désigne la table près des coulisses. Je pose mon casque en silence et défais la fermeture de ma combinaison jusqu'à la taille. Je suis stressée tout à coup et j'ai chaud, ce qui n'aide pas à faire descendre la pression.

Je n'ai jamais chanté face à des inconnus. Ceux qui m'ont entendue m'ont toujours soutenue. Là, c'est une autre histoire. Mais je me suis entraînée et je n'ai rien à perdre.

Je me retourne en inspirant profondément et avance au milieu du groupe. Le guitariste me scrute en fronçant toujours les sourcils. *Est-ce qu'il ne se détend jamais ?* Ses yeux parcourent ma tenue, puis se portent sur le casque derrière moi. Lorsqu'il s'intéresse de nouveau à moi, il n'a pas changé d'expression. Je ne sais pas s'il se demande ce que je fais là ou s'il va être bluffé par ma

prestation. Il se détourne alors et passe la lanière de sa guitare électrique autour de son cou.

Lorsqu'il entonne les premières notes, bientôt suivies de la basse et de la batterie, je n'hésite plus. La musique me fait tout oublier : leur présence, mes joies, mes peines plus que présentes, ce que les gens peuvent bien penser de moi... Je ne suis là que pour chanter. Les vibrations de la guitare résonnent en moi. Je sens le rythme de la batterie sous mes pieds. J'ai presque envie de danser tellement cette sensation et ce son si fort se répercutent à mes oreilles. Cette chanson, je l'ai choisie ! Au moment où ma voix porte en dehors de moi, je souris. Je ne ferme pas les yeux, mais je ne vois plus rien.

Lorsque la musique s'arrête, je n'entends plus rien non plus. Mon cœur bat à toute vitesse dans mes tempes. Je n'ai pas ressentie une telle joie depuis si longtemps que je m'en veux d'être venue ici. Les frissons, c'est ce que je recherche en temps normal, mais ceux-là me rendent vivante. Je me ferme à tout ce qui m'entoure, en espérant calmer mon ardeur. Je les vois me remercier et se débarrasser de leurs instruments, mais je n'arrive pas à reprendre possession de mon être.

Me tenir en plein milieu de cette musique qui m'anime tant m'a fait vibrer bien plus que toutes les fois où je l'ai mise à fond dans mes écouteurs. Je récupère mes affaires en plein brouillard. Mes yeux tombent tout de même sur le guitariste, moins impénétrable que quelques minutes plus tôt. Son regard me semble fasciné, bien que cette idée soit trop absurde pour être réelle. Je crois que les autres me parlent, mais je ne fais que leur sourire.

Je reprends contenance, m'arrachant enfin à ce regard si noir et ténébreux. J'arrive à les remercier à mon tour puis je me sauve à toute vitesse. Mon casque est enfilé avant même que j'aie franchi la porte. Pas très poli, mais efficace !

Trop d'émotions me submergent sans avoir le temps de les analyser. Je veux me retrouver seule. J'ai besoin de ma dose d'adrénaline pour évacuer. Et pour le moment, il n'y a qu'un seul moyen.

À l'extérieur, il ne reste qu'une dizaine de filles devant le théâtre. Je me demande si leur audition les bouleversera autant qu'elle l'a fait avec moi.

Avec hâte, je me précipite de l'autre côté de la rue, à la recherche de ma Yamaha. Mes clés déjà en main, j'enclenche le contact, enfourche la selle et sors de ma place. Mes peurs les plus insensées refont surface. Je n'arrive plus à penser à autre chose. *Comme à cette époque...*

Le moteur vrombit un instant plus tard sous mon pied concentré. Je n'ai qu'un seul moyen de mettre le plus de distance possible entre mes émotions et la réalité. Direction le périph et après ça, l'autoroute.

CHAPITRE 4

LÉO

Parmi les choses que je n'aime pas dans ma putain de vie, le défilé de filles en chaleur auquel j'ai dû assister pendant tout l'après-midi occupe une bonne position.

— Trois heures d'audition, je suis vanné ! lance Gaspard de l'autre côté de la scène.

Il est en train de ranger ses baguettes et ses caissons dans ses housses. S'il avait pu, je suis certain qu'il serait resté affalé sur un canapé à nous regarder ranger.

— Je crois que je vais faire une cure de son avec mon iPod, ce soir, grommelle Paul en réponse. J'ai entendu plus de rock pour gonzesses que je ne peux en supporter.

— Arrête ! intervient Gaspard, je t'ai vu bander chaque fois que l'une d'elles interprétait du *Avril Lavigne*.

— Mais c'est parce qu'elles étaient bandantes !

— Connard !

Je ne prends pas part, mais je ne peux m'empêcher de ricaner dans mon coin. Ils ont beau la jouer « joute verbale », ces deux-là s'adorent. Autant qu'ils adorent reluquer et enchaîner les filles prêtes à se jeter à leur cou.

Avec son sourire de sale gosse, Paul revient à la charge :

— En tout cas, j’ai assez de numéros pour remplir mes soirées solitaires pendant un mois.

Gaspard lève les yeux au ciel. Lui aussi a reçu un nombre incalculable de propositions indécentes, mais entre lui et Paul la compétition a toujours été de mise. Heureusement pour le groupe, tout cela n’est que bon enfant.

— Et toi Léo ?

Ha non, pitié !

— J’en ai vu plus d’une te lancer des regards suggestifs.

— Pourquoi on perd notre temps avec ces merdes, déjà ? grogné-je sans les regarder.

Je hausse les épaules. En réalité, même si la plupart des filles vues aujourd’hui étaient agréables à regarder, me retrouver face à des groupies venues nous admirer, plutôt que chanter, m’a mis hors de moi.

— Je ne me rappellerai même pas leurs visages, continué-je malgré moi.

— Ce ne sont pas leurs visages que j’ai envie de revoir, moi, rétorque Gaspard.

— On pourrait regarder dans leur dossier, elles ont peut-être fourni des photos pour qu’on puisse se décider, s’enthousiasme Paul avec un regard plein de convoitise lancé en direction de l’ordinateur de notre leader.

— Pas touche.

Cette fois, Jules intervient. L’attention posée sur un tas de feuilles entre ses mains, il se désintéresse de notre petit jeu. De nous tous, il est celui qui se focalise le plus sur notre réussite artistique. La musique, c’est sa vie, son gagne-pain. Et nous, ses meilleurs amis, nous sommes la cerise sur le gâteau, en plus des milliers qui nous attendent après un enchaînement de concerts à Paris et une tournée dans toute la France. Même s’il se fait plaisir chaque jour, il pense toujours à l’avenir du groupe. Aussi, le dernier mot pour tout ce qui concerne notre carrière est pour lui. Du moins, depuis que je me suis effacé.

— Bon, les gars, tant que c’est frais dans nos esprits, reprend-il en se levant, des fiches au creux de sa main. Je voudrais voir si vous êtes d’accord avec moi.

Cette fois, il a toute notre attention.

— J’ai retenu quatre filles pour la suite. Mais je veux être certain qu’on soit sur la même longueur d’onde.

— Quatre ? Mais comment c’est possible de n’en retenir que quatre ? s’indigne Gaspard.

— C’est vrai, on en a vu plus d’une centaine.

Derrière leurs désaccords apparents, Paul et lui sont toujours sur la même longueur d’onde.

— J’ai fait mon boulot. Si vous étiez plus intéressés par leur voix plutôt que par leurs seins ou par leur cul, vous auriez été aussi rapides. Maintenant, vous prenez ces dossiers, vous les réécoutez, je m’en fous, mais je veux des noms.

— Putain, Jules, ils sont incapables de te faire des choix dans l’immédiat.

Je prends la défense de mes camarades. Jules peut se montrer un brin tyrannique, parfois.

— Surtout après trois heures de taff, je reprends.

— Fais-le, Léo, me répond-il avec assurance. C’est toi qui as la meilleure oreille. Tu as raison, ces deux abrutis – dit-il en désignant le bassiste et le batteur d’un mouvement de tête – sont incapables de penser avec autre chose que leur bite.

Gaspard fait mine d’être blessé par les propos de notre leader. Paul n’est pas loin d’avoir la même expression. Ces types ont beau déchaîner des foules de filles en délire, ils n’en restent pas moins des gamins intenable.

Retenant un sourire, je m’approche de Jules. Il dépose les quatre documents sur la table et attend mon verdict. Je reconnais très vite les trois premières. Je ne peux qu’être d’accord avec son choix. La dernière, par contre...

Je prends la photo et fronce les sourcils. Elle, même si j’avais voulu, je n’aurais pas pu passer à côté. Arrivée comme une tornade sur la scène, avec son sourire pulpeux, sa combinaison de cuir intégrale et son casque coincé sous son bras, je ne lui ai jeté qu’un bref regard. Elle ne méritait pas plus d’attention que les autres. Mais quand ses yeux sont restés bloqués sur moi, trop insistants, mon sang n’a fait qu’un tour. Je n’aime pas être reluqué comme une bête de foire et surtout pas par une femme qui – je l’ai deviné aisément – n’en avait rien à foutre de se trouver là.

Ma première impression n'a clairement pas été la bonne. Je n'ai jamais entendu une telle voix. Parfois cassée, à d'autres moments, pure et cristalline. Dès que les premières notes sont sorties de sa bouche enchanteresse, je n'ai alors plus joué que pour elle. Pour sûr, sa prestation et son allure dénotent en comparaison de toutes les candidates que nous avons vues.

Toujours dans la contemplation de cette photo qui m'intrigue autant qu'elle me dérange sans que je sache réellement pourquoi, je remarque Jules, à côté de moi, qui retient sa respiration. Je lui montre la photo.

— Sa voix n'a rien de celle d'une choriste.

— Je sais, me répond-il en souriant.

J'inspecte son visage. Il a une idée derrière la tête, si je creuse un peu plus, je suis certain que je peux trouver la réponse tout seul.

— Écoute, Léo, je suis sûr de moi. Faisons-les venir toutes les quatre au studio. Ensuite, on avisera.

Gaspard et Paul nous observent en retrait, l'air confiant. Les décisions importantes sont prises par Jules, mais jamais elles ne le sont sans moi.

— Je continue à croire qu'une de vos sœurs aurait très bien pu faire l'affaire, dis-je en relançant le sujet abandonné plus tôt dans la journée. Pourquoi s'emmerder avec des inconnues qui sont plus attirées par notre physique et notre fric que par nos chansons ?

Depuis le début de nos recherches, je ne peux m'empêcher d'être sceptique. Je n'ai vraiment pas envie de voir des femmes s'immiscer dans le groupe. Je n'ai aucune confiance en elles. Cela a toujours été.

— On en a déjà parlé ce matin, Léo. J'adore la sœur de Paul, mais on va faire les choses à ma façon. Dans les règles. Je veux une fille qui s'investisse à fond dans cette aventure. Fais-moi confiance !

Jules a un avis tranché sur notre groupe. Il sait où il veut le mener et cela passe a priori par une nana. Mais moi, je suis en terrain inconnu. Je n'ai jamais géré aucune femme à part mes sœurs. J'ai connu bon nombre de femmes : des coups d'un soir, quelques « amies avec bénéfices ». Mais jamais plus. Les relations sérieuses, très peu pour moi. Je sais ce que font les femmes au cœur des hommes. Je ne veux plus connaître ça. Prendre le risque d'intégrer une femme

dans notre groupe n'en vaut pas la peine. Elle pourrait tout détruire et nous avec. Je déteste ne pas être maître de la situation. *Jules le sait, putain ! Pourquoi il me fait ça ?*

Paul tape dans ses mains pour nous sortir de notre conversation silencieuse.

– Bon, si on est ok, on va au *Bar'win* ?

*

* *

Comme d'habitude le bar est bondé.

Depuis notre arrivée dans la capitale, cet endroit est notre sanctuaire. Je l'avais délaissé à une époque pour trouver des coins bien moins fréquentables et bien moins propres. Maintenant que je suis clean, je m'accroche à cette routine pour me tenir éloigné de mes anciens délires. Nous y retrouvons toujours les mêmes visages : ceux qui étaient là à nos débuts, ceux qui nous ont découverts plus tard et... les filles. Un troisième groupe qui prend de plus en plus de place par rapport aux deux autres.

Pour un puriste de la musique comme moi, cela devient oppressant, mais pour mes camarades, ce renouvellement d'essaim est toujours le bienvenu. Paul et Gaspard ont pris l'habitude de décompresser dans les bras de jeunes femmes entreprenantes et prêtes à tout. Ils ne sont pas regardants. Si l'une d'elles veut se faire prendre dans les toilettes, elle n'aura aucun mal à obtenir satisfaction. Même les groupies barges et collantes qui en redemandent toujours plus ne les arrêtent pas. Et ça se finit toujours de la même façon. Combien de filles en pleurs, débraillées et sans dignité, sont apparues dans les magazines, le lendemain de nos soirées ? Je ne compte plus !

Je ne suis pas un ange, loin de là, mais ces deux-là ne font pas dans la demi-mesure. Ils prennent leur pied et ils jettent. Enfin... non. Pour cela il faut des couilles, choses dont ils manquent cruellement lorsqu'il ne s'agit pas de baiser. C'est donc à moi que revient l'honneur de dégager ces filles lorsqu'elles n'ont pas compris qu'elles ne sont plus désirées.

Le méchant du groupe, c'est moi et je m'en tape. Je ne sais pas pourquoi j'ai commencé à faire ça. Certainement parce que je ne supportais plus de devoir les

attendre des heures en répétition le lendemain de leurs soirées dépravées. Dans ces moments-là, avant que je prenne la décision de me charger personnellement de leurs affaires, je fulminais en silence. Jules arrivait peu de temps après moi. Lui profitait de ces instants de calme pour jouer de sa guitare et composer. Moi, je tapais du pied, faisais les cent pas, incapable de ne pas en vouloir à ces deux petits merdeux. Quand je n'ai finalement plus eu la patience de faire passer la musique en second plan, j'ai décidé d'agir en adulte responsable et les ai ramenés par la peau du cou après avoir indiqué à leurs compagnes d'un soir de « dégager le plancher avant que je leur foute un coup de pied au cul ».

L'efficacité a été telle, que Paul et Gaspard m'ont ensuite « embauché » pour faire déguerpir les plus pots de colle, trouvant ainsi un moyen de profiter de tous les avantages d'être « rock star », sans les inconvénients.

Ce soir-là ne fera certainement pas exception. Je les regarde et je suis toujours fasciné de leur facilité à abandonner toute retenue avec des inconnues. La célébrité a franchement de beaux avantages pour des mecs comme eux.

Même Jules, pour qui la musique est au moins aussi importante que pour moi, en profite. Il a peu à peu pris conscience qu'être le chanteur le place en ligne de mire des femmes. Avant la musique, elles viennent principalement pour lui ; lui offrant leurs charmes, leurs nuits, leur corps. Et même si Jules se laisse aller à ces plaisirs, il reste le garçon sérieux et réservé que nous avons connu adolescent. Il profite de son sex-appeal, mais contrairement aux deux autres, ne crée jamais de scandale, bien trop soucieux de notre image.

Nous avançons dans la salle parmi la foule et les groupies qui se cachent derrière leur main pour sourire ou faire des messes basses. Tandis que Gaspard, Paul et Jules leur sourient en retour, moi, je ne leur accorde pas d'importance. Si j'ai envie d'un coup d'un soir, je n'aurai qu'à faire comme eux et ce sera du gâteau, mais pour le moment, je n'aspire qu'à un verre de whisky entouré de mes potes. Le concert approche et j'aimerais pouvoir penser à autre chose.

Lorsque nous arrivons enfin à notre table, je m'assois en premier, pose mes coudes sur la table et scrute la salle. La serveuse m'a repéré dès mon entrée et me lance son plus beau sourire en s'approchant de moi. Paul et Gaspard sont en

train de serrer les mains des habitués un peu plus loin et Jules ne tarde pas à me rejoindre.

— Salut les garçons, dit la serveuse une fois à notre hauteur. Comme d'habitude ?

— Salut Lisa, répond Jules tout sourire. Une bière pour moi et un whisky pour Léo. Il y a encore plus de monde ce soir ou c'est une idée ?

— Un nouveau groupe qui commence à se faire un nom va bientôt passer, lâche-t-elle en haussant les épaules. Ils sont presque aussi craquants que vous. Alors vous ajouter au décor, ça crée forcément l'émeute.

— Ils ont du talent ? demande Jules en bon professionnel.

Nouveau haussement d'épaules de la jeune femme.

— Pas trop mon genre. Ils mélangent hip hop et rock, mais la voix du chanteur ne colle pas. Parfois ça donne un beau bordel. Mais les filles adorent leur « look de bad boy ». Alors ils rapportent bien.

J'aime bien Lisa. Elle est franche et possède une oreille musicale juste. Les groupes qui accèdent à ses faveurs, en général, se retrouvent vite en top des ventes.

Lorsque nous avons commencé dans ce bar, il y a six ans, elle y était déjà serveuse. Elle nous a tout de suite adorés et elle ne s'est jamais retenue pour nous faire ses critiques. Avec le temps, nous avons fini par la considérer comme une amie. Et même si à une certaine époque elle n'a pas été la dernière à me faire des avances, elle a fini par accepter que je ne coucherai pas avec elle. Ce bar est notre point de chute, je n'ai aucune envie d'y semer des emmerdes.

— Et votre audition ? Vous avez trouvé la perle rare ? reprend-elle curieuse.

Le regard de Jules se fait tout de suite plus pétillant. Parler de l'avenir du groupe le passionne.

Il me lance un coup d'œil comme pour me sonder. L'impression que j'ai eue un peu plus tôt dans la journée n'était donc pas issue de mon imagination. Jules a bien une idée en tête, et s'il ne me dit rien, c'est qu'il veut que j'aboutisse au même raisonnement que lui. Pour le moment, je ne lui demande aucune précision. L'enregistrement qui approche avec ces quatre filles fera peut-être l'effet d'une révélation sur moi.

— On a fait une présélection, on verra si l'une d'elles nous tape dans l'œil, répond-il avec sérieux.

— J'ai hâte de voir ce que ça donne sur scène.

— C'est juste une choriste, Lisa, précisé-je. Je doute que cela change quoi que ce soit à notre façon d'aborder nos chansons.

Cette fois, Jules me fixe sans rien dire. Par moment, il est insondable, même s'il est celui que je connais le mieux.

— On verra, Léo, me reprend-il en fronçant les sourcils.

— On verra quoi ? Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Je ne sais pas si Lisa a senti qu'une discussion importante allait bientôt éclater, mais elle est retournée derrière son comptoir préparer nos boissons.

— J'attends le test en studio. Ensuite, on en reparlera.

— Putain, Jules ! Les choix du groupe me concernent autant que toi. Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Fais-moi confiance ! C'est tout ce que je te demande.

Le bar est bruyant, mais c'est comme si je n'entendais plus rien. Mon pouls se fait plus rapide car je crois que je commence à comprendre où il veut en venir. Nous nous sondons en silence tandis qu'il se recule sur sa chaise et croise les bras. Alors que je veux avoir le cœur net sur mon intuition, Paul et Gaspard nous rejoignent dans des éclats de rire, détournant notre attention l'un de l'autre.

— Je crois que j'ai atteint mon quota de numéros pour aujourd'hui, plaisante Paul en s'affalant à côté de moi. Je vais avoir les couilles vidées pendant un an si ça continue.

Malgré mon agacement, je ne peux m'empêcher de sourire face à ces deux imbéciles. Je leur lance un regard amusé. *Si les filles pouvaient les entendre !*

Lisa nous apporte nos boissons en silence, mais avec un sourire moqueur. De tous nos amis, c'est certainement elle qui en a entendu le plus.

— Alors Léo, tu n'es pas d'humeur, ce soir ? taquine Gaspard en nous observant tour à tour.

— Pas vraiment.

— Tu te concentres trop sur cette histoire d'audition, me dit-il en passant un bras sur mes épaules.

— J’essaie surtout de savoir ce que notre *leader* a en tête.

Appuyer là où ça fait mal, c’est ce que je fais de mieux. À la création du groupe, c’était moi le leader. Jules ne l’est devenu que bien plus tard, une fois que je me suis mis en retrait. C’était une époque sombre pour moi et il a dû reprendre les rennes à ma place. Quand j’utilise ce mot pour le désigner, je sais que ça le touche. Depuis trois ans, il fait son maximum pour assumer le rôle que je lui ai laissé.

Jules prend une gorgée de bière en détournant les yeux.

— Relax, mec, c’est qu’une choriste. On sait tous les trois qu’il fait ça pour pouvoir se taper une meuf de plus.

Paul essaie de détendre l’atmosphère mais c’est raté, je n’en démords pas.

— Je ne crois pas.

Devant mon air sérieux, Paul arrête de rire et me scrute. Je les vois nous observer tous les deux, ils sentent que quelque chose ne va pas.

Dans ces moments-là, il n’y a qu’une bonne dose de sexe, de vitesse ou de musique qui peut me sortir de mes cogitations. Je ne suis peut-être pas le plus à l’affût de nous quatre sur le plan sexuel, mais depuis quelques minutes, la petite brune près du bar m’a tapé dans l’œil et elle ne se gêne pas de me faire remarquer que je pourrais l’avoir, rien qu’en lui demandant. Elle s’est discrètement tournée vers moi sur son tabouret et a croisé les jambes. Je n’aurais plus qu’à m’y glisser et le tour serait joué.

Sans la quitter des yeux, je me relève de ma chaise, avale mon verre d’un trait et le repose dans un bruit sec.

— Je crois que depuis le début, on ne parle pas de choriste, lancé-je à notre chanteur qui reste bien trop silencieux depuis deux minutes.

Foutre la merde et me casser, ça c’est mon truc.

Lorsque Jules me lance un regard noir devant nos deux camarades interloqués, j’attrape ma veste et me tire en direction de mon divertissement du soir.

Celle-là je la ramène à l’hôtel, rien à foutre qu’elle chante ou non !

CHAPITRE 5

CAMILLE

Deux heures se sont écoulées lorsque j'arrive enfin devant le bar où ma meilleure amie a décidé de me cuisiner. Je suis à la bourre, mais je sais qu'elle ne m'en voudra pas. Je l'imagine même s'être fait consoler auprès d'un jeune homme qu'elle aura su prendre dans ses filets. Margaux est comme ça : célibataire, pulpeuse, fatale. Elle se sent femme, belle, et en profite autant qu'elle le peut. Elle ne se vante pas. Jamais. Mais elle sait ce qu'elle veut, et quand elle veut, elle prend.

Je souris en la découvrant comme je l'imaginai. Celui qui est à côté d'elle au bar paraît charmant.

— Salut Cam ! me lance-t-elle avec un grand sourire.

— Salut ! En bonne compagnie à ce que je vois.

Je m'empresse de lui faire la bise. Le jeune homme avec elle me sourit en me voyant prendre place à leurs côtés, puis il se tourne vers Margaux et prend congé.

— Je l'ai fait fuir ?

— Non, t'inquiète pas, il était prévenu : « Dès que ma meilleure amie arrive, tu dégages ».

Nous sourions à l'unisson.

— Je lui ai quand même promis une revanche, m’annonce-t-elle tout de suite avec un clin d’œil.

— Je vois.

Oh oui, je vois très bien !

— Alors, ton audition ? reprend-elle impatiente.

Je grimace en haussant les épaules.

— Je n’en sais rien.

Margaux fronce les sourcils.

— Tu as foiré ?

— Non... c’est juste que je n’ai aucune idée de ce que ça a donné.

Mes idées sont embrouillées. En réalité, je suis partie dans un tel état de transe que je ne sais même pas ce qu’ils ont pu penser de ma prestation.

— Comment tu peux ne pas savoir ? Tu dois être capable de me dire si tu as tout donné ou pas, non ?

— Je t’assure que non. C’est... flou.

Margaux me fixe sans comprendre.

— J’étais une boule de nerfs, lui dis-je comme si ça pouvait tout expliquer. Je ne me rappelle pas vraiment de tout. Je sais que je suis montée sur scène et que j’ai pris place devant eux, mais ensuite... c’est le trou noir.

— Tu as bu ?

— Non !

Je vois bien qu’elle est sceptique et qu’elle ne comprend pas. À vrai dire, moi non plus. Je préfère changer de sujet.

— Et Richard, ça va ? demandé-je d’un air faussement innocent.

— Et tes parents ? réplique-t-elle du tac au tac.

Je sais très bien pourquoi elle me répond comme ça. Le sujet est délicat. Richard est le bouleversement principal de sa vie, l’homme marié dont elle n’arrive pas à se détacher. Bien sûr, elle sort. Bien sûr, elle essaie de voir d’autres mecs. Mais dès qu’il revient vers elle, madame n’est plus apte à réfléchir.

Lorsque je suis partie, il y a presque deux ans, leur histoire ressemblait à un conte de fées. En pleine procédure de divorce, Richard lui promettait un avenir :

une vie ensemble, des enfants, et pourquoi pas un nouveau mariage. Les voir tous les deux nous rendait tous jaloux. C'était la passion à l'état pur. Puis tout a basculé. Richard a commencé à s'éloigner. Quand Margaux l'appelait, il prétextait des obligations professionnelles. Quand elle allait chez lui, il restait distant, l'incitant à ne pas rester. Quand il venait enfin la voir, il semblait chercher son seul plaisir.

J'ai suivi la fin de leur relation à des milliers de kilomètres. Chaque fois, la culpabilité m'a rattrapée : je n'ai pas été assez présente pour elle qui en avait tant besoin. Pire que ça, je ne lui ai pas donné l'occasion de l'être pour moi.

En voyant que je ne réponds pas, Margaux finit par reprendre la parole.

— Sérieusement, Cam ? Tu veux qu'on parle des sujets qui fâchent ? Ce soir ?

— Mes parents sont loin d'être un sujet qui fâche.

Qu'est-ce que je peux être immature ! *Bien sûr que si !*

— Tu les as revus depuis ton retour ?

— Non.

Je n'en ai toujours pas la force.

— Putain Camille, ça fait deux mois que t'es là, foudroie-t-elle devant mon silence.

— Je n'ai pas encore trouvé le courage, avoué-je après un temps.

— Et quand est-ce que tu l'auras ? Tu n'as pas le droit de leur faire ça.

— Je sais.

— Fais chier ! Moi j'ai été là quand t'es partie, s'énerve-t-elle en se désignant du doigt. J'ai pas envie de leur mentir. Tu sais combien de soirées j'ai passé à reconforter ta mère ? Combien de week-ends j'ai dû jouer le rôle de petite sœur pour ton frère ?

— Donc on parle bien d'un sujet qui fâche...

— Bien sûr que oui. Merde !

Elle avale son verre cul sec et fuit mon regard pendant un instant. Je me doute que rien n'est facile pour elle. Je ne lui ai pas laissé le meilleur rôle dans cette histoire. S'il y en a une qui doit réparer les pots cassés, c'est moi, et non elle qui a tant fait pour m'aider sans y parvenir.

Je dois avoir un air qui ne lui plaît pas car lorsqu'elle revient vers moi, ses yeux s'assombrissent et les muscles de son visage se détendent.

— Je ne veux pas t'accabler, Cam, reprend-elle enfin, d'une voix plus douce. Au contraire. Je sais que tu as vécu un truc dur...

Je la stoppe d'un geste.

— Stop ! Je n'ai aucune envie de parler de ça...

C'est presque une supplique dans ma bouche.

Je l'entends soupirer alors que je n'ai toujours pas la force de faire face à son regard, qui ne m'a pas lâchée durant sa tirade.

— Tu nous as imposé ton absence à nous aussi. Je t'ai laissé du temps. On l'a tous fait. Mais maintenant, si tu es revenue... pour de bon, tu dois réparer ce que tu as cassé.

Tout à coup, ma gorge me brûle. C'est un sentiment étrange après tout ce temps. Je repousse mes larmes à coup de volonté.

— J'ai cassé un truc avec toi aussi ? demandé-je d'un ton penaud.

Ses bras m'entourent à la seconde où je pose cette question.

— Je serai toujours là, murmure-t-elle à mon oreille.

Puis elle retourne vers son verre.

— Mais sérieusement, tu casses l'ambiance !

J'éclate de rire à ses côtés. Margaux n'aime pas les conflits, elle les fuit comme la peste. Son truc à elle, c'est la fête, les mecs et les cocktails aux noms *girly*.

— Je pensais qu'on allait passer toute la soirée à parler mecs canons, musiciens et bêtes de sexe, avoue-t-elle en me lançant un clin d'œil.

— Bêtes de sexe ? C'est censé décrire qui, ça ?

— Fais pas l'innocente ! Tu les as vus en chair et en os.

— Et à peine à deux mètres, précisé-je avec malice.

— Putain, je suis trop jalouse. Si seulement je savais un minimum chanter, j'aurais peut-être pu...

— Je suis certaine que tu aurais pu tenter.

— Ha oui ?

— Certaines ne sont même pas restées une minute avec eux, révélé-je. Leur grand truc d'audition, c'était pour attirer les groupies et récupérer leur numéro. Un doux piège pour les jeunes et jolies filles, continué-je avec un clin d'œil. Je ne suis même pas sûre qu'ils recherchent vraiment quelqu'un.

— Merde ! J'aurai dû venir !

Cette fois, je ris franchement. *Quelle incorrigible obsédée !*

— Et sinon ? reprend-elle un brin impatiente. Ils sont aussi beaux et musclés que sur les photos ?

— Je n'ai pas vu les photos en question, mais ils sont canons, y a pas à dire. Pas un défaut sur leurs gueules d'ange et des abdos à bouffer.

Margaux me regarde avec de gros yeux et éclate de rire à son tour.

— Arrête ! J'ai l'impression de parler avec moi.

— Il faut croire que tu déteins sur moi.

La discussion redevient légère, ma meilleure amie et moi profitons de ce moment pour rire et boire des mojitos en pagaille. La soirée avance et tous nos fantasmes atterrissent sur le comptoir.

Bien plus tard, nous sortons du bar bras dessus, bras dessous. Les sujets qui fâchent ont été remis à plus tard, notre gaieté alcoolisée ne nous permet plus de les aborder.

En montant dans le taxi, je m'endors sur son épaule.

Le lendemain, je suis dans un état lamentable. Et cette foutue sonnerie de portable résonne et m'appelle au loin. Mes idées sont loin d'être en place. J'ai bien trop bu, j'ai bien trop ri, et là, tout ce dont j'ai envie, c'est de retourner dans le sommeil réparateur que je mérite.

Ma meilleure amie tient beaucoup plus la route que moi. Vouloir jouer avec elle était complètement absurde. En plus, nous n'avons ramené aucun mec dans nos lits. Je l'entends presque me dire « Quel intérêt ? ».

Le bip qui m'annonce un nouveau message vocal me fait grimacer.

L'estomac pas encore remis de la veille, je pousse la couverture du pied et cherche à tâtons l'objet du délit. Dans mon état, je ne sais pas si c'est une bonne idée d'écouter ce message. *Si c'était important et que je sois trop dans les vapes pour m'en rendre compte ?*

Sans écouter la partie raisonnable de mon cerveau qui semble, peu à peu, sortir du brouillard, je déverrouille et pose le combiné à mon oreille.

— *Mademoiselle Pertin, bonjour, ici monsieur Leto, producteur des Nameless Options. Je voulais vous féliciter pour votre audition d'hier et vous...*

Oh putain !

*

* *

Il s'écoule deux heures avant que Margaux déboule finalement dans mon appart. Contrairement à moi, qui ne suis toujours pas sortie de mon état comateux, elle a la mine fraîche et un maquillage impeccable. Sa robe la moule comme il faut, laissant apparaître ses longues jambes fines et des escarpins si hauts qu'ils font ressortir les muscles parfaits de ses mollets.

— Qu'est-ce que tu foutais ? demandé-je à bout de patience.

— Quoi ? répond-elle sans comprendre. Tu m'as dit de venir, pas que c'était urgent.

Ensuite, son regard me détaille de la tête aux pieds.

— Tu ne t'es pas douchée ?

— Euh non !

Je suis toujours en pyjama, dans mon vieux pantalon trop grand et mon débardeur sans forme. Mes cheveux forment une masse épaisse autour de mon visage et mon maquillage – que je n'ai pas eu la force d'enlever la veille – fait des traces sous mes yeux bleus. *Ouais, je ne dois pas renvoyer une image de beauté saisissante sur ce coup-là.*

— On s'en fout ! Ça fait deux heures que je fais les cent pas en t'attendant.

— Ouais bah t'aurais pu en profiter pour te préparer, me reproche-t-elle avec une grimace. Y a du café, au moins ?

Elle se dirige déjà vers ma petite cuisine ouverte dans le salon. Mon appartement n'est pas très grand. Avec une chambre, une salle de bain et des toilettes séparées, je n'ai pas besoin de plus. Et puis, il est en plein centre de Paris.

— Mais c'est quoi ce café ? grimace-t-elle après s'être servie. Tu l'as dilué ou quoi ?

— Je n'aime pas le café fort.

— Peut-être, mais il y a des limites.

Aussitôt, elle vide sa tasse ainsi que ma cafetière dans l'évier, pour repartir à la recherche du matériel nécessaire et effacer le jus de chaussette qu'elle vient d'avaler.

— Bon, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

Elle me lance un regard pour m'inviter à parler.

— Attends, je vais faire mieux que ça !

Sans perdre une minute, je cours dans ma chambre récupérer mon téléphone et l'installe sur le petit comptoir où elle se trouve. Actionnant le haut-parleur, je lui fais écouter le message que j'ai reçu le matin même.

— Oh putain ! s'exclame-t-elle quand elle prend conscience de ce qu'elle entend. J'y crois pas ! Repasse-le !

Je m'exécute immédiatement avec un grand sourire.

— Ça fait dix fois que je l'écoute. Je t'assure, c'est toujours le même.

Et soudain ma meilleure amie perd de son superbe sex-appeal et me saute dans les bras telle une furie heureuse. Devant sa joie communicative, je trépigne avec elle. Je ne pensais pas que recevoir une réponse positive à mon audition me ferait cet effet-là. Mais Margaux ne sait pas faire dans la discrétion et je ne peux que la rejoindre dans son euphorie.

— Oh mon Dieu !

Elle s'arrête comme si elle venait de réaliser quelque chose.

— Quoi ?

— Ça veut dire que tu vas les revoir !

— Au moins une fois, oui. C'est tout ce qui t'intéresse ?

— Et si tu étais embauchée ?

Elle me fout les boules à me mettre face à la réalité. Je n'ai même pas envisagé de recevoir un tel message, alors penser à la suite... non merci !

— Je préfère ne pas y penser pour l'instant. On doit sûrement être encore des dizaines à passer cette deuxième audition.

On se rassure comme on peut, dans ces moments-là ! Penser à toutes ces candidates qui doivent encore passer cette deuxième audition est le seul moyen que je trouve pour ne pas paniquer. Pour ne pas penser à l'après, si jamais il existe... *Non ! C'est trop invraisemblable, trop soudain, trop nouveau pour moi.*

Margaux semble prendre conscience qu'effectivement rien n'est encore joué.

— Quand est-ce que tu y retournes ? demande-t-elle alors.

— Mardi.

— Ok, ça nous laisse trois jours pour te trouver une tenue canon, précise-t-elle tout excitée.

— Je dois chanter, pas poser dans un magazine de mode, riposté-je, en souriant de la voir dans cet état.

— Tu ne peux pas y retourner en combinaison de moto. Faut leur montrer autre chose de toi. Que tu peux être présentable. Pour une scène de spectacle, par exemple.

C'est un bon argument, mais je ne réprime tout de même pas ma grimace de dégoût. Et puis qu'importe ce que je porterai, à côté de ces apollons, je ferai toujours tache.

— Ça te plaisait avant...

Margaux me sonde en silence. *Elle veut vraiment repartir sur ce sujet ?*

— Depuis que tu es revenue, on ne s'est pas fait une virée shopping... insiste-t-elle encore. Ce serait l'occasion, non ?

Je ne suis pas loin d'abdiquer. Elle me prend par les sentiments. Depuis mon retour, j'évite toujours ce qui me rapproche de mon ancienne vie. Margaux est la seule à rester en dehors de cette règle. Elle est la seule personne que j'ai eu le courage d'affronter lorsque j'ai remis un pied sur le sol français.

— Je ne suis pas convaincue, fais-je de mauvaise composition.

Décidément, cette idée de faire un effort vestimentaire pour leurs beaux yeux ne me plaît pas du tout.

— Cam, tu les as vus, non ? Ils chantent divinement bien, on est d'accord...

Ça, j'en sais rien.

— Mais ils ont des looks bien étudiés. Ils tournent des pubs, des clips, ils posent dans des magazines de mode. Faut qu'ils se rendent compte que tu peux,

toi aussi, faire partie de leur monde. Ça ne pourra que te donner des points.

Je passe mes deux mains dans mes cheveux en ne sachant plus quoi penser. Alors, il faudrait que je devienne comme ces filles que j'ai vues dans cette file ? Rien que cette éventualité me donne envie de tout arrêter.

— Je te vois venir à des kilomètres, Camille, me réprimande-t-elle devant mon air. Je ne te demande pas de te déguiser en quelqu'un que tu n'es pas. Je veux juste que tu montres tes atouts. Que tu redeviennes celle que tu étais avant...

Oh non, ne prononce pas son nom !

— ... tout ça, finit-elle dans un souffle.

Je réfléchis en silence. Cette petite escapade entre filles pourrait aussi être agréable. Pourtant, la voix au fond de moi, qui me dit que ça serait si facile de se réhabituer à ces choses banales de la vie, m'effraie toujours.

Après un autre moment de réflexion, je finis par abdiquer.

— Très bien.

Margaux n'a pas la victoire modeste. Dès que j'ai prononcé ces deux mots, elle lève les poings en l'air et crie un « oui » si aigu que je dois froter mes oreilles agressées. *Et j'exagère à peine !*

— Tu travailles quand ? me demande-t-elle quand elle a repris contenance.

— Ce soir.

— Alors file sous la douche !

Ce qu'elle peut être autoritaire ! Mais je l'adore.

C'est finalement avec le sourire, et les pensées apaisées, que je pars me préparer.

Une petite heure plus tard, entre débats et éclats de rire, nous parvenons à franchir les portes de l'immeuble. Cet après-midi avec ma meilleure amie est définitivement le meilleur remède pour éviter de cogiter.

CHAPITRE 6

LÉO

Quatre ans plus tôt.

— Putain, laisse-moi passer, Lucie !

Malgré mes invectives, elle me tient de toutes ses forces contre elle. Les joues ravagées par les larmes, le teint blafard, des cernes qui rongent ses jolis yeux noirs, elle s'agrippe à moi comme à une bouée de sauvetage. Sa douleur rencontre la mienne. Son souffle court se cale sur le mien. Les battements affolés de son cœur cognent contre mon buste tandis qu'elle m'empêche d'avancer et de découvrir l'horreur de cette nuit. Tout son corps me supplie de ne pas aller plus loin. Je ne le supporterai pas. Pas une fois de plus...

Derrière moi, j'entends des pas précipités se rapprocher de nous. Je les reconnais, mais mon esprit est bien trop barré pour que je me retourne.

Je réussis à me dégager de ses bras féminins qui résistent encore. Elle pleure tant que les mots ont du mal à sortir de sa bouche :

— N'y va pas, Léo ! Ils n'ont pas fini de la détacher.

À ces mots, un frisson d'effroi me parcourt. Non, pitié. Pas encore !

Je viens de faire deux pas incertains quand deux paires de mains me rattrapent. Paul et Gaspard me retiennent à leur tour pendant que Jules vient au-devant de moi pour me bloquer.

— Lâchez-moi ! hurlé-je.

Mes cris résonnent dans les couloirs de l'hôpital, attirant le regard des curieux. Certains visages se tordent de peur en comprenant que je suis devenu incontrôlable.

— Ça ne servira à rien d’y aller maintenant, me balance Jules en reprenant le discours de Lucie. Ça ne fera que te faire souffrir encore plus.

— Parce que tu crois que je suis comment, là ? hurlé-je encore. Laisse-moi, Jules !

C’est comme si quelqu’un d’autre était en possession de mon corps. Je me débats férocement dans les bras de mes amis. Ils sont là pour moi, mais je les rejette. Je veux faire face à la vérité. Le même schéma s’est-il encore répété ?

Ma rage finit par dépasser ma peur. Me contorsionnant de plus en plus, hurlant ma frustration, je parviens enfin à me dégager de leur poigne.

Je me mets à courir. Vers le sinistre. Vers mon chagrin. Vers ma réalité.

Je n’aurais jamais dû, car en découvrant son bras inerte qui pend du brancard et dépasse du drap qui la recouvre intégralement, je m’effondre.

*

* *

La dernière image de ce souvenir est toujours celle sur laquelle je me réveille. Mes insomnies ont commencé à partir de ce moment, celui que je n’ai pas voulu éviter. Elle s’est tuée de la même façon. Elle nous a infligé les mêmes tourments. Dès que mes paupières se ferment et que je m’engouffre dans les affres du sommeil, les images reviennent, tel le film sans fin de mon ancienne vie perdue.

Je me redresse du canapé en passant la main sur mon visage. Mes paupières sont encore lourdes et mon visage parsemé de fines gouttelettes de sueur. Mon rythme cardiaque aussi s’est accéléré. Les symptômes sont toujours les mêmes depuis trois ans. Mon cycle de repos est ainsi réglé : trois heures de sommeil mouvementé par nuit et un réveil bouleversant que j’aimerais ne pas avoir à affronter.

Cette fois-ci, c’est encore plus dur. Je ne me suis assoupi que vingt minutes, entouré de mes potes, et les voir me regarder avec pitié me retourne l’estomac.

— Ça va, Léo ? me demande Jules.

Il a laissé sa guitare et est venu près de moi pour poser sa main sur mon épaule. Je ne me dégage pas. Il est comme mon frère, si je le repousse lui, qui

me restera-t-il ?

Les coudes sur les genoux, j'enferme mon visage entre mes mains pour retrouver mon masque. Ces trois-là sont probablement les seuls – avec ma sœur – à avoir assisté à mes cauchemars. Ils n'en parlent jamais, mais leurs yeux sont bien trop expressifs. Si je prends ce temps après chaque réveil, c'est justement pour ne pas affronter ce que je lis dans leurs regards. Je ne veux pas de leur pitié, surtout pas venant de gars qui m'apportent l'insouciance dont j'ai tant besoin.

— Tu veux qu'on remette la répét' à plus tard ? poursuit-il avec le même ton inquiet.

— Non. C'est bon.

Je reprends peu à peu ma respiration. Derrière lui, Paul et Gaspard me jettent quelques coups d'œil.

— Ça fait combien de temps ?

Je lui lance un regard implorant. Je ne veux pas de cette conversation, mais il est têtu, il n'abandonnera pas si j'y mets fin sans explication.

— Six mois.

— C'est toujours le même ? s'inquiète-t-il alors qu'il connaît la réponse.

Je hoche la tête, incapable de répondre à voix haute.

Son regard se fait plus sombre tandis qu'il me sonde. Je devine ses pensées à la seconde où il fronce les sourcils. Il a peur que je replonge. Il en a tellement l'habitude. Mes phases de cauchemar surgissent sans prévenir, s'étalent sur des mois de souffrance puis finissent par me laisser un peu de répit pour mieux revenir me hanter.

Si j'ai l'habitude d'affronter mes démons aujourd'hui, cela n'a pas été le cas les premières fois. La pire des phases a duré presque un an et m'a rendu fou. C'est à cette époque que je n'ai plus été capable d'assurer mon rôle de leader. Complètement à côté de mes pompes en répétition, puis en concert, les gars ne me reconnaissaient plus et m'ont regardé sombrer comme le zombie que j'étais devenu.

Le milieu de la musique ouvre de nombreuses portes. Parmi elles, celles du sexe, du superficiel, et surtout, de la drogue facile. Mon passé et mes blessures ont guidé mes pas vers ce monde qui n'aurait jamais dû être le mien. Or j'étais

bien trop faible pour me battre seul. J'ai vite sombré. Les cauchemars ont reculé en apparence, pendant un temps du moins.

Je n'étais plus bon à rien. Je ne composais plus, mes mains ne trouvaient plus le chemin sur les cordes de ma guitare, pire que tout, ma voix s'éteignait sur des notes de plus en plus fausses. Une descente aux enfers pour un chanteur de rock, jusqu'à ce que Jules vienne me sauver des flammes.

Je n'arrive toujours pas à comprendre comment j'ai pu survivre à l'âge de neuf ans, et à totalement me perdre à vingt-six.

Pendant que je me remémore mon sombre passé, je remarque que le regard inquisiteur de Jules ne m'a pas quitté. Il a tellement bataillé pour me sortir de ma merde qu'il craint toujours plus que tout que je replonge. Paul et Gaspard, qui connaissent aussi bien mon passé que lui, se tiennent sur ce même fil tendu.

— Ça va, Jules, déclaré-je pour le rassurer. Ce n'est pas la première fois qu'ils reviennent. Je vais gérer.

— T'as plutôt intérêt.

La menace est sous-entendue. La dernière fois, il a été patient, me gardant près d'eux, m'évitant la cure de désintoxication et l'éviction du groupe. Si je replonge, ce ne sera pas le même refrain.

Le silence reste pesant pendant quelques minutes jusqu'à ce qu'une furie blonde passe le pas de la porte d'entrée, nous faisant presque sursauter. *J'avais bien besoin de ça maintenant...*

— Salut les gars ! lance la jeune fille en posant son sac à main sur le canapé.

— Salut Marjo, roucoule aussitôt Gaspard en s'approchant pour lui faire la bise.

Je reste en retrait de leurs échanges. Son arrivée vient d'effacer un moment gênant et je ne sais pas si je dois lui en être reconnaissant ou la détester de débouler ainsi sans prévenir.

Je la vois me jeter un coup d'œil tandis qu'elle sourit à mes amis de façon aguicheuse. Je sais ce qu'elle essaye de faire, comme chaque fois. Elle ne cesse de me chercher pendant que d'autres garçons l'approchent. Elle voudrait que je bouillonne de rage. Après toutes ces années, ce jeu est toujours aussi rebutant. N'a-t-elle toujours pas compris ?

Marjorie a déboulé dans nos vies l'été de nos dix-huit ans. Nous étions des petits branleurs à cette époque, tous les quatre en camping. C'était mes premières vacances loin de ma famille et de mes problèmes.

Les premiers jours avaient suivi un schéma répétitif : piscine, plage, foot, soirées et filles d'un soir. Les hormones aidant, nous avons déjà des corps agréables à regarder. Attirer les filles dans nos lits n'était vraiment pas compliqué.

J'avais rencontré ces deux copines en allant acheter quelques bières pour les gars et moi. Mes désillusions sur l'amour existaient déjà à cette époque. Au premier regard, j'avais su que Laura voulait terminer dans mon lit. Au deuxième, j'avais compris que Marjorie aussi. Malheureusement, j'avais dû m'asseoir sur le plan à trois. Si les deux filles étaient amies, au cours des deux semaines qui suivirent, elles devinrent de vraies « chiennes » dans le dos l'une de l'autre. Ensemble, elles ne tentaient rien. Elles devaient certainement se faire des promesses débiles sur l'amour et l'amitié. « Les garçons tuent l'amitié entre filles ». « L'amitié est plus importante qu'un mec », etc. *De belles conneries, tout ça !*

Laura est venue dans ma tente le soir même où je l'ai rencontrée. Marjorie le lendemain, sous ma douche. Au fil des jours, j'en suis venu à admirer leur double jeu. Si innocentes l'une avec l'autre, si déchaînées et provocantes avec moi. Un pur régal ! Elles ont usé de stratagèmes l'une comme l'autre pour se retrouver dans mon lit. Aucune n'a émis le moindre soupçon envers sa copine ou alors n'en a jamais rien montré, pour mon plus grand bonheur. J'ai ainsi pu profiter de deux bombes pour des parties de jambes en l'air sans aucune pudeur.

Malheureusement pour Laura, c'est Marjorie qui habitait le plus proche de chez nous à notre retour. C'est donc elle qui transforma son plan cul de vacances en un plan cul régulier. À l'époque, je n'ai pas protesté.

Notre petit jeu s'est éternisé durant un an, jusqu'à ce que j'y mette un coup de frein. Nous venions de monter notre groupe et je voulais me consacrer à la naissance de ce qui pourrait me sortir de ma merde. Marjorie n'a pas vraiment bien réagi et est partie se lamenter dans les bras de son amie sur le connard que

j'étais. À ce moment-là, j'aurais pu la prévenir et lui dire que ce qu'elle pensait de moi était vrai, mais je ne l'ai pas fait.

Elle est revenue en rampant une semaine après, pour que je la garde dans ma vie, même pour de rares occasions. Je n'étais pas idiot, Laura l'avait dégagée aussi sec et elle s'était rabattue sur moi pour se sortir de son désarroi. Je devenais une roue de secours, mais je m'en moquais. Au contraire, je pouvais profiter d'elle sans scrupules et elle n'avait plus aucune échappatoire.

Les voir se déchirer pour une baise de vacances n'avait fait que confirmer ce que j'avais toujours pensé : les femmes sont prêtes à tout pour parvenir à leurs fins. Ces deux amies si proches avant notre rencontre ont foutu leur amitié en l'air pour des instants de plaisir volés.

Onze ans après tout ça, Marjorie n'a toujours pas réussi à s'éloigner de moi et de notre accord si bancal. La plupart du temps, je ne lui accorde aucune importance. Les gars se sont attachés à elle, alors elle reste à nos côtés, profite de notre célébrité et de nos soirées privées et ne vient pas me réclamer plus d'attention.

Quand je n'ai pas le courage d'aller chercher une autre fille, c'est elle que je prends. Sans préliminaires, sans douceur, et surtout sans promesse. Je ne comprends toujours pas pourquoi elle reste et, depuis tout ce temps, ça m'est encore égal. Elle est consentante et consciente de ce qu'elle fait, je ne vois pas pourquoi je ne prendrais pas ce qu'elle me donne.

Quand elle débarque au cours de nos répét' de cette façon, comme si nous étions des amis proches, elle me rebute presque. Elle n'en a pas conscience, mais sa manière de chercher mon attention, de me croire aveugle face à son petit jeu me pousse chaque fois un peu plus à mettre un terme à notre pseudo-relation. Elle voudrait tant que je sois jaloux, que je montre un brin de sentiment à son égard. Tout ce que je peux lui accorder, c'est ma queue qui se dresse pour elle, de temps en temps, lorsque je suis en manque.

Ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. J'ai déjà envie qu'elle dégage son cul de bimbo – bien trop moulé dans sa robe courte – loin de notre salle. Malheureusement, elle s'est mis mes amis dans la poche et ça, dans mon putain d'univers, c'est un truc qui me fait chier.

— Oh la vache ! J'ai cru qu'ils ne me lâcheraient jamais à ce boulot de merde ! se plaint-elle en retirant ses escarpins.

Elle prend vraiment trop ses aises...

— Qu'est-ce que ton boss a encore fait ? s'enquiert Gaspard intéressé.

— Ce connard a essayé de me peloter. Troisième événement de la semaine et troisième main sur les fesses en sortant des toilettes. La prochaine fois, je lui fais bouffer ses saletés de doigts.

— T'as bien raison. Personne ne touche à ton cul ! Faudrait pas que Léo se sente lésé.

Ils m'emmerdent à m'inclure dans leur conversation. *J'en ai rien à foutre de qui elle se tape !*

Marjorie émet un petit rire strident, presque timide, face à la remarque de notre batteur. Elle n'aurait pas pu trouver meilleur allié que lui. Au fond, je me demande presque s'il n'en pince pas pour elle. Il est bien trop protecteur, bien trop complice pour que ce soit juste innocent.

Je préfère rester indifférent face à leurs provocations. Ils seraient bien trop heureux que je réagisse et continueraient leurs jeux débiles.

Sans un mot, je me lève et me dirige vers notre salle de repos. Au moment où j'attrape une bière dans le frigo, Jules retient mon bras et nous sort deux bouteilles. Je ne l'ai pas entendu me suivre.

— Tu ne m'as pas dit que tu faisais encore des cauchemars, commence-t-il, une pointe de reproche dans la voix.

Je soupire en silence.

— Je pensais que ça passerait vite. Je ne voulais pas t'emmerder avec ça.

— Sérieux, Léo ? gronde-t-il en passant une main dans ses cheveux. Six mois ? Ça fait six mois que tu ne veux pas m'emmerder avec ça ? T'aurais dû m'en parler, tu sais que c'est une condition pour que je te fasse confiance. Pour que tu restes dans le groupe.

— Ce n'est pas si grave, annoncé-je en fuyant son regard. J'ai juste quelques insomnies.

— C'est comme ça que tout a commencé, la dernière fois.

Je serre les dents. Quand on y pense, la fin de mon addiction est encore récente, pourtant je n'accepterai pas qu'il remette mon abstinence en doute.

— Je n'ai pas replongé, déclaré-je en toute sincérité. Laisse-moi gérer ça.

— Comme tu as géré il y a trois ans ?

Son ton est mauvais. S'il le pouvait, il me foutrait son poing dans la gueule, je le vois dans ses yeux. Mon mensonge par omission le pousse à bout. Nous connaissons tous deux mon passé. Jules est là pour m'aider, il est mon meilleur ami, mais au fond de moi, une toute petite voix bien mesquine ne peut s'empêcher de me souffler qu'il pense aussi à l'image de son groupe. La dernière fois où j'ai touché à la drogue a failli nous coûter cher. C'est lui qui a su rattraper mes conneries avec cette gamine.

Pendant un long moment, il m'analyse sans reprendre la parole. J'ai la fâcheuse impression de me retrouver comme confronté à mon psy. Cette image ne me plaît pas, j'ai déjà un mec qui me casse les couilles pour me faire parler de mon passé, je n'ai pas besoin que mon ami prenne ce rôle, lui aussi. D'autant que mon attitude fait de moi un ingrat. Jules s'est tellement occupé de moi quand j'étais au plus mal.

Mes pensées ne me plaisent vraiment pas. Je suis bien trop sentimental avec ce mec, comme s'il avait pris un pouvoir paternel sur ma vie.

Je grimace en tournant la tête et avale une gorgée de bière.

— Tu aurais fini par m'en parler ? s'inquiète-t-il calmement.

— Honnêtement... je ne sais pas, hésité-je.

Il soupire et boit à son tour.

Au moins, ma réponse a le mérite d'être sincère. Je n'ai jamais voulu lui mentir, pas intentionnellement. Je ne suis pas stupide, je connaissais sa réaction, mais j'ai préféré jouer avec le feu. J'en avais besoin. Peut-être pour me prouver que je pouvais encore m'en sortir... seul.

Maintenant, c'est une tout autre histoire. Si je veux qu'il accepte mon silence, je vais devoir lui prouver que je continue de m'investir dans le groupe et que je ne repars pas dans mes délires. Même si je serai toujours rongé par ces cauchemars. Ils ne partiront jamais complètement.

— Tu vois toujours Perra ?

Son regard m'inspecte, il veut s'assurer que je ne lui mens pas. Louis Perra, mon psy, est un sujet parmi tant d'autres.

— C'était une condition pour que je reste, non ?

Vu son expression, il doit croire que si j'ai réussi à lui mentir pour les insomnies, il en est de même pour mon suivi. J'ai l'impression d'être pris pour un gamin. Je peux gérer ma vie tout seul, non ?

— Il t'a dit pourquoi ce serait revenu ?

Je retiens mon souffle. Rien qu'à l'idée de dire ça à voix haute, je me sens mal.

— Lucie est enceinte, avoué-je dans un souffle. Je l'ai appris il y a un peu plus de six mois, par sa meilleure amie. Celle que j'ai sautée il y a un an.

Une belle connerie ça aussi...

— Fait chier ! lâche-t-il sans se retenir.

— Non, contré-je. C'est une bonne nouvelle.

— Tu sais ce que je veux dire, insiste-t-il avec un geste rageur.

Ma bière est vide. J'aurais besoin d'un verre de whisky. De plusieurs, même. De la bouteille sûrement.

— Oui. Mais elle est heureuse. Elle le restera que je sois là ou non.

C'est un putain de mensonge. Je ne veux pas être loin d'elle, pas pendant qu'elle vieillit, qu'elle se marie, qu'elle accouche. Je voudrais être présent dans chaque étape de sa vie, mais elle m'a repoussé, elle a renié notre passé, pour se protéger, pour protéger sa nouvelle famille. Et ça me rend dingue. Ma place est aussi à ses côtés. C'est la seule femme qui mérite ça de moi, pourtant, elle ne veut ni l'entendre, ni le comprendre.

— Elle va avoir un bébé... et je n'aurai pas le droit de le voir.

— Je suis désolé, Léo.

— Ne t'excuse pas pour ça ! Je sais très bien que je l'ai mérité.

Mon regard est dur. Pas question qu'il me dise le contraire.

La conversation s'éteint d'elle-même. S'il m'en voulait pour mon « omission », maintenant, il s'en veut, car il a découvert la nouvelle blessure derrière tout ça. Je fais peut-être le fort, mais je suis meurtri. Comment je vais

encore pouvoir me relever après ça ? Comment continuer alors que les personnes qui comptaient tant pour moi sont parties ou m'ont trahi ?

La dernière discussion que j'ai eue avec Lucie me revient brutalement.

À ce moment-là, elle était à bout. Elle n'en pouvait plus de tous ces drames qui ont ruiné nos existences. Comment se remettre de suicides et de maltraitances ? Notre passé est bien trop lourd et j'ai préféré m'enfermer dans une spirale infernale, plutôt que de me battre pour nous.

Lorsqu'elle a découvert que je me droguais et que j'avais sombré plus bas que terre, que je n'avais pas cherché son aide, mais préféré celle de la cocaïne, elle a pris ses distances. Elle a voulu sortir de ma vie, disant que j'étais comme tous les autres, ceux qui nous avaient détruits. Comment la contredire ? Et même si c'était dur, comment ne pas la laisser partir ?

J'ai baisé sa meilleure amie pour me venger, pour me persuader que je pouvais me raccrocher à elle de cette façon, ce qui a encore empiré la situation. Elle a coupé tous les ponts après ça, n'étant pas dupe de ma démarche malsaine et totalement désespérée.

Si sa salope d'amie m'a informé de l'arrivée de ce bébé, ce n'est que pour me faire souffrir. Une fois de plus. *Comme si j'avais besoin de ça.*

Cela fait presque un an que je n'ai pas pu la serrer dans mes bras. Que je ne sais pas ce qu'elle devient. Est-ce facile pour elle de ne plus me voir ? Est-ce que *Lui* prend soin d'elle, comme il le faut ?

Je me frotte le visage des deux mains pour chasser ces souvenirs bien trop douloureux et encore bien trop frais dans mon esprit. Pendant ce temps-là, Jules débarrasse les bouteilles et reprend la direction de la salle de répét'. Sur le pas de la porte, il se retourne vers moi.

— Tu ne me mentiras plus ?

— Non.

Cela semble lui suffire. Il s'éloigne vers son matériel informatique. Sans savoir pourquoi, je le suis. Je n'ai vraiment pas envie de me retrouver seul à ruminer ce que je sais être la cause de mes cauchemars.

Quand je vois Marjorie me fixer encore, je ne peux réprimer mon soupir de frustration. Parfois, je maudis mes penchants pour le sexe facile. Sans cela, elle

ne me collerait pas aux basques.

Je me focalise de nouveau sur Jules tandis qu'il se rapproche de son ordinateur et des feuilles éparpillées tout autour. Il marque un temps d'hésitation puis en attrape quelques-unes.

Il revient vers moi, une expression totalement différente sur le visage. Il n'est plus soucieux ou même triste. Non. Il sourit... de façon sournoise.

— J'ai trouvé un moyen pour que tu te rattrapes, annonce-t-il toujours avec son sourire de sale gosse.

Je ne le sens pas, ce coup-là.

— Je sais que ça te fait chier. Je sais que tu es contre cette idée, affirme-t-il d'un ton posé. Mais pour moi – et parce que tu veux me prouver que tu es toujours clean et que tu le resteras –, tu vas t'investir dans les auditions.

Il me colle les fiches sur le torse, attendant que je les saisisse.

— Tu n'as pas le choix, conclut-il en voyant que je ne bouge pas.

Le grognement qui sort de ma bouche marque ma frustration. Pourquoi faut-il toujours que j'attire les situations merdiques ? C'est le karma ou c'est simplement ma gueule qui ne revient pas au créateur de ce putain d'univers ?

Avant que les feuilles ne tombent, je finis par les attraper. Je reconnais immédiatement les visages de ces filles, celles de l'audition. Qu'est-ce qu'il veut que je fasse avec ça ?

Comme s'il lisait dans mes pensées, Jules répond à ma question :

— Celle qui sortira du lot, je veux que tu t'en occupes.

— Comment ça ? demandé-je en fronçant les sourcils.

— Cours de chant, cours de guitare, posture sur scène, préparation aux interviews... Je m'en fous. Fais tout ce qu'il te semble utile pour qu'elle se sente à l'aise, déclare-t-il en haussant les épaules.

— Tu te trompes de personne, riposté-je, sentant la colère monter. Je n'en ai jamais rien eu à foutre de tout ça.

— Fais comme tu veux. Je veux juste que tu passes du temps avec elle.

— Tu sais comment je suis avec les femmes.

Je le provoque avec un sourire en coin pour lui faire comprendre à quel point son idée est mauvaise.

— Je ne suis pas certain que tu aimerais que je m’occupe bien d’elle, dis-je d’un ton plein de sous-entendus.

— Tu as intérêt à être à la hauteur, appuie-t-il plus durement. Prends ça comme un exercice. Prouve-moi que tu peux t’occuper de quelqu’un d’autre que toi, que tu peux t’investir autrement pour le groupe.

Mes yeux se baissent sur les papiers que je n’ai pas lâchés. Inconsciemment, je fais glisser les feuilles les unes derrière les autres jusqu’à arriver à celle que je désire. Ses yeux océan me percutent encore. Comme les fois précédentes, comme lorsque je l’ai vue en chair et en os. L’expression sur son visage ne me plaît pas. Je ne la connais que trop.

— Toi et moi, on sait que tu as déjà fait ton choix, lancé-je sans quitter la photo des yeux.

— Je te l’ai dit, je veux faire les choses bien. Elles viennent mardi pour un dernier essai. Vous serez tous là et je crois que mon choix te plaira vraiment.

Il appuie sur ses mots avec un clin d’œil, tellement sûr de lui, sûr de ce qu’il veut. Puis il sourit pour me provoquer – fier de sa nouvelle lubie – et retourne à sa guitare. Je soupire une dernière fois.

Si je n’aime pas cette histoire depuis le début, à l’instant c’est encore pire. Sans savoir pourquoi, j’ai un mauvais pressentiment.

CHAPITRE 7

CAMILLE

Je crois que je ne réalise pas encore ce qui m'arrive. Ma moto est à l'arrêt depuis dix minutes, mes pieds touchent le sol, mais malgré cela, je n'arrive pas à détacher mes mains du guidon, ni à me lever.

Les trois jours qui me séparent de ma première audition sont passés à toute vitesse. Margaux m'a traînée de boutique en boutique pour trouver la tenue idéale pour aujourd'hui et notre choix s'est finalement porté sur un ensemble près du corps avec un jean slim qui remonte mes fesses, un débardeur blanc aux fines bretelles et au décolleté arrondi s'ouvrant sur trois boutons que j'ai décidé de ne pas ouvrir. Comme je n'étais pas très à l'aise comme ça, j'ai rajouté un gilet cintré recouvrant partiellement ma cambrure. J'ai plutôt un look passe-partout, et même si ma meilleure amie a toutes les bonnes intentions du monde, je ne peux pas décider du jour au lendemain d'être sexy et provocante. Ce n'est pas moi.

Le soir même, après ma soirée au bar – je suis de nouveau serveuse ici en France –, Margaux est venue me rejoindre pour me traîner sur la piste enflammée d'une boîte de nuit sélecte. Si elle travaille en semaine et profite de ses week-ends, ce n'est pas mon cas. J'ai choisi le monde de la nuit et passe donc mes soirées à servir des inconnus et à me déhancher sur des rythmes rock. Inutile de dire que lorsqu'elle vient me chercher le samedi pour me faire sortir un peu plus, je ne suis pas toujours des plus volontaire. Mais pour une fois, désireuse de décompresser des derniers jours riches en surprises, je n'ai pas bronché.

Les premières semaines après mon retour, Margaux a hésité à m'entraîner de nouveau dans les folles soirées que nous partagions quelques années plus tôt, préférant me voir au bar pour tâter le terrain, savoir si notre amitié était toujours

intacte malgré la distance que j'avais imposée. Son tempérament a cependant vite repris le dessus quand elle a vu que mes sourires étaient toujours sincères.

Depuis notre rencontre au collège, nous adorons danser. Cela a commencé dans nos chambres, avant de s'étendre plus largement. Lors de nos cours – nous étions membres de la même association sportive –, parfois en récréation à l'école, avec une enceinte que nous transportions discrètement. Les boîtes de nuit sont ensuite devenues notre terrain de jeu. Toutes les musiques y étaient bonnes, du moment que nous pouvions tout oublier pendant de longues heures.

Nous avons fini la soirée dégoulinantes de sueur, mortes de rire en imaginant dans des fantasmes abracadabrantiques les rockeurs que j'allais revoir. Nous étions simplement heureuses d'avoir passé une journée toutes les deux. Malgré les signaux explicites de quelques hommes sur la piste, Margaux a compris que j'avais besoin de me sortir de mes doutes sur l'avenir sans m'embarrasser d'un coup d'un soir. Et puis, s'il est facile pour elle de profiter d'un homme, c'est toujours dur pour moi, je dois faire un travail sur moi pour ne pas réfléchir et sauter le pas.

La suite du week-end a été calme, me laissant largement le temps, en dehors de mes heures de service, de tourner dans mon lit en me questionnant sur ce que pourrait devenir ma vie.

Ce matin, j'ai passé deux heures, aux aurores, en rentrant du boulot, à essayer d'enregistrer le plus d'informations disponibles sur les *Nameless Options*. L'objectif n'est pas de m'en servir pour parvenir à les amadouer, mais de mieux cerner leur façon de travailler, et ainsi de venir à cette deuxième audition plus sereine.

Je me suis bercée d'illusions : les palpitations de mon cœur sont toujours bien présentes. Toute fille normalement constituée aurait sauté de joie de se trouver à quelques mètres de ces dieux du rock, malheureusement ce n'est pas mon cas. Je réfléchis beaucoup trop et les conséquences de ce qui pourrait arriver ensuite me tétanisent.

Je fixe la grande porte vitrée qui me fait face sans savoir si je dois faire demi-tour ou pas. J'ai pourtant fait le plus dur. Il ne reste plus qu'à attacher ma

moto, puis à me diriger vers l'entrée des studios. Mais mon cerveau ne semble pas connecté avec mon corps.

Mon pouls s'accélère encore alors que je finis par décrocher mes mains des poignées et que je m'installe plus confortablement sur mon siège.

Quand je commence à défaire mon casque, j'ai l'impression de ne plus être qu'un amoncellement de peur et d'excitation. Tous mes sentiments sont en contradiction, me rendant de plus en plus fébrile. Si je perds mes moyens maintenant, alors toute cette aventure sera définitivement derrière moi. Je ne sais pas encore si c'est ce que je veux.

C'est alors que la voix de Margaux me revient. Elle a été si excitée en apprenant que j'ai passé la première étape, elle ne me pardonnerait pas d'avoir renoncé si vite. Pour elle, il s'agit de tourner une nouvelle page de ma vie. Pour moi, rien d'autre qu'une aventure de plus. *Tu parles...*

Je ne suis pas une de ces filles peureuses, d'habitude. Quand je décide quelque chose, je ne regrette pas. Ça m'a plutôt réussi ces deux dernières années, même si les circonstances ne m'ont pas vraiment laissé le choix...

Je suis en train d'attacher la roue avant de ma Yamaha lorsqu'un bruit de moteur se rapproche puis ralentit à côté de moi. N'y prêtant pas attention, je continue ma manœuvre et me relève pour dégager mes cheveux de mon col. C'est là que je vois celui qui s'est arrêté sur le parking ; sa moto est une sportive, comme la mienne : une Suzuki GSX-F.

Un sourire au coin des lèvres face à cette petite merveille, je remets mon sac à dos sur une épaule. Après avoir posé mon casque sur mon assise, j'ouvre ma veste car la chaleur est torride aujourd'hui. J'ai d'ailleurs encore du mal à enfiler une combinaison par des temps pareils.

L'homme à côté de moi s'active. Il n'a pas retiré son casque, mais il entame les mêmes gestes que ceux que j'ai pu faire une minute avant. Bizarrement, il semble prendre son temps. Un bref coup d'œil dans sa direction me confirme qu'il s'est arrêté et que son regard, malgré la visière noire de son casque, se porte sur moi.

Allez savoir pourquoi, les hommes en combinaison de moto, le visage dissimulé derrière une vitre fumée, ont toujours réveillé en moi de drôles de

sensations : je ne trouve rien de plus viril. Ainsi cachés, ils peuvent prendre les traits de tous mes héros sexy et surtout fantasmés. Je dis « fantasmés » car bien souvent, une fois les masques tombés, la réalité est bien fade. J'ai rencontré beaucoup de motards au cours de mon voyage, très peu ont su garder le charme de mon imaginaire.

Lorsque je commence à avancer vers les studios, je constate qu'il fait de même. *Alors comme ça, on va au même endroit ?*

Quand je tourne la tête, il a retiré son casque. J'ai un moment de stupeur en reconnaissant le guitariste austère de ma première audition. Le revoir me fait le même effet que la première fois, il est toujours aussi beau, toujours aussi mystérieux.

J'ai eu certains flirts ces derniers mois. J'ai abordé des hommes, j'en ai mis quelques-uns dans mon lit pour assouvir un besoin naturel, aucun n'a réveillé ce côté-là de moi d'un simple coup d'œil. D'autant que, depuis le départ, j'ai la nette impression qu'il ne m'apprécie guère, j'ignore pourquoi.

Son regard noir passe sur moi tel un scanner. Je pense tout de suite qu'il me reconnaît car ses yeux ne me quittent pas pendant de longues secondes et ses sourcils ne se détendent pas. Il pourrait me lancer des éclairs, ce serait la même chose. Cela me déstabilise car je ne comprends pas cette attitude. Peut-on à ce point juger les gens sans les connaître ?

J'ai pourtant l'impression que son humeur s'adoucit lorsqu'il prend le temps de regarder l'engin contre lequel j'étais appuyée une minute plus tôt. Puis, avec un sourire en coin – que je m'efforce de ne pas trouver craquant –, il glisse son propre casque sous son bras et s'éloigne sans se retourner, vers l'entrée du bâtiment.

Je l'entends tout de même marmonner quand il passe à côté de moi :

— À tout de suite.

Au moins, le doute n'est plus permis : il m'a reconnue.

*

* *

Non, mais il aurait quand même pu m'attendre, cet abruti... C'est quoi ces manières ?

Ce mec est peut-être un spécimen qui mérite sa place au palmarès des hommes les plus virils de la planète, il n'en est pas moins un con. L'intérieur du bâtiment est un vrai labyrinthe, il aurait au moins pu prendre la peine de m'accompagner jusqu'au studio !

Après des portes vitrées donnant sur un immense hall au marbre froid, je tombe sur une accumulation de couloirs, de portes et d'escaliers. Les hôtes d'accueil m'ont indiqué le chemin sans plus d'explications, et le plan minuscule que j'ai pu trouver derrière une porte ne m'est d'aucune d'aide. Si je n'avais pas pris le temps dehors de reprendre mes esprits, je crois que je partirais en courant.

Mon sang bouillonne, à tel point que j'ai dû retirer ma veste et le gilet que je me suis acheté pour cette occasion. Les bras chargés, je crois que c'est encore pire. Je dois passer pour une débile : mes joues sont rouges, je marche les bras encombrés de mon casque et de mes affaires, et mon regard s'agite pour ne manquer aucun indice. Je déambule dans un couloir sans savoir où je vais.

Quand finalement, après trois passages devant le même extincteur, je m'apprête à retourner à l'accueil pour exiger des indications claires, je vois mon guitariste-motard à l'autre bout du couloir. Il ne s'est pas changé et arbore toujours un visage neutre, comme fermé à toute interaction extérieure. Adossé à une porte close, il a croisé les bras et regarde ses pieds qu'il tapote en rythme sur le sol.

— T'es en retard ! me lance-t-il alors qu'il ne m'a même pas regardée.

La vague de soulagement que j'ai pu ressentir à sa vue vient d'être soufflée pour être remplacée par une bonne vieille rancœur. *En plus, il me tutoie... On se connaît ?*

— Désolée, le coin n'est pas très accueillant par ici, riposté-je.

Il me lance un coup d'œil amusé. *Ma réplique le faire rire ? D'où il sort, lui ?*

— T'as besoin qu'on te tienne la main pour trouver ton chemin ? continue-t-il avec le même air joueur.

— T'as besoin d'être désagréable pour être une rock star ?

Ma réponse ne semble pas atteindre sa susceptibilité, au contraire, ses yeux se mettent à briller plus intensément. Comme j'aimerais savoir à quoi il pense.

— Les autres filles sont parties depuis un quart d'heure déjà, reprend-il avec une note de reproche. Jules commence à s'impatiser, je ne suis pas certain que ça te fasse gagner des points.

Je dois faire un effort de concentration pour me remémorer qui est Jules... *Ha oui ! Le leader.* Bon, au moins, pas de doute, ça commence mal pour moi.

— Je pensais avoir affaire à des gens civilisés, dis-je d'un ton sec malgré mon trac. Maintenant que je sais qu'il faut traverser la jungle et affronter des lions, je prendrai plus de précautions.

Ma propre comparaison me fait frissonner. C'est exactement l'image qu'il me donne : un félin. Voilà ce qu'il se dégage de lui quand il marche ou simplement ainsi à me scruter pour savoir si je mérite d'être ici.

— Tu crois que tu vas revenir ? demande-t-il en haussant les sourcils. Tu as l'air bien sûre de toi !

— Je n'ai pas cette prétention, ne t'inquiète pas, annoncé-je d'un ton ferme. Si ton leader ne peut pas comprendre que j'étais parfaitement dans les temps en bas, puis complètement à la bourre en partie à cause de toi, je peux toujours faire demi-tour. Je n'ai rien à perdre.

Je n'ai vraiment pas envie de faire profil bas face à cet énergumène.

Pendant le silence qui s'ensuit, nous nous toisons sans ciller. La tension est presque visible. Personne n'aurait pu se tromper sur notre échange muet, mes sourcils froncés répondant aux siens ne peuvent mentir : c'est à celui qui lâchera le premier.

Au bout d'un temps qui me paraît durer une éternité, il finit par se décaler et par poser la main sur la poignée :

— C'est bon, t'es prête ?

Cela ressemble plus à un soupir d'exaspération qu'à une question. Il est décidé à en finir au plus vite et son attitude n'est qu'une façon de me faire comprendre que, cette fois, il est trop tard pour se défilier, et qu'en plus, il ne sera pas clément.

Après un dernier coup d'œil sur mon casque, il se détourne et ouvre la porte derrière lui. Je marque une seconde d'hésitation. Si les autres membres du groupe ressemblent au guitariste, je n'ai pas vraiment envie de les rencontrer.

Nous arrivons tous les deux dans la partie technique du studio. Derrière l'enchevêtrement de boutons, écrans et micros, se tiennent deux hommes que je n'ai jamais rencontrés. En pleine discussion avec le chanteur, assis non loin d'eux, ils ne prêtent aucune attention à notre arrivée, même lorsque le guitariste – Léo, si mes souvenirs sont bons – vient se poster à leurs côtés, les mains dans les poches. Seul Jules semble enfin sortir de sa concentration pour le regarder, l'autre ne lui adresse pas la parole et se contente d'un mouvement de tête dans ma direction. Avec un intérêt et un sourire non feints, le chanteur se lève de sa chaise pour venir à ma rencontre.

Margaux tuerait pour se retrouver à ma place. Elle est une fan inconditionnelle de ce groupe depuis ses débuts. À l'époque, elle avait essayé de me faire partager sa frénésie pour ces hommes aussi beaux que talentueux mais je n'aimais pas vraiment le rock, et j'avais donc été assez peu réceptive. Voyant cela, elle ne m'avait plus parlé d'eux que pour l'aspect physique et, là encore, ma situation avait vite refréné ses ardeurs. J'étais folle de mon petit ami, alors reluquer d'autres hommes ne m'intéressait pas.

— Salut ! Je suis content que tu aies pu venir.

Comment deux êtres si différents peuvent-ils travailler ensemble ? Je ne les ai rencontrés que deux brèves fois et il me semble qu'ils sont l'extrême opposé l'un de l'autre. Là où le premier est distant et froid, le deuxième est chaleureux. Ce n'est pas un demi-sourire qu'il m'adresse, ni une fausse lueur enchantée dans ses yeux.

Il m'invite à les rejoindre, m'assurant que je n'ai pas à avoir peur, je vais juste chanter une de leurs chansons.

Les deux derniers membres du groupe arrivent tout à coup dans la salle. Tandis que Léo est parti s'installer sur le canapé à l'autre bout de la pièce – le plus loin possible de moi –, ils viennent me saluer de la même façon que leur leader. Une fille les accompagne, mais à l'inverse d'eux, elle ne prend pas la

peine de venir me voir. En fait, son regard est attiré par le garçon renfrogné en face de moi.

Je ne peux m'empêcher de les observer. Il ne lui accorde qu'un bref regard, pourtant elle se comporte comme s'il lui avait adressé son plus beau sourire en s'affalant à ses côtés avant de se blottir contre son torse. Il ne la dégage pas.

Faisant abstraction de ce spectacle, je me retourne vers les trois musiciens qui n'ont pas perdu leur sourire. Ce que je lis dans leurs yeux m'intrigue, comme si ma venue était attendue.

— Désolée de mon retard, dis-je en m'adressant au leader.

— T'inquiète ! On sait ce que c'est de se faire désirer, me répond le bassiste avec une moue entendue, presque charmeuse.

— Et puis comme ça, tu as donné une bonne raison à Jules de nous faire travailler comme le bon tyran qu'il est, renchérit le batteur.

— Ouais, putain, je commence à avoir mal aux doigts à force de faire les mêmes accords. Cette nouvelle chanson va me causer de l'arthrose avant l'heure !

Ils ricanent tous les deux, insensibles à notre présence.

— Tout ça pour ne pas montrer à quel point il était impatient de l'entendre ! dit le batteur en me désignant du pouce.

— C'est bon, là ? Vous avez fini vos conneries ? les coupe le chanteur.

Je ne pensais pas qu'un homme pouvait rougir, pourtant en le voyant détourner les yeux, embarrassé, je suis bien obligée de revoir mon jugement. Visiblement, Jules n'est pas à l'aise de voir son comportement décortiqué sous les yeux d'une inconnue. Il lui faut une minute pour reprendre contenance avant de se tourner vers moi.

— Dépose tes affaires sur la table derrière toi, dit-il en me montrant le meuble. Puis nous irons de l'autre côté. Tu as déjà chanté dans un studio ?

— Non, jamais.

— Je vais t'expliquer, dans ce cas. Suis-moi.

Je hoche la tête puis prends sa suite dans la grande salle insonorisée.

— Ici, on se trouve dans la cabine. Chacun de nous enregistre dans une cabine séparée, m'explique-t-il en me désignant les différentes portes aux quatre

coins de la pièce. On fait plusieurs prises puis on s'écoute les uns les autres jusqu'à être satisfaits, et ensuite on mixe le tout en régie.

Il me montre la vitre et la table de mixage de l'autre côté. Il attrape le casque pendu autour du micro devant moi et me le tend.

— Tu vas t'entendre chanter à l'intérieur, m'indique-t-il. Au départ, cela va te surprendre, mais après plusieurs prises, tu vas t'y faire.

Il se déplace vers un chevalet qu'il rapproche de moi. Dessus se trouvent des feuilles recouvertes de notes et de portées. Je peux lire le texte en anglais juste en dessous de celles-ci.

— Voilà les paroles. On va te faire écouter le morceau sur lequel on veut que tu chantes pour que tu saisisse bien la rythmique. On a choisi un de nos titres les plus connus en se disant que tu l'avais déjà entendu.

Oui, j'ai bien dû entendre une de leurs chansons à la volée à la radio.

— Ne t'en fais pas si tu ne parviens pas tout de suite à capter le fonctionnement. Ça viendra. Te mets pas la pression, vu ce que tu as réalisé au théâtre, je ne me fais pas de souci : tu vas y arriver.

C'est vrai que cette confiance ne met pas la pression du tout !

— Je serai en régie avec les mecs, ça va aller ?

— Oui.

Jules m'adresse un dernier grand sourire et repart dans l'autre pièce. Lorsqu'il referme derrière nous, mes yeux sont attirés par le couple sur le canapé. S'ils n'ont pas changé de position depuis ma dernière inspection, lui, par contre, ne se gêne pas pour me fixer durement.

CHAPITRE 8

LÉO

Je fais semblant de ne pas m'intéresser à ce qu'il se passe de l'autre côté de la vitre. Assis sur la banquette du studio, le bras de Marjorie posé autour de ma taille, j'ai fini par baisser les yeux, les oreilles bien à l'écoute. Je donne le change. Je parais impatient que cela se termine, insensible de me trouver là à juger celle qui nous rejoindra peut-être. Il n'en est rien. Tout n'est qu'une façade.

Je n'aspire qu'à une chose et cela m'effraie de savoir que celle-ci est sur le point de se produire. Je n'ose même pas lever les yeux vers celle qui va bientôt se remettre à chanter. J'ai déjà pris le risque de la regarder lors de son premier passage au théâtre et il y a quelques instants, quand elle m'a lancé ce regard avant de commencer. Je ne veux plus recommencer, ce que je vois d'elle chaque fois me déstabilise.

J'ai rarement pu admirer une beauté à la fois si naturelle et si sauvage : ses cheveux bruns tombent en cascade sur ses épaules, certaines de ses mèches sont raides, d'autres bouclées. Elle ne doit pas s'en occuper plus que ça car l'ensemble a quelque chose d'indomptable. Sa bouche est un appel aux fantasmes, quant à ce jean, je parviens aisément à imaginer ce qu'il recouvre. Si elle devient membre du groupe, avec sa voix, ses yeux couleur des abysses trop troublants et son physique, je ne donne pas cher de ma concentration.

*

* *

Nous en sommes à la troisième prise. Lorsque, ne pouvant m'en empêcher, je soulève la tête dans sa direction un bref instant, je vois ses yeux pétiller et un sourire rayonnant ne quitte plus ses lèvres. Elle n'a plus rien de la jeune femme

qui a débarqué lors de sa première audition. Rien à voir avec cette fille qui a déguerpi plus vite que son ombre après sa prestation. Elle impose sa présence et laisse sa voix envahir l'habitable. Elle s'épanouit, n'a plus peur, n'hésite plus. Et plus les prises s'enchaînent, plus cela devient flagrant. Elle n'est pas faite pour être une simple choriste. *Jules avait raison, bordel !*

Elle ne le sait pas, mais les gars ont retenu leur respiration dès l'instant où sa voix s'est portée jusqu'à nous. À travers nous. Si Jules n'a jamais eu le moindre doute sur ses capacités, je constate à quel point Paul et Gaspard sont devenus sérieux. Il est rare de les voir si attentifs. Elle leur fait tourner la tête. Même le producteur semble s'être attendri.

— Alors ? me demande Jules en arrivant près du canapé, le regard porté vers l'autre côté de la vitre.

Sans le vouloir, je me tends. J'ai peut-être berné le reste de la troupe, mais lui me connaît trop. Le regarder maintenant ne serait qu'un aveu sur ce qui m'agite à l'intérieur.

— Elle est pas mal, dis-je finalement en relevant les yeux vers la fille dans l'autre pièce.

— Pas mal ? ironise-t-il. Personne n'a chanté tes chansons de cette façon.

À côté de moi, Marjorie se raidit. Les paroles de mon meilleur ami ne doivent pas lui plaire et cette idée m'exaspère. Je me redresse alors pour qu'elle se dégage de moi. Mes yeux ne lâchent toujours pas la silhouette qui se balance gracieusement en chantant.

— Le problème, c'est qu'elle ne les chantera pas vraiment ! Si tu fais d'elle ta choriste, elle ne sera qu'une voix au loin.

Je dis ça pour le provoquer et qu'il m'avoue clairement ses intentions.

En reportant mon attention sur lui, je remarque avoir très bien réussi.

— Te fous pas de ma gueule ! rouspète-t-il en comprenant mon jeu. Tu ne crois plus à cette histoire de choriste depuis le moment où tu l'as entendue.

— J'aurais préféré que mon intuition soit fausse, grincé-je, les dents serrées.

Je suis honnête. Depuis quelques mois, alors qu'il me tanne pour qu'on se lance dans cette recherche d'une voix féminine qui compléterait la sienne, je ne fais que repousser l'échéance. Je ne veux pas d'une femme dans le groupe, dans

notre vie. Une femme, ça apporte les emmerdes et les embrouilles entre potes. Elles bousillent la confiance. Elles bousillent le cœur et elles prennent plaisir à ne pas recoller les morceaux.

Il me dit souvent que j'ai tort, que toutes les femmes ne sont pas comme ça. Pourtant lui aussi a souffert plus que de raison à cause d'elles, mais il continue à espérer en quelque chose que je ne veux plus comprendre. J'ai eu bien trop d'exemples dans ma vie pour reprendre pareil risque.

Même en entendant cette voix sublime, même en devinant la fragilité de cette fille, je ne peux que la repousser. L'accepter, c'est faire une brèche dans ma propre carapace.

— Tu plaisantes ? s'insurge-t-il.

— Non, avoué-je en me relevant et en le toisant de toute ma hauteur.

Lui et moi faisons, à peu de chose près, la même taille, mais je me félicite de penser que je suis plus imposant et que mon regard est plus noir que le sien.

— Tu sais déjà ce que je pensais de rechercher une voix secondaire. Pourquoi aurais-je changé d'avis alors que ce que tu proposes est pire ?

— Je ne fais ça que pour la musique. Elle va apporter de la profondeur à tes chansons. Non, mais écoute-la !

J'en suis réduit à ça depuis plus d'une demi-heure. J'entrevois déjà les possibilités : quels couplets elle pourrait chanter, quels refrains elle fredonnerait en sourdine, quelles chansons elle s'approprierait entièrement. Je la vois exprimer son amour, puis le pleurer, crier sa douleur de la perte d'un être cher, sa joie de revivre après une épreuve douloureuse. Toutes ces émotions qu'elle retranscrirait par ses expressions et sa voix sur scène.

Je cligne des yeux pour détourner le regard. *Putain, cette fille me fout les boules.*

— Si tu étais tellement persuadé que c'est elle la bonne, pourquoi faire venir les trois autres ce matin ? demandé-je en me focalisant sur mon ami.

— Parce que je n'étais pas sûr qu'elle viendrait.

Cette fois-ci, je le regarde interrogateur.

— Elle ne m'a pas donné l'impression de vouloir revenir quand elle s'est enfuie la dernière fois, ajoute-t-il moqueur.

— C'est vrai, avoué-je à contrecœur. J'ai eu la même impression.

Sauf que moi, j'aurais préféré qu'elle se défile.

— Maintenant qu'elle est là, je ne vais plus la lâcher, insiste-t-il encore.

— C'est bien ça qui me fait peur.

Il soupire. Je m'éloigne vers une table en retrait pour prendre un verre d'eau. Cette discussion, je ne la sens pas. Mais il me suit, il veut continuer à appuyer là où ça fait mal.

— Putain, Léo, accepte cette idée, s'énerve-t-il à voix basse. Je sais que tu as peur de voir une femme débarquer dans nos vies, mais cette fille est faite pour chanter avec nous.

Jules hésite pendant une seconde puis finit :

— Avec toi.

Je me fige de stupeur. *Il n'a pas dit ça ?*

— Quoi ? interrogé-je, le cœur battant à tout rompre.

— Léo, on en a déjà discuté.

— Non, on n'en a pas discuté. La seule chose dont je me souviens, c'est que tu m'as demandé si je comptais rechanter un jour et que je t'ai dit non. Point barre. Je n'ai pas le souvenir que nous ayons pris un café et posé le problème entre quatre yeux.

— Quel problème ?

— Je n'ai plus de voix, Jules. La drogue m'a bousillé.

— Arrête tes conneries ! Je t'ai entendu, depuis. Tu n'as rien perdu.

Je passe une main sur mon visage, soudain très las. J'ai eu raison d'avoir un mauvais pressentiment concernant cette discussion. Je connais Jules depuis longtemps. Assez pour savoir qu'il continuera sur cette voie tant que je n'aurai pas flanché. Or là, c'est hors de question.

— Il faudra bien que tu reviennes sur le devant de la scène, un jour ou l'autre, reprend-il alors que je ne le regarde plus. C'est ta voix qui est l'âme de ce groupe. Je n'ai jamais réussi à t'égalier, même après trois ans. Les fans te réclament toujours, même les gars ont envie que tu reprennes ta place. Affronte cette idée, ou réfléchis-y, au moins.

— Non ! tonné-je d'une voix mauvaise. La discussion est close. Je ne chanterai pas. Et pas avec elle. Garde tes fantasmes pour toi.

Sur ce, je m'écarte vivement de lui et retourne m'asseoir dans le canapé où Marjorie reprend sa place contre moi. Ma colère contre Jules est telle que je ne cherche même pas à la repousser. Je la sens sourire contre mon cou. Je passe mon bras derrière elle pour la tenir contre moi. Ce soir, j'évacuerai peut-être ma frustration avec elle. Tout dépendra, si elle la ferme et si elle fait ce que je lui demande. Je la prendrai vite et fort, contre un mur de préférence, le visage plongé dans son cou pour ne pas la voir. J'aime le faire debout, c'est rapide, brutal, et ça ne demande pas de rester ensuite. Je pourrais même sortir d'elle aussitôt après avoir joui qu'elle ne s'offusquerait pas. Elle aime ça, elle en a bien trop besoin pour se sentir exister. Je suis même persuadé qu'elle va se vanter, auprès de ses copines jalouses, qu'elle me fait bander comme un âne et que je jouis férocement pour elle. C'est comme un accord silencieux entre nous : je la laisse jouer les groupies VIP pour pouvoir la prendre ensuite sans états d'âme, tel un exutoire.

Malheureusement, l'accord n'est pas toujours respecté. Ces derniers temps, elle se permet d'être beaucoup plus présente en dehors de nos rapports. Cela serait facile de la jeter, si elle ne savait pas aussi bien se servir de son cul et de sa bouche.

Je soupire une nouvelle fois, face à mon dilemme, avant de me relever et de faire quelques pas dans la pièce. Décidément, je ne tiens pas en place. Quand est-ce que cette foutue audition va s'arrêter ? Ça devient presque de la torture à ce stade-là. Ce connard de producteur n'a toujours pas capté que le choix était déjà fait ?

Comme pour répondre à mes questions, il interrompt la musique :

— Très bien ! lance-t-il d'une voix joyeuse.

Il se relève de sa chaise avec un immense sourire de satisfaction. Il ne manquerait plus qu'il se frotte les mains et j'aurais la certitude qu'il pense à tous les milliers qu'il va pouvoir se faire avec l'arrivée d'un nouveau membre dans le groupe. L'annonce de l'audition a déjà fait pas mal de buzz autour de nous, la présentation de la gagnante sera une véritable mine d'or pour un mec comme lui.

Si tout cela est plutôt bon enfant pour le moment, les choses sérieuses vont commencer car il ne la laissera pas faire n'importe quoi. Notre popularité est trop importante pour lui. Il doit déjà gérer Paul et Gaspard lors de leurs faux pas, il ne permettra pas à une inconnue de faire de même.

La porte de l'autre côté de la pièce s'ouvre justement sur elle. Elle se rapproche de nous sans afficher la moindre trace de timidité et sourit en voyant que tous la regardent avec une admiration non dissimulée. Il n'y a que moi qui fais tache.

Ses yeux dérivent vers moi et je perds toute notion du temps. J'ai beau me forcer à froncer les sourcils, je n'arrive pas à quitter ces deux saphirs qui remuent bien trop de choses dans mon ventre. Plus ça va, et plus l'effet est dévastateur.

Je lui lance un regard mauvais et détourne la tête vers Marjorie qui s'est rapprochée de nous. Je n'aime pas son expression, je n'aime pas le regard haineux qu'elle lance en direction de l'autre fille. Croit-elle qu'elle peut marquer son territoire ? Croit-elle vraiment qu'elle a un quelconque territoire, d'ailleurs ? Il faut que je pense sérieusement à remettre les points sur les i. Je vais devoir gérer une femme que je ne connais pas, si en plus je dois me taper celle qui ne veut plus me lâcher, ça va devenir un foutu problème et je n'ai pas besoin de ça en ce moment.

— Je dois vous dire que je suis impressionné par votre maîtrise, déclare fièrement notre manager. Nous avons dû être beaucoup plus patients avec les trois autres.

— Merci, répond Camille toujours souriante.

Sa voix est si différente lorsqu'elle parle. Je me demande si je préfère ce grain-là ou celui qu'elle a lorsqu'elle chante. *Putain !* Mes pensées me fatiguent. Tout ça sans que nous n'ayons commencé à travailler ensemble.

Leto, notre producteur, nous indique finalement de le suivre dans la pièce d'à côté où nous pourrons nous installer sur les canapés et les fauteuils prévus à cet effet.

Tandis que Paul et Gaspard s'affalent sur le plus grand des canapés en attirant Marjorie à leurs côtés, Jules et Leto vont s'installer avec la chanteuse

autour de la table basse sur trois fauteuils en cuir. Pour ma part, je préfère rester debout pour les observer et m'adosse au mur non loin d'eux.

Une fois installé, notre producteur sort un document de sa sacoche : la fiche de Camille.

— Vous avez rempli ce dossier lors de votre inscription pour cette audition, mais j'aimerais que vous nous parliez de vous.

Elle se raidit instantanément. C'est presque imperceptible, pourtant son sourire a tressailli le temps d'un battement de cils. Comme je la fixe, je n'ai pas pu passer à côté. Et ça me dérange. De quoi a-t-elle peur, pour ne pas vouloir parler d'elle ?

— Nous avons besoin de vous connaître, de connaître votre vie pour savoir si elle est compatible avec les tournées prochaines. Les médias vont s'intéresser à vous... jusqu'à ce qu'ils se lassent. Vous devez être préparée à ça.

— Même en étant simple choriste ? demande-t-elle un peu réticente.

— Oui. Nous avons fait en sorte que cette audition soit ouverte à toutes et nous en avons beaucoup parlé dans nos interviews. Tous les fans et bon nombre de journalistes people s'y sont intéressés. L'annonce du résultat fera la une de plusieurs magazines. Vous serez en première page et ils décortiqueront votre vie. Nous devons être préparés, si nous découvrons que vous êtes une ancienne droguée ou que vous avez posé pour une couverture de charme.

Camille le regarde avec de gros yeux.

— Je suis quelqu'un de banal, proteste-t-elle.

— Dans ce cas, votre photo n'apparaîtra que brièvement. Les journalistes se lassent vite s'ils n'ont rien de croustillant à proposer.

Elle demeure silencieuse, les yeux baissés. Elle devait bien se douter des conséquences de son intégration dans un groupe tel que le nôtre, non ?

— Bien, parlez-nous un peu de vous.

Après une inspiration, Camille se lance dans un monologue. Nous apprenons qu'elle a vingt-six ans, un frère et des parents mariés et heureux. Elle n'a jamais touché à la drogue, boit pour faire la fête et aime particulièrement la danse. Elle est également serveuse dans un bar branché depuis son retour des États-Unis, il y a quelques semaines. Elle ne parle pas de sa vie avant ça. Lorsque Leto lui

demande ce qu'elle faisait, elle répond vaguement qu'elle venait de finir ses études et qu'elle voulait parfaire son anglais. Bizarrement, je ne la crois pas. Personne ne fait de longues études et ne part à l'étranger pour son avenir avant de finir serveuse. Elle ment !

— Tu joues d'un instrument ? s'intéresse Jules après qu'elle se soit tue.

— Oui, de la guitare.

— Depuis longtemps ?

— Presque deux ans, répond-elle en remuant sur sa chaise, mal à l'aise.

Ses réactions m'intriguent. Elle n'aime vraiment pas parler d'elle, cela me conforte dans l'idée qu'elle nous cache quelque chose. J'aimerais savoir quoi.

Je ne la quitte pas des yeux pendant que leur échange reprend. Je n'y arrive pas. Je ne dévie même pas sur son décolleté, pour le moment ça ne m'importe pas. Tout ce que je désire, c'est découvrir ce qui la met tellement sur la défensive. Depuis qu'elle s'est assise et a commencé à nous parler d'elle, elle gigote, triture ses mains, baisse les yeux et se mord les lèvres. Ces signes ne sont peut-être pas visibles pour quelqu'un qui ne cherche pas à en apprendre davantage sur elle, mais ce n'est pas mon cas. Si je veux pouvoir l'accepter parmi nous, je dois tout savoir, et là, elle commence mal.

— Vous êtes mariée ? Ou vous avez quelqu'un dans votre vie ? interroge Leto.

Je sais où il veut en venir. Il nous rabâche toujours la même chose depuis des années : le célibat pour les membres d'un groupe est très important pour les ventes. Plus nous sommes accessibles, plus nous vendrons des disques à des filles pleines d'espoir.

Il ne croit pas que nous resterons ainsi toute notre vie, mais pour le moment son discours est bien ancré dans nos têtes. Je ne pensais pas qu'il sortirait la même chose à un membre féminin. Mais après tout elle va certainement rameuter pas mal de mecs, avec son physique. La clause s'applique donc à elle aussi.

Camille tique carrément en entendant la question du mec en costard cravate face à elle. Ses sourcils se froncent, mais derrière son regard dur qui ne

comprend pas pourquoi notre manager est si indiscret sur sa vie privée, je vois qu'elle a toujours cette lueur apeurée et... triste dans les yeux.

— Non, lance-t-elle finalement en détournant le regard.

Ce coup-là, Jules et Leto ne sont pas dupes. Ils reconnaissent le langage corporel de quelqu'un qui dissimule quelque chose.

— Je n'ai pas l'impression que vous êtes certaine de votre réponse ? insiste notre manager.

— Vous pensez que je ne sais pas si je suis disponible ou pas ? ironise-t-elle.

J'aime cette tonalité dans sa voix. Elle reprend le contrôle sur ses émotions et redevient la fille qui n'en a rien à faire. Celle que j'ai encore aperçue tout à l'heure, juste avant qu'elle ne rentre dans le studio.

— Si nous vous intégrons au groupe, il faut que nous sachions comment nous devons vous présenter au public. Je vous l'ai dit, les journalistes vont décortiquer votre vie. Un petit ami jaloux n'est jamais bien accueilli par la presse. Il se fera descendre dans les journaux.

— Vous n'avez aucune crainte à avoir sur le petit ami jaloux. Je n'ai personne.

— Et je suppose que vous n'avez pas non plus d'ex-petit ami rancunier qui pourrait avoir des photos ou des vidéos compromettantes...

Camille se met à ricaner en secouant la tête.

— Non plus. Pas de *sextape*, ni de photo choc pour *Entrevue*. Soyez tranquille !

— Très bien.

Leto range ses papiers un instant.

— Vous êtes la dernière que nous voyons. Nous allons donc faire le point et nous vous appellerons pour vous dire ce qu'il en est.

— Ok.

— Si vous avez des questions, voici ma carte.

Elle ramasse son sac et son casque de moto puis attrape le papier que Leto lui tend. Au moment où elle se lève, je me décolle du mur. Elle voit mon geste car ses yeux me cherchent. J'arbore toujours un air sérieux et impassible. Pas la peine de lui montrer qu'en réalité je sonde tous ses mouvements. Comme si elle

devinait mon manège, elle soupire et reporte son attention vers Jules et notre manager avec un sourire à faire tomber.

— Je vous remercie de m’avoir reçue.

— Tout le plaisir est pour nous, Camille, répond mon meilleur ami d’un ton mielleux. T’inquiète pas, on se revoit vite.

Il accompagne son propos d’un clin d’œil joyeux. La jeune fille prend conscience du sous-entendu et son sourire s’étire encore plus. Avec ses joues rosies et ses yeux rieurs, elle paraît presque décontractée. Pourtant, quand elle passe à côté de moi, je sens qu’elle se tend. Elle ne sait pas si elle doit me saluer ou non.

Pour l’aider, ou la taquiner – je ne sais pas encore –, je décide de prendre la parole :

— Ça fait longtemps que tu fais de la moto ?

Je fais mouche. Camille a un bref mouvement de recul et me fixe sans sourciller. Elle doit se demander pourquoi je lui pose cette question alors que je n’ai pas ouvert la bouche durant son entretien. Pendant un moment, elle ne dit rien. *Hésite-t-elle à me mentir ?*

— Ça va bientôt faire deux ans, répond-elle finalement.

Deux ans. Toujours cette même période. On dirait que tout ce qu’elle fait dans sa vie aujourd’hui n’est réduit qu’à ces deux pauvres années. *Et avant ?*

Comme si elle avait deviné mon interrogation, Camille me tend la main pour l’interrompre.

— À la prochaine, lance-t-elle avec une pointe de défi.

Un sourire vient à mes lèvres presque par surprise et je ne pense même pas à le réprimer. J’aime vraiment l’expression que je lis dans son regard océan.

— Est-ce qu’il faut que je vienne te tenir la main pour t’aider à trouver la sortie ? la provoqué-je en lui serrant la main.

Un sourire plein de malice répond au mien.

— Merci, mais je pense que tu as déjà prouvé les limites de ton... hospitalité.

Sa main est toujours dans la mienne et ses yeux dans les miens. Nous restons ainsi une seconde de plus avant qu’elle ne quitte finalement mon périmètre et

s'éloigne vers les derniers membres du groupe.

Quand elle disparaît derrière la porte, je ne sais pas si j'ai envie qu'elle revienne ou si je le redoute.

CHAPITRE 9

CAMILLE

Revenir à la réalité après une parenthèse à la fois enivrante et étrange ne se fait pas sans se poser d'innombrables questions. J'ai le cerveau qui fonctionne à plein régime depuis ce matin. J'ai essayé d'aller courir pour me vider la tête, puis de rouler au-dessus des limites de vitesse sur ma moto, mais rien n'a réussi. En réalité, je suis encore là-bas, en train de chanter pour eux, nue face à leur jugement. Maintenant que j'ai goûté à cette sensation, je n'ai pas envie de la lâcher.

Avant aujourd'hui, je ne connaissais pas leur musique. Margaux m'avait passé des morceaux dans sa voiture, mais à aucun moment je n'aurais pu leur réattribuer leurs titres. Pourtant je dois bien me l'avouer, le peu que j'ai entendu aujourd'hui m'a transportée. Je n'écoute du rock que depuis peu, mais leurs accords ont fait vibrer mes muscles jusqu'à me donner envie de me déhancher. J'ai toutefois réussi à me retenir, hors de question de passer pour une groupie ! Interpréter des chansons que je n'ai pour ainsi dire jamais entendues n'a pas été chose facile. J'ai dû faire plusieurs écoutes, lire et relire les paroles – que j'ai trouvées pleines de justesse et de rythme –, m'approprier leur univers, puis m'enfermer dans une bulle afin de faire émerger les sentiments qu'il m'inspirait. Tout ça sous le regard de quasi-inconnus. Tout ça sous *son* regard.

Je ne sais pas ce qui me trouble le plus : le fait qu'il ne semble pas ravi de me voir débarquer et qu'il en joue, ou que je veuille y retourner pour le confronter.

Jules, le chanteur, m'a presque promis que l'on se reverrait. Il a été si gentil et tellement encourageant. Dois-je en déduire que son choix était déjà fait ? Je n'ose pas y croire. Pas encore. Pas tant qu'ils ne me l'aient pas assuré. Et s'ils arrêtent leur choix sur moi, suis-je prête à me retrouver dans leur monde ? À

exposer ma vie ? mon passé ? J'ai surtout peur qu'une certaine époque ne soit disséquée contre mon gré.

Toutes ces questions auxquelles je n'ai pour le moment aucune réponse me perturbent. Elles ne sont pas les seules. Accepter de les suivre, de vivre à leurs côtés, de chanter avec eux, c'est accepter d'être auprès de *Lui*. Léo est le premier homme qui me fait cet effet depuis mon départ et je redoute vraiment d'apprendre à le connaître davantage. Je ne sais rien de lui. Tout ce que j'ai vu est une façade. Une très belle façade, certes, mais ce qu'il y a derrière est-il aussi irrésistiblement attirant ? Je ne l'espère pas.

Pour le moment, cela me rassure de me dire qu'il n'a pas l'air franchement ravi de me voir débarquer. Je préfère qu'il soit hostile, ça refrénera mon envie de me retrouver dans ses bras.

La vision de son corps dans son tee-shirt presque moulant vient à moi comme une suite logique à mes pensées. C'est tout un frisson que je n'ai plus l'habitude de connaître qui traverse mon bas-ventre. Si je m'écoutais, je me perdrais dans des images plus osées dans lesquelles j'attraperais sa lèvre inférieure entre mes dents avant de plonger contre sa bouche, ma langue contre la sienne, puis de m'attaquer à la boucle de sa ceinture...

Je me relève du canapé d'un mouvement brusque, pour aller me servir un verre d'eau glacée. Je me le serais volontiers renversé sur la tête pour calmer les battements de mon cœur, mais il est dix-huit heures et je dois bientôt prendre mon service. Je me suis déjà préparée, donc je ne me vois pas repasser par la case maquillage. Le boulot – le vrai – m'attend et toutes mes suppositions sur l'avenir n'ont pour l'instant aucun poids face à cette réalité : je ne peux pas y échapper.

À mon retour, me retrouvant sans emploi, je n'ai pas eu d'autre choix que de toucher à mes économies pour me trouver un studio et me l'acheter.

J'avais hérité d'une grosse somme d'argent, et depuis deux ans je repoussais l'éventualité d'en avoir besoin un jour. Ces choses-là nous rappellent trop de mauvais souvenirs quand on y touche. Mais j'ai fini par le faire, à contrecœur. J'ai ensuite écumé les petites annonces, fait le tour des quartiers à proximité pour

trouver un emploi qui me permettrait de rester la fille indépendante que j'étais devenue ces deux dernières années.

Cela fait donc cinq semaines que je travaille dans un bar branché du onzième arrondissement. Les premiers temps, j'ai tenu le rôle de serveuse, traînant entre les tables, prenant les commandes et parfois quelques mains baladeuses. Mais lorsque Victor, mon patron, a été témoin de ma repartie cinglante, il m'a aussitôt assignée à une place derrière le comptoir. Il n'a d'ailleurs pas perdu au change : non seulement celle qui me remplace est beaucoup plus avenante et souriante face aux gestes déplacés, mais je suis aussi devenue, en l'espace de quelque temps, une vraie barmaid. Ma formation a été succincte et s'est surtout faite sur le tas, mais elle me permet aujourd'hui de tenir les heures d'affluence quasiment seule et sans problème.

Je mets ma tenue de travail dans un sac de sport que je referme d'un coup sec. Le patron n'impose pas d'uniforme, mais ses serveuses se doivent d'être un peu plus sexy que les hommes. Je trouve ça sexiste et misogyne à souhait, mais il paie bien alors je ne dis rien. De toute façon, je me suis évertuée à proposer le strict minimum en matière d'affichage de poitrine. Là où mes collègues optent pour des jupes et des débardeurs riquiquis, je leur préfère des slims taille basse et des tops juste en dessous du nombril. Mes décolletés ne sont pas provocants, mais suggestifs. De cette manière, je n'ai pas l'impression de perdre ma personnalité. Me demander plus est impossible, j'aurais refusé net si Victor avait insisté.

Le chemin jusqu'à mon lieu de travail me replonge dans mes réflexions de l'après-midi. Je soupire en posant ma tête contre la vitre du métro. Les stations défilent comme je vois défiler ma vie. Tout a tellement changé depuis deux ans et peut-être depuis avant cela, même si je refuse cette idée. Elle est si douloureuse que je l'enferme à double tour dans mon cœur en m'efforçant de ne plus regarder en arrière. Je ne sais même pas si je serai capable d'en parler un jour. Parler, c'est affronter. Moi, je préfère la fuite, c'est ce que je fais de mieux. Ça évite de ressentir.

Mais voilà, je suis revenue et je suis loin d'être stupide : si je ne veux pas aborder le sujet, ça n'empêchera pas mes proches de vouloir le faire. Ça me fait

d'ailleurs penser que je n'ai toujours pas informé mes parents de mon retour. Je me demande pourquoi j'appréhende tant ce moment. Après tout, ils savent ce que j'ai traversé. J'espère juste que, après tout ce temps, ils seront toujours aussi compréhensifs. Ce que je leur ai fait subir et que je continue à faire est injuste, mais je n'y peux rien. Mon cerveau ne veut pas franchir la barrière que j'ai érigée depuis ce jour-là. Je ne veux pas regarder en arrière.

*

* *

La soirée est calme, même pour un soir de semaine. J'ai servi exclusivement des habitués et je commence à m'ennuyer en essuyant les verres tout juste propres. Il est vingt heures et je vois le temps passer en scrutant l'horloge toutes les dix minutes. Je soupire en me rendant compte que cela continue sur le même rythme, les quatre prochaines heures seront un calvaire. J'en suis presque à souhaiter qu'un groupe de touristes passe la porte et me foute dans le jus.

Malheureusement pour moi, mes prières ne sont pas exaucées et celui que je vois rentrer dans le bar me fait rechuter en pleine réalité. Son regard est dur. Toujours si bleu et si hypnotique. Ses cheveux ont poussé et il ne se rase plus de près. Dans l'encadrement de la porte, il prend tout l'espace. Une vraie carrure de rugbyman qu'il entretient toujours. Apparemment. En dehors de sa posture hostile, de son expression à la fois furieuse et blessée, il me ressemble toujours autant : la même couleur de cheveux, les mêmes fossettes, le même nez. Adam, mon frère, se tient bel et bien devant moi. Après presque deux ans. Il est en colère, je le sens jusqu'ici et il n'a pas encore fait un pas.

Derrière lui, la porte ne se referme pas et quand je vois qui s'y trouve, je comprends tout. Je fronce les sourcils en la voyant se précipiter vers moi. Sans réfléchir, je m'éloigne. *C'est quoi ce guet-apens ?*

— Cam, attends ! me crie-t-elle en me suivant.

Je fais signe à Victor que je prends une pause et passe la porte derrière le comptoir vers le local poubelle, à l'extérieur, histoire d'avoir un peu d'air. Le battant se rabat mais pas derrière moi. Derrière elle. Je me retourne, le visage sévère.

— Tu l’as amené ici !

— Cam, excuse-moi ! implore ma meilleure amie, les mains presque jointes. Je l’ai vu cet après-midi, et je pensais à ton audition et à tout ce que ça engendrerait. Il a senti que quelque chose me perturbait.

— Et tu lui as dit ?

— Il a insisté. Il est parvenu tout seul à la conclusion que ça te concernait. Après, il n’a plus voulu me lâcher.

— Tu aurais dû te défiler, inventer un truc.

— Je ne pouvais pas, riposte-t-elle désespérée. Il ne voulait pas me laisser partir...

Je passe mes deux mains dans mes cheveux. À aucun moment je n’aurais imaginé que les choses tourneraient de cette manière. Pas aujourd’hui. Pas alors que la journée avait si bien commencé. Je suis passée par toutes les émotions : libérée ce matin, chantant de tout mon cœur, puis apeurée des conséquences et maintenant furieuse et stressée. Je vais revoir mon frère et ça me fout une trouille bleue.

— Mes parents sont au courant eux aussi ? m’inquiété-je.

— Non, je lui ai demandé de te laisser le temps. Mais il va falloir que tu le fasses avant qu’il ne change d’avis, surtout si ta vie évolue. Tu risques d’être exposée et de façon publique. Si tu ne les préviens pas que tu es revenue, il ne les laissera pas le découvrir dans la presse.

— Tu lui as parlé de l’audition ?

En silence, elle acquiesce d’un mouvement de tête.

— Je ne suis pas entrée dans les détails, ajoute-t-elle pour me rassurer. Il sait que cela a un rapport avec la musique, mais c’est tout.

Le fait qu’elle le voie quand je ne suis pas là, qu’elle lui parle de moi, c’est comme si la vérité m’apparaissait en pleine lumière, je ne peux m’empêcher de lui demander :

— Tu sors avec lui ?

Elle tique puis se reprend.

— C’est plus compliqué que ça... avoue-t-elle le regard fuyant.

— Qu’est-ce qui est compliqué, Margaux ? Dis-moi !

Je lui laisse le temps de répondre, mais elle ne le saisit pas.

— Je t'ai demandé de me laisser du temps. Ça aussi c'était compliqué ?

— Ça fait deux mois. Je vois ton frère plusieurs fois par semaine, tu crois sincèrement que j'ai fait exprès de tout lui avouer. Il commence à me connaître.

— Épargne-moi les détails, s'il te plaît ! répliqué-je avec une grimace.

— Il a senti que j'étais de moins en moins à l'aise ces derniers temps. Et puis, je disparaissais le samedi pour être avec toi, chose que je ne faisais pas avant. Il s'est douté que quelque chose avait changé. Je ne voulais pas qu'il se fasse de fausses idées.

Je ricane malgré moi. *Ma meilleure amie et mon grand frère ?* Même dans mes rêves d'adolescente, je n'ai jamais désiré que cela se produise.

— Tu es amoureuse de lui ?

— Non.

— Alors quoi ? C'est juste un plan cul à qui tu révèles les secrets de ta meilleure amie ?

Je fulmine. J'enrage. Je bouillonne. J'aurais voulu qu'elle m'en parle, j'aurais voulu qu'elle m'avoue ne pas pouvoir tenir sa promesse, j'aurais voulu qu'elle ne soit pas avec lui. Pas quand moi je ne suis pas encore réparée.

— Tu es injuste. C'est ton frère.

— Je sais, merci.

Je fais les cent pas dans le petit espace. Je n'ai aucun droit sur elle, sur lui. Pourtant, mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je ne sais pas si c'est le fait qu'elle ait vendu la mèche ou qu'elle se tape celui qui m'a vu en couches, celui qui m'a consolée de tous mes chagrins d'amour. *Sont-ils amoureux ? Ont-ils un avenir ? Dois-je m'attendre à plus ?*

— Ça fait combien de temps ?

— Nous ne sommes pas vraiment ensemble.

— Combien de temps ?

Margaux se tait pendant un moment. Beaucoup trop long pour moi. Ça craint. Ça veut dire que ce n'est pas récent et qu'elle ne m'en a jamais parlé.

— Six mois après ton départ.

Le coup de massue est encore plus fort que ce à quoi je m'attendais. *Si longtemps ?* Elle doit lire mon désarroi et mon incompréhension car elle continue :

— J'ai passé beaucoup de temps chez tes parents à leur expliquer pourquoi tu étais partie, ce que tu faisais. Ton frère était inquiet, il était même prêt à venir te chercher. Or je ne savais pas exactement où tu te trouvais. On a passé pas mal de temps ensemble. Je l'ai toujours rassuré et il s'est reposé sur moi.

— Il n'était pas censé avoir une copine, à cette époque ?

Elle se mordille la lèvre. Ce signe-là n'est jamais bon. Elle hésite à me dire la vérité.

— Je te l'ai dit, c'est compliqué.

— Putain, Margaux... Il est toujours avec ?

Pas de réponse. Elle préfère se taire, en sachant très bien que j'exploserai selon sa réponse.

— Margaux ?

— Oui, abdique-t-elle. Il est toujours avec.

— Mais c'est pas vrai. Tu as vraiment envie de revivre ça ? Tu oublies Richard ? Ça t'avance à quoi de te mettre avec des mecs casés ?

Je la fixe d'un regard que j'espère assez noir pour la faire trembler. Comment une fille si belle, si généreuse, si pleine de vie peut s'enfermer dans des histoires sans issue ?

— Je n'espère rien d'Adam.

Je me moque d'un rire sournois. *Croit-elle que je ne la connais pas suffisamment ?*

— Bien sûr que si. Tu te mens peut-être à toi-même, mais tu ne me la feras pas à l'envers. Je sais comment tu fonctionnes. Ça fait plus d'un an que ça dure. Dans ta tête, je sais ce que ça signifie.

— Tu n'as pas le droit d'insinuer que tu me connais mieux que moi.

Je voudrais tellement lui faire comprendre à quel point tout cela est dangereux pour son petit cœur de fleur bleue.

— Alors quoi ? C'est juste du sexe ?

— Oui.

— Et Richard ?

— Quoi, Richard ?

— Tu ne le vois plus ?

Nouveau blanc et nouveau battement de cœur furieux pour moi. Ma meilleure amie fait vraiment n'importe quoi ! Où est-ce que j'étais ? Pourquoi je ne l'ai pas emmenée avec moi loin de ce fourbe de Richard, loin de cette nouvelle merde ? Je me sens tellement responsable. Sa situation est foireuse. On ne parle même plus de triangle amoureux de lycéens. Non, là, c'est adultère, tromperie et souffrances à l'horizon. Cela m'apprendra à être égoïste.

— Si je résume ta vie sentimentale, tu couches avec mon frère, et j'en déduis plusieurs fois par semaine vu que tu m'as avoué le voir régulièrement.

Margaux, qui a détourné la tête pour ne plus affronter mon regard furieux, hoche la tête lamentablement.

— Et tu continues d'accourir dans le lit de Richard dès qu'il t'envoie un texto quand sa femme est partie faire les boutiques ?

— Je ne l'ai revu que récemment. Ton frère ne sait même pas que je vois quelqu'un d'autre.

— Parce que sinon ? demandé-je en croisant les bras, impatiente de découvrir sa réponse.

— Hein ? s'enquiert-elle sans comprendre où je veux en venir. Sinon rien...

Puis, comme si elle réfléchissait à la teneur de ses propos, elle ajoute tout bas :

— J'en sais rien.

— Donc on ne parle plus d'une histoire de cul, crié-je sans pouvoir me calmer. Si tu lui mens, si ça le gêne, on est très loin d'une histoire sans sentiment.

Je vais trop loin. Je lui parle trop méchamment. Après tout ce qu'elle a fait pour moi et pour ma famille, j'ai l'impression d'être la pire des salopes à la juger de cette façon. Elle ne l'a jamais fait. Et ce sentiment explose quand je la vois s'affaler sur le sol, se moquant de sa belle robe, le visage dans les mains pour me dissimuler ses larmes. *Fait chier.*

Ma colère s'envole aussitôt face à cette fille qui se croit forte et qui ne l'est pas. Je me précipite vers elle et la prends dans mes bras. Si je pouvais lui donner tous les meilleurs conseils du monde, je le ferais. Malheureusement, je ne suis pas vraiment un exemple à suivre. Quoique dans son cas, un soupçon de fuite ne serait pas du luxe.

— Excuse-moi ! dis-je plus doucement.

— Je ne voulais pas tomber amoureuse de lui, avoue-t-elle toujours en pleurs. Mais je n'avais plus rien. Tu étais partie. Richard m'avait clairement fait comprendre que j'étais de trop dans sa vie. Il est devenu papa, tu sais. Il me l'a avoué juste après avoir fait l'amour avec moi. Pour bien me dire que je n'étais que son défouloir. Et ton frère a été tellement gentil. Il me disait être si malheureux que tu ne sois plus là. On avait la même souffrance. Alors, c'est arrivé. On n'a rien prémédité. Il était si mal, le lendemain. Il venait de se fiancer et elle était merveilleuse avec lui. Il n'arrêtait pas de le répéter à tes parents. Elle essayait de comprendre son chagrin, mais elle n'y parvenait pas aussi bien que moi. Alors...

— ... ça a continué, complété-je d'une voix plus douce.

— Je ne sais même pas comment. J'avais compris que c'était une erreur pour lui dès la première fois. Je n'attendais rien, je t'assure. J'avais trop donné avec Richard pour ne pas savoir qu'ils ne quittent jamais leur femme. Pourtant, un soir, il est venu chez moi pour avoir de tes nouvelles et ça a recommencé.

— Il t'aime ?

Ma meilleure amie essuie ses larmes et se décale pour s'écarter de moi. D'un geste absent, elle époussette sa jupe.

— Je ne sais pas. Il ne me l'a jamais dit. Et je préfère ne pas savoir. S'il me l'avoue et qu'il ne la quitte jamais, ça me détruira encore plus.

Je passe une main dans ses cheveux en une caresse que j'aimerais réconfortante et rassurante.

— Je ne sais plus où j'en suis. Et Richard qui revient encore. J'ai réussi à le repousser, tu sais. Quand je me suis rendu compte que j'aimais ton frère, j'ai dit à Richard que je ne voulais plus le voir. Et puis, le temps est passé. Adam ne veut de moi que dans son lit pour des moments de tendresse qu'une autre lui

donne aussi. Quand ça a été trop dur, j'ai recontacté Richard. C'est moi qui l'utilise, cette fois. Je devrais mettre un terme à tout ça, mais ils ne me laissent jamais tranquille.

Le silence s'impose entre elle et moi. Je lui laisse tout le temps qu'il lui faut pour m'avouer tout ce qu'elle a sur le cœur. Enfin.

— J'ai essayé de sortir, de rencontrer des mecs qui pourraient me faire oublier. Mais tu sais bien ce qu'on trouve dans ces soirées-là, ajoute-t-elle en haussant les épaules. Et puis sans toi, ce n'était pas pareil. Je me suis sentie si seule, Cam.

Tout cela est ma faute.

— Je suis tellement désolée, Margaux.

— À un moment, je t'en ai même voulu, me révèle-t-elle tristement. Je ne sais plus si c'était parce que tu étais partie sans rien me dire ou parce que tu n'étais pas là pour m'empêcher de commettre une telle connerie.

— Les deux, sûrement, conclus-je pour accompagner ses paroles.

Elle sourit en me regardant. Nous nous relevons d'un même mouvement et elle se frotte les bras comme pour effacer ses tensions. Sa vulnérabilité me touche encore plus. La jeune fille qui sautait de joie pour moi quelques jours auparavant a complètement disparu. C'est une autre part d'elle qui est là face à moi. Une part qu'elle ne me montre que rarement. Richard en avait souvent été la cause. Maintenant, c'est un autre. Si j'étais croyante, je prierais pour qu'elle trouve enfin le bonheur auprès d'un homme bien. Et célibataire !

Victor choisit ce moment où nous nous retrouvons un peu pour passer sa tête au travers de la porte et me lancer avant de repartir :

— Ta pause est finie depuis dix minutes, Camille.

— J'arrive, retourné-je alors qu'il est déjà parti.

Je reviens vers Margaux qui est retournée dans ses pensées, les yeux fixés sur le sol.

— Je suis désolée, Cam, murmure-t-elle. Je pensais être devenue indépendante, mais ce n'est pas le cas. Je suis toujours celle qui attend désespérément un texto d'hommes qui n'en ont rien à foutre.

— Ne t’excuse pas pour ça. Je te l’ai dit, je sais comment tu fonctionnes et je t’aime telle que tu es.

Je passe ma main sur sa joue pour la réconforter.

— Je vais y retourner. Maintenant qu’il est là, je ne peux plus faire machine arrière. Toi tu t’installes en salle et je te prépare ton cocktail préféré.

Margaux rigole, ce qui me fait un bien fou. Je ne repartirai plus, c’est certain. J’ai refusé bien des bouées en étant au plus mal et je ne la laisserai pas faire la même chose. Je veux être là pour elle, même s’il est bien trop tard.

Nous nous taisons alors que nous repartons vers l’intérieur. Ma meilleure amie a essuyé ses larmes et s’est recomposé le visage de fille pleine de vie et un peu hautaine que je lui connais. Je repasse derrière le bar sans quitter mon frère des yeux. Il a pris place sur un tabouret et contemple son verre de bière d’un air absent. Margaux se dirige vers lui, lui embrasse la joue puis lui murmure quelque chose à l’oreille et s’éloigne vers une table un peu plus loin.

Si je suis surprise de cet élan de tendresse qu’elle n’a pas hésité à me montrer, Adam semble encore plus perdu. Il la regarde tandis qu’elle s’installe, sourit quand elle lui fait un petit signe que tout va bien et revient vers moi. Durant ce laps de temps, je ne peux que constater une chose : mon frère est amoureux de ma meilleure amie. J’aurais dû me réjouir pour elle mais le problème est toujours existant, il est à deux doigts de se marier. Avec une autre.

Son regard me fixe. Froid et sévère. *Pour les retrouvailles chaleureuses, on repassera.*

J’avance presque à reculons pour aller préparer la boisson de ma meilleure amie. Il épie tous mes mouvements, me rendant mal à l’aise et gourde. Il ne parle pas, se limitant à une observation de celle que je suis devenue et qu’il ne reconnaît peut-être plus. Ai-je tant changé ?

Il me laisse utiliser mes ustensiles, remplir un verre, le décorer puis indiquer à une de mes serveuses de l’emporter. Quand j’ai fini et qu’il voit que je n’ai plus rien à faire, il se lance :

— Alors comme ça, tu es devenue serveuse ? demande-t-il sans l’ombre d’une émotion sur le visage.

— Non. Barmaid. Elle, c'est une serveuse, rétorqué-je un brin provocatrice, en désignant Cathy, qui a récupéré la boisson de Margaux sur un plateau.

Le silence s'installe. Adam boit une gorgée de bière en acquiesçant, les yeux dans le vague.

— Depuis combien de temps ? me questionne-t-il en regardant le fond de son verre.

Je saisis le double sens de sa question. Il veut savoir depuis combien de temps je travaille ici ou depuis quand je suis de retour en France ?

— Un peu plus d'un mois.

— Que tu es revenue ? précise-t-il aussitôt.

Bon, de toute évidence, c'était la seconde option !

— Margaux n'est pas rentrée dans les détails ? interrogé-je en haussant les yeux.

J'ai bien conscience d'agir de façon puérile, mais les battements effrénés de mon cœur ne me permettent pas de réfléchir posément.

Derrière son attitude calme, je sens poindre la tempête. J'ai envie de la provoquer. C'est ce qui fonctionne le mieux contre lui. Au moins l'abcès sera crevé.

— Arrête ça tout de suite ! me lance-t-il sévèrement, les sourcils froncés, le doigt pointé sur moi. Tu as perdu le droit d'être juge de ma vie privée au moment où tu as décidé de me virer de la tienne.

— Je ne t'ai pas viré, contré-je.

— Explique-moi alors ce que tu as fait, dans ce cas.

Sa lèvre relevée sur un côté accentue le sarcasme de sa phrase et ça m'horripile.

— Tu es injuste, riposté-je. J'avais besoin de partir et tu le sais très bien.

— Sans rien dire à personne ? Sans donner de moyens de te contacter ? gronde-t-il plus fortement, ses questions n'attendant aucune réponse. Ha si, pardon ! Il y avait Margaux qui pouvait te joindre. Dois-je en conclure qu'elle est plus importante que moi ? Que tes parents ? Putain, Camille, est-ce que tu sais à quel point ils se sont inquiétés avant que tu donnes la permission à ta chère amie de parler de toi ? Est-ce que tu sais à quel point maman a pleuré ? À quel

point elle pleure encore ? Elle a essayé de comprendre ton geste. Mais dix-huit mois ! Dix-huit mois, putain ! Et tu reviens comme une fleur, sans même nous le dire ? C'est encore et toujours Margaux qui me l'apprend, nom de Dieu !

Il a monté le ton au fil de sa tirade et je remarque plusieurs personnes en arrière-plan qui ont totalement délaissé leur discussion pour se concentrer sur la nôtre. Victor, qui n'en a pas perdu une miette lui non plus, se rapproche de moi. Ce type souhaiterait peut-être voir mon cul et mes seins, il n'empêche qu'il a toujours été gentil. Ce que je vois sur son visage ne correspond pas à de la remontrance, mais plutôt à de l'inquiétude.

— Tout va bien, Camille ? me demande-t-il tout bas.

— Oui, ça va, soufflé-je en me tournant vers lui pour le rassurer.

— Baissez d'un ton, dans ce cas !

Et cela s'adresse surtout à mon frère, qui grimace lorsque mon boss le fusille du regard. Le silence qui s'ensuit est beaucoup trop long. Adam ne dit plus rien, ne me regarde même plus, concentré sur le bar, les yeux dans le vague. Il a l'air triste.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne peux pas revenir en arrière et effacer ce que j'ai fait.

— Tu aurais pu nous l'expliquer. On n'a eu droit qu'à un au revoir sur un morceau de papier.

Je me souviens de ce mot si court et tellement impersonnel que j'ai laissé en évidence sur ma table à manger : « *Je ne peux pas rester ici. Tout me rappelle. Je suis désolée. Je vous aime. Cam.* »

C'était égoïste. Et irresponsable.

— Est-ce que tu regrettes, au moins ? reprend-il avec une dose d'espoir.

Est-ce que je regrette d'être partie ? Non. J'ai abandonné mon boulot d'enseignante sans préavis, sans me retourner. En deux jours, j'ai bouclé mes valises, écrit ce mot à la va-vite pour mes parents, commandé mes billets d'avion. J'ai eu de la chance de ne pas avoir à refaire mon passeport, sinon je ne serais jamais partie. Cela n'était pas une décision réfléchie. Je manquais d'air un peu plus chaque jour dans cette maison que j'avais mise en vente, là encore sans

en parler à quiconque. Dans le plus grand secret, j'ai demandé à Margaux de vendre toutes mes affaires. Je ne voulais plus rien. Pour effacer le passé.

Je savais à l'époque que ce n'était pas une solution, que ce n'était qu'une fuite et que, tôt ou tard, je regretterais d'avoir effacé plus de dix ans de ma vie, mais c'était une vraie bouffée d'oxygène à ce moment-là et j'en avais désespérément besoin. Partir seule, dans un pays lointain, avec pour seul moteur ma propre existence ; le meilleur remède que je pensais me donner. Je n'ai pas versé une seule larme.

— Je regrette de vous avoir fait souffrir, avoué-je le cœur serré. Sur le moment, je... je n'ai pensé qu'à moi.

— Et après ? Pourquoi tu n'es pas revenue vers nous ? On ne demandait pas grand-chose, on voulait juste savoir si tu avais réussi à t'en sortir, ce que tu devenais. Si tu comptais revenir. Te rends-tu compte de ce que tu nous as infligé ?

— Bien sûr. Mais je ne pouvais pas...

Comment expliquer ce que je ressentais ?

— Tu ne pouvais pas quoi ? insiste-t-il en me cherchant des yeux. Nous envoyer un mail ou un texto, c'était trop te demander ?

C'est comme essayer de parler à un mur, quand il est dans cet état. Et je ne peux que le comprendre. Je réagis sûrement de la même façon. Qui ne le ferait pas ? Être tenu à l'écart de quelqu'un qu'on aime sans en être responsable, c'est si dure et injuste. Mais c'était mon choix.

— J'en étais incapable. Tout ce que je voulais, c'était tourner la page. Je suis partie pour ça. Pour changer de vie. Et ne crois pas que ça a été facile.

Je ne supporte pas le ricanement qu'il laisse échapper. Aurais-je laissé trop de temps s'écouler avant de revenir ? Est-ce trop tard ?

— C'est toi qui as décidé de partir, je peux comprendre pourquoi et sache que j'ai partagé ton chagrin. Mais ne me demande pas de comprendre que ça a été dur d'être seule alors que c'est toi qui l'as choisi.

Que répondre à ça ? Bien sûr que non, je ne lui demande pas de comprendre.

— Je ne voulais pas qu'on me rappelle ce que j'avais perdu. Je sais que Maman aurait voulu que j'affronte mon chagrin, que je laisse couler toutes les

larmes de mon corps, et c'était impossible pour moi.

— Tu n'es même pas venue à son enterrement, murmure Adam dans un triste souffle.

— Je ne voulais pas lui dire au revoir, dis-je comme si c'était la seule réponse possible. Je ne le veux toujours pas.

Je suis honnête. Je ne peux pas mettre de mots sur ce qui s'est passé en moi et qui continue encore aujourd'hui. Je n'ai pas fait mon deuil, mon cerveau n'a même pas assimilé cette idée. C'était comme tourner la page d'un livre et non l'arracher. J'attends le retour de quelqu'un qui ne reviendra jamais.

— Pourquoi es-tu revenue, alors, si rien n'a changé ? Pourquoi aujourd'hui ? Du jour au lendemain tu te sens capable de nous affronter ? Ça y est, nous sommes de nouveau les bienvenus dans ta vie ? Ou dans trois mois tu vas te rendre compte que finalement c'est toujours trop dur ?

— Je ne sais pas.

La déception se lit sur son visage au moment où les mots franchissent mes lèvres. Il s'attendait à autre chose. Une sœur plus forte, très certainement. Je l'ai été, par le passé.

Pour éviter de nous accabler davantage, je reprends :

— J'ai failli me faire agresser en sortant du boulot, un soir, et je me suis dit que je devais vous revoir avant qu'il ne m'arrive réellement quelque chose. Alors je suis rentrée. Mais j'avais encore besoin de temps pour moi. Si j'avais pu vous laisser dans l'ignorance de mon retour un peu plus longtemps, je l'aurais fait.

— Je ne te comprends pas.

Cette sentence tombe tel le coup de poignard que je viens de lui assener en lui révélant que je n'étais pas prête à le revoir. J'aurais aimé être moins égoïste, mais vivre pour moi seule depuis presque deux ans m'a apporté un regain de liberté que je ne veux pas qu'on me reprenne. Et malheureusement, ma famille me rappellerait trop la fille que j'ai été avant le drame de ma vie. Un drame que je pense avoir provoqué.

— Il est clair que je n'ai pas vécu ce que tu as vécu. Je sais que c'est égoïste, mais j'aurais préféré que tu te morfondes pendant des mois à nos côtés plutôt

que tu partes en n'affichant aucune peine.

Parce que j'ai tout fait pour ne pas la laisser exploser. C'est un moyen comme un autre de se protéger contre la perte d'un être cher.

— Je ne sais pas si je serai capable de te comprendre un jour, reprend-il comme agacé. Je t'en veux tellement de nous avoir rejetés... Si tu décides de revoir les parents, ajoute-t-il après une pause, ne repars plus. Moi je peux affronter une nouvelle déception, mais eux ne le pourront pas.

Il finit sa bière et me regarde pour juger si ce qu'il me dit fait son chemin, si j'accepte ses sentiments. Bien sûr que je les accepte, mais ça ne résout pas mon problème pour autant, je ne sais toujours pas quand et comment affronter la tristesse de mes parents.

— Tu comptes leur dire que je suis revenue ?

— Non, répond-il après réflexion. Quelle que soit ta décision. Si tu restes ou si tu pars, c'est à toi de leur avouer. Je ne serai pas comme Margaux. Tu ne feras pas de moi ton messenger.

Je déglutis en le voyant repousser sa chaise pour se relever sans un regard pour moi. Cette conversation va vraiment se terminer de cette façon ? Il va partir sans même un mot ou un geste gentil ? Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Son attitude ne me choque pas, je sais que je la mérite, mais je redoute de devoir attendre qu'il me pardonne. Et si ça prenait des années ?

Alors qu'il commence à s'éloigner, il se stoppe comme s'il pensait subitement à quelque chose, revient vers moi et cette fois-ci me regarde :

— En ce qui concerne Margaux, on est d'accord que ça ne te regarde pas.

Ça, c'est loin d'être une question !

Il s'en va la rejoindre. De loin, je vois son sourire qui illumine ses traits dès qu'il s'assoit en face d'elle. Margaux lui répond de la même façon. Elle me lance un coup d'œil et je devine qu'elle me questionne pour savoir si tout va bien. Je ne peux que lui adresser un sourire timide. Nous aurons une conversation plus tard, c'est évident. Elle ne laissera pas les choses comme ça, elle est bien trop curieuse et je ne connais pas assez la nature de sa relation avec mon frère pour savoir s'il lui racontera tout.

Du côté de mon cœur, c'est l'effondrement. Les miettes que j'ai réussi à agglutiner ces derniers mois doivent se disloquer de nouveau. Je ne suis pas revenue assez tôt pour ma famille, mais pour moi, il est clair que je n'étais pas préparée. Et je n'ose imaginer ce que ma mère pourrait m'assener qui continuerait de me briser et de me renvoyer l'image de cette fille insensible qu'ils ont tous de moi. Tout ça parce que je n'ai pas pleuré. Parce que j'ai fait comme s'il n'était pas mort.

La porte du bar tinte une nouvelle fois et je suis ravie que de nouveaux clients me tirent de mes trop longues réflexions. Quand je lève la tête vers ceux qui se dirigent vers moi, je sens les morceaux de mon cœur se rafistoler à toute vitesse pour se remettre à tambouriner dans ma poitrine.

Il ne manquait plus qu'eux.

CHAPITRE 10

LÉO

En arrivant devant la porte du bar, je l'ai aperçue tout de suite. Seule, en train de servir et de discuter avec les quelques rares clients au comptoir, son sourire qui sonnait faux. Je l'ai reconnu immédiatement car c'est celui qu'elle nous a servi cet après-midi en plein entretien, lorsque les questions ne lui plaisaient pas.

Je me demande à quel point j'ai dû l'observer pour déjà cerner ses émotions. Il faut vraiment que je me calme. Je ne me suis jamais intéressé à une femme de cette façon et ça m'inquiète. Je ne l'ai vue que deux fois et nous n'avons même pas commencé à travailler ensemble. *Qu'est-ce que ce sera lorsque je la verrai H24 ?*

C'est bien pour ça que je ne voulais pas venir. Chaque fois que je me retrouve à la regarder, à lui parler, une partie de moi apprécie beaucoup trop. Ses yeux, mais surtout sa voix, me perturbent. Et à part tenter de me montrer désagréable ou indifférent, je ne trouve aucun moyen d'y remédier.

Putain ! Je sens que cette histoire va être une emmerde de plus dans ma vie déjà si bordélique. Et je ne peux rien y faire. Je regrette vraiment d'avoir sniffé toute cette merde, et d'avoir abandonné mon rôle de leader. On ne serait pas sur le point d'intégrer une foutue bonne femme dans nos rangs. Je ne serais pas là, à me cailler les miches et à me poser toutes ces questions.

À côté de moi, Jules ne se doute pas de tout ce qui m'agite et me lance un sourire ravi. Il est heureux d'avoir réussi à m'emmener avec lui. Même mon expression ennuyée et ma mauvaise humeur flagrante n'ébranlent pas sa motivation. Il se fait une joie d'accueillir cette fille parmi nous et rien ne pourrait surpasser ce sentiment.

J'ai senti son impatience à l'instant où elle a disparu derrière la porte, cet après-midi. Après ça, j'ai à peine écouté la discussion entre lui et notre manager. Je savais de quoi il retournait, je ne me faisais pas de faux espoir. Jules avait fait son choix et, d'après ce que j'avais pu constater, Leto suivait le même raisonnement. La voix qu'ils avaient voulue pour le groupe était celle de cette fille et de personne d'autre.

C'est donc sans surprise que Jules m'a demandé de l'accompagner la voir, le jour même. L'excuse bidon du concert qui approche et des détails à régler pour son arrivée à la résidence ne m'a pas du tout convaincu. Je le connais par cœur, ce gars, de qui croit-il se foutre ? Il est pire qu'un gosse. On lui a offert un nouveau jouet et il veut l'utiliser le plus vite possible. J'ai bien conscience que la comparaison n'est pas de très bon goût – surtout pour elle –, mais c'est ainsi que je le vois. Jules est un impatient, un mec qui a souvent eu ce qu'il voulait dans la vie, et maintenant c'est elle. Il ne la laissera pas se défiler. Il utilisera tout son charme pour la faire venir et rester.

C'est parce qu'il a une importance capitale dans mon équilibre que je me retrouve encore à le suivre dans son caprice. J'ai d'abord essayé de refuser, il était hors de question que je passe une soirée de repos à m'occuper de cette nouvelle recrue, mais Jules ne lâche jamais l'affaire sans se battre, et contre moi, il a toutes les armes. Surtout celle de mon ancienne addiction et de mes cauchemars récurrents. Le groupe est bien trop important dans ma vie pour que je joue au con avec lui.

Nous sommes le jour et la nuit, lui et moi. Nos vies ont été si différentes. Cela aurait pu nous éloigner. Nos points de vue auraient pu être bien trop divergents pour s'accorder, mais il n'en est rien.

Dès la fin du collège, j'ai laissé ce gamin rentrer dans ma vie merdique et il m'a apporté un peu de soleil. Ce qui me manquait cruellement.

C'était l'époque où je vivais avec mon père. Seul. J'avais quinze ans. Trois ans que je n'avais pas vu mes petites sœurs. Trois ans que je respirais à peine, si ce n'était pour poursuivre des études qui me permettraient de me barrer une fois que je serais majeur et pour continuer à jouer de la guitare à en perdre haleine. Je ne vivais plus que pour ça. Je m'étais découvert un talent pour la composition et mon professeur de musique avait insisté pour que j'entre dans une classe spécialisée.

C'est donc à la rentrée de troisième que j'ai rencontré Jules. Il venait d'arriver en ville et jouait de la guitare autant que moi. Il composait quelques chansons mais ne réussissait jamais à y associer des paroles. Il s'expliquait cela en évoquant sa vie banale et heureuse, il n'était encore jamais tombé amoureux et il était bien trop jeune pour avoir vécu d'autres tourments. En lui montrant mon carnet noirci de mots et de partitions, je lui avais prouvé que l'âge ne faisait rien. Il suffisait d'être au mauvais endroit au mauvais moment. Ce qui résumait bien toute mon enfance. Son regard s'était teinté de pitié, mais aussi d'admiration, car lui me répétait qu'il ne pourrait jamais faire face comme je le faisais. Ce n'était pas le cas : je ne faisais pas face. Mais j'étais déjà doué dans l'art de la dissimulation.

Jules a toujours été un garçon sociable. Moi non. C'est grâce à lui que j'ai fait la connaissance de tous les musicos du bahut. Parmi eux, Gaspard et Paul, deux potes d'enfance qui ne se quittaient jamais. Les trois amis ont vite trouvé leur place dans ma routine. Grâce à eux, j'ai eu l'impression de retrouver une famille. Dès que nous le pouvions, nous passions nos moments libres ensemble. Et bien sûr, la musique avait une place primordiale dans nos échanges. C'est donc au lycée, trois ans après nos premiers bœufs, qu'il nous est devenu évident que nous devions réunir nos instruments, pour former un groupe.

Trouver un nom de scène. Investir dans du matériel. Composer. Répéter. Ma vie n'a plus tourné qu'autour de nous quatre. Je me suis inscrit à la fac par sécurité, mais je n'avais plus qu'un seul but, vivre de notre musique. Et pour ne plus jamais être seul, je les ai entraînés avec moi.

Jules trouvait les salles de concert, les bars, les festivals. Paul s'occupait des réseaux sociaux. Gaspard, des filles, comme toujours. Et moi, tout ce qui

touchait à la mise en scène, aux compos, aux montages. On s'éclatait. C'était la meilleure des drogues. Peu à peu, on a réussi à se faire un nom, à gagner un peu d'argent. Nos ambitions ont grandi en même temps que le nombre de nos fans. Jusqu'à ce que Leto nous remarque et nous propulse bien plus haut encore vers des possibilités dont on n'avait jamais rêvé.

Je prie pour que rien ne s'arrête et que nous continuions des décennies, entre potes. Je sais que je mourrai ainsi. Avec eux. J'espère. Ils sont la meilleure des choses qui me sont arrivées. La seule bonne chose en réalité. Et putain, je ne sais pas qui remercier pour ça.

Voilà pourquoi notre groupe est si important pour moi. Pourquoi je suis effrayé à l'idée qu'une femme vienne s'y intégrer. Je me suis battu pour que nous en soyons là. Battu pour être à leurs côtés, à ne rien faire d'autre que de vivre de notre passion. Si on m'enlève ça, après tout ce que j'ai déjà perdu, je sais que je retomberai dans mes travers et que je n'y survivrai pas.

Alors, oui. Je me pose des questions. J'avance à reculons vers cette porte, parce que dès que j'aurai franchi le seuil pour aller vers elle, pour soutenir mon pote, je ne pourrai plus faire machine arrière, je devrai l'accepter. Je déteste la fébrilité qui m'anime, c'est une sensation étrange, nouvelle pour moi. Je n'ai qu'une envie : faire demi-tour. Et cette fois, pas parce que j'ai peur. Mais maintenant qu'elle nous a vus, ça m'est impossible sans une excuse bidon, et en regardant ses deux prunelles bleues qui me toisent, je deviens incapable d'en trouver une. *Fait chier. Je n'aurais pas dû venir.*

À première vue, elle n'a pas l'air franchement contente de nous voir. Je crois déceler une lueur paniquée dans ses yeux. Après deux rencontres, elle devrait pourtant se faire à l'idée que, dorénavant, nous allons partager sa vie, non ?

Comme si elle se rendait compte de la mine qu'elle affiche, elle se reprend et hausse les sourcils un instant en nous détaillant de bas en haut. Maintenant, elle paraît amusée. C'est vrai que moi, avec mon short hawaïen, la capuche de mon sweat rabattue sur mes yeux, et Jules avec sa casquette et ses lunettes de soleil en pleine nuit, nous sommes loin de nos tenues de scène.

Elle nous attaque d'une moquerie dès que nous nous installons à son bar :

— Vous croyez vraiment être discrets, avec ces accoutrements ?

À peine a-t-il retiré ses lunettes que Jules lui adresse un clin d'œil.

— Salut Camille ! lance-t-il enthousiaste. Quoi ? On ne te plaît pas comme ça ?

— Oh si, beaucoup. J'ai toujours fantasmé sur le look incognito, ironise-t-elle en s'éloignant vers un groupe de trois personnes qui vient de s'installer à l'autre bout du comptoir.

Je retire ma capuche dès qu'elle disparaît de mon champ de vision et fais un rapide tour d'observation. Les murs sont peints dans un vert olivine très sombre, avec de nombreuses appliques et quelques spots orientés vers le bar. Les tables en acajou sont rondes, généralement pour deux ou trois personnes, assez espacées les unes des autres, facilitant le passage. Avec ces couleurs, l'ensemble ne doit pas être très lumineux en pleine journée.

C'est la première fois que je viens dans cet endroit, mais j'aime aussitôt l'ambiance. Ils passent du vieux rock des années 70 qui, associé à la déco, fait plonger dans une atmosphère plutôt old school, ce qui me plaît assez.

La musique me renvoie au lycée. Le seul truc bien avec mon père, c'étaient ses disques : je lui tapais toujours ses *Pink Floyd* que j'écoutais en boucle pour trouver l'inspiration. Je les emmenais chez Jules dès que j'étais certain que mon paternel ne m'avait pas grillé, et je lui faisais découvrir ce qu'il ne connaissait pas : *The Police*, *The Clash*, *Genesis*, *Yes* et bien d'autres... Mon père était peut-être un putain d'enfoiré, mais il avait bon goût côté musique.

La vue d'un billard, dans un recoin de la salle, me soulage presque. Si la conversation s'éternise, je pourrai toujours aller taper deux ou trois boules.

Deux serveuses se relaient en salle. Plutôt bien foutues, les cheveux remontés en queue-de-cheval, elles portent chacune une minijupe qui ne laisse place à aucune imagination. Leurs tops ne sont pas beaucoup plus couvrants.

En reportant mon attention sur Camille, de l'autre côté du bar, qui s'est penchée pour attraper un sirop, je remarque qu'elle ne porte rien de comparable. Il n'y a rien de vulgaire dans sa tenue, tout est plutôt suggérée, ce qui est bien plus excitant. Son slim épouse si bien ses formes que je ne peux empêcher mes yeux de s'y attarder. Je n'avais pas prévu qu'elle se relève aussi vite car, en

revenant vers ses verres, elle chope mon regard. Elle fronce les sourcils mais reprend son travail sans un mot.

Elle ne peut pas me reprocher de la mater. Qui ne le ferait pas avec un cul pareil ?

— Qu'est-ce que vous faites là ? demande-t-elle en revenant enfin vers nous. Je vous manquais déjà ?

Ce n'est pas Jules qu'elle regarde en posant cette question. Avec son demi-sourire et son regard taquin, elle ne fait que reprendre le ton de nos précédents échanges. J'aurais pu continuer moi aussi, mais mes doutes sont encore bien trop frais dans mon esprit. Je préfère rester de marbre et ne pas entrer dans son jeu.

— Ne prends pas tes désirs pour des réalités, maugrée-je en détournant la tête.

Elle ne devait pas s'attendre à tant de brusquerie, mais je m'en fous. Elle occupe déjà trop de terrain, je ne veux pas qu'elle s'imagine que je l'accepte. Elle doit rester comme toutes les autres, pour moi. Je ne dois pas perdre ça de vue.

— Excuse-le !

Je déteste que Jules parle pour moi, ça ne fait que me renfrogner davantage. Pour qui il se prend encore ? Pour mon paternel ?

Il commande deux whiskys – coca pour lui, sec pour moi – et la laisse s'affairer en silence.

Elle revient à la charge en déposant les boissons devant nous. Peut-être de façon plus brusque pour moi.

— Alors ? reprend-elle, impatiente, après avoir déposé nos verres. Je n'ai toujours pas eu de réponse à ma première question.

Cette fois son regard ne s'attarde plus sur moi. Elle n'a pas aimé ma remarque. Tant mieux. Le sourire de Jules est presque ridicule tant il semble heureux qu'elle s'intéresse à la suite. Pour répondre à sa question, il sort des papiers de son sac à dos.

— Je suis venu t'apporter de quoi lire, annonce-t-il en déposant le document sur le comptoir et en l'avançant dans sa direction pour qu'elle puisse lire le titre.

— Qu'est-ce que c... commence-t-elle en s'approchant.

Lorsque ses yeux se posent sur la feuille et qu'elle comprend ce que ça signifie, son expression change. D'abord paniquée, puis soulagée, pour finir par être excitée. Elle nous offre le plus sincère des sourires que je lui ai vus. Un de ceux qui vous appelle à faire de même. Elle nous scrute chacun notre tour sans vraiment y croire.

— Ne me dis pas que tu en doutais ? se moque gentiment Jules à côté de moi.

— Bien sûr que si ! se défend-elle en levant les yeux au ciel. Qui ne l'aurait pas fait ?

Son attention revient sur le papier toujours posé devant elle. Pendant de longues minutes, elle ne le quitte pas des yeux. Elle en oublie même son boulot.

— Il faudrait que tu viennes le plus rapidement possible à la villa pour les répétitions, annonce-t-il quand elle lui jette finalement un coup d'œil comme pour lui intimer de continuer.

— C'est quoi la villa ?

— Chez moi, tonné-je en m'incrutant dans leur conversation.

Elle hausse un sourcil sans comprendre. Jules se permet de lui éclaircir la situation.

— Quand on joue sur Paris, on habite tous chez Léo. Il a la plus grande maison de nous quatre et la plus isolée. Comme ça, nous ne sommes pas dérangés par les fans ou les journalistes.

— Je devrai habiter avec vous ? demande-t-elle, presque inquiète.

— On répète tous les jours. Vaudrait mieux que tu n'aies pas trop de route à faire. La maison est en banlieue, c'est pas franchement le plus simple en venant de Paris. Et puis pour ton intégration, ça ne peut être que mieux.

Et voilà, on y est : son intégration. Je n'ai pas envie qu'elle s'intègre. Je n'ai pas envie de me lever tous les matins et de me retrouver avec son visage, son sourire, ses yeux... au petit déjeuner. Merde. Je n'ai même pas pensé à tout ça. À tout ce que ça va changer dans notre quotidien.

J'ai l'impression que nous sommes murés dans un silence identique, elle et moi. Nous comprenons soudainement que nos vies vont changer. Nous nous en

rendons compte en même temps, comme si avant cette pensée ne faisait pas partie de la réalité mais que maintenant, si.

Camille veut reprendre la parole, mais au moment d'ouvrir la bouche, ses yeux se posent sur moi. Je me perds de nouveau dans l'océan qui m'observe. Cette sensation est grisante, si j'étais moins lâche, je resterais dans ma contemplation, dans la plénitude qu'elle m'offre, mais je préfère baisser les yeux vers son décolleté avec un sourire qui ne laisse aucun doute sur mes intentions. Ainsi, elle ne se fera pas d'illusions sur moi. Sur ce que j'attends d'elle. Même si ce n'est qu'un foutu mensonge.

Jules intercepte son mouvement de recul et mon expression de prédateur. Pour la première fois, il fronce lui aussi les sourcils. J'aurai le droit à des remontrances plus tard.

— Ne t'inquiète pas, la rassure-t-il. Nous avons chacun notre intimité. Tu ne seras pas forcée de rester constamment avec nous si tu n'en as pas envie. Nous voulons une cohésion dans le groupe, pas nous marcher dessus pour ne plus nous supporter. Tu n'as pas de soucis à te faire.

— Et si je veux inviter quelqu'un ?

C'est ça qui lui fait peur ? De ne pas pouvoir faire venir un proche ? Je croyais qu'elle n'avait pas de petit ami... Je remue sur ma chaise face à cette image déplaisante. Et pourquoi déplaisante ? Je ne devrais pas m'en foutre ?

Je ne tiens plus en place, tout à coup. Mes pensées partent en vrille. Déjà.

— Tu es libre de faire comme chez toi. C'est notre maison à tous les cinq, maintenant. Tu peux garder ton logement en renfort si tu préfères. Nous avons chacun notre propre appartement, mais nous ne les utilisons que rarement. Tu te rendras compte que nous vivons ensemble, comme une famille. Il n'y a aucune règle, alors ne te mets pas la pression.

Jules et sa gueule d'ange sourient plus que de raison.

Cinq... Putain, dans quelques jours nous ne serons plus quatre, mais cinq. Avec cette fille qui va semer la merde, je le sens. Tout me torpille à l'intérieur. Je n'avais pas touché à mon verre, mais là, je le vide. Entendre de la bouche de mon leader que nous sommes cinq dorénavant achève de me donner un coup à l'estomac. Aucun retour en arrière possible. Et en plus, je vais certainement me

la coltiner plus que nécessaire. Je dois être son mentor. Je me suis bien fait avoir, sur ce coup-là.

— J'ai un préavis d'une semaine, lâche-t-elle en reprenant sa vaisselle. Je ne veux pas partir comme une voleuse.

— Pas de problème. Le principal, c'est que tu viennes. Le zénith est dans trois mois. Si tu viens dans deux semaines, ça nous laissera le temps de préparer ta venue.

— Est-ce que j'ai besoin d'apporter autre chose que des fringues ? demande-t-elle avec douceur. Des meubles, peut-être ?

— Tu crois que ça veut dire quoi, une villa ? intervient-je. Tu penses sincèrement que les chambres ne sont pas meublées ?

Cette fois, Jules me donne carrément un coup de coude. *Je n'ai plus le droit de parler, maintenant ?*

Exaspéré, je me tourne vers lui :

— Pourquoi tu me fais venir, si c'est pour me faire fermer ma gueule ?

— Parce que j'avais osé espérer que tu saurais te tenir, grogne-t-il presque.

— Après quinze ans, tu es toujours aussi naïf ? ricané-je devant son air renfrogné.

— Et toi, t'es toujours aussi con, déclare-t-il en fronçant les sourcils et en se retournant vers son verre.

Je me marre devant l'expression que je viens de provoquer. Ce que j'aime le plus, après nos séances musicales, c'est le mettre en pétard. Jules n'aime pas être en colère. Et même s'il ne se gêne pas pour m'envoyer bouler, il est plutôt du genre à faire des sourires et à se montrer charmeur à tout bout de champ. Très loin de mon caractère.

— Vous vous connaissez depuis si longtemps ? intervient la voix, un peu trop intéressée, de Camille, à côté de nous.

Elle nous regarde avec un sourire attendri. *C'est quoi cette expression ? Je n'ai pas envie qu'elle me trouve attendrissant. Et puis de quoi j'me mêle ?*

Pourquoi elle s'insère dans la conversation ? Elle n'a pas vu que c'était entre lui et moi. À peine débarquée dans le groupe et ça y est, ça commence ? Putain de bonnes femmes. Toutes des commères !

— C'est écrit dans notre biographie, lui retourné-je d'un ton brusque. T'as qu'à la lire, ça répondra à ta question.

Camille me regarde interloquée. Je ne pense pas qu'elle s'attendait à ça. J'avais bien dit à Jules que je ne voulais pas venir. S'il croyait que j'allais être accueillant, il se fourrait le doigt dans l'œil.

— Il est toujours comme ça, ton pote ? demande-t-elle à Jules en me désignant du pouce.

Putain, elle me fait quoi, là ?

— Souvent, oui, annonce-t-il en me jetant un regard mauvais. Malheureusement.

— Faites comme si j'étais pas là, surtout, m'énervé-je en m'écartant du bar pour les observer. Je sens que ça va me calmer.

— De toute façon, reprend-elle en me prenant de haut, j'ai pas l'impression que, quoi qu'on dise, ça te plaise.

Mais c'est qu'elle continue, en plus !

— Alors ferme-la, ça vaudra mieux.

Cette fille n'a vraiment peur de rien. Correction. Cette fille n'a pas peur de moi et ça me donne envie de sourire, de lui montrer que ça me plaît. Cette sensation est tentante, car je crois qu'elle me répondrait de la même façon. Avec ce petit côté joueur, sur ses lèvres pleines. Mais encore une fois, c'est trop dangereux pour moi. Je ne peux pas. Donc, on se fusille du regard. Pendant un long moment. En l'espace d'une journée, cette fille a pris un peu trop d'assurance. Il faut qu'elle se calme.

Jules, qui est demeuré muet, nous observe, sans comprendre. Il m'observe moi, sans comprendre. Il doit se demander pourquoi une telle animosité anime mes yeux que je ne dévie pas d'elle.

— Ça commence bien, se moque-t-elle. Vous me donnez vachement envie de venir vous rejoindre dans votre *villa*.

Elle a bien appuyé sur le dernier mot. Sans aucun doute à mon attention.

Je peux sentir Jules qui frémit à côté de moi. Son exaspération à mon encontre augmente de minute en minute. Je n'ai pourtant aucune intention de désamorcer cette petite bombe brune et mon meilleur ami le sait.

— Nous sommes très loin de partager les humeurs de Léo.

Camille est sceptique. Elle le jauge, les bras croisés sous la poitrine, ce qui ne manque pas d'accentuer la courbure de ses seins et d'attirer mon regard sur son décolleté. Heureusement, elle ne semble pas le remarquer et je détourne les yeux aussi vite que je les y ai posés. À contrecœur.

Putain de merde. Mais qu'est-ce que je fous encore là ?

Très loin de mon conflit intérieur, Jules est toujours en train de plaider en sa faveur :

— Ne prête pas attention à lui. Je te promets que tu ne le regretteras pas. Nous sommes encore trois à vouloir que tu nous rejoignes. Et tu auras toute l'intimité nécessaire. Nous ne sommes pas des brutes. Pas tous, précise-t-il en me jetant un coup d'œil en biais.

Je pourrais lui dire de se la boucler, mais je ne le fais pas. Cela fait longtemps que j'ai abdiqué face à ses décisions. Ce serait mentir que d'avouer le contraire. Ce soir, je voulais juste lui montrer – leur montrer – que si la situation va changer pour le groupe, je suis loin d'y être favorable. Et si Jules ne peut pas en douter, à l'écoute de mes nombreuses plaintes, maintenant elle aussi est au courant. Elle ne doit pas me prendre à la légère. J'ai autant d'importance que Jules. Si elle me gonfle, joue les princesses ou fout la merde entre nous, je ferai de son « intégration » un enfer.

— Bon. Très bien, finit-elle par abdiquer après un silence de réflexion.

Eh bien à nous deux, ma petite. Maintenant, je ne te lâche plus et on verra si, comme d'habitude, j'ai raison ou si, cette fois, une femme est digne de confiance.

CHAPITRE 11

CAMILLE

Le souffle ne m'est revenu que lorsqu'ils ont repassé la porte pour s'en aller. Après que j'ai accepté de les rejoindre, la conversation s'est poursuivie avec Jules. Il s'est montré avenant et m'a accordé des sourires sincères et des anecdotes sur l'histoire de leur groupe. Je commence à deviner que c'est un garçon qui aime être agréable. Ses attentions m'ont presque fait oublier le caractère exécrationnel de son guitariste. Si ce dernier avait pour objectif de me foutre en rogne, il peut se féliciter car il a réussi. Jamais un homme ne m'a autant énervée.

Au moment où ils ont débarqué, Adam venait de clore notre échange de manière abrupte pour aller retrouver Margaux. Pendant un instant, j'ai redouté qu'il ne revienne au bar et fasse un nouveau scandale. Mais cette frayeur a vite disparu lorsque mes yeux se sont posés sur Léo, le visage à moitié dissimulé par sa capuche. J'étais presque contente de le voir, nos derniers échanges m'avaient laissé un goût d'inachevé et j'avais hâte de recommencer. J'ai cependant vite déchanté. Dès le début, il a montré les crocs pour ne plus les cacher par la suite. J'en suis même venue à souhaiter que lui et Jules soient reconnus et que des fans en délire viennent les encercler pour réduire la tension qu'il laissait planer entre nous.

Je ne sais pas combien de palettes de sa personnalité il compte me servir encore, mais je ne doute pas que ses changements d'attitude continueront.

Après nos quelques piques houleuses, je ne lui ai plus adressé la parole, me focalisant uniquement sur le chanteur. De son côté, il s'est terré dans un silence presque assourdissant. Ses yeux n'ont pas décroché de son verre et il ne s'est plus manifesté que pour signaler, de façon pressante, à son leader qu'il ne désirait pas s'attarder plus longtemps. Les deux musiciens n'ont donc pas fait de vieux os au bar. En les regardant partir, je ne cessais de me répéter que tout se passerait bien en habitant avec eux. Mais mon leitmotiv s'est ébranlé quelque peu en découvrant le coup d'œil sévère que Léo me réservait.

Je soupire en prenant conscience que ce dernier regard ne me quitte pas et ne fait qu'attiser mes doutes. Comment pourrai-je m'intégrer si l'un d'eux ne veut pas de moi ? Ça n'a aucun sens. Je n'ai rien fait qui mérite une telle rudesse à mon égard. Je ne suis ni une groupie fanatique, ni une prude totalement ignorante de musique. Alors pourquoi ? Pourquoi être aussi dur après tout juste trois rencontres ?

Avachie sur mon plan de travail, une tasse de thé à la main, je lis et relis ce fichu contrat depuis vingt minutes. Je me gratte le crâne. Ils ont dû se tromper, il est écrit que je serai chanteuse et non choriste. Le montant du salaire est exorbitant. J'envoie un message à Jules (il m'a laissé son numéro au dos du contrat) pour en avoir le cœur net, mais il élude la question en me répondant, je cite, qu'« on verra ça dès que j'emménagerai ». Je pose ma joue sur le plan de travail, totalement recroquevillée sur moi-même, cette fois. Son texto me replonge dans l'embarras. Moi qui désirais de l'aventure, la journée d'hier m'a bien servie. J'ai connu les mêmes palpitations qu'au cours des mois écoulés. On ne pourra pas dire que ma vie manque de rebondissements. La pire étant la révélation de ma meilleure amie. Celle-là, je ne l'avais pas vue venir ! Je m'étais préparée à tout : affronter des parents que, soit dit en passant, je n'ai toujours pas eu le courage d'appeler, revoir des potes qui m'en voudraient certainement de mon silence, faire la fête comme avant en essayant d'oublier ma culpabilité, me faire pardonner. Mais certainement pas d'apprendre que mon frère trompe sa fiancée avec ma meilleure amie et que mon avenir se trouve peut-être dans la

chanson. Je suis totalement déboussolée. J'aimerais pouvoir appeler Margaux, lui balancer tout ce que je ressens, mais j'ai bien conscience que quelque chose a changé. Et si elle répétait tout à mon frère ? Je sais bien que je n'ai pas mon mot à dire – après tout, ils sont adultes, et je les ai abandonnés durant plus d'une année –, mais ça me prend la tête. Maintenant, je vais toujours me demander si elle ne lui révélera pas tout sur l'oreiller.

Un frisson de dégoût me parcourt lorsque des images plus suggestives me traversent. *Adieu détails croustillants de la vie sexuelle de ma meilleure amie !* C'est mon grand frère qu'elle se tape, maintenant, alors non merci.

D'un geste brusque, je referme les feuilles sur le comptoir. Je n'ai pas envie de penser à mon avenir professionnel pour le moment. Je me suis laissé trois jours pour annoncer à mon patron que je partais, puis quelques autres pour me reposer, avant d'abandonner une routine à peine retrouvée. Si ce groupe désire réellement que je vienne à eux, ils devront attendre un peu. Peut-être que de cette façon, ils auront le temps de calmer les sautes d'humeur de leur guitariste.

Un léger sourire vient orner mes lèvres. Ce mec est un vrai chien de garde, mais moi je suis loin d'être une petite brebis sans défense. Sur cette pensée, je file sous la douche.

*

* *

En me réveillant, le matin de mon départ, je me sens déjà agitée. J'ai mis mon réveil de bonne heure, mes affaires sont prêtes et rangées dans des valises, pourtant je ne tiens pas en place. J'arpeute mon appartement de long en large.

Je sais que Margaux ne va pas tarder à débouler tout sourire, alors j'essaie de prendre tout le calme possible pour tenter de réduire mon stress. *Non mais qui se lance dans une telle aventure ?* Je ne connais pas ces mecs. Certes, j'ai échangé des textos sympas avec leur leader, mais est-ce suffisant pour aller habiter avec eux ? Et si finalement ils décident que je ne fais pas l'affaire ?

Cette histoire est en train de me rendre dingue. Heureusement que je ne suis pas du genre à me ronger les ongles, sinon je serais arrivée jusqu'à l'os, à l'heure qu'il est.

Dans mon malheur, il y a tout de même un dommage qui n'a pas encore eu lieu : les résultats de l'audition n'ont toujours pas été divulgués. Jules m'a avoué qu'il préférerait que je prenne mes marques avec eux avant d'affronter un nouveau problème. Je lui en suis reconnaissante. Surmonter mes doutes est une chose, essayer de fuir des paparazzis serait au-dessus de mes forces.

Une heure passe alors que je range mes dernières affaires. Je ne sais pas combien de temps je vais partir, aussi je préfère que tout soit en ordre.

Je suis installée sur un tabouret près du bar, en train de relire mon contrat pour la énième fois, lorsque Margaux déboule enfin dans mon appartement, totalement essoufflée.

— Eh bien ! m'exclamé-je tout sourire devant ses joues rouges. C'est pour me voir que tu as couru si vite ou pour ne pas que je parte sans toi ?

Margaux m'en veut encore de ne pas lui avoir fait signe ce soir-là, au bar. J'étais tellement absorbée dans ma confrontation avec Léo que j'ai complètement oublié ma meilleure amie. Quand elle a su que deux de ses idoles n'avaient été qu'à quelques mètres d'elle, sans que je l'en informe, je me suis pris un savon. Bon, j'ai la ferme intention de me rattraper. Après tout, je vais les côtoyer tous les jours, je pourrai facilement la faire entrer dans leur cercle. Ils n'ont pas le choix, de toute manière. Je possède une carte maîtresse : pour avoir supporté les humeurs de son guitariste, Jules m'a promis tout ce que je voulais. Je compte bien en tirer profit.

— Tu sais qu'ils ne vont pas venir à l'appart, hein ? déclaré-je presque vicieusement. T'avais pas besoin de te magner autant. En plus, je doute qu'une rock star se lève avant midi.

— Je me suis parée à toute éventualité, dit-elle la main posée comme si elle avait un point de côté.

— Tu as couru avec ces chaussures ?

Elle porte au moins quinze centimètres de talons. Comment fait-elle ?

— On a le talent ou on ne l'a pas, se vante-t-elle en haussant les épaules.

Je ne peux me retenir de sourire. La soirée désastreuse où elle m'a avoué ses sentiments pour Adam est loin derrière nous. Ces deux semaines ont été bénéfiques pour elle et moi. Nous avons réussi à nous retrouver pour de bon.

Comme avant. Elle est venue un soir à l'appartement en m'avouant qu'elle sentait un malaise entre nous. Après trois verres de vodka, celui-ci a complètement disparu. Elle m'a affirmé que mon frère resterait en dehors de nos histoires et je lui ai réitéré mon amour profond. Nous ne sommes pas sorties. Ni ce soir-là, ni ceux d'après. Nous avons préféré les films de notre enfance et de gros bols de pop-corns.

Je n'ai jamais reparlé de sa vie amoureuse et elle non plus. Je crois qu'elle a peur d'affronter la réalité. Je connais ce sentiment. Énoncer la vérité à voix haute est le meilleur moyen de se la prendre en pleine face.

Chacune à notre façon, nous manquons cruellement de courage.

— Tu veux un café ? demandé-je quand elle prend place à côté de moi sur le canapé.

— Tu as encore besoin de demander ?

Je lui tire la langue puis me rends dans la kitchenette derrière le bar. Margaux et le café, c'est une histoire d'amour. Elle prie chaque jour pour que les créateurs de son nectar préféré inventent la perfusion. Selon elle, appuyer sur un bouton est une perte de temps. Je ne parle même pas de nous autres petits Padawan qui n'avons qu'une cafetière des temps anciens et devons préparer filtre et eau. Comme j'avais prévu son arrivée, j'ai déjà fait couler son précieux liquide et peux lui tendre illico une tasse fumante. En la posant devant elle, je la vois qui me scrute comme pour jauger mon état.

— Comment tu te sens ?

Je lui ai avoué à quel point je redoute de plonger dans un univers qui n'est pas le mien. Chaque fois, elle m'a rassurée, de la même façon que Jules le fait via ses messages. Je me sens coupable parce que, sans le vouloir, j'attire leur attention sur moi, ce que je ne désire pas. Ma fuite récente me caractérisait bien en ce sens : je suis partie pour ne pas qu'on me plaigne.

— Je suis impatiente.

— Ah oui ? s'étonne-t-elle, en pensant sûrement aux discours que je lui ai servis ces derniers jours.

— Plus vite je serai là-bas et plus vite je saurai à quoi m'en tenir.

Quand elle remue un peu trop sur sa chaise, je me rends compte qu'elle est presque dans le même état de nerfs que moi. En m'arrêtant sur sa tenue, je remarque qu'elle s'est apprêtée plus que d'ordinaire. Elle porte une jupe droite fendue sur une cuisse, accentuant son côté femme fatale, des collants noirs et une blouse légère avec deux boutons défaits qui complètent son look. Elle a même mis une paire de boucle d'oreilles pendantes et un rouge à lèvres vermeil. Choses rares lorsque nous ne sommes que toutes les deux.

— Et toi ?

Margaux relève la tête du magazine qu'elle vient d'attraper et me regarde sans comprendre. De façon très suggestive, je la reluque de bas en haut pour lui faire passer le message. Le style strict qu'elle a choisi ne me trompe pas. Elle n'a enfilé que des vêtements qui mettent son corps en valeur. De façon trop sexy pour que cela me soit adressé.

— Je te l'ai dit, je me pare à toute éventualité, annonce-t-elle en haussant les épaules.

Mon rire résonne dans l'appartement à l'instant même où trois coups sont portés à l'entrée.

— Tu attends quelqu'un ? me demande Margaux, les sourcils levés.

— Non, lancé-je en me dirigeant vers la porte.

Arrivée contre le battant, je regarde par le judas et marque un temps d'arrêt.

— Oh putain ! soufflé-je avec un mouvement de recul.

— Quoi ?

Trop abasourdie pour répondre, j'attends qu'elle me rejoigne pour trouver la force d'ouvrir la porte. Quand c'est fait, je la vois faire deux pas en arrière.

— Salut ! me lance gaiement celui qui se tient dans le couloir.

— Alors là, pour une surprise !

Le chanteur des *NO*¹ est là, devant chez moi, en toute décontraction. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. *Ils n'ont pas de garde du corps ou de manager qui les accompagne partout ?*

Avec son sourire de gamin devant un Kinder surprise, on pourrait même croire qu'il mourait d'impatience de venir chez moi. *Qu'est-ce qu'ils foutent là ?*

Sans même me laisser le temps de répondre, Jules me dépasse et pénètre dans mon appartement suivi de près par Paul, son bassiste, qui m'adresse un signe de tête pour salut.

En me retournant vers ma meilleure amie pour chercher de l'aide, je la retrouve comme je ne l'ai jamais vue. Je crois que le choc est trop grand. Je viens de la perdre. Je ne pense pas l'avoir déjà vue à court de mots ou de reparties et, clairement, avec sa bouche ouverte et ses yeux brillants, je ne peux pas compter sur sa verve légendaire. J'ai presque envie de lui refermer la mâchoire, pour la faire redescendre du nuage sur lequel elle semble s'être envolée.

L'attitude de Jules n'aide pas non plus. À peine est-il rentré, à peine l'a-t-il vue que son visage s'est illuminé et il ne lui a plus adressé que des sourires à faire fondre les petites culottes. Peut-être que c'est ce qui est en train de se produire sous sa jupe, justement !

— Qu'est-ce que vous faites là ? demandé-je pour les faire revenir avec nous.

Margaux réussit à fermer la bouche et à reprendre une certaine allure. Par contre, son regard ne lâche pas le beau chanteur face à elle. À vrai dire, le sien non plus. Je recentre donc mon attention sur Paul qui observe, lui aussi, le manège que nous offrent nos deux amis. Un sourire moqueur au coin des lèvres, il me répond :

— Jules voulait venir t'aider à embarquer tes cartons.

— Vous n'avez pas des équipes pour faire ça ? m'étonné-je face à cette gentillesse.

— Il voulait te faire bien capter que tu es la bienvenue et qu'il est là pour toi. Il a senti que t'avais besoin d'un léger coup de pied au cul ! Quand tu le connaîtras mieux, tu comprendras, continue-t-il en me regardant. Je te la fais courte : il aime bien être là pour les personnes qu'il pense être importantes.

Cette fois, j'en suis sûre, Jules est un vrai gentil.

— T'es pas obligé de parler de moi alors que je suis là, intervient Jules en le fusillant du regard.

Ah ça y est, il a réussi à s'échapper de sa contemplation ?

Quand il jette un coup d'œil en biais à une Margaux toujours tout sourire, je vois bien que non. J'aurais pu être attendrie si je ne connaissais pas la situation amoureuse désastreuse de ma meilleure amie. Je ne pourrai même pas la cuisiner dans la voiture parce que je pars en moto, seul moyen de locomotion à mon actif.

— Bon, t'as fini de mater, Jules ? s'impatiente Paul. On peut y aller ? J'ai une partie de basket qui m'attend, moi.

— Ouais, c'est bon.

Finalement, Jules parvient à s'extirper des yeux de Margaux et s'intéresse à moi.

— On charge dans ta voiture ? Ou dans la nôtre ?

— En fait, je voulais tout mettre dans celle de Margaux, déclaré-je en désignant ma meilleure amie qui n'a toujours pas bougé.

Cela commence d'ailleurs à m'inquiéter. Heureusement qu'elle n'est pas cardiaque !

— Elle m'accompagne, terminé-je d'un ton assuré.

Lui révéler que le père Noël existe n'aurait pas pu rendre Jules plus heureux.

— Cool ! s'exclame-t-il en sautillant presque sur place. Paul, tu conduiras la BM.

Sur ce, il lance les clés à son ami sans même lui adresser un regard. En attrapant ces dernières d'une main, l'expression du bassiste se change en un masque horrifié. Il vient de comprendre qu'il va devoir refaire la route en solitaire.

— Tu fais chier, Leader, grogne Paul en appuyant sur le surnom. Je ne suis pas venu pour me coltiner une heure de route tout seul.

— Les dames d'abord, mec, lui lance le chanteur avec un clin d'œil, puis il reporte son attention sur nous. Alors ? On s'y met ?

Rouler sur mon engin est le meilleur moyen pour me faire déstresser. C'est ainsi depuis deux ans. Il m'a permis de faire redescendre la pression après ma première audition et la même chose est en train de se produire alors que mon arrivée à la villa de Léo est imminente.

Celui-ci a choisi la Seine-et-Marne pour se reclure loin de la foule. C'est là qu'on trouve les plus belles étendues de forêts d'Île-de-France. Sa résidence – je

ne trouve pas d'autre mot pour une telle demeure – est une maison d'architecte qui doit dater des années 2000. Elle est bien cachée et très bien gardée. Après le passage par un poste de surveillance, il faut traverser deux cents mètres de bois pour pouvoir enfin l'admirer.

Derrière un portail plein en aluminium, haut de deux mètres pour éviter toute indiscretion, s'étendent des centaines de mètres carrés de pelouse. Verte. Fraîchement coupée. Sans défaut. La maison est posée sur ces étendues comme une cerise sur un gâteau au glaçage lisse. Tout en courbes masculines. J'ai l'impression de voir une construction de Lego avec d'immenses baies vitrées sur chaque face. Le béton est blanc. Brut. La terrasse du rez-de-chaussée donne sur une piscine rectangulaire. Deux autres sont au premier étage et desservent de multiples fenêtres. Les chambres doivent toutes avoir leur propre espace extérieur. Je n'ai jamais vu une maison si grande.

Intimidée, je stoppe ma moto et attends que Margaux avance sa voiture jusqu'à moi. Jules baisse sa vitre pour me parler :

— On va passer par le garage pour tout déballer.

J'acquiesce puis les suis lorsqu'ils avancent de nouveau sur l'allée. Bétonnée, elle aussi.

Ce que je vois en entrant dans le hangar – parce que vu la taille, là aussi, il ne s'agit pas d'autre chose – me cloue sur mon siège. Je dois mettre le pied à terre pour éviter de tomber sous le choc. Devant nous, s'étendent des rangées et des rangées de motos de toutes marques, tous modèles et de tous budgets. Surtout des sportives. Un vrai panel de couleurs, de matières, de formes. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui en possède autant.

L'odeur de cuir me prend aux narines. Même si je n'en fais pas depuis longtemps, les motos m'ont toujours passionnée. Petite, je m'arrêtais devant des kiosques pour admirer quelques images le temps que ma mère fasse ses courses. Oui, parce que, quand on est une petite fille, on ne réclame pas des magazines de sport. En grandissant, j'ai dû renoncer à passer mon permis moto à cause des réticences de mes parents. Mon amoureux a ensuite pris le relais pour refréner mes envies. Je me suis donc longtemps contentée d'Internet pour rester au courant de ce qu'il se faisait.

Là, je suis dans la caverne d'Ali Baba.

Je gare ma Yamaha près de la voiture de Margaux. Elle fait presque tache parmi toutes ces beautés. Mon regard se perd sur deux ou trois modèles que je rêve de monter. Une Ducati Diavel en titane. Une Honda Varadero d'un rouge nacré. Je pourrais en frissonner de plaisir. C'est un régal pour les yeux. Je ne peux même pas imaginer ce qu'on doit ressentir aux commandes de si beaux monstres.

— Léo a une collection impressionnante.

Jules me sort de mes fantasmes. Il a dû voir que je ne bougeais plus et que je ne faisais plus attention à eux. Si seulement il s'était abstenu de me rappeler à qui appartiennent ces merveilles. Parce que je ne suis pas bête, je me doute bien que le propriétaire de la maison l'est aussi de tout ce qui s'y trouve.

Bon, c'est mort pour demander de faire un tour. Il ne voudra jamais.

Aussi vite que mon excitation est montée, un sentiment plus désespéré m'envahit. C'est comme si on m'avait apporté mon gâteau préféré et que, tout à coup, on me le retirait pour cause de régime. Parce que je vais être au régime sec, sur ce coup-là. Et je suis certaine qu'il prendra un malin plaisir à me le rappeler.

Malgré moi, je grogne de frustration. Avec une mine boudeuse, je rejoins le petit groupe qui traverse le hangar pour aller de l'autre côté, vers une sortie ouverte sur un autre pan de la maison. Margaux passe son bras autour de mes épaules, devant ma mine renfrognée. Je lui ai rapporté le comportement de Léo, alors elle doit comprendre mon désarroi face à ces trésors devenus inaccessibles si vite.

— Je suis sûre qu'il va se calmer, murmure-t-elle à mon oreille.

— Je ne parierais pas là-dessus, rétorqué-je en grimaçant.

J'aurais préféré ne pas voir ce garage. Il me rappelle que Léo ne m'aime pas et qu'il ne partagera pas sa passion avec moi. Je replonge quelques heures en arrière, au milieu de mes doutes et de mes questions. Vais-je pouvoir arrêter de me torturer pour un homme que je ne connais pas réellement ? Je vais le fréquenter tous les jours alors la réponse est évidente : non.

Nous arrivons tous les quatre de l'autre côté du garage. Je lance un adieu silencieux aux engins derrière moi et poursuis mon chemin derrière les autres. Jules et Margaux reprennent leur discussion comme s'ils ne l'avaient jamais arrêtée. Je suis déconcertée par la facilité qu'ils ont eue à se rapprocher. Ma meilleure amie va devoir tout me raconter, parce que je suis de nature curieuse.

— Putain, Gasp, je t'ai dit de m'attendre !

Le cri – oui, c'est un cri. *Il m'a déchiré les tympans ce con* – de Paul me ramène brutalement à l'instant présent et je prends conscience d'où je me trouve et surtout de qui est subitement dans mon champ de vision. Torse nu, en short et chaussures de sport, avec de la sueur coulant de ses pectoraux jusqu'à ses abdominaux parfaits.

Oh Seigneur ! J'ai noté tous ces détails en quelques secondes. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de son corps offert à la vue de tous et n'ose pas les relever vers son visage. Je redoute ce que je vais y lire. Une sensation de délice s'est creusée dans mon ventre et je n'ai pas envie que son regard furieux me retire brusquement de cet état. Il y a bien trop longtemps que je n'ai pas frissonné de cette façon.

— J'y peux rien, mec, répond Gaspard à son acolyte. Léo voulait se défouler.

Ouais, se défouler avant que j'arrive. Et un tee-shirt, c'est trop demandé ?

Sans aucune pudeur, Paul retire son haut à son tour et rejoint le batteur qui n'a pas cessé de dribbler.

— T'as une bonne excuse pour perdre, connard ! lance le bassiste en lançant son haut à l'extérieur du terrain puis en prenant place près du panier.

Décidément, ils aiment s'exhiber. Et s'insulter, en l'occurrence.

Les trois sportifs se tiennent sur une plateforme bétonnée, devant un panier de basket soudé au mur de la maison. Contrairement à eux, Jules demeure auprès de nous à les regarder, sourire aux lèvres. Margaux se retourne vers moi avec la même expression. Elle les aime déjà. Je ne peux pas lui en vouloir. Ils sont bien foutus et aiment s'amuser. La recette idéale pour une fille célibataire comme elle. Mais se considère-t-elle encore comme telle ?

Mon angoisse revient en furie quand je trouve enfin le courage de dériver le regard vers l'objet de mes tourments. *Et merde*. Léo me regarde. Non. Il me scrute, me reluque, me jauge sans se démonter. Pour une fois que ses sourcils ne sont pas froncés, je devrais en profiter, mais je ne sais pas si je préfère la lueur que je vois dans ses prunelles brunes. Elle est sauvage, brûlante et moqueuse.

Je baisse les yeux sur mon pantalon de cuir, mon débardeur moulant et ma veste cintrée. Je n'ai rien de vulgaire ou d'aguicheur, alors pourquoi ai-je cette impression qu'il inspecte la marchandise ?

Mon regard interrogateur doit le ramener à la raison car son expression s'assombrit brusquement et son corps se tend. Avec un grognement, il fait demi-tour et disparaît dans la maison non sans avoir claqué la baie vitrée derrière lui.

Ok. Message reçu. Je suis loin d'être la bienvenue, même si je m'y attendais. C'est pas aujourd'hui que j'aurai le droit à une visite guidée. Quant aux motos, le rêve s'éloigne d'autant plus...

Quelqu'un peut m'expliquer ce que je lui ai fait ?

CHAPITRE 12

CAMILLE

Paul et Gaspard ont arrêté leur jeu. Jules serre la mâchoire et les mains à s'en faire mal. On dirait que le départ de Léo a jeté un froid. Les trois musiciens se lancent des regards gênés.

— Qu'est-ce qu'il a ? demande le batteur à son leader.

En signe de nervosité, Jules se gratte l'arrière du crâne. Il croit que je ne le vois pas, mais il évite clairement de regarder dans ma direction.

Je décide de la jouer franc jeu :

— Il ne m'aime pas, révélé-je lorsque le silence s'éternise.

Mon annonce ne passe pas inaperçue. D'un côté, je récolte des coups d'œil incrédules, et de l'autre, celui de Jules qui ne sait plus où se mettre. Non, je ne me voile pas la face. Je sais bien que c'est moi le problème de Léo. Même si je ne me l'explique pas. Pas encore.

Paul et Gaspard se tournent vers leur chanteur pour savoir s'il va démentir ou confirmer ce que je viens de lancer sans hésitation. Il choisit une troisième option et ne réagit pas.

— Ça va s'arranger, affirme-t-il d'une voix assurée.

J'aimerais qu'il ait raison.

Les deux autres semblent se contenter de cette réponse et reprennent leur activité. Toujours torsés nus, bien sûr. Le spectacle est loin de me faire autant d'effet que celui du guitariste, mais c'est toujours un plaisir tout de même. Ma meilleure amie ne pourra pas me contredire car je la vois qui les bouffe du regard aussi.

Après ça, et non sans avoir levé les yeux au ciel devant nos airs captivés, Jules nous emmène à l'intérieur. Si Margaux s'émerveille devant l'immensité de la pièce de vie, je ne peux me retenir d'appréhender ce moment. Je n'ai aucune

envie de revoir Léo si vite, et pourtant, il va bien falloir que je m'y fasse. Je suis chez lui, pour travailler à ses côtés chaque jour. Il faudra bien que je passe outre son caractère.

Nous traversons le salon dans un silence apaisant. Il n'y a aucun mur entre les différents espaces. La cuisine est ouverte sur un immense îlot qui doit servir de bar, vu les tabourets autour et les bouteilles sur ses étagères. En face, un salon avec un canapé tout en longueur devant un écran plat gigantesque. Il n'y a pas de table à manger mais d'autres univers : des fauteuils et des poufs dans un recoin avec deux guitares posées sur leur socle, un baby-foot près d'une fenêtre, un bureau à proximité du salon. Et enfin, deux escaliers, de bois et métal, l'un et l'autre à chaque opposé de la pièce.

Tout est très masculin. Il n'y a aucun tableau, aucun tapis sur le sol en béton ciré, aucune photo. C'est simple et fonctionnel. Il n'y a que quelques vêtements traînant ici et là qui peuvent témoigner de la vie présente.

Le garçon devant nous ne s'attarde pas pour faire la visite, il n'en a pas besoin. D'un seul coup d'œil, on voit que tout se passe ici. Hormis leurs répétitions, cela va sans dire. Il se dirige très vite vers l'un des escaliers, celui de gauche, au-dessus de la cuisine, et nous emmène sur une mezzanine desservant trois portes. Jules se dirige vers celle tout à gauche et l'ouvre.

Oh la vache ! Cette maison est une suite de démesure. Combien de personnes pourraient tenir ici ? La pièce est immense. Plus grande que tout mon appartement. Plus lumineuse aussi, avec deux grandes baies vitrées ouvrant sur une terrasse rambardée. Immaculée de toute déco, comme la pièce du bas, et avec d'immenses espaces entre le lit double et les meubles pour circuler. Je pourrais danser dans cette chambre sans être gênée.

— C'est ta chambre, me déclare Jules en me laissant entrer. Tu peux la décorer comme tu veux. Et si t'as besoin d'un coup de main, n'hésite pas à venir nous voir.

Je m'avance dans la pièce suivie de Margaux qui n'a toujours pas fait de remarque. Je crois qu'elle est comme moi, totalement ébahie. Nous avons vécu dans des familles qui nous ont inculqué la valeur de l'argent et même si celle de Margaux était loin d'être pauvre, ils ont toujours vécu simplement. Nous avons

déjà fait des folies, comme toutes jeunes filles aimant les fringues, mais jamais nous n'aurions osé rêver nous retrouver dans un endroit pareil.

Je pose un de mes sacs sur le lit et me laisse tomber à côté pour reprendre mon souffle. Ma meilleure amie, elle, fait le tour de la pièce.

— Elle te plaît ? me demande Jules derrière moi.

— Beaucoup.

Il lâche un soupir de soulagement, comme s'il retenait sa respiration. Je me demande s'il était inquiet de ma réaction et pourquoi.

— Je suis content. J'ai vraiment envie que tu te sentes bien ici.

— J'espère que tu n'es pas le seul, murmuré-je pour moi-même.

Mais il m'entend. Son expression devient soucieuse. Il sait de quoi je parle et ce que je redoute.

— Bien sûr que non. Paul et Gaspard avaient hâte de t'accueillir dans le groupe. Ils ont adoré ta voix. Quant à Léo, il ne faut pas que tu t'en fasses. Je le connais mieux qu'il ne le pense. Il va aimer ce qu'on va créer. Il ne peut rien y faire, de toute façon.

Je hoche la tête, mais je demeure silencieuse en laissant vagabonder mon regard sur ma chambre. Je sais que je devrais être rassurée par les propos du chanteur, mais je ne peux pas m'en empêcher, il y a toujours une voix qui me rappelle que l'un d'entre eux ne désire pas ma venue et qu'il ne m'adressera certainement la parole que pour me dire des choses blessantes. J'en ai eu un aperçu. Est-ce que j'ai vraiment envie que chaque jour soit un combat pour me faire accepter ?

Une part de moi me rappelle que je devrais me réjouir qu'il ne veuille pas de moi. Parce qu'il est bien trop attirant et qu'il fait monter mon rythme cardiaque bien trop vite. Mais une autre part voudrait qu'il ressente la même chose. Celle-ci se réveille ces derniers temps et me fait peur. Elle amène avec elle un visage auquel je ne veux pas penser. Des souvenirs que je ne veux pas me remémorer.

Tandis que je ne dis plus rien et évite son regard, j'entends Jules soupirer doucement. Il n'a pas décidé d'en rester là. Je le respecte de vouloir tout arranger ainsi.

— Il n'est pas méchant, tu sais. C'est juste qu'il ne voulait pas faire changer le groupe alors il n'a pas d'autre moyen de nous le faire sentir que de bouder. Il va le faire un moment puis il finira par s'y faire.

— Et si ce n'est pas le cas ?

Il marque un temps de pause et est interrompu, avant de pouvoir continuer, par une Margaux toute joyeuse et des étoiles plein les yeux.

— Je veux le même dressing chez moi, me dit-elle en revenant près du lit.

L'intervention de ma meilleure amie est presque divine.

J'ai bien compris le silence de Jules : je suis toujours une étrangère qui doit trouver sa place. Et là, c'est encore trop tôt. Tant que je ne l'aurai pas trouvée, je ne pourrai pas essayer de comprendre Léo.

Jules se retourne vers Margaux avec un grand sourire. Ils se bouffent des yeux. Encore. Si j'y croyais, je dirais qu'ils ont eu le coup de foudre. Ensuite, je me rappelle qu'il s'agit de Margaux et qu'elle a fait tourner bon nombre de têtes avant celle du chanteur.

— Je vais demander aux gars de m'aider à récupérer tes affaires, puis je te laisse t'installer. Si tu as besoin, la salle de bain se trouve sur le palier. Porte du milieu, annonce-t-il avec un geste vers la porte. Vous êtes deux à l'utiliser.

Je tique en entendant la fin de sa phrase. *Deux ?* J'ai un gros doute, subitement.

— J'ai demandé à Leto de venir pour parler du contrat avec nous, cet après-midi. Après, je te montrerai la salle de répét', si tu veux. On ne va pas commencer aujourd'hui. D'abord, on va fêter ça : Paul et Gasp ont invité quelques potes ce soir.

Je frémis légèrement. Non pas que je n'aime pas faire la fête, mais c'est toujours un moment délicat que de se retrouver entouré de gens qu'on ne connaît pas.

— T'inquiète pas, je te présenterai, reprend-il très vite pour me rassurer. Ils seront enchantés de te connaître. J'en mets ma main à couper.

Il attend que j'acquiesce puis prend une inspiration, sûrement pour s'encourager, et se tourne vers ma meilleure amie.

— Tu peux venir aussi, si ça te tente.

La crispation sur le visage de Margaux est minime et furtive. Jules n'a certainement rien vu de son moment d'hésitation, ce qui n'est pas mon cas. Je perds un peu mon sourire. Elle ne va apparemment pas sauter sur l'occasion pour côtoyer son groupe préféré.

— Non, je ne peux pas ce soir, annonce-t-elle en évitant mon regard scrutateur.

En réponse, Jules ne cache pas sa déception. Lui est beaucoup moins doué pour dissimuler ses émotions. Margaux s'en aperçoit et réagit.

— Mais une prochaine fois, ce sera avec plaisir.

Il semble s'en contenter. Le sourire dont il la gratifie, cependant, ne monte plus aussi haut. Maintenant, il semble vouloir disparaître aussi vite que sa proposition.

— Ok. À plus, alors. À tout à l'heure, Camille.

J'ouvre la bouche pour lui répondre mais il est déjà parti.

— Tu viens de lui mettre un râteau.

— Je sais.

Margaux fuit mes yeux et les questions qui s'y bousculent. Je le devine parce qu'elle s'agite, tangué d'une jambe sur l'autre, soupire puis s'éloigne de quelques pas dans la chambre. Je décide de ne pas la suivre, pour lui laisser le temps de prendre son courage. Puis, tout à coup, c'est comme si l'évidence me sautait aux yeux.

— Tu vois Adam, ce soir ?

— Oui, chuchote-t-elle timidement.

Ses pas résonnent dans la pièce, je ne cherche pas à savoir où elle se dirige. Je n'ose pas la regarder et voir sa tristesse. Car tout dans son comportement m'indique que ce n'est pas autre chose. Pourtant, il faut bien que je sois courageuse pour deux. Je croyais que nous avions mis les choses au clair, elle et moi. Que cette situation n'entachait pas notre amitié. Je veux être là pour elle, et pour cela, il faut qu'elle me laisse faire. Elle doit pouvoir me parler de sa vie sans en avoir peur. Je suis prête à tout entendre.

Je relève finalement la tête et l'observe tandis qu'elle est retournée près de la fenêtre, le regard perdu au loin. Elle était si guillerette quelques instants

auparavant et la voici replongée dans un état fébrile que je n'aime pas du tout.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je enfin.

— Je suis une idiote. C'est Jules Delormes et je le repousse comme si c'était n'importe quel mec qui me draguait.

— C'est le fait d'être avec Adam qui t'en empêche ?

— Bien sûr. Je suis amoureuse, Camille, insiste-t-elle en me jetant un coup d'œil, les sourcils froncés. Je sais que je ne devrais pas. Qu'il n'est clairement pas pour moi, mais je n'arrive pas à le repousser. Et quand bien même, Jules est un chanteur beau comme un dieu, il doit avoir une file de filles attendant leur tour pour passer dans son lit.

Elle se remet à faire les cent pas dans la pièce, ce qui me donne vite le tournis.

— Je ne sais pas comment il est avec les autres, mais il ne t'a pas lâchée du regard, continué-je. On aurait dit un chien devant un os.

— Merci pour la comparaison, grogne-t-elle pour la forme.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Et s'il a une copine, lui aussi ? J'ai déjà deux mecs casés à gérer. Je n'ai pas vraiment envie de m'amouracher d'un troisième. Tu sais ce qu'on dit...

— Jamais deux sans trois, je complète. Je pourrai peut-être te dire ce qu'il en est.

Elle se stoppe en me faisant face, soudain très attentive à la suite. Malgré sa réticence et ses propos, ça a quand même l'air de l'intéresser.

— Réfléchis, lui intimé-je en levant les yeux au ciel. Je vais vivre avec lui. Passer des soirées avec lui. Je vais bien voir s'il a quelqu'un dans sa vie.

— Et pourquoi ça m'intéresserait ? fait-elle avec une mauvaise foi évidente.

Je hausse un sourcil pour lui montrer que je ne suis pas dupe. Elle soupire et vient s'asseoir à mes côtés. Quand elle commence à jouer avec le couvre-lit sans me regarder, je ressens ses doutes et ses questions. Elle a peur de prendre du recul, de tourner la page d'une histoire chaotique. Elle doit vraiment être très éprise de mon frère. Je ne l'ai jamais vue si hésitante. Si peu sûre d'elle et de ses choix. Je suis tellement mal placée pour l'aider. Et pourtant, je ne désire que ça.

— Sérieusement ? Tu me prends pour qui ? Tu ne vas pas me faire croire qu'après tant d'années à fantasmer sur ce mec qui vient de t'offrir ses plus beaux sourires, ça t'est égal ?

— Ma vie est trop compliquée.

— Tu ne fais rien pour arranger les choses, lui reproché-je en essayant de garder une voix douce. Ça te plaît d'être l'autre femme ? Ça te convient ? Tu pourras vivre combien de temps comme ça ?

— J'en sais rien ! proteste-t-elle, plus virulente. Et lâche-moi avec ça, je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

— Bien sûr que si. Tu te serais barrée depuis longtemps si ce n'était pas le cas. Tu savais très bien que j'allais te poser des questions. Tu es passée de l'euphorie à cette mine triste que je vois beaucoup trop sur ton visage ces derniers temps. Si tu avais voulu que je ne dise rien, tu te serais mieux cachée que ça.

Bon, peut-être que je m'emporte un peu. Mais je voudrais tellement qu'elle soit heureuse. Là, elle ne l'est pas. Elle attend. Elle espère. Elle met sa vie entre parenthèses. Et pour quoi ? Pour des hommes qui ne feront jamais la même chose ?

Je sais que dans le lot, il y a mon frère. Qu'il ne veut surtout pas que je m'en mêle. Mais je n'en ai rien à faire. Il ne la mérite pas. S'il n'est pas capable de lui donner autant que ce qu'elle lui offre sans compter, il ferait mieux de s'éloigner.

— Margaux, tu sais aussi bien que moi qu'ils ne quitteront jamais leur femme, je reprends plus calmement. Tu me l'as dit toi-même.

— Je sais. Je sais que Richard ne le fera pas et ça fait bien longtemps que je ne l'attends plus. Mais Adam...

— C'est pareil pour Adam. Il va se marier.

— Il m'a dit qu'il m'aimait.

— C'est pas possible, m'écrié-je en passant ma main dans mes cheveux. Tu ne crois pas qu'il te dit ça parce qu'il sent que tu lui échappes ?

— Non. Il est sincère. Il est malheureux de cette situation. Comme moi.

Je réprime un frisson d'effroi en me rappelant vaguement un sentiment que j'ai connu autrefois. Je pourrais lui révéler. Lui dire que je la connais bien mieux

que ce qu'elle ne croit, cette situation, mais je n'en fais rien. Alors je continue de la pousser dans sa remise en question.

— Il est malheureux parce qu'il aime deux femmes. Parce qu'il aura un choix à faire un jour. Est-ce que tu crois qu'il te choisira, Margaux ?

— Mais si je n'attends pas, comment je peux le savoir ?

— C'est sûrement ce que toutes les maîtresses se disent. Jusqu'à ce qu'elles se fassent larguer.

Depuis deux minutes, nous ne nous quittons pas des yeux. Chacune le regard dur, pour appuyer nos arguments. Ce n'est pas la première fois que nous avons cette discussion, mais c'est la première fois que nous haussons le ton.

— Je vais y aller.

Margaux met un terme à la conversation. Je ne sais pas si c'est par peur ou par colère. J'espère que ce n'est pas la deuxième option. Nous ne nous sommes disputées qu'à de rares occasions et jamais concernant nos amours.

— Je sais ce que je dois faire. Mais pour le moment, ça m'est impossible. J'ai besoin de temps.

Je ne peux qu'acquiescer. Que pourrais-je dire d'autre ? Je ne peux pas débarquer dans sa vie après des mois d'absence et prétendre tout savoir de ce qui est bien pour elle. Même si une part de moi le revendique haut et fort. Ma vision des choses est bien trop extérieure. Adam a certainement su lui faire du bien quand je n'étais pas là. Renoncer à cette relation, c'est renoncer à une partie de sa vie. Et par conséquent, à une partie de son cœur.

Nous retournons à sa voiture sans un mot. Nous ne croisons pas les garçons, mais j'ai pu voir qu'ils ont déposé mes sacs près de la chambre, ce qui me reconforte un bref instant. Puis je me mets à inspecter ma meilleure amie et la mine qu'elle affiche me replonge dans le chaos qu'est devenue sa vie. La discussion que nous avons eue est trop fraîche. Je ne veux pas revenir dessus.

Parfois, j'aimerais retourner à l'époque du lycée, là où les garçons étaient un jeu entre nous. Où la vie n'était pas si compliquée. Où tout ce qui comptait, c'était de se faire embrasser sans penser à l'avenir. Aujourd'hui, nous devons jongler avec nos responsabilités. Je devrais affronter mes peurs enfouies depuis trop longtemps et elle devrait s'éloigner de ces hommes engagés.

Lorsque je rentre dans le garage, mes yeux se posent vaguement sur les motos rangées comme dans une vitrine. Cette fois, le cœur n'y est pas. J'ai soudain cette inquiétude qui remonte du fin fond de mes tripes. Margaux va partir, elle sera seule face à ses amants, et moi dans cette immense maison que je ne connais pas. Avec des gens que je n'ai vus que trois fois.

Cette histoire me dépasse. Je voudrais pouvoir faire un bond dans le temps et voir si je m'en sortirai. Si je suis vraiment faite pour cette nouvelle vie. J'aimerais aussi retenir mes mots. Ne pas lui montrer que ce qui arrive m'affecte plus que je ne veux bien le montrer. Mais elle est ma meilleure amie. Si je ne peux pas lui parler ouvertement, avec qui le ferai-je ?

— Je n'arrive pas à croire que je vais vraiment faire ça, lancé-je quand elle arrive près de sa portière.

Elle se tourne vers moi, le visage détendu et rassurant. J'ai l'impression d'être une petite fille qui demande à être consolée après un bobo. Cette idée me fait rire et je lui rends un sourire en coin.

— Et toi ? Quand est-ce que je vais pouvoir te voir ?

Je sens ma gorge se serrer en prononçant ces mots. L'impression de l'abandonner me revient en pleine figure. Je reviens pour elle et deux mois après, voilà que je m'éloigne de nouveau. Ok, c'est elle qui a choisi cette voie pour moi. Mais s'attendait-elle à ce résultat ? Ressent-elle aussi que nous ne pourrons plus nous voir aussi souvent ? Parce que là, devant sa voiture, dans ce garage bien trop grand pour moi, c'est la seule conclusion qui me vient. Nous sommes à une heure de Paris, au fin fond des bois. Ça ne laisse que peu de place pour les soirées improvisées entre filles.

— On se verra le week-end quand tu voudras ou quand tu n'en pourras plus de ton abruti de guitariste.

Elle me fait rire, maintenant. Mon Dieu ce qu'elle va me manquer !

— Et puis, je te rappelle que tu n'es pas franchement une grande amatrice des limitations de vitesse. Je ne m'en fais pas. Dès que tu voudras t'échapper, tu sauras comment faire.

N'y tenant plus, je la prends dans mes bras. Je n'ai pas vraiment l'habitude d'être si démonstrative avec mes amis. Mais là, j'en ai besoin. Pour qu'elle

comprenne que je suis là. Même si physiquement, non.

— Appelle-moi quand ça ne va pas, intimé-je doucement.

Elle comprend ce que je veux lui dire et hoche la tête pour me l'assurer. Ensuite, elle s'engouffre dans son véhicule. Je la regarde effectuer sa manœuvre, reculer dans l'allée puis disparaître derrière les arbres.

Cette fois ça y est, je suis toute seule.

Je mets au moins cinq minutes à trouver le courage de retourner dans la maison. Je vais d'abord défaire mes sacs, ranger mes vêtements, puis j'irai retrouver Jules pour discuter du contrat. Ce programme me convient, et me le rappeler tout au long de mon ascension jusqu'à ma nouvelle chambre apaise mes doutes.

C'est en arrivant près de celle-ci, lorsque ma main se pose sur la poignée, qu'un détail me revient subitement. Cette question que je me suis posée brièvement pendant ma conversation avec Jules, dans cette même pièce.

La porte de la salle de bain s'ouvre derrière moi. J'ai à peine fait un pas en avant quand je l'entends se refermer doucement. Mes yeux partent tout seuls comme s'ils savaient ce qu'ils allaient trouver. Mon cœur se remet à danser le rock. Mes mains deviennent moites. Mon corps se tend à la vue de l'homme qui se tient à un mètre de moi. Il sort de la douche. Ses cheveux mouillés, une serviette sur les hanches pour seul vêtement, et toutes ces gouttelettes qui clairsèment ses pectoraux, ne permettent pas d'en douter. Un pur fantasme en muscles et en os.

— C'est quoi, ce bordel ? s'indigne-t-il en me voyant.

Maintenant, je comprends pourquoi Jules n'a pas précisé avec qui j'allais partager cette foutue salle de bain...

CHAPITRE 13

LÉO

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Pardon ?

Elle le fait exprès ou quoi ?

— Qu'est-ce que tu fous là ? répété-je énervé. C'est quoi ces valises ?

— Ce sont les miennes. J'emménage là, m'annonce-t-elle très calme en désignant la porte qu'elle s'apprête à franchir.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Pourquoi je ferais ça ? T'emmerder n'est pas le passe-temps du siècle.

Elle lève les yeux au ciel et se tourne pour attraper un de ses sacs. Je fais un pas vers elle pour attirer de nouveau son attention.

— T'as rien à foutre dans cette chambre.

— C'est ma chambre, me répond-elle sans se retourner, ni ciller devant mon agressivité.

— Non, c'est celle de Gaspard, rétorqué-je les dents serrées.

— Ce n'est pas ce que m'a dit Jules.

— Bah, je ne sais pas ce qu'il a fumé, mais il t'a mal renseignée. Ça fait des années que je partage cette partie de la maison avec Gasp.

— Visiblement, il a dû oublier de te mettre au courant que ce n'est plus le cas.

Énervé, je ne sais plus ce que je fais. Quand elle esquisse un pas à l'intérieur de la chambre, je lui enserre le poignet, assez brusquement pour lui faire lâcher ses affaires, et la retourne vers moi en la fusillant du regard. Des picotements délicieux remontent le long de mon bras mais, comme les fois précédentes, je les ignore. Préférant m'en tenir à ce que je connais le mieux.

— Mais tu te prends pour qui ? éructé-je en appuyant ma prise. T’es chez moi, ici.

Je suis trop proche. Mon souffle et le sien se mélangent alors que nous arborons la même expression féroce. Instinctivement, je me suis penché vers elle, pour prendre le dessus. Mais je n’ai pas l’air de lui faire peur car elle ne détourne pas les yeux. Pas une seule fois. Sauf peut-être vers ma bouche. Son parfum m’enivre alors que je voudrais demeurer impassible. Un mélange de pêche et de fleur d’oranger. Mon corps est un traître. Le sien aussi car je la vois frissonner près de moi. Un pas de plus et elle tombera dans mes bras, et ce même si je suis exécration avec elle.

Ses émotions doivent se battre les unes contre les autres, parce que l’instant d’après, elle remet son masque. Celui qui me fait passer un autre message : elle veut m’en coller une. Ses poings se serrent contre ses cuisses. Qu’elle a jolies d’ailleurs. Ce pantalon lui va à ravir.

— Pas la peine de t’énerver contre moi, s’écrie-t-elle en tirant sur son poignet pour me faire lâcher prise. Je n’y suis pour rien. Vois ça avec ton leader.

Elle se retourne et rentre dans sa chambre en prenant bien soin de claquer la porte derrière elle. De toutes ses forces. Sans même prendre le temps de ramasser ses sacs.

Putain de caractère ! Elle n’a aucune raison d’être en colère, bordel. Moi oui.

Fait chier. C’est quoi encore, ces conneries ? L’accepter chez moi c’est une chose, l’avoir à quelques mètres de ma chambre, c’est hors de question.

Si elle veut jouer les contrariées, on peut être deux ! À mon tour, je repars dans ma chambre et ferme la porte d’un grand mouvement enragé. J’espère que les murs ont tremblé de son côté et qu’elle va réfléchir à deux fois avant de me mettre en rogne.

J’arrache ma serviette d’un geste rageur, attrape un jean, enfle un tee-shirt noir. Je passe une main dans mes cheveux trop longs pour les remettre en place, sans m’arrêter de ruminer mon agacement ainsi que cette autre sensation remuante aux creux de mes reins. *Bordel !* J’aurais besoin d’une clope, mais rien qu’à l’idée de fumer, je repense aux joints que je me suis enfilés par le passé.

Puis les drogues plus dures que je n'ai pas hésité à prendre quand le cannabis n'a plus fait effet. C'est mauvais. À peine une heure qu'elle est là et je pense déjà à prendre des trucs pour oublier qu'elle m'attire autant qu'elle m'effraie. *Faut que je pense à autre chose...*

J'attrape mon portable, envoie un texto vite fait puis je le balance sur le lit et ressors de la pièce, non sans avoir claqué une nouvelle fois la porte.

— Putain, qu'est-ce que vous foutez, là-haut ? hurle Gasp en bas des escaliers.

En réponse, je grogne et dévale les marches pour filer dans le salon. Jules se tient avec Paul sur le canapé, ils jouent à un jeu débile dont je ne retiens jamais le nom sur la console. Ils ne s'arrêtent même pas en m'entendant approcher, si bien que je me fous devant eux et assassine mon leader avec un regard mauvais.

— C'est quoi ce plan ?

— Léo, content de voir que tu as retrouvé l'usage de la parole, se moque-t-il sans quitter la télé des yeux.

— Qu'est-ce qu'elle fout à côté de ma chambre ? C'était pas prévu comme ça. Elle devait aller dans l'aile Est, avec toi.

— Y a eu un changement de programme.

— Ah ouais ? Et depuis quand c'est toi qui décides sur ce qui se passe dans *ma* maison ?

— Depuis que t'es devenu un gros con qui préfère mordre plutôt que parler.

Je hausse les sourcils, étonné de ce qu'il me sort. Il n'a pas hésité une seconde. Je dois vraiment le mettre sur les nerfs pour qu'il se lâche de cette façon.

— Je t'ai prévenu que je voulais que tu t'occupes d'elle, reprend-il. Ça commence par ça.

— Lui apprendre à jouer de la guitare, si tu veux. Mais vivre à dix mètres d'elle, non.

— Pourquoi ? s'étonne-t-il en me regardant cette fois. Elle te fait peur ?

Oh oui, plus que tu ne le crois. Ce sont surtout mes réactions, face à elle, qui me tourmentent. Mais il est évident que jamais je n'avouerai à quel point il a

raison. Il serait trop heureux et n'hésiterait pas à aller encore plus loin dans la provocation. Je préfère donc cracher une saloperie de mensonge :

— Putain, tu dis vraiment n'importe quoi.

— Je ne vois pas où est le problème, dans ce cas.

Il reprend sa partie comme si je ne venais pas de faire une crise devant lui. Si je m'écoutais, je ferais voler sa manette à travers la pièce. Rien que pour le faire chier comme lui se permet de le faire.

— Tu me fais chier, Jules.

C'est seulement là que je remarque que les deux autres sourient aussi. De façon bien trop attendrie. Ils me narguent pour bien me signifier qu'ils se sont tous mis d'accord. Sans m'en parler. Et ma petite scène n'y changera rien, je ne gagnerai pas contre eux. Parce que je les aime trop. Parce que seuls eux restent et sont importants dans ma vie. Alors oui, j'ai mauvais caractère, c'est la seule chose que je maîtrise.

— Vous me faites tous chier, lancé-je plus fort en les désignant du doigt.

Puis, sans un regard de plus, je fais demi-tour, bouscule Gasp qui s'était approché et me dirige vers la seule pièce où ils me foutront la paix. Ce n'est ni ma chambre, ni la salle de répét', mais un autre lieu, où personne ne peut entrer sans mon autorisation. Il se situe derrière la cuisine. J'y ai entassé tous les disques que je n'ai jamais rendus à mon père. Tous les livres que Lucie m'a envoyés lorsque nous étions séparés. Tous les carnets où j'ai gribouillé des images et des mots. C'est certainement le seul endroit de la maison où tout est aussi chaleureux. J'ai étalé un immense tapis sur le sol, ai recouvert les murs de photos des guitaristes que j'admire et de nous durant nos premiers concerts, il y en a aussi de mes sœurs dans un recoin bien en retrait où je ne m'aventure jamais. Au fond, il y a un divan, une vieille chaîne Hi-Fi, une table basse. La plupart du temps, comme aujourd'hui, je ne m'installe pas sur le moelleux du canapé mais je m'y adosse assis par terre, les deux jambes étendues devant moi. C'est ici que je viens pour composer et jouer de la guitare quand mes souvenirs me font partir en vrille, quand les insomnies me reprennent et que le besoin de me foutre la tête à l'envers à coup de coke est trop important.

Aujourd'hui, c'est pour un sentiment bien différent. Si je m'y attarde, je me dirais que, récemment, j'y viens exclusivement pour ça. Pour être seul, pour ne pas qu'on me parle d'elle. Désormais, ce sera aussi pour ne pas la voir constamment.

En reprenant mes notes de la veille, je suis assailli par tout ce que j'ai couché sur le papier alors que je pensais à aujourd'hui et à son arrivée. Les whiskys que je me suis enfilés juste après ont dû altérer ma raison parce que je ne me souviens pas avoir écrit autant. La vérité me foudroie alors. Ce ne sont que quelques phrases posées les unes derrière les autres, mais elles forment une chanson. Uniquement consacrée aux sensations que sa voix éveille en moi. *Depuis quand j'écris des chansons pour des filles, moi ?*

J'ai envie d'arracher la page, de la froisser et de la brûler. J'ai envie de jeter mon carnet à travers la pièce pour ne plus avoir à le regarder. Comme je l'ai fait pour les photos de mes sœurs. Une putain de gonzesse est en train de me retourner le cerveau. De me foutre en vrac. Et pas seulement parce qu'elle a des yeux magnifiques et un corps à se damner. Non. Parce que dès que je l'ai entendue chanter, sa putain de voix a pénétré sous ma peau pour aller s'accrocher au fin fond de mes tripes. Parce qu'elle m'a foutu des frissons comme jamais personne ne l'a fait et que maintenant, je flippe devant mon impatience à l'entendre encore.

Mes vaines tentatives pour être désagréable et l'écartier ne me serviront à rien, si je ne suis même pas capable, une fois seul, de ne pas penser à elle et à ce qu'elle fait naître en moi.

Finalement, je repose mon carnet et le referme. Incapable de penser à autre chose. Ma main caresse la couverture alors que je réfléchis à ce que je pourrais faire pour me la sortir de la tête. J'ai bien une solution mais je sais qu'elle ne sera que temporaire. À la minute où je reviendrai dans la maison, je la reverrai et tout me reviendra en pleine gueule. Alors plutôt que de faire le con – chose qui est assez fréquente chez moi –, je mets la musique à fond, penche la tête en arrière sur les coussins et ferme les yeux. bercé par les sons rock qui me rentrent dans la tête.

Ce sont trois coups brefs et discrets sur la porte de mon antre qui me tirent du sommeil. La musique s'est arrêtée, plus d'une heure a donc dû s'écouler. Ça fait tellement longtemps que je fonctionne par micro-siestes que je ne m'étonne même plus de m'endormir si facilement la journée. C'est une tout autre histoire la nuit. Mes séances chez le psy n'arrangent rien à mes cauchemars nocturnes et ça commence sérieusement à me fatiguer. Chaque fois que je me détends un peu, mon corps me crie qu'il a besoin de se reposer et je me retrouve à dormir n'importe où, peu importe la position. Je me considère comme chanceux dès que je ne me mets pas, en plus, à rêver.

Gaspard passe la tête à travers la porte.

— Leto est arrivé, m'annonce-t-il sans préambule. Tu veux venir ou tu fais encore la gueule ?

Son sourire en coin me tape directement sur le système. J'ai bien envie de balancer un coussin sur sa tronche d'insolent. Mais comme il repart aussi vite qu'il est venu, mon idée tombe à plat.

Je les rejoins une demi-heure plus tard d'humeur massacrate. Je n'aime pas vraiment notre producteur. Il ne pense qu'au fric, se fout complètement de nos chansons et nous emmerde depuis six ans pour que nous ne nous mettions surtout pas en couple. Même si ce n'est pas mon objectif, le fait qu'il nous le rabâche me saoule. Le pire souvenir que j'ai de lui, c'est quand il nous a ramené un auteur populaire pour nous pondre des refrains plus commerciaux. Ce mec-là doit encore se rappeler de mon poing dans sa gueule.

Ils se sont tous installés dans le salon, autour de la table basse. Camille est assise en face de Leto et Jules, comme la dernière fois. Paul et Gaspard, sur la banquette à côté, sont en train de parler dans leur coin et se tapent des fous rires alors que les trois autres sont très sérieux. Leur comportement ne m'étonne même plus. Depuis la troisième, ils n'ont jamais changé.

Après une hésitation sur le pas de la porte, puis après avoir capté le bref regard de Camille sur moi, je décide de ne pas m'approcher. Ils n'en ont pas besoin. C'est Jules qui gère, plus moi. J'ai perdu ce droit le jour où j'ai pris mon premier rail.

Je me dirige vers le bar pour me servir un verre de Jack. Je pense beaucoup trop à la drogue, ces derniers jours. Mes insomnies doivent m'affaiblir plus que je n'ai bien voulu le dire à Jules. Plus que je ne veux bien me le dire à moi-même. À moins que ce ne soit parce que je ne contrôle pas bien des sentiments trop contradictoires et nouveaux qui chamboulent toutes mes certitudes. J'aimerais pouvoir en parler avec mon meilleur ami, mais je redoute qu'il me mette en retrait du groupe.

De là où je suis, le discours de Leto me parvient très nettement. C'est le même que celui qu'il nous a servi à notre lancement. Il veut que nous restions célibataires – ou du moins que nous en ayons l'air –, que nous participions à des avant-premières de blockbusters plus pourris les uns que les autres, que nous soignons notre image, que nous nous engageons à rencontrer des fans à la fréquence qu'il nous impose. Il ne parle jamais d'œuvres caritatives, de sorties intimistes ou de temps consacré à nos familles. Il n'en a rien à foutre, ça ne lui rapporte pas d'argent. Quand je l'entends parler comme ça, j'ai envie de lui mettre deux baffes. Si Jules le garde c'est que, malgré tout, il gère notre image et notre argent comme un as. Ça fait bien longtemps que je ne me soucie plus de mes dépenses.

— Nous avons fait en sorte de créer un buzz autour de cette audition, explique le manager. Les journalistes en ont beaucoup parlé. Ça a fait le tour des réseaux sociaux. *NO* est un groupe qui existe depuis longtemps, il leur fallait un renouveau. J'ai demandé à Léo de composer des musiques un peu plus accessibles au grand public, mais il est un peu réfractaire...

Le mot est faible.

— Nous allons donc surfer sur l'engouement qu'a créé cette audition, en faisant des interviews de toi, des photos de vous cinq ensemble, des clips pour les prochains titres. Il faut qu'on arrive à toucher un public plus large. Tout cela doit monter progressivement auprès des médias jusqu'à la fin de la tournée actuelle des garçons, et dès le prochain album, tu seras sous le feu des projecteurs, attendue par tous.

— Ou on peut aussi se contenter de faire de la musique.

Toutes les têtes se tournent vers moi.

— Nous en avons déjà discuté, répond Leto. Faire juste de la musique ne suffit pas !

— Ça suffisait avant que tu veuilles encore plus de blé.

Son air s'assombrit. Il revêt son habit du parfait producteur autoritaire. C'est drôle à voir !

— Je ne suis pas le seul à me faire du blé dans cette histoire.

— Sauf que ton blé, c'est grâce à mes chansons que tu l'as.

Il soupire. Cette discussion nous l'avons déjà eue une centaine de fois. Je n'en démordrai pas. Je veux bien assurer le minimum de promo pour mes potes et le groupe, mais pas ce qu'il finit toujours par me proposer. Comme maintenant :

— Votre style de rock ne s'adresse pas à tout le monde, il peut bloquer certaines personnes. Adoucir votre musique ne doit pas être un compromis si compliqué, non ? Je veux que tu fasses un effort, Léo.

— En continuant dans cette direction, on va finir par perdre notre identité. Je suis dans ce groupe pour faire ma musique, pas du *mainstream* pour midinettes. Et surtout pas pour me pavaner devant des caméras ou des appareils photo. Ce que tu proposes, c'est de faire une télé-réalité pourrie. Je suis contre.

— Pourquoi faut-il toujours que tu ailles dans l'extrême ?

— Parce qu'il faut bien que quelqu'un te dise que parfois tu vas trop loin.

— Ce n'est que de la promo...

— Et si elle va trop loin, elle se fera sans moi.

— Tu devrais réfléchir avant de dire des choses pareilles, Léo !

— C'est déjà tout réfléchi.

— On en reparlera.

— C'est tout vu pour moi.

Leto se racle la gorge et choisit ensuite de m'ignorer. Il continue sur la partie pratique du contrat. Il parle à Camille des concerts qui arrivent bientôt au Zénith et lui recommande de travailler dur très vite car il la veut partie intégrante du groupe. Pas en tant que choriste mais comme chanteuse. Comme un cinquième membre à part entière. Et pour appuyer son arrivée, il souhaite que le prochain album, sur lequel je suis en train de travailler – et qu'il veut « le plus rapidement

possible », précise-t-il en me regardant –, la mette en avant. Quitte à avoir ses propres morceaux à la place de Jules. Quand je repense à la dernière chanson que j'ai écrite dans mon carnet, je me dis que pour ça, c'est bien parti.

Camille semble en proie au doute. Elle s'adresse alors plus à notre leader qu'à notre manager :

— Je croyais que je devais être choriste.

— C'était le but au départ, répond Jules avec un sourire rassurant. Mais quand on t'a entendue, on a changé d'avis.

Tu as changé d'avis.

— Tu as une voix magnifique, Camille. Ce serait dommage de ne pas la révéler.

Elle baisse les yeux et reste silencieuse. De là où je suis, je ne vois pas ce qu'elle fait, mais je devine qu'elle doit se triturer les mains de nervosité. C'est un des signes que j'ai déjà captés au studio.

— Je ne suis pas sûre d'y arriver, dit-elle après avoir relevé les yeux. Je pensais que je serais en retrait à chanter en même temps que toi. Là, c'est carrément autre chose.

— On va t'apprendre. On a un peu plus de deux mois pour ça. Faut pas t'en faire.

Camille le regarde, sceptique, alors qu'il lui adresse une moue rieuse et encourageante. Elle ne pourra pas avoir le dessus avec Jules, parce qu'il s'efforcera toujours que les choses aillent en son sens. Il réussit même avec moi. C'est pour dire s'il est doué.

Je n'aime pas la complicité qui s'instaure entre mon meilleur ami et sa nouvelle chanteuse. Je sais que Jules est un mec bienveillant, mais la façon qu'elle a d'être si naturelle et de se reposer sur lui, alors qu'elle ne le connaît pas, m'est insupportable. Je n'arrive pas à savoir si c'est parce qu'elle prend une place nouvelle dans la vie de Jules ou l'inverse.

Ce sentiment d'incompréhension grandit pendant que je les regarde. La discussion a repris avec Leto. À les voir, tout paraît si facile. Ils sont si confiants en l'avenir, si impatients de commencer. Moi, je sens les emmerdes à plein nez. J'imagine déjà les hordes de journalistes qui ne vont pas la lâcher, les foules de

fans qu'elle va devoir traverser. Les soirées officielles où elle devra tout contrôler. Elle n'a pas idée du bordel qui existe très loin de cette baraque, du bordel qui naît dès qu'on fait trois pas dans la rue. Ça fait six ans que nous sommes habitués. Mais pour elle, ça va être la fosse aux lions d'entrée de jeu. Il n'y aura pas de gradation. Ce sera rapide, brutal et irrémédiable. Voir ce que ça va donner m'intrigue autant que ça m'inquiète.

J'ai un sourire mesquin en l'imaginant se démerder face aux questions qui vont pleuvoir. Peut-être que ça la découragera et qu'elle abandonnera. Ce serait mieux pour tout le monde. Mieux pour moi.

Je serre les doigts autour de mon verre avant de le vider d'une traite. Les yeux de Camille reviennent sur moi. Je ne les loupe pas parce que ça doit bien faire cinq bonnes minutes que je la fixe. Je regrette que Jules ait reporté la première répét' à demain. Je pourrais l'entendre... *Mais merde, je devrais m'en battre les couilles !*

Je ne retournerai pas dans mon bureau aujourd'hui. Si je reprends mon carnet, je n'écrirai que sur elle. Non merci. Pas encore.

— Léo ?

Sans m'en rendre compte, j'ai pris la direction de la porte. Je m'arrête pour regarder Gasp qui m'appelle du canapé. Il fronce les sourcils. Les quatre autres me jettent des coups d'œil curieux. J'évite celui de Camille. Ils doivent sûrement se demander ce que je fous. Je me fais donc un plaisir d'éclairer leur lanterne :

— J'me casse.

Puis je sors, sans laisser l'opportunité à quiconque de me retenir.

*

* *

La soirée est bien avancée lorsque je reviens. Mon escapade me paraît déjà loin.

J'ai d'abord pensé à me rendre dans un bar pour trouver une fille facile et me débarrasser de mes frustrations avec une bonne partie de jambes en l'air. Mais quand je me suis aperçu que nous n'étions qu'en début d'après-midi, que j'étais seul et que je serais certainement reconnu en moins de trois minutes, j'ai vite fait

demi-tour. Plutôt que de lever une fille, j'ai filé à travers le département pour me rendre sur un circuit automobile que je connais bien. Un endroit où personne ne fait attention à qui je suis et où ma seconde passion peut s'exprimer sans que mon manager soit au courant et me casse les burnes sous prétexte que je pourrais me tuer.

Le circuit est tenu par un mec dans la cinquantaine qui ne m'intéresse pas. Je n'y vais que deux fois par mois, mais mon rituel est toujours le même : je ne m'adresse à personne, je ne vois personne. J'arrive, enfile une combinaison, emprunte l'un de leurs petits bijoux de vitesse et repars des heures après, une fois ma tête vide de toutes pensées incompréhensibles et toxiques. Il n'y a que cet unique but à cette adrénaline. Le même finalement que certaines parties de baise. Le même que la drogue. Cette dernière solution étant devenue prohibée, il ne me reste plus grand choix, face à l'arrivée de Camille qui est devenue un nouveau tourment pour moi.

En me rapprochant de chez moi, je ne me berce pas d'illusions, ce moment de répit ne durera pas. Dès que je vais la revoir, sur mon territoire, tous mes doutes vont me sauter à la gueule. Il ne me reste que quelques instants pour profiter de l'absence de mes réflexions nocives.

La musique est beaucoup trop forte. Elle résonne déjà sur le parking et se répercute dans toute la maison quand j'ouvre la porte. C'est du vieux heavy metal. Sûrement un choix de Paul. Il n'écoute que ça. Je me demande toujours comment il arrive à se passer d'en jouer.

Comme à chaque soirée, il y a un attroupement autour du bar central. En train de faire un jeu d'alcool, sans doute. Quelques personnes jouent à la console, d'autres avec mes guitares. S'il n'y avait pas cette musique de barbare, cela serait plutôt calme.

Je fais en sorte que mon regard ne s'envole pas trop vers les visages, ce qui n'est pas si compliqué vu mon degré de sociabilité. Ces gens sont les amis de mes meilleurs potes. Pas les miens. Je n'ai pas besoin de potes à part les trois gars qui partagent ma passion. Il n'y a que les filles qui osent me mater. Les autres savent que je ne leur ferai pas la conversation et n'espèrent plus.

Je parviens à me glisser près du bar et à attraper une bière pendant que certains me lancent des « salut » pas très assurés. Comme à mon habitude, mes réponses ne sont que brèves ou inexistantes et je m'éloigne aussi vite que je suis venu. J'ai repéré Jules près d'une des baies vitrées, en grande discussion avec un groupe de nanas plutôt sympas à regarder. Elles ont dû être incrustées par d'autres gars parce que c'est la première fois que je les vois. Elles se ressemblent toutes. Elles portent les mêmes fringues moulantes et le même genre de coiffure. De vraies poupées Barbie. Je me demande bien ce qu'elles peuvent venir foutre dans cette ambiance faite de testostérone et de metal. La réponse m'apparaît juste après : elles ne viennent que pour nous côtoyer. Nous, les quatre beaux gosses de *NO*. Je ne serais même pas surpris qu'elles ne connaissent aucune de nos chansons. Ce genre de filles me hérisse le poil. Plus je me tiens loin d'elles et mieux c'est. Même mon meilleur ami a l'air de s'ennuyer. Il est plutôt souriant et avenant, mais il paraît ravi que je vienne le tirer de ce guêpier.

Alors que nous nous éloignons de quelques pas pour savourer nos boissons tranquilles, entre mecs, mes yeux font enfin le tour de la pièce. J'aurais aimé ne pas le faire. J'aurais aimé avoir plus de volonté et résister. Cela m'aurait évité de tomber sur un spectacle qui ne me plaît absolument pas.

Camille, une bouteille à la main, est en train de discuter avec un mec que j'ai déjà vu traîner ici et qui se la joue beau gosse dans ma foutue baraque. Camille lui sourit. Elle le regarde et elle sourit. Je ne comprends même pas pourquoi ça me fout à ce point les boules. Je ne comprends pas pourquoi j'ai envie de traverser la pièce et d'en coller une à ce connard. Ma réaction est disproportionnée.

Soudain, ses yeux se posent sur moi et mon rythme cardiaque s'accélère. L'adrénaline pulse de nouveau dans mes veines, à un point tel que je sais que je vais faire une connerie. Une connerie pour oublier qu'elle me fait cet effet-là. Le bénéfice de ma virée en moto a bien vite disparu.

Elle ne détourne pas les yeux et je me demande pourquoi. Je n'ai pas été des plus cordial avec elle. Je l'ai même engueulée dès son arrivée. Pourquoi continue-t-elle de me fixer alors que l'autre lui parle encore ? J'avale une gorgée de bière quand je sens quelque chose qui se réveille au-dessous de ma ceinture et

qui va me faire disjoncter. Elle ne peut pas faire son apparition dans ma vie et tout retourner si vite. C'est impossible. C'est une femme. Je suis censé être immunisé.

C'est pour ça que je laisse échapper les mots suivants :

— Marjo est là ?

Jules me regarde sans comprendre. Heureusement, il n'a pas vu ce que je regardais une minute avant, sinon, il aurait compris. Parce qu'il sait que je ne supporte plus Marjo depuis des années déjà. Que je ne me la tape que très rarement, quand j'ai rien d'autre à me foutre sous la dent.

— Elle est dehors avec Gasp.

Marjorie, c'est la facilité, là où Camille va me compliquer la vie. Elle ne peut pas arriver avec ses grands yeux bleus, sa bouche qui me fait envie, pour tout chambouler. Il faut qu'elle comprenne que c'est moi qui commande et que j'en ai rien à foutre d'elle.

Je pousse un grognement devant mes illusions manifestes et me dirige vers l'extérieur à la recherche de la bimbo blonde qui doit n'attendre que ça. J'évite de trop regarder les mecs qui fument leur clope ou d'écouter le bruit de leurs briquets, susceptible de me replonger dans des souvenirs un peu trop présents, et j'avance dans le jardin. Marjo me repère tout de suite. Comme une foutue junkie attirée par sa drogue, elle vient vers moi dès que je me pose sur la terrasse.

Elle s'accroche à mon bras pendant que je la ramène à l'intérieur, passe devant les différents groupes et monte les escaliers sans la moindre hésitation. Je n'ai même pas fermé la porte qu'elle se jette sur moi. Essayant de m'arracher des baisers que je ne veux plus lui donner. Je n'en ai rien à foutre qu'elle veuille me toucher. Elle ne me sert pas à ça. Elle peut espérer si ça l'enchant. Si ça lui permet de faire abstraction de mon comportement.

Je lui attrape le bras et la retourne contre le mur pour qu'elle ne me fasse plus face. Pour ne plus voir ses yeux amourachés qui m'inspectent à la recherche d'un sentiment équivalent. Je la sens frissonner tandis que je glisse une main sous sa jupe, dans l'unique but de décaler son string sur le côté. Juste le temps d'enfiler un préservatif qui traîne toujours dans une de mes poches et voilà que je m'enfonce déjà en elle. Elle ne retient pas son cri de satisfaction et l'entendre

me répugne. Elle me ferait presque débâter. Ma main se plaque sur sa bouche pour la faire taire et les mouvements de mon bassin prennent de la vigueur. Je donne de l'ampleur à mes mouvements, pour la remplir complètement. Et chaque fois, je sens son souffle qui exulte sur ma paume. Je mentirais si je disais que, au moment où elle jouit, ce n'est pas le pied.

Elle a cambré le dos et baissé la tête, ses cheveux s'éparpillent sur ses épaules. Je ne les attrape pas. Je ne la ramène pas vers moi. Je ne pose pas mes mains sur son corps. Hors de question de sentir sa peau sous mes doigts. Nos rapports ne sont pas fondés sur la tendresse. Je l'ai fait venir juste pour prendre ce dont j'avais besoin. Et ça arrive vite, après des percées de plus en plus rapides dans son intimité. Je retiens tout gémissement et ressors juste après mon dernier tremblement.

Je suis un putain de mec faible, dicté par un instinct plus que borderline, persécuté par de vieux souvenirs ou par une fille trop belle. Je ne suis qu'un putain de lâche qui préfère prendre toutes les distractions possibles plutôt que d'affronter ses problèmes. Et celle qui me regarde à cet instant, avec des étoiles plein les yeux alors que je viens de faire les choses si mal, me donne envie de m'en coller une. Je ne peux plus la baiser. Elle m'aime trop. Mais, au point où j'en suis dans ma connerie, est-ce que j'en ai quelque chose à foutre ?

— Ça va, Léo ? s'inquiète-t-elle après avoir rabaisé sa robe archicourte sur ses cuisses.

Je ne sais pas pourquoi elle s'obstine à être gentille alors que je veux qu'elle se barre. J'aurais jamais dû remettre ça avec elle. Ça fait des mois qu'on a rien fait. Des mois qu'elle vient ici, aux répét' et que je la rembarre ou l'ignore. Il suffit que Camille débarque, qu'elle se fasse draguer, et voilà que je fais le con. Je savais que toute cette histoire était une mauvaise idée.

— T'inquiète pas, continue Marjo tout bas, comme si ses propres mots lui brûlaient la langue. Je sais à quoi m'en tenir avec toi.

Puis elle sort de la pièce. Sans en espérer plus. Sans que je la retienne. *Comme si je pouvais en avoir envie.*

Mes pensées retournent dix minutes en arrière et me font quitter la chambre dans la précipitation.

J'aimerais pouvoir être indifférent, mais avant de redescendre, mes yeux cherchent la brune à la voix d'or. Camille m'aperçoit. Elle est toujours avec le même gars. Elle ne laisse rien transparaître et ne cesse de m'observer. Comme si elle cherchait à m'analyser. Bien trop vite, ses épaules se haussent et elle reporte son attention sur son compagnon. Comme si, après réflexion, ça lui était égal. Et je n'aime pas que ce soit le cas. Tout comme je n'aime pas ce que ça secoue dans mon ventre.

CHAPITRE 14

CAMILLE

Je crois avoir rarement été dans cet état un lendemain de soirée. J'ai l'impression d'être passée sous un camion de chantier, d'avoir volontairement posé ma tête sur le sol et attendu le rouleau compresseur. Et que celui-ci s'est amusé à faire des manœuvres pendant que j'étais à terre. Ça me lance dans les tempes. Ça me lance dans les bras. Ça me lance dans les cuisses. Et dans mon bide ça danse la rumba. J'ai le cœur, l'estomac et les tripes au bord des lèvres. Je n'arrive même pas à ouvrir les yeux alors je n'imagine pas le temps que je vais mettre à bouger ne serait-ce qu'un orteil. *Je commence bien ma nouvelle vie !*

J'espère que les trois musiciens avec qui j'ai commencé à tisser des liens – et qui m'ont encouragée à boire hier – savent gérer les lendemains de cuite, parce que moi, je ne sais absolument pas comment me gérer.

La soirée me revient dans un brouillard que, jusque-là, seule Margaux avait réussi à provoquer. On s'amuse toujours à boire la même quantité d'alcool jusqu'à ce que l'une des deux flanche. Cette fois, j'ai trouvé bien plus fort que moi.

Je me rappelle du début de soirée et de quelques bribes concernant la fin : un garçon plutôt mignon, Gaspard en train de remplir mon verre, Paul hilare un bras autour de ses épaules, et enfin Jules qui vient voir si tout va bien.

Si c'est un bizutage, c'est réussi. Ma tête est une pastèque, sur laquelle on s'est acharné à grands coups de masse. J'aime boire, faire la fête et danser – pour ça aucun problème, hier soir, tout a été réuni –, mais je ne pensais pas aller jusqu'à me retrouver dans cet état.

Dès que le son affreux du metal a cessé de résonner, remplacé par de l'électro, les quelques filles présentes se sont mises à onduler des hanches. Je n'ai pas fait exception. Le fait qu'un regard aussi sombre que la nuit n'arrête pas

de me chercher ne m'a pas vraiment retenue. Je crois même m'être amusée à le provoquer.

Léo me donne des signes plus contradictoires les uns que les autres. Il ne peut pas juste se tenir à un rôle et arrêter de me troubler ? Ou au pire, faire comme si je n'existais pas ?

La soirée avait bien commencé. J'arrivais à discuter à droite à gauche, avec des personnes sympas. Je m'étonnais moi-même. Et il a fallu qu'il se ramène et qu'il foute tout en l'air. Qu'il balade son corps parfait à travers la pièce puis qu'il me regarde avec ses deux prunelles noires pour que ma volonté vole en éclats. Je ne dois pas être attirée par ce mec, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je l'ai donc maté et il me l'a bien fait payer.

C'est pour cette raison que j'ai accepté tous ces verres. Dès qu'il est monté avec cette fille – sa copine, sûrement, vu que je les ai déjà vus collés l'un à l'autre –, j'ai commencé mes descentes alcoolisées. À partir de là, tout est un peu flou.

C'est bien la première fois que je bois juste pour m'enivrer, pour ne plus être capable de réfléchir. C'est stupide et complètement immature mais ça a bien fonctionné. Je me sens vide de toute émotion. Prête à endurer tous les reproches et toutes les piques de Léo, avec le sourire. Ou presque.

Enfin, pour le moment, il faut surtout que j'arrive à sortir de mon lit et vu le poids qui m'écrase alors que je récupère peu à peu la motricité de mes membres, ce n'est pas gagné.

Le poids ? Oh non ! Pas le temps de dire à mon cerveau que mes paupières me font un mal de chien, je les ouvre pour redescendre sur la terre ferme. *Qu'est-ce que... ?*

Je mets une bonne minute à me rendre compte que, non, je ne suis plus dans mon appartement à Paris, mais bien dans un lit king size – très confortable et très moelleux, il faut le noter –, et que je ne suis pas seule. Ce qui encombre ma poitrine est un bras tatoué. En tournant la tête vers le corps, je découvre une touffe de cheveux bruns. C'est la seule chose qui dépasse du drap. Je ne parviens à deviner rien d'autre. Pas même son visage.

Ignorant mon cœur qui bat à tout rompre pour me crier de sortir de la chambre avant qu'il ne se réveille, je décide de lever la couverture. Juste pour vérifier. Je la rabaisse tout de suite. Ne sachant pas si je dois être soulagée ou non. Il ne porte qu'un sous-vêtement. Moi, mes affaires de la veille, sans mon pantalon. Sa jambe nue contre la mienne et ses fesses contre mon bassin me le prouvent d'autant plus.

Désirant échapper à ce contact trop familier, je me recule dans le lit. Le vide m'appelle alors brusquement à lui et je me trouve bientôt à même le sol, les pattes en l'air. Le couinement que je laisse échapper ne le réveille pas. Il doit sûrement être dans un état pire que le mien.

Après un rapide coup d'œil autour de moi, je repère un tas de fringues jeté à l'entrée de la pièce. Je suis d'ailleurs rassurée en reconnaissant ma nouvelle chambre. Au moins, je n'ai pas à m'enfuir d'un endroit que je ne connais pas. Mais ça veut aussi dire qu'il va descendre au milieu de mes nouveaux colocataires. J'espère que ce n'est pas un de leurs amis proches. Je détesterais affronter un moment gênant parce que je ne me rappelle pas de son nom. Ni de rien d'autre, d'ailleurs.

Un instant de panique me saisit quand je me rends compte que je ne sais pas du tout ce que j'ai fait avec ce garçon et si j'ai réussi à être réfléchie au moment opportun. Je m'affole un peu plus quand je ne repère aucun emballage de capote, ou de quelque chose qui y ressemble.

Qu'est-ce que j'ai foutu ? Aucun souvenir ne me revient. Je ne revois même pas de baiser furtif ou de caresses légères. Non. Tout ce que j'ai, c'est un trou noir, à partir du moment où Gaspard me tend un énième verre.

J'espère que je n'ai pas sauté sur un de leurs potes alors que je viens d'arriver chez eux. Ce n'est pas possible. Je me respecte assez pour ne pas faire ce genre de choses.

Par le passé, les quelques occasions où cela m'est arrivé, je n'avais rien bu et j'avais dû y réfléchir à trois fois avant de me lancer et uniquement pour satisfaire certains désirs oubliés. Alors, hier soir, non, je n'ai pas pu franchir la ligne.

Je me répète ces mots alors que je cherche le reste de mes vêtements. Mon jean et la chemise qui recouvrait la transparence de mon haut ne sont nulle part.

Même après avoir farfouillé en dessous des affaires de mon inconnu, je ne parviens pas à mettre la main dessus. Tout comme je ne trouve toujours pas de signe qui me préciserait si, oui ou non, j'ai couché avec lui. J'enfile le pantalon pour homme qu'il a laissé tomber là et préfère déguerpir de la chambre plutôt que de trouver le courage de me rendre jusqu'à mon dressing.

Au moment où je referme la porte derrière moi, je prends une grande inspiration. J'ai l'impression d'avoir fait de l'apnée depuis mon réveil. Avec mon cerveau qui surchauffe, ça ne m'aide pas vraiment à me sentir mieux face à ma gueule de bois.

Sur la mezzanine, je n'ose plus bouger. Je redoute de descendre et de devoir répondre à des demandes indiscretes. Pas question, non plus, de retourner dans ma chambre et de découvrir bien trop vite avec qui je me suis laissée aller. Ou pas.

Je fais quoi maintenant ? Ce n'est pas comme si j'avais l'habitude de ce genre de situation. Mais en même temps, je ne dois pas me trouver en présence de modèles de vertu, ils ne vont pas me juger pour une chose qu'ils ont certainement déjà faite, si ?

Prenant mon courage à deux mains, je descends les marches en savourant le froid de la pierre sous mes pieds nus. S'il y a bien une chose que j'aime en étant chez moi, c'est celle-là. Je ne me balade pas à poil, mais mes pieds, eux, le sont toujours.

Pendant ma descente, je m'aperçois qu'un petit nombre de leurs amis est resté dormir. Ils sont encore dans les bras de Morphée sur le canapé, ou à même le sol. Par contre, toutes les filles ont déserté les lieux. C'est un joli bazar. Totalement différent de l'aspect froid, en temps normal.

En arrivant en bas, je me rends compte à quel point l'absence de cloisons dans cette maison est une vraie plaie. Si j'avais eu des couloirs à traverser, j'aurais pu reprendre mon souffle, me poser, essayer d'espionner discrètement et voir si quelqu'un était levé. Là, je n'ai pas le choix. Dès que je passe la dernière marche, je plonge directement dans le grand bain. Pas le temps de faire machine arrière.

Je suis maudite. Léo est là. Tout seul. Assis sur un tabouret, un café à la main. Ses yeux dans les miens dès que je m'approche du comptoir. Et pour couronner le tout, il ne porte qu'un bas de survêtement, ce qui fait nettement remuer mes tripes déjà bien atteintes. Son torse musclé fait écho à tous mes fantasmes débridés. *Merde.* Je me tape un inconnu hier – même si j'espère que non –, et je bave sur un autre mec aujourd'hui. J'ai un peu l'impression de virer nymphomane !

J'essaye de faire abstraction de son regard, et de tout ce qui est bien trop alléchant, pendant que je m'avance dans la cuisine à la recherche d'une tasse. Je ne suis pas une grande amatrice de café en temps normal, mais ce matin je n'aspire à rien d'autre. Mon estomac ne me le pardonnerait pas.

J'ouvre tous les placards sans rien trouver. Derrière moi, je sens toujours les yeux de mon bourreau sexy posés sur moi. Je n'ose pas me retourner et lui demander où il range sa vaisselle. Il ne pourrait pas m'aider un peu, non ? Même ça, il en est incapable ?

Je commence à perdre patience et finis par faire demi-tour. Comme je m'y attendais, Léo m'épie toujours, le sourcil levé et un début de sourire sur ses lèvres pleines. Dieu que j'ai envie de les mordre pour faire disparaître cette expression de son visage. *Mais qu'est-ce qui me prend encore ?*

Il doit deviner mon trouble car son rictus s'agrandit. J'ai l'impression d'avoir en face de moi un prédateur qui connaît parfaitement ce qu'il déclenche chez les femmes. Il est sûr de lui, sûr de sa virilité. Et ça ne me plaît pas. Je me demande à quoi il a décidé de jouer aujourd'hui.

En déplaçant mon regard vers le plan de travail, j'aperçois alors les objets que j'ai tant recherchés. J'émetts un son entre le grognement et le marmonnement et me rapproche de Léo pour récupérer un mug puis me servir du nectar qui m'aidera à dessaouler.

Sans que je puisse me retenir, un sarcasme s'évapore de mes lèvres :

— Merci pour le coup de main.

Le reproche est évident et je ne sais même pas s'il est justifié. Je suis vraiment dans un trop sale état pour essayer de me raisonner. Les sensations qu'il provoque ne font définitivement pas bon ménage avec mon mal de crâne.

— Si tu avais osé tourner la tête vers moi, tu les aurais vues tout de suite.

Il doit être de bonne composition, ce matin. Il m'a adressé la parole sans élever le ton ou grogner. Bon, cela résonne surtout comme une moquerie, mais je vais m'en contenter pour cette matinée qui commence difficilement pour moi.

Le silence s'étire entre nous tandis qu'il reporte son attention sur le journal posé devant lui et que je prends place sur un siège à ses côtés. Je ne pensais pas qu'il me laisserait me rapprocher de lui. Les dernières fois que nous nous sommes retrouvés dans la même pièce, il s'est évertué à fuir ou à me faire fuir. Je me retrouve donc face à un de ses changements d'humeur. Du coup, au lieu de me réjouir qu'il ne m'agresse pas, je deviens profondément énervée. Cet homme va me rendre chèvre.

Pour éviter de m'en prendre à lui ou de tenter d'obtenir des explications, que je suis certaine de ne pas avoir, je prends ma tête entre mes mains et inspire profondément. Il doit penser qu'il s'agit de ma gueule de bois, car une boîte d'Advil apparaît subitement entre mes deux coudes. Quand je lève la tête, il a replongé dans sa lecture. L'air de rien. Mon regard alterne entre lui et les médicaments. Mon cœur doit comprendre qu'il essaie d'être gentil ce matin car ses battements s'accélèrent. Je ne peux pas retenir mon sourire et je me sens stupide. Dans cinq minutes, il aura remis son masque d'indifférence, ou pire.

— Merci, murmuré-je en le pensant, cette fois.

Il relève la tête vers moi, son regard dans le mien. L'instant est bref mais je perçois nettement le combat qui le mine. Est-ce qu'il cherche une vacherie à me balancer ? Ça ne m'étonnerait pas.

Ses yeux dérivent vers ma bouche mais il les détourne immédiatement en n'oubliant pas de froncer les sourcils. Il s'agite sur sa chaise et se racle la gorge. J'aimerais me laisser aller à sourire plus franchement devant sa gêne manifeste, mais je préfère profiter de l'accalmie. Même si j'ignore ce qu'elle signifie.

— Tu ne devrais pas suivre Gasp et Paul dans leurs conneries, me dit-il sans plus me regarder, en tournant la page de son journal.

Sa phrase sonne comme une remontrance.

— Je crois qu'il est trop tard pour ça, signalé-je après avoir avalé deux comprimés.

Une question me brûle les lèvres, mais je ne sais pas si je peux oser. Je me mordille la lèvre inférieure en me tâtant. Il voit mon geste et s'impatiente :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je te trouve bien calme, déclaré-je mes yeux dans les siens. D'habitude, tu ne te retiens pas pour m'envoyer des vacheries. Et je t'ai rarement vu autrement qu'en colère.

— Je me suis peut-être fait une raison, lance-t-il en haussant les épaules sans m'accorder plus d'attention.

— Si vite ? En une nuit ?

Je ferais mieux de me mordre la langue au lieu de laisser sortir tout ce qui me passe par la tête. Ne dit-on pas qu'il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche ?

— Pourquoi ? questionne-t-il dans un soupir d'exaspération. Tu préfères quand je t'agresse ? Si c'est ça, je peux m'arranger.

— Non ! Non.

Je me précipite pour lui répondre. J'ai trop peur qu'il ne change d'avis. Ou d'humeur.

— Ça me surprend, c'est tout, continué-je avec un haussement d'épaules involontaire.

— Faut croire que la nuit porte conseil.

Il reprend sa lecture. Je crois que je n'aurai pas mieux ce matin. Mais je vais prendre ce qu'il me donne. Il a été sympa par rapport à d'habitude, je ne vais pas le pousser plus.

Je suis en train de me resservir une deuxième tasse lorsque Jules nous rejoint. Il a le teint frais, les cheveux coiffés avec du gel et son incontournable sourire enfantin au coin des lèvres. Fraîchement douché et habillé, il est déjà chaleureux et jovial. Tout l'inverse de nous.

— Salut ! lance-t-il, en avançant vers nous pour récupérer une tasse. Il reste du café ou vous avez tout bu ?

Je tends la cafetière que j'ai toujours dans les mains et le sers.

— Tu n'as pas l'air en forme, Camille, se moque-t-il gentiment.

— Appelle-moi Cam. Je préfère.

Je n'aime pas mon prénom. Autant que les choses soient claires dès maintenant.

— Je ne sais pas combien de verres Gasp lui a servis, intervient Léo à l'attention du leader, mais elle a une sale gueule.

— Hé ! protesté-je.

Léo esquisse un sourire. Presque amusé. Ravissant et renversant. Ça lui va bien. Il devrait le faire plus souvent.

— Je crois qu'ils ont fait un pari sur le nombre de verres qu'elle pourrait avaler avant de partir en vrille, rigole Jules pour lui répondre.

C'est drôle, je l'aurais bien vu dans le rôle du grand frère moralisateur, mais non. Il me surprend. En fait, il s'amuse de moi tout en restant aux aguets. Je me souviens de sa sollicitude de la veille.

— Ils ont plutôt bien réussi. J'ai envie d'enfouir ma tête dans le sable et ne plus en sortir, bougonné-je en posant mon front sur le plan de travail.

— Tu veux quelque chose pour ton mal de crâne ?

— C'est bon, Léo m'a donné un truc.

— Ah oui ?

— Pourquoi ça t'étonne ? râle Léo devant l'expression surprise de notre leader. Je ne suis pas un monstre. J'ai bien vu qu'elle était mal. J'allais pas la laisser dans cet état. Et puis j'ai horreur des gens qui se plaignent. C'est purement préventif.

Il se replonge dans sa lecture. Non sans bougonner des « m'emmerde » et autres petites insultes bien choisies. Jules m'adresse un clin d'œil. Léo est un ours, mais bizarrement il me donne envie de me pelotonner dans sa fourrure. Je dois être un peu suicidaire !

Des bruits de pas suivis d'un bâillement attirent notre attention alors que nous partageons un silence complice. Nous pivotons de concert vers l'entrée de la cuisine. Mon pouls reprend une course effrénée dans mes veines. Le mec qui était jusque-là dans mon lit vient de nous rejoindre. Torse nu. En totale décontraction. Sans pantalon également, vu que c'est moi qui le lui ai piqué.

Vêtu uniquement de son boxer, la tignasse ébouriffée, il a tout de l'attirail du mâle qui vient de passer une nuit de baise torride. Et forcément, il se trouvait

dans mon lit...

Je me rappelle de ce type. C'est le garçon avec qui j'ai discuté une bonne partie de la soirée. Plutôt sympa et intelligent. Brun comme je les aime et bien foutu. Au moins, ça me rassure de voir que j'ai appris à le connaître un peu avant de lui sauter dessus. *Oui, j'essaye de me rassurer comme je peux !*

— JérémY ? s'étonne Jules. Je ne savais pas que t'avais dormi là.

— Ouais. Dans la chambre de Gaspard.

Non, c'est la mienne, maintenant...

Ledit JérémY se prend à son tour un mug de café chaud et me lance un sourire charmeur. Je manque de m'étouffer dans ma tasse.

Les doigts du guitariste à mes côtés se crispent sur son verre. En levant la tête vers son visage, je vois qu'il a serré les dents et qu'il fixe le nouvel arrivé d'un air mauvais. Je ne comprends pas.

Jules, lui, plisse les sourcils à mon attention. Sûrement pour savoir ce que j'ai fait avec ce garçon. Est-ce que je dois lui révéler que je n'en sais rien ? Je hausse les épaules et secoue la tête pour lui répondre en silence. Même si ma nuit dans mon lit m'est totalement inexistante, je reste persuadée de n'avoir rien fait. On ne reste pas habillé après s'être envoyé en l'air complètement saoul, si ? Si cela avait été le cas, j'aurais été nue moi aussi. Ou alors nous étions trop bourrés pour parvenir à tout enlever. *Oh pitié, non !*

Je n'ose plus lever les yeux vers Léo. L'expression que je lui ai vue est bien trop terrifiante et tout son corps s'est contracté à côté de moi. Si j'avais pensé le voir en colère les quelques fois où nous nous sommes vus ou parlé, ce n'est rien en comparaison de l'orage qui s'annonce maintenant.

— Je ne peux pas rester, j'ai du boulot. Léo, je t'emprunte ta douche, dit-il en reposant son mug.

Il marque un temps en faisant un pas pour sortir de la pièce. Ensuite, il se tourne vers moi, inspecte mes jambes et me dit, dévoilant toutes ses dents de façon irrésistible :

— Faudrait que tu me rendes mon pantalon !

Il accompagne sa demande d'un clin d'œil. *Je n'en veux pas de ses clins d'œil ! Ça veut dire quoi, ça ?*

— Prends-en un dans ma chambre et barre-toi, Jérémy, ordonne le guitariste dans son dos. On a des trucs à faire.

— Ok, abdique bien gentiment celui-ci. À plus, Camille.

Mais pourquoi il ne s'adresse qu'à moi, cet abruti ? Et avec des foutus clins d'œil, par-dessus le marché. Nous ne sommes pas intimes !

Il déguerpit aussi vite qu'il est arrivé.

— Je vais bosser, tombe la voix, pas du tout chaleureuse, de Léo près de mon oreille.

Il traverse la salle pour s'engouffrer derrière un pan de mur. Celui où se trouve son écran plat gigantesque. Une porte claque lourdement derrière lui et me fait sursauter.

C'est clair et net, mon cœur ne va jamais supporter tous ces émois.

Je soupire tandis que Jules repose sa tasse et marque un temps d'hésitation. L'air songeur en fixant le point où son guitariste a disparu. Comprend-il ce qui vient de se passer ? Parce que moi, non.

— Bon, on va le rejoindre, clame-t-il soudain. Sinon, il va être exécration toute la journée.

— Tu veux dire plus que d'habitude ?

Il rigole face à mon insolence. J'aime bien Jules. Il est léger. Sans prise de tête. Et sérieux.

— Tu veux certainement prendre une douche avant ? me demande-t-il en désignant le pantalon du type que je ne connais pas, ou très peu. Il y a une salle de bain au rez-de-chaussée. Tu devrais l'utiliser. Connaissant Jérémy, il va passer trois heures devant le miroir.

Je le remercie et m'apprête à partir quand mes yeux se posent sur les corps qui ronflent autour de nous.

— Et vos potes ? Vous les laissez là ?

— Ouais, ils ont l'habitude. Quand ils se réveilleront, ils partiront. Les soirées chez nous, c'est plutôt fréquent.

Il regarde mon air paniqué et ajoute :

— Je te rassure, on te fera plus boire autant. Je les surveillerai.

— Je l'avais bien cherché de toute façon.

Je baisse la tête, évite son regard inquisiteur puis quitte la pièce.

*

* *

Je rejoins Jules vingt minutes plus tard. Il est installé sur le canapé et joue à un jeu vidéo avec l'un de ses amis qui s'est réveillé. Celui-ci me salue plein d'entrain puis laisse Jules m'emmener vers la porte que Léo a empruntée avant nous près du salon.

Il faut descendre un court escalier puis nous arrivons sur une porte vitrée qui s'ouvre sur une immense pièce où sont réunis tous leurs instruments : deux guitares, une batterie, une basse, et même un piano reclus dans le fond. Une deuxième petite pièce attenante donne sur un espace détente avec un frigo, une petite table, quelques chaises et un canapé. Au sol, tout est recouvert de tapis disposés les uns sur les autres. Sur les murs, cela ressemble à du liège. Cela en a la couleur en tout cas. La pièce est très sombre malgré les différents spots.

— Voici notre salle de répét', déclare Jules en ouvrant les bras.

Je fais quelques pas dans la pièce où Léo, installé sur une des banquettes face à un amoncellement de feuilles, ne fait pas attention à nous.

Jules me sourit pour m'encourager.

— C'est donc ici qu'on va travailler tous les jours ?

— Exact, confirme-t-il avec un mouvement de tête. C'est notre antre. Personne ne rentre ici. Personne, à part notre manager et quelques amis très proches.

Il me regarde attentivement. Un brin espiègle.

— Tu ne connais aucune de nos chansons, pas vrai ?

— Non. Pas vraiment, avoué-je un peu honteuse.

Il rit devant mon air désolé.

— Pas grave ! On va te les apprendre. Allez viens !

Il se rapproche du guitariste qui n'a ni bougé, ni relevé la tête vers nous. Je le suis sans vraiment le vouloir. Mon regard se perd sur les instruments restant.

— On n'attend pas Gaspard et Paul ? m'informé-je avant de commencer.

— Faudrait aller les chercher, intervient Léo sans lever les yeux de sa partition. Ces deux abrutis sont incapables de se réveiller tout seuls. Surtout quand ils sont torchés.

Jules acquiesce à la remarque de son ami mais ne bouge pas. Au contraire, il se dirige vers une autre guitare et commence à gratter.

Léo se tourne vers moi avec un sourire mielleux. *Ça, c'est bizarre !*

— Tu peux y aller Camille, s'il te plaît ?

Je suis à deux doigts de sursauter en l'entendant m'appeler par mon prénom pour la première fois. Sa voix est une caresse sur chaque lettre. Il a utilisé un ton doux, avec une politesse que je n'aurais pu imaginer chez lui. Le bon dosage pour me rendre soupçonneuse. Il est encore plus gentil que dans la cuisine. J'ai l'impression qu'il le fait exprès. Mais je ne peux pas vraiment le lui faire remarquer. Qui sait quelles conséquences cela engendrerait ?

Derrière lui, Jules a arrêté de jouer de sa guitare et le regarde, légèrement contrarié. Légèrement déboussolé aussi. Je tique d'autant plus. Ça ne sent pas bon. Encore une fois, je suis obligée de relativiser : soit il n'a pas l'habitude d'entendre de telles politesses dans la bouche de son guitariste et est agréablement surpris, soit il est comme moi et flaire le piège.

— D'habitude, c'est moi qui y vais, reprend Léo, mais ça a plutôt tendance à me taper sur les nerfs et à me rendre très irritable, finit-il avec un demi-sourire.

Il est doué. Cet argument associé à son expression innocente ont raison de moi. Après tout, qu'est-ce que je risque à aller chercher les deux derniers musiciens ?

— Où sont leurs chambres ? demandé-je de bonne volonté.

Me voilà à escalader l'escalier opposé au mien. À monter ses marches identiques aux autres. La configuration est la même de chaque côté. Je me retrouve face à trois portes : la salle de bain entourée des deux autres chambres. À la suite de mon arrivée, Paul et Gaspard ont décidé de partager la même pièce. D'après Léo, ils sont assez proches pour ça. Je n'ai pas aimé le sourire sadique qui a accompagné ces propos. Cela a fait ressurgir toute ma méfiance et j'ai hésité de nouveau avant de hausser les épaules et de venir jusqu'ici.

Je me demande encore ce qu'il cache, alors que ma main commence à cogner trois coups sur leur porte. De l'autre côté, il n'y a aucun bruit et je patiente cinq bonnes minutes avant de cogner de nouveau.

Toujours aucune réponse.

J'hésite. *Est-ce que je me permets de pousser leur porte ou non ?*

Et si je les trouvais dans une position compromettante ?

Après tout, je ne crois pas avoir jamais rencontré plus dragueurs que ces deux-là. S'il y a une chose dont je me rappelle de la veille, c'est bien celle-là. Chaque fois que l'un d'eux venait discuter ou m'apporter un verre, c'était toujours avec une fille différente. Et vu leurs lèvres gonflées et leurs cheveux plus tout à fait en place, je n'ai eu aucun doute quant à leurs activités.

Après dix minutes à taper du pied derrière une porte désespérément close, je décide de l'ouvrir et de ne passer qu'un œil. *C'est bien suffisant un œil !*

— Les gars ? appelé-je, une fois la tête dans l'entrebâillement.

Je plisse les yeux, comme si ça pouvait m'éviter de voir des trucs indécents. À croire que je ne les ferme pas suffisamment parce que je tombe sur un spectacle auquel je ne m'étais pas attendue. Du moins que j'avais bien sous-estimé. Le lit est situé au même endroit que le mien, en face de la porte. Il n'y a aucun moyen de passer à côté. Là, étendus au milieu des draps et des coussins, quatre paires de jambes s'entremêlent les unes aux autres. Deux sont recouvertes de poils, les autres parfaitement épilées.

Cela pourrait être plutôt innocent et facile à regarder, si seulement ces mêmes jambes ne bougeaient pas au rythme de leurs frictions et des gémissements qui y répondent. Je reste figée devant ce spectacle. J'ai bien conscience qu'il faut que je me sauve de la chambre, le plus vite possible. Surtout pour effacer ce que je suis en train de voir, mais mon corps ne répond plus. Ce qui est finalement la douche froide, c'est le geste qui provient de l'une des deux filles. Avec un sourire aguicheur, elle fait un signe de la main dans ma direction, m'invitant à les rejoindre.

Ouah ! Je referme la porte devant moi. Bien trop rapidement pour que ça passe inaperçu. J'en ai déjà trop vu ! Là, c'est sûr, mon estomac n'a qu'une seule envie, renvoyer le café ingurgité une heure plus tôt.

Je ne suis pas prude et je ne me choque pas facilement. Margaux m'a déjà raconté des aventures assez torrides avec certains de ses ex. Mais là, je viens de débarquer, dans une colocation où je dois trouver ma place au milieu de quatre mecs – dont un qui me déteste –, et en plus je me prends en pleine face, un lendemain de cuite, un enchevêtrement de corps humains. Nus et transpirants. *Beurk...*

Ça fait beaucoup pour une première matinée ! J'espère que Jules n'est pas un méchant qui s'ignore parce que ça ruinerait ma journée.

Je comprends maintenant le sourire, l'allusion et toute l'attitude faussement encourageante de Léo. *Le connard !* Il savait parfaitement sur quoi j'allais tomber. J'imagine même le sourire de victoire qui a dû se plaquer sur ses lèvres, à la minute où je suis partie bien sagement faire ce qu'il me demandait. *Ce que je peux être naïve, parfois !*

Sa mauvaise blague me ferait presque rire si je n'avais pas cette image obscène qui dansait devant mes pupilles. Et dire qu'ils m'ont certainement entendue ou vue. Je ne vais plus savoir où me mettre.

Je redescends les escaliers à toute allure, consciente de ne plus du tout être discrète. De toute façon, je m'en moque. Si je dois trouver ma place dans cette maison, dans ce groupe, eh bien ce sera celle-là, je ne jouerai pas les offensées, j'accepterai ce qu'ils sont.

Bien entendu, toutes ces bonnes intentions s'envolent à la seconde où je reviens dans la salle de répétition. Parce qu'en voyant Léo, toujours sur son canapé, avec sa guitare, de la façon la plus innocente qui soit, ma colère remonte au galop.

— Déjà de retour ? s'étonne-t-il sans pouvoir cacher la satisfaction de son petit tour.

Je fronce les sourcils. *Qu'est-ce qu'il entend par là ?*

Il a parlé assez fort pour que Jules nous entende et nous épie, attendant la suite.

— Tu croyais peut-être que j'allais les rejoindre.

— L'idée m'a traversé l'esprit, oui.

Il se fout de ma gueule ? Il n'hésite même pas en me disant ça. Son sourire s'agrandit et ce qui sort de sa bouche ressemble au venin d'un serpent :

— Tu m'as l'air d'une fille qui sait s'amuser au réveil. Je me suis dit que tu voudrais peut-être profiter de ceux qui savent réellement le faire dans cette baraque. Jules est un mec sérieux et moi j'ai déjà mes plans cul. Gasp et Paul sont le mieux placés, ils ne sont pas très regardants.

Énervée l'instant d'avant, je suis maintenant horrifiée. Le rictus qui déforme son si beau visage est écœurant. Disparu, l'homme plutôt tranquille et sympa de ce matin. J'ai affaire à son double maléfique. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez lui ?

— Après, si tu préfères baiser de façon plus... traditionnelle, je peux toujours t'accorder un peu de mon temps. Tu dois bien avoir d'autres talents que le chant, finit-il en me reluquant de bas en haut, s'arrêtant un peu plus longuement sur ma poitrine.

Cette fois, je ne peux pas laisser passer ça. La frustration me gagnant devant tant de cruauté, je laisse mon corps se rebeller et le gifle. Je n'y mets pas toutes mes forces. Mon bras ne part pas vraiment. Hésitante. Craintive des représailles. Un homme comme lui ne tendra pas l'autre joue.

Il me le confirme très vite en se relevant de son siège. Me toisant de toute sa hauteur. Les yeux mauvais. Il me paralyse. Me donnant l'impression de n'être qu'une mouche qu'il pourrait écraser de son talon. Je fais un pas en arrière, mais sa main s'agrippe autour de mon poignet et m'empêche de fuir.

Je connaissais déjà sa poigne. Pourtant, cela n'a rien à voir. L'intention n'est pas la même. Là, il serre encore plus. Enivré de sa colère.

— Ne refais jamais ça ! tonne-t-il au-dessus de moi.

J'essaie de défaire mon bras, mais il est trop fort pour moi. Ce qui me sauve encore une fois, c'est la présence de Jules qui ne manque pas notre échange.

— Léo ! appelle-t-il pour le calmer.

Mon poignet est toujours prisonnier. Tout mon corps est en tension, tirant en arrière pour échapper à cette main qui commence à me faire mal. Mais Léo ne lâche toujours pas. Ses yeux ne me lâchent toujours pas.

Derrière sa fureur, j’entrevois une autre lueur. Comme une douleur dissimulée. Le découvrir stoppe net ma tentative de m’échapper. Je retourne dans ses yeux et l’observe. Je ne sais pas contre quoi il se bat, mais ce n’est pas moi.

— Léo ! insiste Jules la voix paniquée.

Soit il a peur de me voir souffrir, soit il craint de ne pas récupérer son guitariste, qui semble perdu. Ce dernier est toujours furieux, mais ses yeux paraissent vides. Comme s’il avait replongé dans un souvenir douloureux.

Jules finit par toucher le bras de Léo qui revient à lui immédiatement. Avec un dernier coup d’œil furieux, il desserre son emprise sur moi et s’éloigne dans le canapé sans un mot ni un regard. Puis il s’y assoit, les coudes sur les genoux, et laisse tomber son visage entre ses mains.

Je donnerais beaucoup de choses pour savoir ce qu’il s’est passé dans sa tête. Je ne l’excuse pas, loin de là, mais sa souffrance est palpable. Me donnant l’envie de la déterrer et de la soigner. Même si ce n’est pas mon rôle.

Jules, qui n’a pas cessé d’observer son guitariste, se tourne alors vers moi. Tout penaud.

— Tu devrais aller te reposer. On répétera demain.

J’acquiesce d’un mouvement, trop chamboulée pour pouvoir articuler le moindre mot. En me massant le poignet, je reporte de nouveau mon attention vers Léo qui n’a pas bougé. Je suis en train de me diriger vers la sortie, quand Jules complète avec sollicitude :

— Si tu préfères rester dans ta chambre ce soir, dis-le-moi. Je t’apporterai un truc à manger.

Je le remercie d’un nouveau signe de tête puis disparaîs derrière la porte.

CHAPITRE 15

LÉO

Vingt ans plus tôt.

Maman crie après papa. Ils sont dans leur chambre. Papa vient de rentrer de son travail et ils se disputent déjà.

— Tu ne m'aides pas. Je les élève seule. Tu sais ce que c'est de s'occuper de trois gosses, Martin ? Non. Tu es toujours au boulot ou au sport. Tu ne t'occupes plus de nous. De moi. Je n'en peux plus.

— Calme-toi ! Les enfants t'entendent crier. Tu crois que c'est bon pour eux ?

— Et moi ? Qu'est-ce qui est bon pour moi ?

Pendant que maman et papa crient, je joue avec mes petites sœurs au duplo. Elles sont trop petites pour les Lego. Maman dit que Julia pourrait les avaler. Elle a que un an. C'est encore un bébé. Alors je joue pas au Lego. Je joue au duplo. Comme ça, je suis pas tout seul. J'aurais bien aimé avoir un petit frère. Mais maman répond que « c'est comme ça, et pas autrement ».

Mes sœurs ressemblent à ma maman. Elles sont aussi jolies, mais pas tristes comme elle. Ma maman est toujours triste, maintenant.

Papa et maman ont fini de crier. Elle sort de la chambre. Je lui fais un sourire. Mais elle ne me regarde pas.

Maman, elle pleure tout le temps. Quand je cours avec mes petites sœurs dans la maison, elle est assise à la table, elle regarde dehors. Elle ne me regarde pas. Mais moi, si. Et elle pleure. En silence. Pour pas qu'on l'entende. Mais moi, je l'entends. Toujours.

Pourquoi elle pleure tout le temps, maman ? « Je ne vais pas y arriver. Je ne vais pas y arriver. » Pourquoi elle répète tout le temps ça, maman ?

Papa rentre dans la pièce. Il regarde maman. Mais elle non. Maman ne regarde plus personne. Il me voit. Ses yeux sont méchants. Pourquoi ses yeux sont méchants ?

— Léo !

Sa voix aussi est méchante. J'ai pas été méchant, moi. Il vient vers moi et attrape mon bras. Il me fait mal quand il serre.

— Tu vas te tenir tranquille, maintenant. Ta mère est fatiguée, et tu ne fais rien pour l'aider. Tu es le plus grand. Tu dois l'aider.

— Je mets la table, papa.

— Occupe-toi de tes sœurs !

— Mais c'est ce que je fais, papa.

Ma tête part sur le côté. J'ai mal à la joue. Est-ce c'est capable de brûler, une joue ? Est-ce que papa me l'a arrachée ? Ça me pique, très fort. Même en essuyant, ça me pique.

— Tu ne réponds pas ! Tu fais ce que je te dis ! hurle-t-il tout à coup.

J'ai très mal. Ça me donne envie de pleurer. Mais maman pleure déjà. Et mes petites sœurs me regardent. Julia me fait un petit sourire. Alors je ne pleure pas. Je lui souris.

— D'accord, papa.

Comme ça papa sera gentil. Et peut-être que maman arrêtera de pleurer.

** **

Une simple gifle et le souvenir me revient. J'ai beau me tenir la tête entre les mains et serrer mes cheveux à m'en faire mal, il ne veut pas disparaître, créant, comme mes cauchemars, un besoin malsain. Celui d'ingérer des trucs illégaux. Me persuadant qu'il n'y a que cette solution qui me fera oublier.

Depuis que je ne prends plus rien, mes souffrances s'insinuent en moi bien trop vite, bien trop loin. Tel un serpent rampant, ondulant sous ma peau jusqu'à mon cerveau, diffusant son venin. Ce qui me retourne les boyaux à chaque moment rêvé ou rappelé.

J'aimerais tant me défaire de ma promesse. Dévoiler à Jules le mal-être qui est en train de me noyer et qui me donne envie de tout laisser tomber. Jusqu'à ce qu'un jour je me laisse voguer sur cette mer que je connais par cœur. Où tout est plus beau.

Les émotions remontent en moi. Sans que je ne puisse rien faire pour les arrêter. Si la souffrance est devenue mon lot quotidien aujourd'hui, du haut de mes neuf ans, cette claque n'était qu'un début. Après, tout a été bien pire.

Je n'étais qu'un enfant, ne comprenant pas tous les drames qui se jouaient sous mes yeux. J'ai accepté le premier coup de mon père et sa colère, parce que je l'aimais. Parce que s'il me grondait, c'était qu'il y avait une raison. Puis j'ai accepté le silence de ma mère, parce que je l'aimais. Parce que si elle se taisait, c'est que mon père avait raison. Qui aurait pu me prévenir que tout allait changer ? Que ma vie de petit garçon venait de brusquement s'arrêter ?

Nous étions heureux. Nous étions une famille normale. Mes parents s'aimaient, ils se souriaient, nous câlinaient. Jamais ils n'avaient levé la main sur nous, préférant les explications aux coups. Puis ma deuxième petite sœur est née et ma mère a plongé dans une tristesse qui ne pouvait s'expliquer à un enfant.

Ce jour-là, mon père a commencé à me frapper. Parce qu'il fallait bien le faire. Voilà tout que je me disais. Parce qu'il devait y avoir une raison à cela. Une raison que je ne comprenais pas. J'étais trop petit. Pourtant, j'étais assez grand pour accepter ce qu'il m'infligeait, pour lui prouver que je les aimais. Pour que ma mère arrête de pleurer. Parce que si elle pleurait, c'était peut-être parce que je ne l'aimais pas assez.

Aujourd'hui, je sais pourquoi il a agi de cette façon. Aujourd'hui, je sais pourquoi elle a fait ça. Et je les déteste. Je les hais du plus profond de mon être. Mais surtout, je la méprise, elle, parce que c'est elle le début de tous nos malheurs. J'aurais pu continuer à accepter les coups de mon père, si seulement elle était restée.

Pour elle, ça a été facile. Elle n'a pas eu à gérer. Mais nous ? ses trois enfants ? Qui a pensé à nous ? à nos traumatismes ? Personne. Plus personne après qu'elle ait fait ça.

Alors oui. Je la hais de sa faiblesse. Je la hais de son mensonge. Je la hais de son égoïsme. Elle fut le premier coup de poignard dans mon cœur. Elle fut le plus profond de tous. Celui qui m'a fait passer de petit garçon à homme. À seulement neuf ans.

Tout est si vif dans mon esprit, dans mon cœur qui ne s'arrête plus de tambouriner. Je revois les cris inexplicables de mon père, sa main dans ma figure qui s'est transformée en poing quelques années plus tard. Je revis cette première violence comme si elle était survenue la veille.

Bien sûr que j'ai eu mal, bien sûr que j'ai eu envie de pleurer. Mais mon petit corps a été plus fort. Mon cerveau a carburé pour mettre mon tout premier masque sur mon visage. Celui qui protégerait mes sœurs de la vérité.

Comment une simple gifle, aujourd'hui, peut-elle me mettre dans un état pareil ? Me renvoyer près de vingt ans en arrière, lorsque je n'étais qu'un être sans défense ?

La vérité, c'est que je l'ai cherchée. Parce que je m'avoue enfin que Camille me chamboule, qu'elle envoie valser tous mes repères, qu'elle me fait revivre des moments oubliés, rien que par sa présence. Je suis mis à terre, totalement retourné, en panique chaque fois que ses yeux ou son parfum entrent dans mon périmètre. Elle remue des sentiments dans mon ventre, dans mon cœur, des sentiments que je ne connais plus, que j'ai mis sous clé pour ne surtout plus souffrir. Parce que la souffrance, je connais. Ma mère n'a été que la première.

Je suffoque chaque jour davantage. J'ai perdu mes parents. J'ai perdu mes sœurs. Je me suis perdu. Et j'ai cette impression si profondément enfouie, cachée, mais qui escalade petit à petit mes murailles, que je réapprends ce que

respirer signifie. Et cela, depuis que j'ai croisé son regard bleu océan, que j'ai écouté sa voix, ce doux son cassé qui a caressé mon âme et apaisé certaines de mes peines.

— Léo ?

Jules m'appelle. J'ai encore besoin d'une minute. Je suis traversé par des émotions si fortes que j'en suis perturbé constamment depuis notre rencontre. Cette fille est capable, dans un même moment, de me faire penser à toutes mes expériences foireuses, et ensuite, de tout effacer ; de me donner une sensation profonde de guérison puis de me rappeler mes peurs les plus primaires. Pourtant, je ne connais rien d'elle, excepté ce qu'elle a bien voulu nous raconter. Nous nous sommes même engueulés, la plupart du temps. Je l'ai engueulée, repoussée, presque torturée.

J'ai été un tel connard. Mais c'est dans mon intérêt. Je suis obligé. Je dois me protéger. Je ne veux plus souffrir. Je ne veux plus aimer pour détester. Je suis encore bien loin de ce sentiment, mais si je relâche mon attention, qui sait ce qu'il pourrait m'arriver ?

Je relève la tête vers Jules qui attend toujours une réaction de ma part.

— C'est quoi ces conneries ? s'indigne-t-il en croisant les bras sur sa poitrine. T'as fait exprès de l'envoyer chez Paul et Gaspard ? Tu savais qu'ils n'étaient pas seuls ?

— Ils ne le sont jamais.

Je hausse les épaules.

— Vu ce qu'elle a fait hier soir... continué-je. Elle a plutôt l'air d'une fille ouverte.

Hier soir...

Je ne me rappelle pas d'une seule fois où j'ai observé, reluqué, analysé une fille à ce point. Camille a dansé quasi toute la nuit, seule ou avec ce mec, Jérémy, l'un des amis les plus proches de Gaspard. Je n'ai pas pu me retenir. Il fallait que mes yeux la cherchent. À l'instar de toutes les fois précédentes. Je ne luttai plus, de toute façon. J'étais perdant. Face à elle, tous mes moyens s'évaporent, emportant ma raison avec eux. Je n'agis que par instinct. Celui du

désir quand elle est loin de moi. Celui de conservation pour l'éloigner quand elle est trop près.

Ce dernier est revenu au galop ce matin, quand j'ai découvert ce qu'elle avait fait. Avec ce type que j'ai toujours toléré, dans notre cercle, sans chercher à le connaître.

Putain, mais qu'est-ce qu'il faisait dans son lit ? Quand je les imagine dans la même position que celle que j'ai prise avec Marjorie, je sens une fureur incontrôlable me tordre de l'intérieur. Une fureur sur laquelle je refuse de mettre un nom.

Au moment où ce gars est entré dans la cuisine, où il a posé les yeux sur elle, une solution s'est imposée à moi, comme un instinct de survie : la fuite. Il fallait que je parte, que je retrouve un peu de cet air qu'elle s'amuse à me prendre ou à me donner. Sa seule présence est un flot interminable d'émotions contraires qui m'empêchent de me poser, de réfléchir. La voir s'abandonner à un autre, si facilement, me fracasse un peu plus. Et ça ne devrait pas, putain ! Je ne devrais pas vouloir casser la gueule de ce mec. Et elle... Je n'ose pas y penser. Les visions d'elle entre mes draps sont trop tentantes.

— Tu racontes vraiment n'importe quoi.

La voix de Jules me tire de mes pensées.

— Alors, c'est pour ça ? C'est parce qu'un mec a dormi dans son lit que tu agis comme un tel connard ?

— Je n'aime pas les filles faciles, craché-je lorsque des images non désirées se glissent dans mes yeux.

— Tu plaisantes ? C'est ce que tu te tapes tout le temps.

— Mais je ne les côtoie pas.

— Putain. C'est vraiment une réponse à la con, ça !

Il est très énervé. Je l'ai rarement vu dans cet état. C'est assez marrant, d'ailleurs, j'aurais dû le pousser à bout plus tôt.

— Faut que t'arrêtes de jouer les durs avec elle. Sinon elle va finir par se barrer.

Je retiens difficilement le sourire sur mes lèvres, comme lui le fait avec sa respiration face à mon air satisfait. Enfin, il comprend mes intentions. Je me

demandais s'il n'était pas devenu aveugle devant mon manège. Il devait bien se douter, vu mon peu d'enclin à la recevoir chez nous, que je ferais tout pour qu'elle ne reste pas.

— Tu le fais exprès ? s'étrangle-t-il en découvrant la vérité. Mais t'es pas croyable !

— C'est une femme, rétorqué-je comme si cela pouvait tout justifier. Une putain de bonne femme que tu m'as mise dans les pattes. Tu croyais que j'allais réagir comment ? Je ne veux pas d'elle. Elle est comme toutes les autres.

— Arrête ça tout de suite ! m'ordonne-t-il en pointant son doigt dans ma direction. Tu te trompes si tu crois que je n'ai pas vu ce que tu t'efforces de me cacher. Si tu crois que je n'ai pas vu comment tu la regardes. Tu peux me mentir et me dire que c'est parce qu'elle est comme toutes les autres, mais c'est faux. C'est justement parce qu'elle ne l'est pas que tu es effrayé. Elle ne t'a donné aucune raison de douter d'elle. Alors arrête avec ta méfiance. Apprends à la connaître avant de la juger.

— Elle a sauté sur le premier mec venu. Je ne vois pas comment elle peut être différente des autres.

— Elle n'a pas couché avec Jérémy. Elle en était incapable.

— Comment tu peux le savoir ? Tu les as espionnés, peut-être ?

— Non, mais c'est Gaspard et moi qui sommes allés la mettre au lit. C'est moi qui lui ai enlevé son pantalon et qui l'ai mis à laver parce qu'il était recouvert de vomi. C'est moi qui me suis assuré que tout allait bien pour elle alors qu'elle dormait comme une masse. Jérémy était bourré. S'il s'est retrouvé là, c'est sûrement parce que Gaspard le laisse dormir dans sa chambre à chaque soirée.

Je ne réponds rien, trop stupéfait par ce qu'il me révèle, trop consterné par mon comportement. Ce matin, j'ai vu rouge et j'ai décidé d'agir pour atténuer cette sensation d'étouffement et voilà que j'apprends que je me suis monté la tête tout seul. *Putain ! Quel connard !*

— Maintenant que tu connais la vérité, est-ce que tu peux arrêter d'agir comme un parfait imbécile avec cette fille ? Elle ne t'a rien fait. Elle n'est pas responsable de tous tes malheurs. Elle ne les connaît même pas. Et je la trouve

bien patiente avec toi. Je commence à croire que nous avons trouvé une perle. Et toi, tu ne fais que la repousser, que l'écraser sous ton mépris !

J'aurais tellement souhaité que mon enfoiré de père me gronde comme lui le fait, plutôt que de me frapper sans rien m'expliquer.

— Je ne peux pas, murmuré-je, et je reprends ma tête entre mes doigts.

— Tu ne peux pas quoi ? insiste-t-il.

Comment lui expliquer alors que je ne comprends pas moi-même ? Alors je ne lui réponds pas. Les yeux toujours baissés sur le sol. Je ne dois pas donner l'image d'un mec très sûr de lui.

— Il t'arrive quoi ?

Tellement de choses que je ne saurais pas par quoi commencer.

— Hier, tu passes toute la journée dans ton bureau, reprend-il. Tout seul. Après, tu fuis comme si tu avais la peste au cul, et finalement, tu rentres et tu te tapes Marjo direct alors que je sais que t'en peux plus. C'est quoi, le problème, Léo ? le vrai ?

Je soupire.

— Je...

— Putain les gars ! Il s'est passé un truc merdique ! lance une voix essoufflée.

Comment dit-on déjà ? Sauvé par le gong ? Jules fronce les sourcils et se retourne vers Paul et Gaspard qui viennent de rentrer.

— Mila nous a dit qu'une fille est entrée dans notre chambre ! raconte Gaspard à toute allure. Rassurez-nous ! Dites-nous que c'est pas Camille.

— Bien sûr que si, connard, vocifère notre leader dans sa direction. Tu crois qu'il y a combien de filles, ici ?

— Il n'en sait rien, chuchoté-je pour moi-même, les épaules affaissées. Il réfléchit pas avec son cerveau.

— Merde ! Elle est pas tombée au meilleur moment.

Gaspard se gratte la tête, gêné.

— Vous pouviez pas vous retenir de baiser ? les réprimande Jules d'une voix forte. Ou au moins éviter vos plans tordus ? On n'est plus entre mecs, là.

Sérieusement ? Il s'attend à ce qu'ils lui répondent ?

— Comment on pouvait savoir qu'elle viendrait nous chercher ? répond Gaspard, penaud. D'habitude, c'est Léo qui vient.

— Oui, bah ce matin, il a jugé bon d'envoyer notre nouvelle colocataire, ironise le chanteur. Pour qu'elle rentre bien dans le bain. Et ce après seulement une journée.

Il se tourne vers moi.

— Hein Léo ? C'était ça l'idée ?

— Au moins elle ne se fera pas d'illusions sur nous, marmonné-je malgré moi.

— T'es con, Léo ! Pourquoi t'as fait ça ? s'insurge Gaspard. Elle vient d'arriver. On aurait pu la préparer.

Mais bordel... Même quand elle n'est pas là et que je peux essayer de pas penser à elle et de respirer, il faut qu'ils m'en parlent. Elle fait vraiment chier, cette fille.

— Ah ouais, et comment ? me moqué-je durement, en le fusillant des yeux. Autour d'un thé ? Tu lui aurais balancé que t'es qu'un queutard qui sait pas faire autrement qu'en partouze ?

Ils me regardent tous les trois, sans rien dire, totalement absorbés par mes mots et ma colère.

Je me suis relevé parce qu'il y en a marre de jouer les mecs fragiles. Et malheureusement, au fond, c'est ce que je suis.

Devant leur silence, je reprends :

— Vous savez quoi ? J'en ai marre de vos conneries. Je commence à me dire que vous n'en avez plus rien à foutre du groupe. Vous passez votre temps à baiser ou à y penser plutôt que de venir répéter. Et moi je suis en train de péter un câble pour garder la tête froide. Pour ne pas avoir envie de prendre des trucs qui me permettraient de dormir, juste une nuit. Tout ça avec pour seul but de rester dans ce putain de groupe qui compte plus pour moi que tous les rails de merde.

— Léo ! appelle Paul d'un ton fautif.

— Non ! le stoppé-je en haussant le ton. Y a pas de Léo qui tienne ! Ça fait six ans que je dois supporter vos conneries, cinq ans que vous me faites chier

pour virer vos pouffiasses. C'est fini. Ne comptez plus sur moi. Démerdez-vous ! Grandissez ! Et surtout, arrêtez de me faire chier avec votre morale à deux balles !

Je suis à fleur de peau. Ça ne va vraiment pas. Jules s'en rend forcément compte. C'est de pire en pire. Je fais connerie sur connerie, je leur balance des mots durs alors qu'ils ont été les seuls présents dans les pires moments. Ce sont eux qui m'ont sauvé.

Me foutre Camille devant les yeux n'arrange rien. Bien au contraire. Dans l'immédiat, je n'ai qu'une seule envie, celle de me précipiter dans sa chambre, de la déshabiller et de caresser son corps pendant des heures, lové contre elle.

Putain ! J'ai besoin de dormir. Ça devient vital.

— Je vais écrire, lancé-je comme seule explication à ma fuite.

Je les contourne et me rends à grands pas vers la sortie. Là où je ne verrai plus leurs mines inquiètes.

— Léo ! appelle Jules derrière moi.

Je me retourne pour le voir en face en sachant très bien ce qu'il va ajouter :

— On reprendra cette conversation.

Je n'acquiesce pas, il n'en a pas besoin. Il aura ce qu'il veut. Il l'obtient toujours. Je referme la porte derrière moi sans un regard de plus.

Contrairement à ce que je leur ai dit, je ne parviens même pas jusqu'à ma pièce. Je n'en ai ni la force, ni l'envie. En arrivant dans le salon, voyant que plus personne n'occupe les lieux, je me laisse choir dans le canapé et ferme les yeux.

*

* *

C'est un bruit de porte qui me réveille, je ne sais pas combien de temps après. Un quart d'heure, peut-être vingt minutes. Mes siestes ne durent pas plus longtemps. À coup sûr un instinct de survie de mon propre corps. Sombrier davantage est synonyme de cauchemars.

Je me relève du canapé et observe Camille descendre les escaliers, une veste en cuir et un sac à la main. Elle sursaute quand elle arrive en bas des marches. Elle vient tout juste de me repérer.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-elle la main sur le cœur.

— Je suis chez moi, laissé-je échapper, d'un ton qui ne laisse pas place au débat.

La véritable raison ne la regarde pas.

— Tu vas quelque part ? m'enquiers-je en détaillant sa tenue.

Elle a revêtu un éternel pantalon en jean, des bottes, et en haut, un débardeur vapoureux. Le tissu est si léger que je pourrais voir la peau de son ventre. Je l'imagine blanche, soyeuse et tendre, me procurant une furieuse envie de la goûter. Je suis obligé de secouer un coup ma tête pour reprendre mes esprits et détourner le regard.

— Je ne crois pas que ça te regarde.

Je retiens difficilement un sourire. N'est-ce pas exactement ce que je viens de penser à son sujet ?

— Mais oui, ajoute-t-elle après un temps, comme agacée par sa propre faiblesse.

S'en veut-elle de m'avoir répondu alors qu'elle vient d'affirmer le contraire ? Cette fois, j'esquisse un vrai sourire qu'elle ne voit pas. Elle marmonne un truc inintelligible sans plus me regarder, avant de se rapprocher de la sortie.

— Attends !

Mais bordel, qu'est-ce que je fous ? Camille s'arrête, la main sur la poignée. Son regard est insondable quand il se pose sur moi. Qu'est-ce que je dis, maintenant ?

— Je suis désolé.

Putain, mais d'où ça sort, ça ? Ce n'était pas du tout prévu. Je n'ai vraiment plus aucune emprise sur mon propre corps. Le besoin de m'excuser a été soudain et plus fort que toute autre chose.

— Tu es vraiment en train de t'excuser ? Ou est-ce que tu as mis de l'alcool dans mon café et que je suis toujours saoulé ?

— Jules m'a demandé de le faire.

Ce qui est totalement faux, mais il n'est pas nécessaire qu'elle le sache. Je me sens déjà mieux. J'ai pu lui dire ce que je voulais sans perdre la face.

— Donc tu fais tout ce que ton leader te demande comme un gentil toutou ?

Tu vas voir ce qu'il va te faire, le gentil toutou...

Si je pouvais lui grogner dessus, je n'hésiterais pas.

Cette fille est pas croyable. Et frustrante. Vraiment très frustrante. C'est quoi son problème ? Je suis en train de m'excuser, non ? Peu de personnes peuvent se vanter d'une telle chose.

— Merci, mais j'ai pas besoin de tes excuses. Tu peux te les carrer où je pense.

— Mais putain ! C'est parce que t'es une femme que t'es chiante, ou c'est juste la période du mois ?

Cette fois je me lève et commence à faire les cent pas. Les mains plongées dans mes cheveux. Je suis à bout. Ce n'est pas possible de déclencher un tel remue-ménage à l'intérieur de quelqu'un. Au fond de moi, c'est à la fois un boucan sans fin et une plénitude divine. Comme si nous engueuler me procurait l'envie de vivre enfin. C'est épuisant. Je ne suis pas prêt pour ça. Ça va être comme ça tous les jours ? Parce qu'à ce rythme, je ne tiendrai jamais.

— Je t'emmerde, crie-t-elle avant d'ouvrir la porte et de se précipiter à l'extérieur.

Je n'hésite qu'une fraction de seconde avant de m'élancer derrière elle. La sensation est trop bonne, enivrante. La voir en colère est une pure extase, une explosion d'adrénaline dans mon corps, bien meilleure que toutes les drogues.

Elle rentre dans le garage lorsque j'arrive à la rattraper.

— Qu'est-ce que tu veux encore ? lâche-t-elle sans se retourner, continuant de marcher à toute allure vers sa bécane que je repère facilement parmi mes beautés. Me traiter de traînée de vive voix ? Vas-y, je sens que ça te brûle la langue.

— J'ai jamais voulu te traiter de traînée...

Elle s'arrête net et se retourne vers moi. Je manque de lui rentrer dedans.

— Mon cul, oui ! profère-t-elle en me poussant. Et c'est quoi ton numéro de tout à l'heure ? Attends, qu'est-ce que tu m'as dit ? fait-elle en réfléchissant. Ah oui ! Que j'étais une fille qui savait s'amuser et que je pourrais aisément passer dans le lit de Paul, Gaspard ou le tien. Peut-être même les trois en même temps. T'es vraiment un sale connard !

— Tu as raison, soufflé-je, plus touché par sa tirade que je ne veux bien me l'avouer.

Ça a l'air de la calmer. Elle fait un pas en arrière et me jauge, les yeux plissés. Elle doit se dire que je mens. Mon attitude n'est pas facile à suivre.

— J'ai été un gros naze, concédé-je sans détourner les yeux avant de baisser la tête pour continuer. Excuse-moi !

— Tu le penses vraiment ?

Je hoche le menton. Je n'ai pas le courage de faire autrement.

Son sourire en coin est la première chose que je remarque en relevant la tête. Je fronce les sourcils et maugrée :

— T'es contente ?

— Plutôt, oui, me nargue-t-elle toute ravie et joueuse tout à coup.

Bordel. Ce sourire... Elle va me tuer.

— Tu as fini ? Je peux y aller ?

J'acquiesce et l'accompagne jusqu'à sa Yamaha. Elle a laissé son casque sur une des étagères montées sur les murs, elle l'attrape donc et le pose sur son assise. Je ne la quitte pas des yeux. J'en suis incapable.

Au moment où elle enfile sa veste, son débardeur glisse sur sa peau, se relève et me révèle l'ébauche d'une encre noire sur son flanc droit. Je ne réussis pas à voir ce qu'il représente, mais le tatouage démarre sous sa ceinture et remonte au-dessus de ses côtes. Jusqu'où ? Je n'ai aucun moyen de vérifier. Je n'ai jamais été un grand fan des tatouages, je ne crois pas aux choses immuables. Toutefois, découvrir le dessin ancré sur elle de façon indélébile me procure des frissons dans le bas du corps. Si seulement je pouvais le retracer de mes doigts, savoir ce qu'il incarne...

La veste en cuir retombe dessus et la vision s'évapore aussi vite qu'elle m'est apparue. Je n'y fais pas allusion. J'ai bien l'intention de prendre mon temps pour tout connaître d'elle.

Je pourrais me biffer pour avoir de telles pensées. Je me convaincs que la connaître sera le meilleur moyen de me protéger d'elle.

Camille enfourche sa moto et l'allume. Son regard se porte sur moi et elle fronce les sourcils. Elle hésite un instant, sa bouche s'ouvre et se referme.

— Quoi ? demandé-je quand son petit jeu me fatigue, ce qui arrive très vite.

— Un truc m'intrigue : ta gentillesse ce matin...

— Des conneries, l'interrompé-je sans douceur. Je ne suis pas quelqu'un de gentil.

— Pourquoi ?

— T'es sérieuse ?

Je passe une main nerveuse dans ma nuque.

— Tu me poses vraiment cette question ?

— Oui, affirme-t-elle avec un hochement de tête appuyé. Je veux savoir pourquoi tu as décrété que tu ne pouvais pas être gentil.

— Parce que le monde n'est pas gentil avec moi.

— Quoi ?

Merde ! Voilà que je pense à voix haute, maintenant. Je suis vraiment atteint.

— Laisse tomber. C'est mon caractère, ok ? Tu as bien vu ce que ça donne ! Alors tu dois faire avec. Je suis loin d'être quelqu'un de mignon. Et je ne changerai pas. Surtout pas pour une fille.

— Ta copine serait ravie d'entendre ça, dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Ma copine ? Quelle copine ?

— La blonde qui traîne avec toi, dit-elle comme si c'était une évidence.

Est-ce une façon détournée de savoir si j'ai quelqu'un dans ma vie ? Je donnerais cher pour que ce soit le cas.

— Ce n'est pas ma copine.

— Oh ! s'étonne-t-elle en haussant les sourcils. Ok.

Quoi, c'est tout ? Elle n'en demande pas plus ? Étrangement, ça ne me plaît pas. Je désire qu'elle me questionne encore, qu'elle me montre que, quelque part, elle est jalouse.

— Tu rentres quand ? questionné-je pour détourner mon esprit de ma contrariété.

— Tu rêves si tu crois que je vais te répondre, ricane-t-elle. Il n'est pas précisé dans mon contrat que j'ai des comptes à te rendre.

— On répète demain, justifié-je pour dissimuler mon trouble.

En plus de son sourire, ses moqueries m'enchantent.

— Je serai là, affirme-t-elle en enfonçant le casque sur sa tête.

Elle ne me laisse pas la possibilité de l'arrêter, alors je capitule.

Le moteur de sa moto ronronne dans le silence de mon hangar. La voir chevaucher ainsi sa monture réveille mon désir et me pousse à la retenir encore un peu. Je n'en fais pourtant rien. À l'inverse, je m'écarte et la laisse sortir de sa place, lentement, les deux pieds au sol. Enfin, elle donne un coup d'accélérateur, me dépasse et s'éloigne derrière les arbres.

Je reste là, à fixer le point où elle a disparu. Pendant trop longtemps pour que ce soit innocent. Je me sens bizarrement vide. J'aurais aimé faire ce tour à moto avec elle. Et par-dessus tout, savoir où elle va. Rejoint-elle son mec ? Cette question devient familière et obsédante.

Mon portable vibre dans ma poche mais je n'y prête pas attention. Probablement Marjorie qui veut remettre le couvert. Elle fait toujours ça quand elle a eu ce qu'elle veut. Elle essaie de me garder sous contrôle. Elle rêve si elle croit pouvoir y arriver.

Je reviens dans la maison au prix d'un effort tangible. J'ai dû m'armer de toute ma volonté pour me détacher de ma contemplation et de tous ses émois. Je referme la porte d'entrée au moment où Jules me saute dessus.

— Léo ! On te cherchait !

Gasp et Paul se tiennent derrière lui.

Quoi encore ? Ils ne m'ont pas suffisamment fait chier, tout à l'heure ? Il faut qu'ils recommencent alors que je viens de vivre un échange agréable, si rare, avec Camille. Laissez-moi en paix une minute, les mecs !

— Tu sais où est Camille ? Elle n'est pas dans sa chambre, déclare-t-il l'air paniqué.

— Elle est partie, mais je ne sais pas où, lâché-je en fronçant les sourcils sans comprendre. Pourquoi ?

Il me tend son téléphone branché sur les réseaux sociaux. Putain. Une photo de Camille fait le buzz sur Internet.

— Y a un journaliste qui devait être dans le coin, hier, quand je l'ai aidée à déménager.

La photo est floue mais Jules est reconnaissable. Camille aussi. Il est en train de lui sourire alors qu'elle enfourche sa moto. Et il y a un gros titre : « Jules n'est plus un cœur à prendre. Sa petite amie révélée ». Les commentaires au-dessous de l'article sont ignobles. Les groupies sont vraiment les pires de toutes.

Je réalise soudain que je l'ai laissée partir. Sans escorte. Sans aucune idée de l'endroit où elle fonce. Je viens de la jeter dans la fosse aux lions, comme je l'avais prédit. Je devrais me réjouir, car cela influencera certainement sa décision de quitter le groupe avant même d'avoir commencé à y travailler. Or, je n'y arrive pas. Et si un autre connard de journaliste la suit en ce moment ? Et si, dans un mouvement de panique, elle avait un accident ?

Toutes les possibilités me glacent d'effroi. Je n'ai pas d'autre solution : il faut que j'aille la chercher.

CHAPITRE 16

CAMILLE

Je ne respecte pas du tout la limitation. Comme d'habitude, je suis au moins 40 km/h au-dessus. Mais je m'en moque. Je pourrais aller plus vite encore. La présence des voitures est loin de me freiner. C'est même devenu un jeu dangereux qui écarte mon envie de suffoquer.

L'adrénaline provoquée par ma moto a ce pouvoir sur moi, elle surpasse tout autre sentiment, écrase la souffrance ou augmente l'euphorie. Aujourd'hui, c'est la deuxième option. Les sentiments douloureux ou les souvenirs que j'aimerais ne pas me rappeler n'existent plus en cet instant divin. Je suis étrangement détendue.

Un timide sourire s'étire sur mes lèvres depuis mon départ de la résidence. Qui aurait cru que Léo puisse se montrer hésitant et un brin nerveux ? Lui qui a toujours l'air si sûr de lui, s'efforçant d'être froid, distant et de temps en temps cinglant, je n'aurais pas imaginé qu'il me suive dans ce garage pour me présenter ses excuses. Maladroites, certes, surtout après son préambule catastrophique, mais il a tout de même cherché à rattraper le coup. C'était plutôt inattendu et... agréable. Je ne peux pas lui retirer cela.

Il m'a mise hors de moi, ce matin. Découvrir qu'il espérait me choquer a été une vraie douche froide. J'ai bien capté son air de petit con satisfait. Franchement, qui joue encore à ça ? Seulement, il a aussi laissé entrevoir une autre facette de lui, une assez abîmée pour que son assurance se fendille. Je ne suis pas un monstre, en le comprenant, ma colère a diminué.

Je pense que je vais lui laisser une chance. Juste pour voir s'il est vraiment incapable d'être gentil. Il a eu beau l'affirmer, je n'y crois pas. Je sais que certaines personnes aiment se montrer réellement antipathiques, je ne suis pas naïve. Mais après avoir lu ce bref, très bref, éclair de détresse dans ses yeux, je

ne pense pas qu'il fasse partie de cette catégorie. En tout cas, j'ai bien l'intention de prouver que ce n'est pas le cas. Donc, s'il faut endurer quelques piques ou des coups fourrés comme celui de ce matin, eh bien soit. Au moins, cela confirme que je ne le laisse pas indifférent. Sinon, il ne m'aurait même pas accordé un regard. *Je ne l'ai pas obligé à me suivre dans le hangar, après tout.*

Rien que d'y penser, mon sourire s'agrandit. Quand il se gratte l'arrière de la tête, il est adorable. Il faudrait que je lui dise un jour. Juste pour le provoquer. Je suis certaine qu'il n'apprécierait pas du tout ce qualificatif !

J'arrive au parking de Margaux, une heure seulement après avoir pris la route. J'ai dû rouler bien plus vite que prévu. Le principal est d'avoir pensé à ralentir à hauteur des radars, le reste importe peu. Il y a longtemps que je ne fais plus attention à ma sécurité.

Ma meilleure amie habite à l'entrée de Paris, dans le quatorzième arrondissement. Son appartement est spacieux : cinquante mètres carrés pour elle toute seule. C'est un trois pièces avec une chambre pour les amis qu'elle reçoit et qui sont bien trop bourrés pour reprendre la route. C'est un endroit dans lequel on se sent bien, et protégé, notamment en période de chagrin d'amour. Elle l'a aménagé pour qu'il soit cocooning à souhait.

Quelqu'un qui ne la connaîtrait pas dirait que cet univers ne lui ressemble pas. Mais Margaux est la personne la plus douée que je connaisse pour cacher ses sentiments. Son look n'est qu'un moyen de dissimuler qu'elle est encore une petite fille rêvant au prince charmant.

Ses failles ne sont certainement pas étrangères à son passé. Elle a en effet perdu ses parents très jeune, héritant ainsi d'une petite fortune qui lui a permis d'acheter son appartement et de voir venir en toute sérénité. Beaucoup l'envient quand ils découvrent la vérité. Moi, non. Il ne faut pas oublier que tout l'argent du monde ne peut compenser le bonheur d'avoir deux parents. Et j'ai bien conscience qu'en ce moment je suis très mal placée pour parler de ça.

Quand nous nous sommes rencontrées, Margaux avait toujours ses parents. Elle était la petite fille riche du bahut. J'avais toujours eu du mal à me faire des amies. Normal, quand on est plus moto que Barbie ! Pourtant, avec elle, tout s'est fait naturellement et ce même si nous étions l'exact opposé l'une de l'autre,

je ne faisais pas du tout attention à la mode, regardais le sport à la télé plutôt que des comédies romantiques et je n'étais jamais sortie avec un garçon, alors qu'elle faisait déjà tourner les têtes. Elle m'a appris à être plus féminine et à aimer ça. Nous avons fait les mêmes études, obtenu le même diplôme, la même année, et nous avons eu le même métier : professeur d'anglais. Car même si elle n'en a pas besoin, Margaux tient à travailler. Elle ne supporterait pas de rester inactive. Elle a commencé au nord de Paris, dans les banlieues un peu chaudes, et moi dans celles du Sud-Est. C'était le boulot de nos rêves. À chacune. Mais pour moi ça a tourné court. Un an après mon admission, j'ai démissionné et tout largué derrière moi par la même occasion, avec toutes les peines du monde.

Après avoir garé ma moto à côté de la voiture de ma meilleure amie, j'emprunte les escaliers pour la rejoindre, casque sous le bras. Je l'ai prévenue de mon arrivée. Vu qu'elle devait voir mon frère hier soir, je n'étais pas certaine qu'elle soit chez elle, mais sa réponse à mon texto m'a affirmé qu'elle m'attendait.

Lorsque j'arrive près de sa porte, celle-ci est entrouverte. Margaux est dans sa cuisine, préparant son café et un thé pour moi. Elle n'est pas habillée. Enfin, si on considère qu'un minishort et un débardeur en soie ne comptent pas comme tenue. Cela ne lui ressemble pas. Elle n'est pas le genre de fille à passer la journée en pyjama. Pas comme moi.

Je sens tout de suite que quelque chose ne va pas.

Quand elle se tourne vers moi, elle a planté sur ses lèvres un sourire qui fait parfaitement illusion. Si elle a cru que je ne verrais pas tout de suite qu'il est faux, elle est bien naïve.

— T'as une tête à faire peur ! ricane-t-elle après m'avoir détaillée.

Sympa, la meilleure amie !

Je grogne en me dirigeant avec elle vers la table du salon. Je ne me sens toujours pas fraîche. La douche, le café ou même la moto n'y ont rien fait. Quand l'alcool n'est pas pour vous, il n'est pas pour vous. Près de trois heures après mon réveil, je sens toujours que mon estomac est prêt à rendre l'âme.

Margaux s'installe en face de moi et fait la distribution des breuvages. Ses gestes sont maîtrisés, mais je n'ai pas l'impression que son cœur y est.

— Dure soirée ? demande-t-elle en me jetant un bref regard.

— Oh oui ! Je suis tombée sur plus fort que toi.

Elle a un petit rire sans vie qui me comprime la poitrine. Je n'aime pas ça.

— Faut jamais jouer avec les mecs, déclare-t-elle en buvant une gorgée. Surtout si tu ne connais pas leur potentiel.

— Je ne sais pas du tout combien de verres j'ai bus. Et ce matin, trou noir, avec en prime un mec dans mon lit.

Elle me regarde avec de grands yeux étonnés. Margaux est certainement celle qui me pousse le plus à recommencer ma vie, à ne plus avoir peur. Se taper un mec au bout d'une seule soirée fait partie du remède. Je m'y suis employée durant mon séjour aux États-Unis – elle aurait été fière de moi –, mais le lâcher-prise total est encore loin. Le sexe pour le sexe n'est pas dans ma nature.

— Il était canon, j'espère... dit-elle les yeux baissés, sans grand enthousiasme.

J'ai la fâcheuse impression qu'elle a actionné son pilote automatique. Ses répliques sont mécaniques. Il n'y a pas l'espièglerie qui la caractérise.

— Oui, canon. Mais nous n'avons rien fait. Du moins je ne m'en souviens pas.

— Comment tu sais que tu n'as rien fait, dans ce cas ?

Je pourrais lui lancer un regard disant « Sérieusement ? Tu ne me connais pas suffisamment encore ? », mais elle ne me regarde pas. En fait, ça fait deux minutes qu'elle est subjuguée par l'intérieur de sa tasse. Je continue tout de même notre conversation

— Tu me prends pour qui ? J'ai rien fait, c'est impossible.

— Très bien... Si tu le dis. Donc...

Elle semble ailleurs, comme si elle n'écoutait pas vraiment mes réponses. Je sais bien qu'un lendemain de soirée ce n'est pas très excitant, mais jamais je ne l'ai vue si éteinte. D'habitude, on se marre de nos déboires. Là, elle a les yeux dans le vague et elle fuit mon regard appuyé.

Elle se lève de son tabouret et repart dans la cuisine. Je ne sais pas ce qu'elle y fait, mais au moins cinq minutes passent avant qu'elle revienne. Cinq minutes à ne rien faire de mon côté, c'est long ! *Qu'est-ce qu'elle fout ?*

Quand elle réapparaît enfin, elle a rapporté une boîte de biscuits et la pose sur la table. Je fronce les sourcils. *Cinq minutes pour trouver une boîte de gâteaux ? Faut pas me prendre pour une buse.*

— Qu'est-ce qu'il y a ? lancé-je dans un soupir qui ne soulage en rien mon oppression.

Son air est paniqué lorsqu'elle me regarde.

Oh non ! Des larmes perlent au coin de ses yeux.

Ne passant pas par quatre chemins, je me précipite de l'autre côté de la table et la prends dans mes bras. Elle me rend mon étreinte et se laisse aller à ses sanglots.

— Il n'est pas venu.

Je me doutais que ça tournait autour de *lui*. Mon frère est un connard ou quoi ?

— J'avais tout préparé. Je nous avais même fait couler un bain avec des bougies. Nous n'avions jamais passé une soirée chez moi encore. Chaque fois, je le voyais chez tes parents ou à l'hôtel le plus proche. Mais là, j'avais tout prévu. J'étais tellement heureuse.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que Mélanie lui avait fait une surprise. Et qu'il ne pouvait pas lui faire ça.

Quel abruti fini ! Je vais finir par cogner la tronche de mon propre frère.

— Je les ai imaginés toute la soirée, me dévoile-t-elle la mort dans l'âme. Je me suis demandé où ils en étaient à vingt heures, à vingt-deux heures puis à vingt-trois. S'ils avaient déjà commencé à faire l'amour. Si elle aussi l'attendait en nuisette. Je me suis torturé l'esprit. Je n'ai pas réussi à fermer l'œil. C'est trop dur. Je n'y arrive plus, Camille. Je veux qu'il soit à moi. À moi seule. Et ça ne sera jamais possible. Ils s'aiment trop. Il n'y a pas le moindre nuage dans leur relation. Je ne suis qu'un bon coup au pieu. Rien d'autre.

Ses larmes me sont fatales. Je pleure avec elle en l'écoutant dévoiler toute sa peine. Elle me prend à la gorge, me brûle et m'empêche d'émettre un son. J'essaye de la ravalier mais rien n'y fait. Je l'imagine si heureuse un instant et

tellement déçue et brisée celui d'après. Ça me retourne les tripes. Et aujourd'hui, ce n'est vraiment pas une bonne idée.

— Putain... souffle-t-elle contre moi. Je suis vraiment trop conne.

— Non.

Je lui interdis de dire ça. Ce n'est pas elle, la conne !

— Tu es amoureuse.

— Je voudrais que ce ne soit pas le cas, murmure-t-elle d'une toute petite voix.

Alors c'est pire que ce que je pensais. Personne ne peut souhaiter un truc pareil, à part quand les choses sont beaucoup trop dures à supporter. Quand le point de non-retour est atteint.

J'aimerais faire quelque chose pour elle, la soulager, partager sa souffrance, la prendre totalement, même. Je connais trop ce genre de sentiment. Celui qui vous déchire en deux. Celui qui vous fait pleurer en cachette. Pour que personne ne se doute que l'amour que vous vivez est interdit.

Ne pensant pas à toutes les conséquences de mes mots, je laisse échapper la première chose qui me passe par l'esprit :

— Tu veux venir chez moi ?

— Quoi ?

Elle s'écarte pour me regarder, curieuse.

— Les vacances scolaires sont pour bientôt, non ?

— Dans quelques semaines, mais je ne vois pas le rapport.

— Tu n'as qu'à venir chez moi. Pendant une semaine ou deux. Tu éteins ton portable. Tu ne t'approches d'aucun ordinateur et tu restes avec moi. Le temps de voir ce qu'il se passe. Ça te fera du bien.

— Tu veux que je vienne chez toi ? interroge-t-elle avec des yeux grands ouverts, comme si j'étais en train de lui sortir une connerie grosse comme moi.

— Oui. Pourquoi ça te paraît si aberrant ?

— Je ne sais pas. Je dirais "quatre.musiciens.beaux.comme.des.dieux".

Ah oui... Bon, j'ai oublié ce léger détail. Mais on s'en moque, non ?

Je hausse les épaules.

— Et alors ?

— Je ne suis pas sûre que leur amener une groupie leur fasse super plaisir. Ils doivent déjà s'en coltiner assez souvent.

Et les foutre dans leur pieu aussi. À plusieurs.

— Écoute, tu n'es pas une groupie. Tu es mon invitée, et en tant que membre à part entière du groupe, j'invite qui je veux.

— Tu te sens vite chez toi ! s'amuse-t-elle maintenant. Je ne pense pas que ton beau ténébreux soit vraiment pour.

— On s'en fout.

Enfin... plus ou moins.

— Je ne te laisse pas le choix, conclus-je en croisant les bras.

Elle soupire et repose sa tête contre mon flanc, le regard ailleurs. Si Adam apprend que je joue contre lui, alors qu'il m'a demandé de ne pas m'en mêler, je vais morfler.

Au diable Adam ! Il n'a qu'à pas la faire souffrir.

— Alors ? persisté-je en voyant qu'elle est toujours dans ses pensées.

Margaux lève les yeux vers moi. Elle doit bien voir que je suis décidée. Je ne lâcherai pas l'affaire. Je veux qu'elle soit heureuse et pas cette loque que je viens de voir.

— Ok, abdique-t-elle devant mon air. Je viendrai. Une pause ne pourra que me faire du bien.

Un sourire sincère revient soudainement sur mes lèvres. Je vais pouvoir m'occuper d'elle. *Enfin... quand je ne travaillerai pas... Ah zut... J'espère ne pas avoir fait de connerie.* L'image d'un regard brun furieux traverse mon esprit. Léo ne va pas aimer. Pas du tout. Le « on s'en fout » de tout à l'heure était loin d'être crédible, finalement !

— Ton portable vibre.

Margaux me tire de mes pensées. Elle s'écarte de moi et prend le téléphone dans ma poche.

— Numéro inconnu. Tu as quatre appels en absence.

— Comment c'est possible ? Je ne l'ai pas senti.

Au moment où je lui prends l'appareil des mains, celui-ci se remet à sonner en silencieux. Vu que la personne insiste lourdement, je réponds :

— Allô ?

— Putain Camille ! T'es où, bordel ?

— Léo ?

— Oui. Tu es où ?

— Comment tu as eu mon numéro ? demandé-je en ignorant sa question.

— On s'en fout ! Réponds ! Je viens te chercher !

— Quoi ? aboyé-je devant son ton autoritaire. Non. Je t'ai dit que je revenais ce soir. Tu n'as pas compris tout à l'heure ou quoi ?

Il m'exaspère.

— T'as intérêt à arrêter tes conneries et à me dire où je peux te trouver, bord...

Je raccroche et pose mon téléphone sur la table d'un coup sec.

Jules a dû lui donner mon numéro de téléphone. Ce n'est pas suffisant de l'entendre s'énerver contre moi face à face, il faut qu'il en repasse une couche à distance ?

— Un de tes dieux grecs ? tente Margaux avec un sourire.

Je lui en adresse un beaucoup plus hésitant et commence à me triturer les doigts. Je n'aurais jamais dû raccrocher, je vais finir par m'en prendre une.

Mon portable vibre de nouveau. Là, il peut rêver pour que je réponde. Il est bien trop énervé et il commence à me faire flipper.

Les vibrations s'arrêtent, me donnant l'opportunité de reprendre mon souffle. Tôt ou tard, je devrai l'affronter.

Deux minutes après, c'est Jules qui m'appelle. *Oups. Et si c'était important ?*

— Jules ?

— Camille, je crois que tu as foutu Léo en rogne. Ce n'est pas très malin !

Mon appréhension grandit quand j'entends son rire. Il se moque de moi. Je ferais mieux d'aller me planquer quelque part.

— On a quelques petits soucis avec des journalistes, reprend-il en retrouvant son sérieux. Faudrait que tu me dises où tu es, on va venir te chercher.

— Je ne peux pas rentrer toute seule ?

— Non, répond-il catégorique. Tu n’aurais jamais dû partir de la maison. Mais c’est pas grave, ça va s’arranger. Je t’expliquerai, mais faudrait qu’on puisse savoir où te trouver.

— Oui. Bien sûr.

Une minute plus tard, je lui donne l’adresse de Margaux et il raccroche.

— Qu’est-ce qu’il y a ? s’inquiète ma meilleure amie devant mon air préoccupé.

— Je ne sais pas vraiment. Un problème avec des journalistes. Il ne m’a rien dit, mais je vais devoir rentrer.

Dans un soupir, je pose mon front sur la table.

— Ça commence bien. À peine un jour et je suis déjà fliquée.

— Attends de voir ce qu’il va te dire avant de déprimer, ricane Margaux. Si ça se trouve, ce n’est rien.

J’en doute. Surtout vu l’empressement de Léo à me retrouver.

Nous terminons notre boisson quand trois coups secs tapent sur la porte d’entrée.

— Ta cavalerie arrive ! se réjouit mon amie en se précipitant pour aller ouvrir.

J’entends quelques échanges indistincts, puis une silhouette masculine débarque dans le salon. Léo est donc celui qui est venu me chercher. Un instant, j’ai espéré que ce ne serait pas lui, mais il faut croire que je suis idiote.

Ses yeux me cherchent une seconde puis il fait de grandes enjambées dans ma direction. Je suis toujours avachie sur la table et son geste n’est pas du tout doux lorsqu’il m’attrape par le biceps pour me relever. *Hé oh ! On se calme !*

— Mais qu’est-ce que tu fous ? me rebellé-je contre sa poigne.

Il est bien plus fort que moi, cela va sans dire. Alors quand j’essaye de m’arracher à lui contre sa volonté, il ne bouge pas d’un poil.

— La prochaine fois que tu me raccroches au nez, vocifère-t-il en rapprochant son visage de moi, je te mets la fessée que tu mérites, sale gamine stupide !

Il n’est pas sérieux, pas vrai ?

— Essaie et tu te prends un coup de pied là où je pense, rock star !

Enfin il desserre sa main et je peux faire un pas en arrière. Ses yeux sont deux charbons ardents. Il ne me quitte pas du regard une seule seconde. Je détourne le mien en le comprenant.

— On y va. Je t’attends dans le couloir.

Si Jules ne m’avait pas appelée pour m’informer de rentrer, je lui aurais dit d’aller se faire foutre. Mais je n’en fais rien. Je prends sur moi. Même si ma plus grosse envie en ce moment est de lui en coller une.

Léo repasse devant Margaux sans lui accorder un coup d’œil. Il aurait pu se montrer aimable au moins avec elle. Mais non. *Insupportable, ce type !*

— Ça va aller ?

Ma meilleure amie, qui n’a pas loupé une miette du spectacle, ne peut s’empêcher d’être inquiète. Je la comprends. Léo ressemble à un chien enragé.

— Ouais. Je vais juste faire en sorte qu’il ne me morde pas avant d’arriver chez lui.

Margaux me sourit. Notre petit intermède lui a au moins ôté ses pensées déprimantes.

J’attrape mon casque et mon sac et m’approche d’elle pour l’enlacer.

— Tu viens dès que tu peux, d’accord ?

— Oh oui ! s’enthousiasme-t-elle soudain.

Je me recule pour la détailler, interloquée.

— Après ce que je viens de voir, je suis curieuse de découvrir comment tu vas t’en sortir avec celui-là !

Elle me fait rire. J’espère qu’elle ne tardera pas longtemps à me rejoindre, j’ai bien besoin d’une distraction et elle aussi.

— Tu fous quoi, bordel ?

Je sursaute en l’entendant. Impatient, Léo est revenu sur ses pas et s’est arrêté sur le seuil de la porte pour me rappeler à l’ordre. Bon, là c’est clair, on ne rigole pas. Il est à deux doigts de venir me chercher de force. Je décide de ne pas l’attiser encore plus. Un rapide baiser à ma meilleure amie et je le suis.

Il reste silencieux tout au long de notre descente. Comme moi, il préfère prendre les escaliers plutôt que l’ascenseur. Arrivé au rez-de-chaussée, il ne descend pas plus et se dirige vers la sortie. Sans réfléchir, je continue de marcher

dans ses pas, jusqu'à ce que je réalise un truc. Je me stoppe alors que nous ne sommes qu'à quelques mètres de sa moto.

Voyant que je ne bouge plus, il arrête sa marche et se tourne vers moi, encore plus contrarié qu'il ne l'était. *Si, c'est possible !*

— Quoi encore ? s'impatiente-t-il en soupirant.

— Ma moto est au sous-sol.

— Rien à foutre, on prend la mienne, exige-t-il en sortant ses clés de sa veste.

Je n'aime pas du tout qu'on me donne des ordres et qu'on décide pour moi. D'autant plus si cela vient d'un mec, sexy, certes, mais totalement incapable d'être raisonnable.

— Il est hors de question que j'abandonne ma moto ici, protesté-je en croisant les bras.

— Monte sur cette putain de moto et ferme-la pour une fois ! ordonne-t-il en désignant son engin.

— Non !

Ses yeux ne me quittent toujours pas. Me rappelant que je lui tape sur le système et qu'il voudrait me voir disparaître. On pourrait presque entendre l'air crépiter autour de lui. Il n'est pas content. Du tout.

— Écoute, c'est pas le moment de faire un caprice. On la récupérera plus tard. Alors viens avec moi !

— Non ! Je ne partirai pas sans. Si tu étais à ma place, tu ferais la même chose.

Ses doigts se referment sur les clés et les serrent. Je dois vraiment l'exaspérer s'il essaye de se contenir à ce point.

Je me remémore ses paroles à propos d'une fessée bien méritée, ce qui me fait rougir. Il le voit. La lueur d'impatience et de colère dans ses yeux vacille une seconde mais s'affirme de nouveau quand il vient vers moi. Bien plus grand que moi, il n'hésite pas à en jouer en s'arrêtant tout près, pour que je le regarde d'en bas.

— Fais ce que je te dis, bordel !

Il ne hausse pas le ton, cette fois, parlant avec une voix basse et particulièrement rauque. Et je crois que c'est encore pire. Son ordre aurait dû me hérissier les poils de répulsion, mais il n'en est rien. Au lieu de ça, il me rentre sous la peau, me faisant frissonner et imaginer ce que donnerait la suite. Si moi aussi je faisais un pas en avant.

— Non, je parviens à répondre malgré les sensations au creux de mon ventre.

Ses yeux s'assombrissent à ma réponse.

Son souffle est chaud sur ma peau et je peux très nettement voir qu'il regarde mes lèvres avec attention. Les muscles de ses épaules sont tendus. Il a dû mal à se maîtriser, tout comme moi. Il n'aurait qu'à me toucher ou à se pencher vers moi, je ne sais même pas si je l'arrêteraï. *Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ?*

Il finit par rompre le charme. Sans que je sache comment il y parvient. Il fait un pas en arrière, ne m'adresse plus le moindre regard et s'éloigne vers son engin.

— Très bien. Rendez-vous à la villa, lance-t-il en enfilant son casque et en grimpant sur sa selle.

Après ça, il enclenche le moteur et roule. Mon regard le suit jusqu'à ce qu'il s'évapore dans les rues de la capitale. *Que vient-il de se passer ?*

CHAPITRE 17

LÉO

Putain. J'ai failli faire une connerie. Une grosse. J'étais à deux doigts de basculer. Je n'aurais jamais dû partir la chercher. Pas dans l'état où j'étais. Voilà ce que je risque de récolter à agir en étant furax.

Mais à quoi je pense ? Qu'est-ce que je fous ? Cette fille est vraiment une plaie. Elle risque de m'infliger les mêmes douleurs que toutes les autres et je la laisse faire. Elle me hante déjà beaucoup trop. Ce n'est pas normal. Ça ne devrait pas. Je n'ai pas passé des années à me tenir éloigné de toute relation pour qu'une fille trop mystérieuse et caractérielle vienne tout chambouler en deux jours. Je ne suis pas un amateur, pourtant. Leurs vices, leurs sourires sournois, je les connais. Mais elle... elle est trop dangereuse. Elle va me la mettre à l'envers et je vais pas savoir gérer.

Alors je réagis comme un con. Je la laisse se démerder avec la route, sa putain de moto et les journalistes s'il y en a. Ça me fait chier. Ce n'est pas comme ça que les choses devaient se passer. Je devais rentrer avec elle, pas l'envoyer bouler.

J'accélère de nouveau. Encore quelques embranchements, des voitures doublées de n'importe quel côté, et l'autoroute s'ouvre devant moi. Ma moto s'enfonce un peu plus sur la route. Le bruit du moteur ne diminue pas. Le paysage qui défile me donne le tournis. Une autre moto me double. Je ne l'avais pas vue venir, celle-là. Le type va même jusqu'à se rabattre juste devant ma gueule. Je donne un léger coup de frein, il se retourne vers moi. *Qu'est-ce qu'il fout, lui ?*

C'est là que je reconnais la moto, la silhouette, l'affront qu'elle me balance.

Camille se remet en place et accélère de nouveau. Elle m'a rattrapé, m'a poursuivi et maintenant fonce devant moi au travers des bagnoles. Je baisse les

yeux sur mon compteur. *Elle ne fait pas semblant.* Je la vois doubler trop vite, changer de voie trop près des autres véhicules. Elle ne regarde pas dans ses rétro, elle ne freine jamais. Qui est cette fille ? J'ai rarement vu quelqu'un prendre autant de risques. Je croyais être un de ceux au fond du trou qui n'en ont rien à battre de vivre ou de mourir, mais elle... *Elle est pire que moi !*

Personne devant nous, nos motos s'affrontent. C'est inconscient, dangereux, plus bandant que tout ce que j'ai connu. J'ai même un sourire de con sur les lèvres. La voie reste à nous jusqu'à ce que nous arrivions derrière deux bagnoles. L'une en train de doubler l'autre.

Camille fonce. Elle n'a même pas le moindre geste de doute, sa moto file devant moi et passe entre les deux voitures. Elle les frôle à toute allure puis se rabat. Je la suis en m'accrochant à mon guidon. Ça passe mais c'était serré ! *Cette fille est inconsciente...*

Je la rattrape devant les caisses. Je lui fais un signe à hauteur de tempe pour lui montrer que je la trouve cinglée. Elle hausse les épaules et redonne un coup d'accélération. Elle cherche à ce que je la poursuive, ce que je fais.

Je la dépasse quand nous sommes de nouveau au milieu des voitures. Elle me laisse faire. Elle tient sa bécane en pleine ligne de mire dans mon rétro et ainsi nous repartons. Le reste du monde n'a aucune importance autour de nous.

Lorsque nous arrivons chez moi, je ne me sens pas calmé pour autant. La course m'a excité plus qu'elle n'aurait dû. Je suis une montagne de nerfs.

Je prends à peine le temps de garer ma moto et de l'éteindre avant de filer à l'intérieur sans attendre Camille.

Jules me saute dessus dès mon arrivée. En train de tourner comme un lion en cage l'instant d'avant, il s'arrête lorsque j'ouvre la porte et vient vers moi. Je l'ignore.

— Où est Camille ? demande-t-il.

Je repère Gasp et Paul assis l'un près de l'autre sur le canapé derrière lui, parlant à voix basse.

— Elle arrive.

Je passe devant mon leader, direction le bar, pour me servir un mug de café bouillant plutôt qu'un verre qui me foutra la tête en vrac. Mes émotions, ma

colère, la pulsation de l'adrénaline et d'un autre truc bien plus pernicieux ne sont pas redescendues. C'est le genre de truc qui met longtemps à s'atténuer chez moi. Et cette fille réveille et agite le tout. *Elle me fait chier, putain.*

— Elle arrive ? Comment ça elle arrive ? Elle est pas avec toi ?

Je le fusille du regard alors qu'il m'a suivi et qu'il affiche son air réprobateur à la con.

Ouais, je suis un connard, mec ! J'ai voulu aller la récupérer parce que je m'inquiétais et j'ai pas pu foutre mon sale caractère de côté. Mais elle me fait péter une durite. J'ai failli l'embrasser, putain ! J'aurais peut-être dû. Ça m'aurait sûrement calmé.

— Tu veux dire que tu l'as laissée rentrer toute seule ?

— Tu comprends vite.

Je joue les cons, les petits enfoirés au sourire insolent. Jules déteste quand je fais ça. Parce qu'il sait que je le provoque exprès pour le faire sortir de ses gonds et me faire la morale. C'est comme un dialogue de sourds. Il doit savoir que je l'écoute, mais je suis assez vicieux pour ne pas le montrer.

— Tu plaisantes, j'espère ?

Je ferme les yeux une seconde pour me contenir. Non, je ne plaisante pas. J'ai voulu la laisser dans sa merde mais elle m'a eu par surprise. Elle m'a atteint juste parce que son attitude fait écho à la mienne. *C'est du grand n'importe quoi...*

— Je t'ai demandé d'aller la chercher, non ? réitère-t-il en haussant le ton. Tu crois que tout ça m'amuse ? Tu as l'impression que c'est un jeu ? Tu imagines s'ils t'ont suivi et qu'ils l'ont prise en chasse ?

— Elle devrait pas tarder, rétorqué-je en sachant très bien où se trouve Camille.

J'ose le sourire en coin à son intention. Juste pour le faire sortir de ses gonds. Je ne devrais pas. Ce matin a déjà bien attaqué son stoïcisme, et même s'il fait preuve d'une patience à toute épreuve avec moi, un jour ça ne passera plus. Je ne sais vraiment pas ce que j'espère provoquer... Ma propre chute ?

— Je t'ai prévenu, Léo, balance-t-il énérvé. Je t'ai demandé de t'en occuper. D'être son mentor. Pas d'être exécration, comme tu as l'habitude de le faire avec

tout le monde. Si tu veux que je tourne la page sur tes cauchemars, tu n'as pas le choix. Sinon je te mets au repos.

— Tu ne ferais pas ça, je tente, peu sûr de moi. C'est moi qui écris tes chansons.

Je ne devrais même pas dire ça, ni même le penser. C'est lui qui m'a sorti de la merde. S'il y a bien une personne qui peut me menacer, c'est lui. Mais qu'il choisisse une fille plutôt que moi, ça me ronge.

— Tu me menaces ? s'étouffe-t-il presque, les yeux horrifiés. Plutôt que de la fermer et de t'écraser, tu ripostes encore ? Je peux te rappeler qui nous a fait une leçon de morale sur le groupe, ce matin ?

Je jette un coup d'œil sur le canapé non loin, Paul et Gasp ont stoppé leur conversation. Leurs têtes tournées vers nous, ils épient et écoutent notre joute sans vergogne. Je crois que tout ce qu'il se passe entre Camille et moi les interpelle. Parce qu'ils ne comprennent pas plus que moi ce qu'il se passe. Jules est peut-être le seul à savoir déceler la vérité dans tout ce merdier.

Je bois une gorgée de liquide qui me brûle la gorge. Pendant une seconde, il me permet de me calmer pour éviter de dire d'autres conneries que je ne pense pas. Mon meilleur pote est toujours en attente.

— Alors ? Tu comptes arrêter de jouer au con ?

— Tu sais bien que non. Fallait y réfléchir avant de me la foutre dans les pattes.

— Et toi, si tu voulais pas tout ce bordel, ce casting et cette fille avec tout ce que ça implique, fallait y réfléchir avant de te défoncer à la coke et de nous abandonner... Dorénavant, c'est moi qui décide, assure-t-il d'un ton plus fort. Moi qui prends les décisions pour l'avenir du groupe. Et tu me suivras parce que tu n'as que ça pour te sortir de ta merde. Est-ce que je suis clair, là ?

Je l'ai rarement vu exprimer sa colère aussi vivement et l'assumer. Depuis ce matin, je sens qu'elle sommeille en lui. Mon insolence et ma répugnance à me soumettre ne font que l'attiser. À juste titre. J'ai besoin qu'il soit celui qui me rappelle à l'ordre quand je vais trop loin.

La porte d'entrée s'ouvre. En silence, Camille entre dans la pièce, casque sous le bras. Elle défait sa veste, remet ses cheveux en place sans faire attention

à ce qui l'entoure.

— Camille ! Putain, on est désolés pour ce matin ! se précipite Paul en allant au-devant d'elle. C'était pas prévu comme ça. On fera attention la prochaine fois.

— Ravie d'apprendre qu'il y aura une prochaine fois ! rit-elle en posant ses affaires près de la porte.

— On est vraiment trop cons...

— Ça n'a pas d'importance, se moque-t-elle sans les regarder, en haussant les épaules. Au moins, je sais où j'ai atterri.

Je regarde Jules en haussant un sourcil. Les mots que je lui ai balancés ce matin doivent lui revenir en pleine gueule, parce que sa grimace désapprobatrice est assez facile à reconnaître.

— Non mais... essaye de continuer Gaspard.

— C'est bon, les interrompt-elle. Je ne suis pas en sucre.

La conversation a l'air d'être close pour elle car elle ne fait pas plus de manière. Son sourire ne quitte pas son visage alors qu'elle se rapproche de nous qui sommes toujours debout l'un face à l'autre, toujours à nous affronter. Moi parce que je ne veux pas céder du terrain. Jules pour enfin instaurer son pouvoir.

En arrivant près de nous, suivie de près par le batteur et le bassiste, elle va se servir la même boisson que moi. Nous la regardons tous sans oser rompre ce silence presque religieux. Ses joues sont roses, ses lèvres entrouvertes, sa respiration profonde et raccourcie. La course a l'air de lui avoir fait de l'effet à elle aussi. Elle me jette un coup d'œil inquisiteur, s'attardant sur mon visage comme pour savoir ce que j'ai pensé de notre « rencontre sur le terrain ». Puis elle s'assoit sur un tabouret de la cuisine et interrompt notre affrontement silencieux.

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe ? demande-t-elle.

Elle ne fait plus attention à moi... et c'est pire encore que tout le reste.

Le leader soupire avant de faire un pas vers elle et de s'accouder au plan de travail à ses côtés.

— Les journalistes ont publié ta photo, annonce-t-il enfin, comme si cette nouvelle lui pesait.

— Quoi ?

Camille ne semble pas saisir. Elle fronce les sourcils, le regarde sans ciller, comme pour être certaine qu'il ne lui ment pas.

— Comment ça ? ajoute-t-elle pour bien comprendre. Quelle photo ?

Jules et Paul échangent un regard. Le bassiste sort son portable de sa poche pour tomber sur la page du journal puis le tend à notre nouvelle chanteuse. Tout de suite, l'image et le titre nous sautent aux yeux, suivis par les premiers commentaires de filles frustrées.

Camille devient livide. Je ne sais pas quelle partie lui fait le plus d'effet, mais son expression passe de la surprise à la panique. Et c'est la première fois que je la vois comme ça. En colère, amusée, détendue, oui. Stupéfaite, presque effrayée, jamais. Elle détourne la tête et semble réfléchir.

— On va rattraper le coup, explique Jules très serein pour la faire revenir.

Lui aussi a dû voir le changement en elle.

— Mais cela signifie qu'on va devoir faire l'annonce des résultats un peu plus tôt que prévu, continue-t-il doucement, avec précaution. Puis une présentation officielle de ton arrivée d'ici quelques jours. Ça démentira cette photo bidon. Tu crois que tu te sens prête ?

— À m'afficher ou à plus ? demande Camille en reportant son attention sur lui.

— Plus ?

— Est-ce que je vais devoir chanter ? questionne-t-elle en tapotant le plan de travail de nervosité.

— Une ou deux chansons, certainement. C'est ce qui était prévu à la signature du contrat. Sauf qu'on va avoir moins de temps pour répéter.

— Et pour les photos aussi, intervient-elle pour semer le trouble.

Elle se tourne vers moi et ses deux saphirs se plongent dans mes yeux. Elle est si proche que je peux admirer toutes ses nuances. Je n'ai jamais vu un tel bleu, ni une telle lueur. À la fois féroce et caressante. Qui me crie que c'est le même bordel chez elle que chez moi !

— Des photos ? s'étonne-t-elle alors qu'elle devrait être au courant.

— Une campagne pour promouvoir nos prochains concerts dans laquelle on devait t'intégrer, ajoute Jules.

Notre chanteur répond pour la rassurer, mais elle ne détourne pas les yeux de moi. Pas pendant de longues secondes, même une fois qu'il a fini.

C'est son téléphone qui la ramène à la réalité. Il sonne dans sa poche et la fait sursauter. Elle l'attrape en reprenant ses esprits, le déverrouille, et son visage devient plus pâle encore. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais ça ne me plaît pas. Je ne parviens pas à décider si c'est parce qu'elle nous cache encore un truc ou parce que je ne peux pas la protéger de ce qui la tracasse.

— Ça va ?

Ma voix sort contre ma volonté et je récolte ce que j'ai cherché. Ses yeux reviennent sur moi, me survolent et se détournent. L'instant est brisé par ce qu'elle vient de lire. Elle ne s'étonne même pas de mon ton un peu inquiet, encore enfermée dans sa bulle de stress.

— Oui, affirme-t-elle avant de se tourner vers Jules. On s'y met quand ?

— Aujourd'hui, dès que tu peux. Puis tous les jours.

— Très bien. Laisse-moi juste une heure !

Le téléphone serré entre ses phalanges blanchies, elle saute de son tabouret sans un regard en arrière pour commencer à s'en aller.

— On sera dans la salle de répét', indique Jules quand elle est sur le point de partir.

Camille acquiesce d'un signe du menton sans grande conviction. Je le vois à son regard fuyant qui n'a toujours pas repris sa témérité. Elle est comme éteinte. La main cramponnée à ce foutu portable sans vouloir le lâcher.

Je ne sais pas ce qui la hante, mais le message qu'elle a reçu l'a secouée au point de lui faire perdre pied. Je voudrais des explications. Tout connaître de ses secrets.

Camille quitte la cuisine et prend la pause qui lui a été accordée. Lorsqu'elle disparaît après les premières marches, Jules fait un signe de tête au reste du groupe. Malgré ce que me dicte ma tête, je ne bouge pas de ma place et une pensée s'impose à moi : j'ai envie de rejoindre la chanteuse !

CHAPITRE 18

CAMILLE

**** Adam : T'as intérêt à te grouiller pour annoncer aux parents que t'es revenue. Maman lit les journaux people, je te le rappelle au cas où ça t'intéresse... ****

Depuis dix minutes, le téléphone est bloqué sur ce texto. Je l'ai posé à mes côtés, sur le lit, et je ne bouge plus. *Je n'aurais jamais dû revenir...* Je ne parviens pas à penser à autre chose. Je ne devrais pas m'imaginer repartir. Je ne devrais pas souhaiter ne pas me tenir dans cette chambre, essayant de recréer mon avenir. Un avenir qui me tente beaucoup trop mais que je ne mérite pas.

Non. Ce besoin de fuir n'est pas normal. J'aime mes parents. Ils me manquent chaque instant depuis que je suis partie. Ils ont toujours été si présents. Justes, sévères quand il le fallait. Tellement aimants et à l'écoute pour mon frère et moi. Fuir a été égoïste. J'ai dû leur faire tant de mal. Et voilà que je veux leur infliger une absence encore plus longue.

Ils n'ont pas mérité que je parte. Rien de tout ça n'est leur faute. C'est uniquement la mienne. Mais je suis trop lâche pour affronter ma culpabilité et trop fautive pour me permettre de m'apitoyer. *Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?*

Le regret est enraciné en moi, pas celui d'être partie, mais un autre bien antérieur, bien plus percutant. Un que je mets de côté sans parvenir à l'affronter.

L'insistance de mon frère ne m'aide pas à m'apaiser. Mais il ne me laissera plus tranquille. Pas alors qu'il sait que je suis revenue. Pas tant que je ne me serai pas excusée. Pas tant qu'il n'aura pas eu ce qu'il veut. Chacun de ses textos ne fait que retranscrire son amertume.

Un nouveau message fait d'ailleurs vibrer la couette contre ma cuisse.

**** Adam : Alors ? Qu'est-ce que tu comptes faire ? ****

Je n'en sais rien. Cela fait deux ans que je n'en sais rien. Je suis stupide d'avoir cru y arriver, d'avoir cru que je pourrais les revoir sans rien ressentir. Quelle erreur d'avoir fait cette audition sur un coup de tête. Maintenant, je n'ai plus aucun moyen de remonter le temps. Je vais devoir affronter mes parents, mon frère et le retour à mon ancienne vie. Tout va s'enchaîner après ça. J'étais un légume avant de partir, pourquoi serait-ce différent aujourd'hui alors que je me voile encore la face ?

Comme Adam, je ne crois pas que mes parents pourront me laisser revenir dans leur vie sans une mise au point. Et celle-ci me terrortise. La douleur me fait peur. Le manque, le silence, les souvenirs qui disparaissent. Rester pétrifiée à côté d'un téléphone ne me fera pas avancer dans la bonne direction. *Et la fuite ?* Si je repars, je les perdrai pour de bon, Margaux avec eux.

Avec un soupir et dans un sursaut de lucidité qui met ma souffrance à distance, j'attrape mon portable et pianote une réponse. Je ne sais pas si elle lui conviendra, mais c'est tout ce que je peux faire pour le moment. C'est le seul compromis qu'il me reste.

Il me faut encore quelques jours. Juste quelques jours pour savoir quoi leur dire, comment leur faire comprendre que rien de tout cela n'est leur faute, que je devais partir.

Mon cœur semble s'accommoder de ce répit supplémentaire au moment où Adam me répond et m'indique qu'il est d'accord pour une dernière chance.

Je sors de ma tétanie, de mes pensées sombres, et je me relève. En espérant que tout ce bourrage de crâne avec de la musique saura me tenir éloignée de moments que je redoute.

Une heure plus tard, j'arrive enfin à me décider à redescendre. La salle est vide, le silence uniquement perturbé par le bruit sourd des instruments en provenance du sous-sol.

Je me sens encore en dehors de la réalité, uniquement portée par mes jambes, sans but précis. Je retourne à la cuisine, récupère la tasse que j'ai laissée traîner pour me préparer un thé. Je m'assieds une seconde pour écouter le son des instruments, essayant de reconnaître la chanson qu'ils interprètent, mais rien ne vient.

Il va vraiment falloir que je bosse à fond pour apprendre tout leur répertoire. Si seulement Margaux pouvait être là. C'est elle la groupie, et avec son caractère, je suis sûre qu'elle serait intraitable pour me faire rentrer toutes les paroles dans la tête.

J'ai un petit sourire en pensant à ma meilleure amie. Bien vite effacé par l'image d'Adam qui s'interpose ensuite. Je dois faire quelque chose pour elle. Cette vie de compromis et de faux espoirs va finir par l'éteindre. Je ne veux pas qu'elle me rejoigne dans l'obscurité. Une sur deux, c'est amplement suffisant...

Lorsque je repars vers la salle de répét', une porte s'ouvre dans mon dos : Léo en sort, cheveux emmêlés et carnet à la main. Il bloque son pas en m'apercevant.

— Tu n'es pas parti répéter ? m'étonné-je.

— Comme tu vois, répond-il sèchement. Tu as fini de te reposer ?

Je n'aime pas son ton, alors je préfère ignorer la remarque un brin méprisante. Dans le même temps, mes yeux dérivent vers le battant derrière lui, et malgré moi, ma curiosité maladive reprend le dessus.

— C'est quoi cette pièce ?

— Rien qui te regarde.

Il s'avance dans la salle, passe à mes côtés pour aller récupérer sa tasse lui aussi et prend le chemin que je m'apprêtais à emprunter. Je le suis en silence jusqu'à ce qu'il pose la main sur la poignée de la porte qui nous emmènera en bas.

— Tu as un problème avec moi, Léo ?

Il relève la tête une seconde, surpris de ma question. Je n'ai pas l'habitude d'y aller par quatre chemins quand je veux comprendre. Taire la vérité ou les sentiments, ça me connaît. J'ai trop perdu pour retenter l'expérience.

— Pourquoi j'en aurais un ?

— Tu as été odieux avec moi ce matin, puis calme, et maintenant... Je ne parviens pas à te cerner.

— C'est le cas de beaucoup de monde.

Il n'ajoute rien de plus et dévale les marches en prenant soin de garder son café intact. Mes pas se calent aux siens pour ne pas qu'il me sème sans que j'aie

obtenu toutes mes réponses.

— Je vais vivre avec vous, lancé-je une fois en bas. Est-ce que je n'ai pas le droit de savoir ?

Derrière la porte, les musiciens jouent toujours. Léo, lui, me dévisage, la mine sombre.

— Je ne vois pas pourquoi je devrais te répondre, mais comme je sens que tu vas continuer de m'emmerder, je vais le faire.

Il soupire.

— Non, je n'ai aucun problème avec toi, affirme-t-il, et je détecte toute l'ironie de sa déclaration. Aucun problème à ce que tu viennes t'immiscer dans mon groupe. Aucun problème à ce que tu dormes près de ma chambre ou viennes t'asseoir à la table de mes meilleurs potes. Meilleurs potes qui t'accueillent sans se méfier, c'est évident.

— Alors c'est ça ? Une simple question de jalousie ?

— T'as qu'à te dire que c'est ça.

Il s'apprête à se détourner encore pour rejoindre les autres. Mais je suis têtue et peut-être un brin maso !

— C'est la jalousie qui t'a fait t'excuser, ce matin dans le garage ?

Troisième fois qu'il s'arrête.

— Ou qui t'a presque poussé à m'embrasser ?

Les mots sortent de ma bouche avant que je puisse les retenir. J'aurais dû me mordre la langue. Je ne veux pas qu'il devine l'effet qu'il me fait. Parler de l'épisode de tout à l'heure ne peut que révéler que j'y pense toujours et qu'il me chamboule.

La lueur que j'ai aperçue à ce moment-là semble renaître dans ses yeux. Il fait un pas vers moi, la mâchoire serrée. Ce mec dégage beaucoup trop d'ondes négatives et furieuses. Comment fait-il pour vivre avec cette tension constante ? Il n'est pas épuisé ?

— Il me semble te l'avoir déjà dit : ne prends pas tes désirs pour des réalités !

— Je ne fais que dire la vérité, répliqué-je juste pour le titiller encore. À toi de t'en accommoder.

— Tu n’es vraiment qu’une putain de gamine !

Sur ces mots, il ouvre la porte d’un grand coup pour pénétrer dans la pièce en maugréant contre moi. Je reste dans son sillage.

— Et toi un putain d’hypocrite ! rouspété-je alors qu’il avance dans le studio. Affublé d’un complexe affectif...

Il me met hors de moi !

Je le suis à l’intérieur sans faire gaffe aux trois autres qui ont arrêté de jouer pour nous regarder, stupéfaits.

— Tu t’excuses comme un mec maladroit mais attendrissant puis tu deviens ingérable, pour venir me chercher comme un taré et te barrer ensuite dès qu’un truc ne te va pas ! Non mais qui agit de cette façon ? m’exclamé-je en haussant la voix.

— Moi je fais ça ! Et si t’es pas contente, tu peux retourner dans ton appart pourri de Paris. Ça ne me dérangera pas le moins du monde.

— Je sais très bien que ça ne te dérangera pas. Je sais très bien que tout ce que tu attends, c’est que je me barre.

Je suis furieuse, remplie d’une sensation qui brûle dans ma cage thoracique avant de se déverser de plus en plus bas.

— Tu sais quoi, Léo ? l’interpellé-je pour qu’il reste bien concentré sur moi. Je vais rester ici. Juste pour te faire chier.

Ses yeux, qui ne m’ont pas quittée depuis notre joute, s’arrondissent d’étonnement.

— Tu viens vraiment de dire ça ?

Oui. Je crois que je l’ai fait ! Je me serais attendue à tout : un pétage de plomb, des cris, de la colère, à tout, sauf à le voir sourire plus franchement. Tel un gamin joueur à qui on vient de lancer un défi.

Son regard me scanne. Mon visage y passe, puis mon cou, ma poitrine. J’ai l’impression qu’il fige ce moment dans son esprit. Toujours en souriant. C’est la première fois que je le vois avec une telle expression.

— Très bien.

Qu’est-ce que ça veut dire ? La suite risque de faire redescendre mon euphorie insolente !

— Reste pour me faire chier, démarre-t-il en reprenant mes mots. Je crois que finalement je vais regarder ce que ça donne. Parce que je suis persuadé que c'est toi que ça fera chier que je te colle à l'arrière-train. Alors à ton tour d'écouter : Jules veut que je sois ton mentor.

Mon quoi ?

— Un putain de mec qui va te rabâcher nuit et jour ce que tu dois faire, comment tu dois le faire et avec qui, explique-t-il en articulant bien pour que je saisisse chaque mot. Tu ne veux pas te barrer ? Très bien ! Mais je te préviens, je ne vais pas te lâcher. Je resterai si près de toi que tu n'en pourras plus. Et quand tu voudras partir, parce que ce sera forcément le cas, je t'en empêcherai. Juste pour te faire chier, moi aussi, comme tu le dis si bien. Je suis assez clair, là, ou t'as besoin que je t'explique encore ?

Je le foudroie du regard, prise à mon propre piège. *Je ne l'ai vraiment pas jouée fine, sur ce coup-là.*

— On a combien de temps, Jules, pour qu'elle soit au point ? demande tout à coup le guitariste au chanteur.

Le leader sort de sa léthargie. Ses yeux passent de Léo à moi presque sans comprendre ce qui lui tombe sur la figure.

— Une semaine. Deux max, ajoute-t-il devant le coup d'œil paniqué que je lui lance.

— Ok.

Sans un regard pour ses acolytes, Léo se dirige vers le fond de la pièce trifouiller un tas de papiers, puis revient quelques secondes plus tard, pour m'en tendre une liasse à moitié froissée.

— Tiens ! dit-il simplement pour que je prenne les feuilles. Ces chansons-là tu les connais, on va donc commencer par là.

J'attrape les partitions, parce que c'est de ça qu'il s'agit, et je regarde les titres. Ce sont les morceaux que j'ai interprétés lors de la deuxième audition. Mon oreille doit pouvoir se remémorer la rythmique.

— Maintenant, on ne rigole plus, continue Léo fermement. Dans deux semaines, tu dois être prête. Et je vais faire en sorte que tu le sois...

C'est à mon tour de prendre le même air ahuri que Jules une seconde avant. En quelques instants, Léo a changé de comportement. Son corps est plus droit, ses épaules rehaussées. J'ai l'impression d'avoir affaire à un leader.

Qui est ce mec en face de moi ? Où est passé le taciturne et lunatique Léo ?

Il ne se préoccupe pas de ma surprise et du fait que je le reluque pour tenter de découvrir qui il est réellement. Sans faire plus attention à moi, il rejoint sa place, près de sa guitare électrique. Les gars se dirigent vers leurs instruments et Jules attrape son micro.

Ils n'ont échangé aucune parole, et pourtant, c'est comme si Léo venait de leur dicter leur conduite, tout comme la mienne. Je ne comprends plus rien. Je croyais que c'était Jules, le leader...

Je ne bouge toujours pas et les observe, circonspecte. C'est encore Léo qui me sort de mes rêveries, sans se faire prier pour me bousculer :

— On peut répéter maintenant ou tu préfères rester dans la lune ?

Et merde ! Je ne sais pas ce que je viens de provoquer, mais je crois que mon séjour vient de prendre une autre tournure.

CHAPITRE 19

LÉO

Je commence à reconnaître cette exaspération mêlée d'excitation qui m'envahit chaque fois qu'elle m'affronte. Cette fille me fait disjoncter.

Je ne savais plus ce que c'était que d'être bousculé. Les mecs me taquent souvent, mais ils savent où s'arrêter. Elle non. Elle est trop entêtée et trop curieuse pour ça. Elle ne connaît rien de moi et fait renaître des sentiments de frustration, de convoitise qui ne font plus partie de ma vie depuis des années. Normalement, je suis amer, bourré de regrets jusqu'à la moëlle, mais quand elle est là... je me découvre l'envie d'être quelqu'un d'autre. Ça me fout les jetons. Encore plus quand elle se met à chanter. Parce que dans ces moment-là, tout est encore plus fort. Je pourrais la laisser faire. Accepter d'être faible et la fermer, mais le risque que je prendrais me fait encore plus flipper. Alors je réponds à ses provocations par d'autres. J'essaye de la combattre même si j'ai conscience que plus les jours vont passer, plus je vais chavirer vers ce que je redoute.

Dans un cas ou dans l'autre, j'ai l'impression d'être pris au piège. Complètement foutu. *Ouais... Un vrai merdier !*

Je fais abstraction de ses yeux curieux sur moi, baisse la tête sur mes cordes, branche l'ampli, joue quelques accords en attendant qu'elle prenne sa place aux côtés de Jules.

Je sens déjà les battements de mon cœur qui s'affolent à l'idée de l'entendre de nouveau. *Un putain de dépendant...* La voix de Camille me fait le même effet que la sensation avant de prendre un shoot.

Quand les premières notes de guitare sortent sous mes doigts, que les paroles se déversent de sa bouche sensuelle, je redeviens le simple musicien qui n'est là que pour la sublimer. Les deux heures suivantes se déroulent sans que je trouve aucun moyen d'arrêter cette torture envoûtante.

Comme si elle était avec nous depuis des années, Camille trouve ses marques. Sa voix est faible au départ derrière celle de Jules. Puis au fil des minutes, les paroles lui rentrent sous la peau. Son timbre change selon la rythmique. Elle fait les chœurs, laisse Jules chanter, puis s'impose dans les refrains. Elle n'a pas encore ses propres couplets – il est trop tôt pour ça –, mais vu sa facilité à se positionner comme seconde chanteuse, je ne doute pas que le leader veuille que ce soit pour bientôt.

Une seule séance et j'ai déjà la nette impression qu'elle devient le cinquième membre de ce groupe naturellement. Mes potes sont en admiration devant ce qu'elle accomplit si vite. Quant à moi, je ne suis pas mieux. Sa voix m'hypnotise. Et je me rends compte, comme pour la première fois, que je n'ai joué que pour l'entendre. Je suis dans une espèce de brouillard d'où je m'extirpe avec difficulté. Le silence est subitement étrange et trop lourd. Et deux heures, trop courtes...

— On va s'arrêter là pour aujourd'hui, lance Jules quand nous commençons à relâcher la pression et à nous détendre. Histoire de commencer doucement après cette journée mouvementée.

Mon meilleur ami adresse un sourire et un clin d'œil à sa chanteuse. La bassiste et le batteur se défont de leur instrument respectif et s'étirent.

— On va aller se défouler un peu, annonce Paul quand son acolyte part vers la sortie.

— Tu veux venir avec nous, Camille ?

Ouais, qu'elle aille loin pour un moment ! J'ai besoin de respirer.

— Pourquoi pas.

Ses yeux dérivent une seconde sur moi. Je la vois me sonder pour savoir si je vais parler, puis elle se détourne et suit mes potes. Quand elle pousse la porte derrière eux, je ne me retiens pas.

— Camille...

Elle s'arrête et me jette un regard troublé, sans que je sache par quoi.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, assené-je sur un ton dur.

Ses sourcils se froncent puis, avec un soupir, elle disparaît à leur suite derrière le battant.

Je reprends mon souffle sitôt qu'elle n'est plus là. Je pose ma guitare sur son socle et passe une main sur mon visage.

— Eh bien... commence Jules alors que je ne le regarde pas. Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu si déterminé.

— Elle l'a cherché, je réponds en relevant la tête. Tu l'as vu comme moi.

— Je n'ai pas dit que c'était une mauvaise chose.

Son sourire sournois et victorieux ne peut pas se loucher. Je grimace en baissant les yeux sur le sol.

— J'ai souvent souhaité que quelqu'un arrive à te bousculer pour te faire réagir.

— Quelqu'un ? demandé-je dubitatif.

— Une femme.

— Tu crois qu'il n'y en a pas déjà assez qui m'ont bousculé ?

— Ne confonds pas tout ! Tu pensais que Camille était comme toutes les autres et tu l'as rejetée direct, sans même chercher à savoir si c'était bien le cas. Sauf que tu avais tort. Elle bouleverse ta vision des choses et je suis sûr que si elle continue, elle saura t'apaiser.

— Tu en as d'autres en réserve des conneries du genre ?

Je monte d'un ton, subitement énervé par ses propos bien trop proches de la vérité.

— Elle n'est là que depuis deux jours, précisé-je pour qu'il comprenne que ses mots sont grotesques.

— C'est suffisant pour te désarmer, apparemment.

Il me gonfle à me cerner si bien !

Il laisse flotter le silence alors qu'il range ses affaires, les partitions qui traînent, puis il se dirige vers la sortie. Quand il est sur le pas de la porte, il se tourne une dernière fois pour que je capte que ce qu'il balance est important.

— Je crois que j'ai fait un très bon choix avec cette fille.

Son sourire, son sous-entendu, son ton satisfait... tout est emmerdant chez lui ! Mais alors que j'aurais aimé démentir, le rembarrer ou lui jeter d'« aller se faire foutre », il passe déjà la porte.

Il me laisse sur ces mots et ce qu'ils représentent. Seul. À cogiter dans le bordel qui remplit mon crâne et qui ne me laisse plus tranquille depuis ces foutues auditions. Sa phrase se répète une deuxième fois en moi. Elle creuse pour se nicher dans un coin et s'y planter. En me faisant admettre, pour la première fois, que mon meilleur pote n'a jamais eu aussi raison que maintenant.

CHAPITRE 20

LÉO

Deux semaines passent au rythme de nos répétitions. J'ai l'impression de revenir à nos débuts, lorsqu'on passait des heures sur une seule chanson. Nous étions jeunes et stressés. Moi, exigeant et perfectionniste. Je redeviens ce mec-là. Avec Jules en renfort, Camille a de quoi s'occuper !

Comme je l'ai prévenue, je ne la lâche pas. Échauffement de la voix, exercice de diction, mémorisation des paroles, et... chant. Je suis sur tous les fronts, comme au bon vieux temps. Je remarque bien que Jules apprécie ce qu'il voit de moi : je lui donne ce qu'il voulait. Ce que je redoutais. Mais je me convaincs que rien n'est plus savoureux que de voir Camille soupirer chaque fois que je ne suis pas satisfait du résultat et que je la fais recommencer.

Malheureusement, cette situation est à double tranchant, le piège se referme sur moi. Parce qu'en dehors de nos répétitions, mes yeux n'en font qu'à leur tête, ils l'observent tout le temps. Dès qu'elle a le dos tourné, qu'elle évolue dans notre environnement, je la détaille. De son petit déjeuner, où elle va s'installer sur le canapé pour boire son thé, au soir, lorsqu'elle prend enfin congé de nous, mes yeux dévorent sa silhouette et les traits de son visage.

Et il y a toujours un moment où elle me voit faire. Ses yeux font les mêmes allers-retours que les miens. À mesure que le temps file, ce sont comme des aimants qui cherchent en vain à s'éloigner pour mieux se percuter ensuite. Je ne

sais pas à quoi elle pense dans ces instants-là, mais chaque fois, après avoir détourné la tête, son regard s'assombrit, emportant mes pensées avec lui.

Alors pour éviter de me gaver de son image, je m'éloigne du calvaire qu'elle m'inflige et passe mon temps libre dans l'unique pièce où je peux être tranquille. Je délaisse la guitare qui s'y trouve, uniquement concentré sur les pages blanches de mon carnet.

Je ne me voile plus la face : Camille m'inspire. Tout ce que j'écris la concerne. Je l'imagine avoir vécu mille vies, mille tragédies, et je retranscris le tout sur le papier. Ses voyages, ses rencontres, son désespoir. Camille est dépeinte sur mes pages à la manière d'une héroïne aventurière qui se donnerait des airs d'adulte pour masquer son âme d'enfant perdue. C'est ainsi que je la perçois. Même si je dois être le seul.

Paul et Gasp l'ont adoptée pour leurs parties de basket, elle accompagne Jules pour les soirées, bière à la main. Cette fille n'a vraiment aucun mal à s'adapter à un environnement masculin. Il n'y a qu'avec moi qu'elle reste sur la réserve. Il faut dire que nos échanges sont loin de se faire dans le calme. Comme si nous savions tous deux qu'il plane quelque chose entre nous. Quelque chose qui ne se fera pas en douceur.

Camille cherche à m'agacer en permanence. Elle a bien compris que je répondais à une provocation par une autre. Elle a bien remarqué mes humeurs massacrant dès qu'elle se pointe un peu trop enjouée. Alors elle continue. Elle réveille mon impulsivité et cette partie de moi qui existait avant toute cette merde.

Lorsqu'elle est là, je ne pense plus à mon passé, ni aux souvenirs, ni à mes insomnies qui ne me quittent toujours pas. Je vis l'instant présent. Juste pour la rembarrer. Pour éviter qu'elle maîtrise trop le jeu et me fasse perdre la face comme je suis certain de le faire un jour.

Camille a trouvé sa place dans la villa, mais aussi dans les chansons. Les refrains gagnent en intensité. Sa voix superposée à celle de Jules réveille les frissons qui commençaient à s'éteindre en moi.

Ok. Je commence à accepter qu'elle fasse partie du groupe. Qu'elle participe à créer une nouvelle version de nous plus aboutie. Mais je suis encore loin de la

confiance aveugle. Tant que je ne saurai pas ce qu'elle nous cache, je resterai méfiant.

Son comportement ne fait qu'accentuer ma curiosité sur le sujet. Elle est présente, du moins en apparence, studieuse et épanouie dès qu'elle chante, mais lorsque la musique s'arrête, son regard est voilé par la tristesse et le regret. Ne pas savoir pourquoi me ronge l'esprit.

Je suis en train de changer. Ma méfiance envers Camille s'étiole au profit d'un autre sentiment : le besoin de savoir ce qui la rend comme ça. Parce que ces yeux-là, je les connais. Ceux de Lucie brillaient du même éclat, les miens dans le miroir aussi. Retrouver cette expression dans ceux de Camille accentue mon envie d'en apprendre plus sur elle. Juste pour savoir si ce que je découvrirai me dégoûtera une bonne fois pour toutes.

Il est tôt, ce matin-là, quand je la vois apparaître dans la pièce. Jules et moi buvons notre café en silence. Je lis le journal distraitement alors qu'il est déjà sur son téléphone à regarder les dernières actualités postées sur nous.

Contrairement à notre premier dimanche avec elle, quand les journaux se sont défoulés, les semaines suivantes ont été calmes côté potins. Les journalistes ont continué de publier quelques lignes sur cette mystérieuse fille « proche » de Jules. Mais sans nouvelle photo à se mettre sous la dent, le buzz est retombé bien vite.

Les gens sont stupides. Comment ne pas faire le lien entre cette fille et les auditions plutôt que d'aller inventer une éventuelle petite amie ? C'est ce côté-là qui m'est le plus insupportable dans notre popularité. La quête perpétuelle des paparazzis d'infos croustillantes sur nos vies privées.

Comme à son habitude, Camille nous salue timidement avant de se préparer une tasse de thé. La bouilloire chauffe en silence. Je regarde la chanteuse du coin de l'œil alors qu'elle patiente. Je la sens tendue. Elle vacille d'une jambe sur l'autre, comme ne tenant pas en place, et ses doigts pianotent sur le bois du plan de travail. *Je la regarde trop. Je connais toutes ses petites manies par cœur...*

Quand elle a fini, je m'attends à ce qu'elle aille rejoindre sa place, là où elle se réveille seule et dans le calme, mais elle ne le fait pas. Elle se tourne vers nous. Ou plutôt vers mon meilleur pote.

— Jules...

Le chanteur délaisse les infos people pour relever la tête vers elle.

— Je voudrais m’absenter demain après-midi, laisse-t-elle tomber après une brève inspiration.

Jules et moi fronçons les sourcils au même moment. Pas qu’elle n’ait pas le droit d’avoir des jours de repos, mais elle nous prévient tard. Et demain nous avons quelque chose de prévu. Elle le sait.

— T’absenter ?

— Juste quelques heures.

— C’est important ?

— Oui, répond-elle tout simplement.

— Et je suppose que tu ne peux pas repousser ?

Pourquoi il lui pose toutes ces questions au lieu de lui dire que c’est impossible ? Qu’est-ce qu’il fout ? Si j’étais à sa place, cela serait hors de question. Pas en nous prévenant un jour avant.

— En effet...

— C’est maintenant que tu nous préviens ? intervient-je sans retenir ma frustration.

— Nous avons la soirée de présentation officielle, demain soir, précise-t-il.

— Je sais.

— Tu ne dois pas être en retard, ajoute-t-il aussitôt.

— Je sais. Je serai là.

Mon pote soupire. Il ne doit pas savoir comment agir. Demain, le timing est serré.

— Il y a la séance photos demain matin, ajouté-je enfin en voyant Jules réfléchir.

Camille se tourne enfin vers moi, ne se démontant pas le moins du monde devant son objectif.

— Je voudrais partir après.

— Tu as pensé à tout, à ce que je vois, rétorqué-je d’une voix dure.

— J’ai quelque chose à faire avant la soirée, lance-t-elle comme une évidence. Je n’ai pas le choix.

Bien sûr qu'elle l'a. Elle l'a eu tous les jours. Depuis quand sait-elle qu'elle doit faire ce truc ? Encore une preuve qu'on ne peut pas compter sur elle !

Je suis subitement de très mauvaise humeur.

— Où est-ce que tu dois aller ?

La question vient de s'échapper toute seule de mes lèvres. Son regard passe sur moi sans s'arrêter. *Elle m'ignore ou je rêve ?*

— C'est ok, Jules ? insiste-t-elle.

En m'attardant sur sa mine triste, je les vois de nouveau, ses yeux un peu perdus qui ne demandent qu'à être réconfortés. J'espère qu'il ne s'agit pas d'une de ses fuites en avant...

— Si tu me promets d'être à l'heure pour l'habillage et le maquillage, c'est ok. Prends ça comme une pause après tout le travail que tu as accompli.

Le sourire sincère de Camille embellit son visage. Ce constat me frappe. *C'est aussi pour cela que je ne parviens pas à ne pas la regarder...*

— Je serai à l'heure.

— Mais après ça... stoppe Jules d'une main levée, je ne veux plus de plan comme ça. Lorsque tu dois aller quelque part, préviens-nous en avance ! On a un planning à tenir. C'est compris ?

— Oui. Merci, dit-elle tout bas.

Nos yeux se rencontrent alors qu'elle se redresse, la tasse à la main. Pendant une seconde, je la vois qui hésite. Que veut-elle me dire ? Au fond de moi j'aimerais l'encourager à poursuivre. Mais alors que je m'apprête à lui adresser un signe qui pourrait aller dans ce sens et l'inciter à parler, elle se détourne. Son mug bouillant à la main, elle repart vers les escaliers.

Je ne détourne pas les yeux un instant de ses jambes nues sous son short. Quand elle disparaît à l'étage, je suis obligé de prendre une minute pour me calmer et parler à mon pote.

— Tu n'aurais jamais dû accepter, soupiré-je en baissant enfin les yeux et en m'efforçant de ne plus penser au corps bien trop tentant de Camille. Tu es trop laxiste avec elle.

— Et toi trop exigeant, répond Jules du tac au tac.

— Il faut savoir ce que tu veux. J’ai fini par accepter ton deal. Tu devrais être content.

— Je le suis. Mais je dois compenser ton caractère. Tu ne fais pas dans la demi-mesure.

Je ricane nerveusement, il a raison.

— Je crois qu’elle l’a compris.

Ouais ! Depuis le début c’est le cas. Et je prends de plus en plus de plaisir à la voir réagir à mes sautes d’humeur et à mon foutu caractère lunatique. La voir déstabilisée la rend encore plus belle...

Je sais que je joue avec le feu. Et si je n’arrivais plus à me défaire de son image ? Ça me fout la trouille autant que ça m’attire. L’effet qu’elle peut avoir sur moi sans en être consciente est dangereux. Dangereux pour toutes mes convictions. Toutes les espérances perdues que j’ai pu avoir par le passé. Je prends un sacré risque à les voir se raviver...

— Je vais prendre une douche, annoncé-je pour me sortir de ma torpeur.

Je repose ma tasse et repousse le journal avant de me lever. Jules m’observe en silence en me voyant faire et je sens son regard continuer de courir sur moi au moment où j’atteins les escaliers à mon tour.

— Léo ! appelle-t-il.

Le pied à peine posé sur la première marche, je me retourne vers lui.

— L’emmerde pas trop !

Je ne peux pas m’empêcher de sourire. Rien à voir avec un sentiment de joie, plutôt un truc vicieux. Parce que je sais que j’ai de grandes chances de faire ce qu’il me demande de ne pas faire.

— Tu me connais... répliqué-je sans plus le regarder.

— Ouais...

Son grognement est révélateur : il me laisse agir à ma guise, mais il reste prudent. Il sait que je pourrais la pousser trop loin. Quitte même à la faire partir. Nos altercations retentissent tout de même souvent dans la baraque. Pourtant il ne devrait plus avoir peur, j’ai clamé haut et fort que je ne la laisserai plus filer. Je dois l’assumer, maintenant.

Je commence à prendre ça pour un jeu. Quant à elle, je n'en sais rien. Nous ne nous sommes jamais posés l'un et l'autre pour nous parler calmement.

J'arrive à l'étage les yeux fixés sur sa porte. Je ne sais pas quoi faire. J'ai envie d'aller lui poser toutes les questions qui me trottent dans la tête, de l'obliger à y répondre. Je voudrais savoir pourquoi son absence demain est si importante. Je me retiens. En l'attaquant de front, je ne suis pas certain d'obtenir quoi que ce soit qui apaise mes doutes sur elle.

Je me dirige vers la salle de bain. Une douche brûlante me calmera. Et si ça ne fait rien, un tour en moto s'imposera. *À défaut d'autre chose...*

J'ai la main presque posée sur la poignée de la porte lorsque j'entends la musique en sourdine. Elle vient de la chambre de Camille.

Je m'arrête un instant et tends l'oreille pour reconnaître le son. La musique me paraît familière, aussi je m'approche pour en avoir le cœur net. Quand je suis tout proche, je m'entends chanter. Camille a lancé notre premier album. Et elle l'écoute. Comme moi je le fais maintenant. En suspens à deux pas de sa chambre. À deux pas d'elle.

Les percussions de la batterie, les vibrations de la guitare, les basses, tout me revient. *The Yellow Coat*. Une de nos premières chansons. Une des plus tristes. À l'époque où je chantais encore. À l'époque où Lucie ne m'avait pas jeté de sa vie et où je n'avais pas encore pris toutes ces merdes...

Je me laisse envahir par les souvenirs.

La voix de Camille surpasse la mienne. Elle se met à chanter sur le refrain. Elle connaît les paroles et s'en est imprégnée. Sa voix cassée déchire le silence qui m'enferme. Celui qui me renvoie des années en arrière – petit garçon, adolescent, puis adulte. Alors que je grandissais dans une souffrance que peu de gens peuvent comprendre.

Pourrait-elle le faire ?

Je m'écoute jusqu'à la fin. Je *nous* écoute alors qu'elle continue de chanter par-dessus ma voix. Je ne sais même plus ce que je ressens. Si je suis triste ou heureux qu'elle ait choisi cette chanson.

Quand j'en ai entendu suffisamment, quand le souvenir, la nostalgie, l'amertume se font trop grands, je me détache enfin de ma torpeur et repars vers

la salle de bain. Je reprends ma route en passant une main sur mon visage tendu.

Une autre musique s'enchaîne derrière moi. Je ne l'écoute pas. La première m'a déjà trop replongé dans mon passé pour que je m'aventure encore en arrière. Ce premier album retranscrivait toutes les épreuves de mon enfance. Les souvenirs trop tristes pour être racontés à voix haute, jusqu'à ma rencontre avec ces types qui ne sont plus jamais sortis de ma vie.

Alors que j'entrebaille la porte de la salle de bain, celle de Camille s'ouvre à mes côtés. Je tourne la tête dès que je sens ses yeux sur moi. Je la regarde me découvrir pendant une seconde avant que son caractère ne refasse surface pour casser notre quiétude :

— Pourquoi tu ne chantes plus ?

Cette fille me déstabilise vraiment.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

J'essaye de me détourner, de reprendre une attitude froide et distante pour ne pas me mettre en colère – ce genre de souvenir me fout la tête à l'envers et les émotions en vrac –, mais elle réplique aussitôt.

— Je suis dans votre groupe, maintenant, il faut bien que je connaisse votre histoire.

— Va sur Internet !

J'allume la lumière pour lui faire comprendre que je ne veux pas lui parler, mais elle insiste.

— Justement, j'y suis allée, annonce-t-elle persistante. Et rien n'explique pourquoi tu as arrêté de chanter. Ni que tu te sois mis en retrait de cette façon. C'était toi le leader, au départ.

— Ça, je le sais... mais il faut croire que les raisons n'intéressent personne.

— Moi si.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi, lancé-je avec un rire jaune. Tu n'as aucune légitimité par rapport aux autres. C'est pas toi qui te foutais de qui nous étions avant de te pointer ici ?

— C'était avant de t'entendre. Je...

Je quoi ? Pourquoi hésite-t-elle ?

— J’ai écouté cet album depuis le premier jour. Je... je n’arrive pas à sortir ta voix de ma tête. J’ai besoin de savoir.

Cette fois, je m’arrête carrément pour me tourner face à elle. Elle sursaute et fait un pas en arrière.

— Tu n’as pas besoin de savoir ça pour chanter avec nous, tonne ma voix hors de moi.

Elle secoue la tête en fronçant les sourcils.

— Ce n’est pas pour m’intégrer au groupe. C’est pour moi.

Ce coup-ci, c’est à mon tour d’être pris au dépourvu. Mais je me reprends vite, le regard plus sombre encore.

— Je te répondrai peut-être le jour où tu répondras à mes questions.

— Comment ça ?

— Je t’ai demandé quelque chose tout à l’heure : où est-ce que tu vas demain ?

La colère commence à se pointer chez elle aussi. Je crois vraiment que c’est une réaction physique entre nous.

— Je ne vois pas pourquoi tu devrais le savoir, argue-t-elle en essayant de reprendre la maîtrise d’elle-même.

Je me pose contre l’encadrement de la porte et la jauge. Elle est vraiment la plus agaçante des créatures ravissantes que j’ai pu rencontrer. Comment je peux espérer qu’elle me comprenne ? *Je ne suis qu’un imbécile naïf...*

— Tu passes ton temps le regard triste ou stressé, annoncé-je. Ça se ressent quand tu chantes. Tu as un problème à régler, non ? Ne me dis pas que c’est ma voix qui te trouble à ce point... je ne te croirais pas.

Son assurance et son insolence vacillent. Camille fronce un peu les sourcils en m’observant. Mes yeux foncés dans son bleu abyssal. Je n’en ai jamais vu de semblables...

— Je ne suis pas triste, rétorque-t-elle peu assurée.

— Sérieusement ? C’est tout ce que tu trouves à dire ?

Elle hésite encore.

— Ton regard, je le connais. Je le vois chaque jour en me regardant dans mon miroir. Tu ne me feras pas croire qu’il n’y a rien. Que tout va bien. Et je

crois que ton petit rendez-vous galant de demain est lié à ton état cette semaine.

Je bluffe, mais j'ai besoin de prêcher le faux pour connaître le vrai.

— Alors ?

— Tu rêves si tu crois que je vais te dire quoi que ce soit...

Elle est énervée. Et stressée. Tout dans son attitude me montre qu'elle veut reprendre les rênes et que j'ai touché un point sensible. Faisant un pas en arrière, Camille repart dans sa chambre en deux enjambées puis se tourne vers moi.

— Tu ne devrais pas faire semblant de t'inquiéter pour moi, ça ne te va pas !

Après un dernier regard plein de rage, elle attrape sa porte puis la rabat d'un grand coup sec devant mon nez. Je ne suis même plus surpris. Je commence à reconnaître ses automatismes de défense. J'ai les mêmes. Un bon coup de gueule pour détourner l'attention et une bonne dose de fuite pour éviter la discussion.

Ouais. Camille cache quelque chose...

CHAPITRE 21

CAMILLE

— C'est bon ?

Jules enfile son manteau, prends son portefeuille, attrape ses clés de voiture puis ouvre la porte d'entrée pour nous laisser passer. Je réajuste ma veste en faisant quelques pas. Quand il me passe devant, bientôt rejoint par Paul et Gaspard, leur décontraction me tire une grimace d'appréhension.

— On y va par nos propres moyens ? leur demandé-je.

Le leader tourne sa tête vers moi une seconde avant de se mettre à rire doucement en me regardant d'un air attendri. Je sais que je n'y connais rien en « mode de vie de star », mais je pensais que leur popularité rendait leurs déplacements difficiles. Je me suis peut-être imaginé des choses...

— On n'aime pas trop les gardes du corps et les chauffeurs, m'indique le chanteur.

— C'était la règle avec notre manager, complète Paul. On accepte son deal sur le célibat, mais on garde notre indépendance pour le reste.

Ah oui, le deal sur le célibat... je l'avais oublié celui-là ! Est-ce qu'ils ne sortent jamais avec personne ?

— Vous êtes célibataires depuis tout ce temps ?

— J'ai eu quelques petites amies. Eux... commence Jules en désignant ses musiciens à nos côtés.

— Eux quoi ? s'étonne Paul.

— Tu peux le dire qu'on en a eu plusieurs ! ajoute Gaspard en se moquant.

— Ouais, et sûrement en même temps ! intervient-je en leur lançant un clin d'œil.

Les trois amis rigolent. Paul et Gaspard plus que Jules. J'ai toujours eu cette facilité à me rapprocher des garçons. Parfois la simplicité, quelques blagues et des conversations autour d'une bière suffisent. Sans arrière-pensée, bien sûr. Il ne peut y avoir de séduction dans une amitié homme-femme. Et ce concept, je l'ai parfaitement intégré. Voilà pourquoi je crois que je ne pourrai peut-être pas m'entendre avec Léo. Il y a trop de tension entre nous. Trop d'incompréhension. Trop d'« envie de plus ».

Hier, quand j'ai fermé la porte sur lui, j'ai cru que mon cœur allait s'échapper de ma poitrine. J'étais déjà à fleur de peau de l'avoir écouté, alors l'entendre me dire qu'il a décelé ma tristesse a fini de détruire le peu de maîtrise que je m'efforce de maintenir lorsqu'il est près de moi. Je me maudis d'éprouver cela de nouveau.

Je redoutais de le revoir ce matin, mais c'est à croire qu'il a disparu. Il n'était nulle part dans la maison. Malgré moi, j'ai ressenti autre chose que du soulagement.

Le batteur et son bassiste, comme à l'accoutumée, se racontent des histoires salaces jusqu'à l'entrée du garage. Je profite qu'ils aient quelques mètres d'avance pour discuter avec Jules. Je sais très bien que je ne devrais pas, mais avant de réfléchir à une autre solution, je prends une profonde inspiration et l'arrête en posant une main sur son bras.

— Jules, je sais que je risque d'abuser de ta gentillesse, mais je voulais savoir si tu pouvais me rendre un autre service ?

Il s'arrête complètement.

— Est-ce que tu pourrais me conduire à mon rendez-vous, cet après-midi ?

Il hésite bien trop longtemps. Je lève les mains devant moi pour tenter d'effacer ce que j'ai dit.

— Ou peut-être que tu aurais une voiture ici que je pourrais emprunter, ajouté-je précipitamment. Même si tu ne me connais pas suffisamment pour faire

confiance à ma conduite... J'irai en taxi, si tu ne veux pas.

— Pourquoi tu n'y vas pas en moto ?

Ouais, n'importe qui me ferait la même remarque. Mais comment lui expliquer sans trop en dire ?

— Là où je vais... on est un peu réfractaire à ce genre d'engin.

— Si je t'emmène, il va falloir que je vienne te chercher, soupire-t-il en réfléchissant à voix haute. Ton rendez-vous est à combien de temps d'ici ?

— Une demi-heure.

Le silence s'éternise. Il doit être en train de peser le pour et le contre car ses yeux passent du garage au portail, puis à la route, pour revenir sur moi.

— Écoute, dit-il, la seule voiture que j'ai ici, c'est celle qu'on prend avec les gars pour tous nos déplacements. J'en ai besoin en cas d'urgence. Et je ne crois pas que Léo serait disposé à laisser une des siennes. Je t'emmènerai.

Je me sens bête de lui demander de faire quelque chose pour moi.

— Jules, je n'aurais pas dû te demander...

— C'est bon. Tu fais partie du groupe. Je prends soin de toi comme des autres. Ne t'en fais pas !

Il reprend sa route à la suite de ses deux musiciens en jouant avec ses clés entre ses doigts. Mon cœur est allégé d'un poids : pas de moto là où je vais, pas de question gênante supplémentaire...

Lorsque je crois qu'il n'ajoutera rien, il me surprend d'un air sévère et attentif.

— Mais faudra que tu m'expliques cette histoire de moto.

Je déglutis. Je ne veux pas parler de mon passé et je m'efforce de ne pas y penser non plus en rejoignant le trio dans le garage, près d'un SUV flambant neuf et spacieux.

Alors que je m'apprête à grimper près de Jules à l'avant, le moteur d'une grosse cylindrée retentit dans le garage : une Ducati Monster noire ronronne comme un bébé avant de se garer à un mètre de nous. Je ne quitte pas le bijou des yeux pendant que son propriétaire me nargue en la chevauchant. *Oui, je suis au courant, je vais devoir en rêver pour pouvoir la monter.*

— Léo ? Je croyais que t'étais déjà parti !

— Non.

Le guitariste défait son casque, enlève ses gants, passe une main dans ses cheveux pour les remettre en place. Béquille posée sur le sol, il récupère ses clés et se dirige droit sur moi.

— Je m’assois devant, me lance-t-il avec un regard noir.

— Bonjour Léo ! Ça va ?

Ses sourcils se plissent d’autant plus. Je soupire et lève les yeux au ciel.

— Je n’étais pas censée savoir que c’était ta place, dis-je insolemment. Pas la peine d’être si aimable !

Je m’écarte de son chemin et l’entends qui grogne derrière moi.

— Pourquoi tu n’y es pas allé directement ? lui demande Jules alors que nous prenons tous place à l’intérieur.

— J’ai conduit suffisamment ce matin, répond Léo vaguement. Je dormirai pendant le trajet.

— Et t’as bien raison, intervient Gaspard à côté de moi. Vu les cernes que tu te tapes, Cora va passer trois plombes à te maquiller, mec. Remarque, ça la dérangerait certainement pas, hein, Paul ?

Le bassiste se marre avec son meilleur ami. Je les entends même se faire une messe basse puis se taper la main comme deux lycéens fiers d’avoir réussi à sécher sans se faire prendre. Leurs rires sont communicatifs. Même si le sujet de conversation me met mal à l’aise, je ne peux m’empêcher de sourire en regardant les motos dans le garage.

Jules entame sa manœuvre pendant qu’ils continuent de taquiner leur guitariste qui n’a pas l’air réceptif à leur humour.

Est-ce à cause de moi ? D’hier et de notre échange tendu ? Ça ne m’étonnerait pas. Je commence à comprendre que ma présence et mes répliques réveillent sa susceptibilité et exacerbent sa mauvaise humeur.

Je ricane dans mon coin à cette pensée. Léo a dû m’entendre. En tournant la tête vers le rétroviseur, je croise son regard noir sur moi. Il ne le détourne pas.

Gaspard et Paul continuent sans se démonter.

— Oh Léo, tes yeux sont si expressifs ! dit l’un en imitant d’une voix fluette et nasillarde celle que je soupçonne d’être leur maquilleuse habituelle.

— Oh Léo, ta peau est si parfaite, répond l'autre.

— Oh Léo, ta bite est si gran...

— Vos gueules !

Le contact est rompu. Léo foudroie du regard les deux membres de son groupe qui ont osé le taquiner.

— Tu peux pas leur dire de se la boucler ? rouspète-t-il ensuite à l'intention de Jules.

— Si c'était pour être d'une humeur de chien, fallait prendre ta moto en solo, balance Gasp d'un ton voilé de rancune.

Second regard noir. Léo ne lâche pas le batteur des yeux avant que celui-ci ne détourne le sien.

— Fais chier, maugrée ce dernier subitement de mauvaise humeur.

— Détendez-vous les gars, intervient-il sans quitter le paysage des yeux. Une séance photo où tout le monde tire la tronche, ça ne risque pas de rameuter les foules.

— Ils ont du mal avec le principe même de sourire à un objectif, lance Jules pour me répondre.

— Je ne souris pas, crache Léo devant moi.

— Ah oui ? demandé-je en feignant la surprise. Sans blague !

Ses yeux furieux viennent me chercher une nouvelle fois dans le miroir. Mon cœur s'emballe. Si j'étais honnête avec moi, je dirais que j'adore le pousser dans ses retranchements. Et ce même si j'en paye le prix chaque fois.

— Ne fais pas attention à leur caractère de chien, m'annonce Jules. Chacun à leur façon, ils détestent se faire mitrailler. Gaspard préfère se la jouer provoc'. Et Léo...

— Son charme naturel qui revient au galop, je suppose, dis-je en lui souriant. Il m'adresse un clin d'œil dans le rétroviseur central.

— C'est une de tes manies de parler des autres lorsqu'ils sont là ? grommelle Léo les yeux fixés à l'extérieur.

Le silence retombe avant que les deux compères à mes côtés ne repartent dans leur délire. Les musiciens discutent, écoutent de la musique à la radio et la

commentent dans des éclats de rire et de voix. Ils se détendent avant un show qu'ils font par obligation.

Je reste silencieuse, les écoute d'une oreille distraite, et Léo a l'air de faire de même. On pourrait croire que nous sommes tous les deux profondément subjugués par la route et le paysage, mais en réalité nos attentions s'entrechoquent.

À de nombreuses reprises, son regard cherche le mien dans le rétroviseur. Si au début ses traits sont crispés par l'agacement, ils s'adoucissent ensuite. Une nouvelle lueur s'allume. Remplie d'interrogation. Il m'observe étrangement. Trop sérieusement. Je ne détourne pas les yeux lorsque je le vois faire. Et quand c'est à mon tour de dériver vers lui, il agit de la même façon que moi. Je ne sais pas pourquoi il fait ça, mais mon ventre se serre chaque fois que le contact devient plus appuyé et rempli de questions. *Pourquoi me regarde-t-il ?*

La route est longue. Et cela ne me gêne pas tant que ça.

*

* *

Je n'ai pas fait attention à la route. Lorsque le véhicule se gare en plein Paris, au pied d'un immeuble haussmannien, je viens de passer plus d'une heure à chercher le reflet de Léo. Je me maudis en détournant les yeux des siens une énième fois.

Ces interactions sont certainement les plus longues que nous avons échangées. Sans reproche et avec beaucoup trop d'ambiguïté. En descendant de la voiture, il recommence. Cette fois-ci très brièvement. Les autres nous rejoignent, alors il détourne la tête aussi sec pour se diriger vers l'entrée du bâtiment. *Je ne sais pas à quoi je m'attendais de plus...*

C'est au quatrième étage que se passe la séance photo. Notre manager nous y attend avec l'équipe qui s'occupera du shooting. Le photographe a loué un loft lumineux où il a entreposé son matériel pour l'éclairage. Il nous indique les pièces où nous pourrions être maquillés et habillés.

Il n'y a pas de grands discours entre les musiciens. Ils ont dû répéter ce genre de promo de nombreuses fois. Pour moi c'est la première, alors je me

laisse guider. On m'installe à l'écart des garçons, avec une maquilleuse efficace, qui ne perd pas son temps en papotage incessant. Je termine mon heure de préparation avec un maquillage discret, un rouge à lèvres nude, une queue-de-cheval haute et des boucles d'oreilles dépareillées. Côté look, je n'ai jamais été aussi féminine et sexy. Je porte un jean skinny sous des boots à talons, une chemise à carreaux cintrée assez courte ouverte sur un débardeur moulant. Quand je bouge, il laisse entrevoir mon ventre et la fin de mon tatouage qui vient s'enrouler autour de ma taille.

— Qu'est-ce que c'est ? demande la maquilleuse en laissant son regard voguer sur mon dessin.

Elle ne peut pas voir ce qu'il représente. Pour n'importe qui regardant de près, cette partie-là ne représente qu'un trait noir sur une peau blanche.

— Une branche... dis-je dans un souffle.

Une branche morte et terne.

— C'est un problème pour le shooting ? m'inquiète-je.

— Non. Vous avez tous vos personnalités et vos vies. Les fans doivent vous prendre comme tels.

Elle sort de la pièce en m'indiquant de la suivre pour retrouver les garçons déjà prêts dans la salle principale. Ils arborent tous les quatre les styles dans lesquels je les ai rencontrés la première fois, plus travaillés et soignés toutefois. Ils vont faire craquer toutes leurs groupies !

Jules et Paul sont souriants face à l'objectif. Ils discutent et rigolent comme s'il n'y avait pas toute cette attention centrée sur eux. Pour ce qui est de Léo, dire qu'il ne se montre pas coopératif est un doux euphémisme. Son regard est sombre et sa mâchoire reste figée dans une expression neutre. Il n'est pas enchanté d'être ici. Tout ce qui ne touche pas directement à la musique le fait chier. Il le répète assez.

Il porte un baggy sous un tee-shirt noir. Trop moulant et trop court. Si la vue de ma peau dans le miroir ne m'a rien fait, la vision de la sienne fait grouiller tout un tas de frissons au creux de mon ventre. J'ai soudain le cœur qui bat à fond. Les voir tous réunis, apprêtés, maquillés, avec ce photographe, me sort du cocon dans lequel je m'étais enfermée. Pendant des jours, la réalité a été mise de

côté. Je n'ai vécu que pour répéter avec eux, sans intervention extérieure. Là, c'est déroutant.

Je n'ai jamais été au centre de l'attention. Par le passé, ma vie était rangée et ordonnée. Mais je n'ai jamais été de nature timide. Et depuis deux ans, j'ai décidé de n'avoir plus froid aux yeux. Alors, pour une novice face à tous ces gens qui me regardent, je suis détendue. Du moins jusqu'à ce que le photographe, en accord avec Leto, se mette à parler de ses attentes.

— Très bien. Nous allons prendre d'abord les photos pour les affiches en solo. Puis nous ferons celles du groupe. Camille entre Léo et Jules. Paul et Gaspard de chaque côté.

Nous obéissons à ses directives.

Après Jules, c'est à mon tour. Je prends les poses que m'indiquent le photographe et son équipe. Je souris s'il le faut, reste sérieuse à d'autres moments. Le professionnel semble ravi de ma coopération. Je suis un modèle facile à diriger pour lui, contrairement à Léo et Gaspard qui ne se gênent pas pour montrer leur réticence : le premier reste de marbre face à l'objectif, le second rouspète entre chaque prise. Ils n'aiment pas les photos. Pour Léo, ce n'est pas étonnant, mais l'air bougon de Gaspard me fait sourire.

— Ne lui montre pas que ça t'amuse, sinon il va ronchonner encore plus, me chuchote Paul à l'oreille.

J'éclate de rire et intercepte le regard de son meilleur pote sur nous. Il fronce les sourcils puis se fait rappeler à l'ordre par le photographe. Je lui adresse alors un clin d'œil.

— Parfait. On passe à la suite puis on aura terminé pour aujourd'hui.

Le moment que je redoute se profile à l'horizon. Entourée des garçons, j'avance vers le canapé installé sous les projecteurs au milieu de la pièce. Nous effectuons quelques poses décontractés, les uns à côté des autres, jusqu'à ce que le photographe nous fasse lever puis revenir sur un fond blanc beaucoup plus neutre.

— Camille, tu te mets au centre. Les garçons vont se rapprocher de toi. Je veux que vous soyez proches les uns des autres. Un vrai groupe, avec des membres unis et fiers d'être ensemble.

Me rapprocher de Léo ? Très mauvaise idée !

Pourtant je ne peux pas me défiler. Ma respiration est difficile. Plus j'avance dans sa direction, plus ses yeux se rappellent à moi. Je déglutis en sentant la chaleur de son corps tout près de moi alors que je lui tourne le dos. Son bras passe sur ma taille. Sa paume se pose sur mon ventre.

Jules face à moi me prend la main, mais avec lui rien n'est pareil. Là où son contact est fraternel, celui de Léo est trop chaud. Gaspard et Paul se placent de chaque côté de nous, mais je ne sens que les doigts de Léo qui se sont glissés sous le tissu de mon tee-shirt et jouent avec ma peau. Ils ne me caressent pas. Le toucher n'est pas insidieux mais léger. Hésitant mais bien présent. Je ne bouge pas. Je ne le repousse pas. Je l'attends.

C'est presque imperceptible. Fugace et doux. Et cela fait courir un ligne de picotements le long de ma colonne vertébrale jusqu'à ma nuque. Je n'ose pas respirer. Si jamais son odeur se rajoute à ce moment, je ne sais pas si je pourrai me focaliser sur autre chose.

Léo raffermi sa prise au moment où nous devons sourire. Son pouce suit la ligne de mon tatouage qui s'échoue sur ma taille. Je ne savais même pas qu'il avait fait attention à ce détail. Quand est-ce qu'il a pu le voir ?

Le temps semble s'être suspendu à cet instant. Je ne saisis pas pourquoi Léo agit de cette façon et pourquoi je l'accepte. Il est odieux la plupart du temps avec moi. Que signifie ce revirement ? Et s'agit-il d'un revirement ?

J'ai bien remarqué ses différentes œillades au cours de la semaine, mais je me suis efforcée de ne pas me poser de questions sur leur signification. Cette fois-ci, je ne peux pas passer à côté. Sa prise autour de moi est trop entêtante. Trop tentante et frissonnante.

Le photographe semble satisfait de la pose. Nous sommes tous les uns près des autres. Unis pour former ce nouveau groupe tant attendu où je vais devoir faire mes preuves et trouver mes marques.

Quand tout finit, je ne suis pas certaine d'avoir été à la hauteur. Et si le résultat laissait entrevoir mon état auprès de cet homme qui me malmène autant qu'il me trouble ? Je ne saurai pas tout de suite si c'est le cas. Nous repartons chacun nous défaire de nos tenues.

Le retour jusqu'à la villa est très différent de l'aller. Léo dort ou fait semblant de dormir. Quant à moi je débrieфе avec les trois autres sur mes ressentis et cette première entrée dans leur monde populaire. Je tais les réactions de mon corps sous les doigts brûlants du guitariste. Je ne dévie pas les yeux vers lui de peur qu'il voie que son contact m'a bouleversée et que j'y pense sans interruption depuis notre départ.

Dès que nous arrivons à la villa, je saute de la voiture sans prendre le temps de leur adresser un mot. J'ai besoin de m'écarter d'eux. De lui. Ce n'est pas normal d'avoir ressenti ces frissons chaque fois que ses mains se sont posées sur moi. Je me le suis promis, il n'y en aura pas d'autre...

J'entre dans la villa en leur laissant la porte grande ouverte, monte les escaliers à ma droite à grandes enjambées. J'atterris sur le palier à toute vitesse et je file dans la salle de bain.

— Camille ? Ça va ? demande Jules en bas des marches.

— Oui oui, lancé-je en refermant la porte.

Ma douche est brève mais brûlante. Comme une punition pour retomber dans des filets qui ne doivent plus m'atteindre. En quelques minutes, mes muscles sont détendus et mon cerveau engourdi par la chaleur. Je ne reste pas, je me rhabille à la hâte, un trait de crayon sur mes yeux et je suis de nouveau prête ; les traces du shooting et de cette escapade dans la voiture, oubliées.

Lorsque je redescends, je trouve les garçons dans la cuisine, autour d'une bière, cherchant ce qu'ils pourraient grignoter pour le repas.

— On y va tout de suite ? questionne Jules dans ma direction.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— Vous allez où ? interroge Gaspard curieux.

— Je l'emmène à son rendez-vous, répond le chanteur. Ce n'est pas loin.

— Elle ne peut pas y aller toute seule ? intervient Léo, fidèle à lui-même.

— Commence pas, Léo ! gronde Jules en lui décochant un regard plein de reproches.

Il se tourne ensuite vers moi avec un sourire.

— Tu peux aller à la voiture, j'arrive.

J'évite le regard de Léo qui vient se poser lourdement sur moi et me précipite à l'extérieur. Je ne lutte même pas contre ce besoin de le fuir. J'arrive dans le garage, monte dans la voiture et me pose enfin sur le siège en relâchant toute la nervosité qui m'agite. J'expire profondément de soulagement. Peut-être que je vais affronter mon passé, mais je serai loin de Léo pendant quelques heures. Je dois remettre mes idées et mes émotions en place. Toute cette histoire va trop vite pour moi.

Je souris au moment où la porte conducteur s'ouvre sur Jules. Sauf que le regard sombre qui me percute me fige sur place. *Qu'est-ce qu'il fait là ?*

CHAPITRE 22

CAMILLE

— Léo ?

Je ne comprends pas. De toutes les personnes censées me porter un intérêt, même infime, il est certainement le moins bien placé pour se trouver dans cette voiture avec moi, à enclencher sa ceinture avant de démarrer.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Où est Jules ?

— Il n'a pas pu se libérer, finalement.

Il répond le plus naturellement du monde puis pose le bras sur le volant en pivotant vers moi. Le moteur tourne. Avant que je m'en rende compte, il a déjà quitté le parking. Le portail s'ouvre lorsque je prends réellement conscience de ce qui se joue à l'instant. *Il ne peut pas venir ! Non !* Je sais ce qu'il prévoit de faire et il n'en est pas question.

— Je ne veux pas que tu viennes, lancé-je sans filtre.

— Désolé de décevoir tes caprices mais ton *rendez-vous* de dernière minute à un prix. Jules ne sait peut-être pas te dire non alors qu'il a déjà son après-midi de programmé avant ce soir, mais moi, si.

— Tu ne me dis pas non, là ! Tu fais même tout le contraire. Regarde-toi ! Tu es en train de me conduire, m'exclamé-je en le désignant.

— Et ça te pose un problème que ce soit moi, je suppose ? Je croyais que tu avais besoin d'un chauffeur.

— Je croyais aussi que c'était la voiture de Jules et qu'il n'en avait pas d'autre. Il a dû omettre quelques détails.

— Arrête de faire l'idiote ! Je lui prête l'une des miennes et tu as celle-ci.

— Et toi avec !

Un ricanement sort de sa gorge.

Voilà. En quelques secondes, je me suis transformée en cette personne qu'il fait de moi. Sans aucun jugement modéré ou contrôlé.

— Tu m'indiques la route où je tourne en rond encore longtemps ?

Je suis de très mauvaise composition en ouvrant la bouche pour lui donner l'adresse, qu'il tape sur son portable. Encore plus en me renfrognant dans mon coin. Qu'est-ce qui me gêne autant ? Que Jules ne soit pas là ou que ce soit *lui* qui soit trop présent ? Comme ce matin, en partant...

Cette fois, mon regard ne dévie pas vers lui. J'ai les nerfs à bloc et je ne saisis pas ce qu'il se joue dans cette voiture de nouveau.

Le silence est lourd et tendu entre nous. Je regarde défiler le paysage. Il n'y a pas tant de route que ça jusqu'à mon point de rendez-vous, mais au bout de cinq minutes de son manque visible de réaction, je me mords la langue et n'hésite plus à lui balancer ce que je ressens :

— Tu avais tant envie que ça de savoir où je m'en allais ?

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Ta réaction d'hier soir !

— J'ai toujours les mêmes réactions avec toi, répond-il.

— Pas toujours, non !

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Tu sais très bien de quoi je parle.

Il a un petit sourire en coin.

— Il ne me semble pas t'avoir entendue protester.

Son regard dans le mien est précis, sérieux et rempli de cette flamme qui nous a brûlés un peu plus tôt. Il conduit, l'instant nous échappe donc trop vite quand il reporte son attention sur la route. Mais il l'a dit. Il parle de ce matin. Quel passage en particulier ? Ses coups d'œil ou cette main sur moi qui m'a fait

frissonner jusqu'à la moëlle ? Il a forcément senti ma peau s'électriser à son contact. Et entendu mes soupirs.

— Oui, laisse-t-il flotter finalement entre nous. Je voulais savoir où tu allais. Je crois même que c'est devenu vital dès que j'ai su que Jules allait t'emmener.

— Tu as l'adresse, maintenant, je réponds, mauvaise, pour ne pas lui laisser voir que sa déclaration m'atteint. Tu pourras contenter ta curiosité et faire une recherche sur qui habite à cet endroit-là...

— ... ou tu n'as qu'à me le dire, riposte-t-il en me regardant.

Il jette un coup d'œil à son portable et au temps de trajet restant.

— De toute façon, d'ici vingt minutes, je serai fixé.

Vingt minutes et il sera fixé. Et moi aussi. Qu'est-ce qui m'attend là-bas ? Des pleurs, des sourires ou des cris ?

— Pourquoi ? demandé-je dans un souffle. Pourquoi tu veux tellement le savoir ?

— Pour te comprendre, peut-être.

Je le dévisage. Lui non. Il ne tourne plus le regard vers moi et serre le volant de ses mains crispées. Comme s'il disait tout haut ce qu'il redoute de penser tout bas.

C'est lui qui reprend la parole. Pour clore la conversation une fois pour toutes.

— Je te l'ai dit, je suis ton mentor... Je ne te lâche pas.

Je hoche la tête par automatisme, mais il ne me voit pas. J'ai bien compris qu'il ne me lâcherait plus d'une semelle. Mais où cela va-t-il le mener ? *Trop près...*

Je m'enfonce dans mon siège alors que nous ne disons plus rien. Nous ne faisons aucun geste déplacé cette fois. Comme si ce matin n'avait pas existé. Je ne sais pas si je dois le regretter.

Je commence à reconnaître le paysage. La banlieue parisienne où mes parents habitent depuis toujours. La fin de l'autoroute. La dernière sortie. Les grands magasins. J'expire fortement en me redressant. Complètement stressée.

Pendant des jours, cela n'a été qu'une sensation sourde qui venait me remuer le ventre lorsque mon cerveau se mettait en pause entre deux répétitions.

Maintenant, j'y suis. Et même très bientôt.

Léo commence à ralentir en suivant les indications du GPS. La maison de mon enfance apparaît quelques minutes plus tard. Belle et majestueuse. Bourgeoise en pleine ville. Deux étages au bout d'une grande allée. Une façade tout en pierres. Des grandes fenêtres hautes et des arbres centenaires éparpillés dans un jardin en longueur.

J'aime cette maison. J'aime ce que j'y ai vécu. Mais aujourd'hui, alors que la voiture entre dans l'allée ouverte pour m'accueillir, je voudrais partir en courant.

Léo me jette un coup d'œil. Il doit voir que quelque chose ne va pas car son regard se fait inquiet et interrogateur. Je bouge avant qu'il ne me pose une question. Je sors et ferme la porte avant de rester debout la main sur la poignée, à la serrer pour me donner du courage.

Mon cœur bat à tout rompre. Il me fait mal, tout comme ma gorge avec lui. Et les larmes qu'elle veut charrier sur mes joues. Bientôt deux ans sans venir ici. Est-ce suffisant ? Trop ? Pas assez ?

Les images de mon enfance me reviennent en mémoire. Moi, enfant aimée par ces parents si compréhensifs. Et *lui*. Dans cette maison avec moi. Courant à travers les étages, grandissant entre ces murs, des rêves d'adolescents aux espérances d'adultes.

Je suis figée à côté de la voiture en prenant conscience de tout ce que je vais devoir affronter. Tout ce que j'ai fui pendant ces deux ans et qui me revient alors que mon regard détaille la bâtisse de mes parents, le jardin, la maison d'à côté où ses parents à *lui* habitent toujours. Ont-ils été invités à ce repas ?

— Camille ?

Je tourne la tête vers Léo qui m'observe de l'autre côté du quatre-quatre. Il a perdu toute trace de rancœur, de susceptibilité ou d'irritabilité. Je crois qu'il lit parfaitement tout ce qui me traverse. Mais comment pourrait-il comprendre ? Comment pourrais-je révéler ma faute à voix haute ?

Son appel me sort finalement de mon état. Je parviens à marcher, à m'éloigner de lui et à faire un pas après l'autre sur les graviers de cette allée qui me semble à la fois si longue et si courte.

— Merci de m’avoir amenée, Léo, dis-je pour le faire partir. Tu peux repartir, je me débrouillerai.

— Tu es sûre ?

— Oui.

— Ça n’a pas l’air d’aller.

Pourquoi insiste-t-il ? Qu’est-ce qu’il en a à faire après tout ?

— Si, ça va.

Va-t’en !

— Rentre, s’il te plaît, répété-je.

Il fronce les sourcils dans une expression que je commence à bien reconnaître. Son regard se pointe sur la bâtisse derrière, puis sur moi. Il doit me voir frissonner, redouter ce moment. Je suis trop transparente.

— Tu ne dois pas être en retard ce soir, lance-t-il d’un ton sévère.

— Je sais.

Je préfère qu’il soit comme à son habitude. Pas compatissant.

Je vais pour me détourner de lui et avancer vers la porte, quand il m’arrête encore.

— Camille... Qui habite ici ?

Comme pour répondre à sa question, la porte d’entrée s’ouvre. Ma mère devait attendre près de la fenêtre pour être certaine que j’arrive, car elle se précipite dehors en me voyant. Et je le vois sur son visage, elle ne sait pas si elle doit sourire ou pleurer.

Elle a changé. Elle a coupé ses longs cheveux blonds et son regard n’est plus aussi bleu qu’avant. Elle semble aussi avoir plus de rides. Elle est marquée par l’inquiétude. *Est-ce ma faute ?* J’ai dû lui causer tant de soucis et de peine, tant d’attente intolérable, tant de silence alors qu’elle est une mère exemplaire.

Son visage se tord sous la tristesse.

— Ma chérie...

Ses bras se referment autour de moi tandis que je n’ai toujours pas bougé. Le bar, la vie de nuit puis la musique, le groupe, la vie avec eux. Je m’étais enfermée dans une routine sans lien avec mon passé et ma famille. Je n’étais pas prête. *Je ne le suis toujours pas.*

Ma mère est bien plus petite que moi. Son étreinte est forte, ses mains m'encerclent pour me faire pencher vers elle. Je lui réponds comme mon cœur me crie de le faire. Je laisse ma peine de côté comme j'en ai l'habitude et lui rends la chaleur qu'elle me donne.

Je ne suis pas digne d'elle, ni de l'amour qu'elle me porte, mais je profite tout de même de cet instant avant la tempête. En relevant la tête, je vois mon père et mon frère debout, faisant front à l'entrée de la maison. Si elle m'accueille avec toute sa tendresse, eux ne me feront pas de cadeau.

— J'ai eu tellement peur qu'il t'arrive quelque chose. Où étais-tu partie ?

Je ne veux pas répondre alors que Léo doit tout entendre.

— Je...

— Oh mon Dieu !

Elle se recule pour enfouir son visage entre ses mains et explose en pleurs. Comme une libération. Mes bras autour d'elle ont dû lui faire prendre conscience que j'étais là. Bien là.

— Maman... murmuré-je en la reprenant contre moi.

— Tu m'as tellement manqué.

J'aimerais pleurer avec elle – son chagrin plante un poignard dans mon cœur –, mais j'en suis incapable. Pleurer reviendrait à accepter ce qu'il s'est passé. Je repousse la brûlure dans ma gorge, la retiens, déglutit pour la faire disparaître.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ? J'ai tellement pleuré. Espéré. Et tu n'es jamais revenue.

— Je suis désolée, maman.

Elle sanglote encore. Tout ce qu'elle devait retenir s'écoule dans mes bras. Je ne peux rien faire d'autre qu'encaisser. Je suis coupable.

— Je suis désolée, dis-je de nouveau.

Mes mots semblent l'apaiser. Après s'être déversées contre ma poitrine, ses larmes se calment, son souffle s'apaise et elle s'écarte de nouveau. Elle essuie ses yeux. Son mascara coule sur ses mains, mais elle s'en moque. Son regard est attiré vers un point derrière nous. Elle le regarde sans comprendre.

— Qui est-ce ?

Quand elle me pose cette question, je me rends compte que Léo est toujours là. Il n'a pas bougé. Il nous observe, ma mère et moi, en silence, les mains dans les poches, les épaules un peu voûtées, comme pour se protéger d'un souvenir douloureux. Ses yeux reflètent une profonde nostalgie que je ne lui ai jamais vue.

— C'est Léo, je réponds en le regardant. Un... collègue.

Ma mère se dégage de moi et marche jusqu'au guitariste qui se redresse en la voyant faire. Elle lui tend la main, le salue avec un sourire bienveillant. Un sourire de maman auquel il ne répond pas. Il se tend soudain et reprend son attitude froide qui le caractérise. Ma mère ne s'en formalise pas.

— Merci de m'avoir amené ma fille.

— Je n'y suis pour rien. Je sers juste de chauffeur.

— Eh bien je suis contente que vous l'ayez fait tout de même. Vous faites quoi dans la vie ?

— De la musique.

Ma mère tique en entendant sa réponse. Elle se tourne vers moi pour me demander :

— Tu travailles dans la musique, maintenant ?

— Oui. Je vais te raconter. Mais on peut en parler à l'intérieur ? Léo doit s'en aller.

C'est mal connaître ma mère que de croire qu'elle acceptera de laisser filer une partie de moi. Pas après lui avoir infligé un silence qu'elle ne méritait pas. Elle ne prend donc pas en compte ce que je lui dis et se tourne de nouveau vers Léo. Peu importe ses yeux gonflés et son maquillage vacillant. Elle veut tout savoir de ma nouvelle vie. Et que je le veuille ou non, Léo en fait partie.

— Vous n'allez pas partir tout de suite ! s'exclame-t-elle. Vous resterez bien déjeuner avec nous ?

Mes yeux dérivent malgré moi vers ceux de Léo, si noirs et scrutateurs. Si intrigués aussi de lire mes réactions. Et soudain, il fait ce que je redoutais. Ce qui me paralyse en imaginant la suite, en envisageant qu'il pourrait découvrir ce pourquoi je fuis depuis tant de temps. Il lève sa tête par-dessus celle de ma mère et sourit, victorieux.

— Avec plaisir.

CHAPITRE 23

CAMILLE

Où est-ce que j'ai atterri ? À quel moment le monde a-t-il cessé de tourner rond pour me coller un Léo dans les pattes tel un coquillage accroché à son rocher ?

Ma mère, elle, semble ravie. Son invitation et la réponse favorable du guitariste tombent à pic. Il est le cobaye idéal pour détendre l'atmosphère qui ne manquera pas de se refroidir dès que j'aurai foutu un pied dans cette maison. Rassurée, ma mère fait demi-tour pour rejoindre mon père et Adam dans l'entrée.

— Tu n'as pas à rester là, murmuré-je en suivant ma mère de quelques pas.

— Ce serait malpoli de refuser une invitation si charmante, non ?

— Elle n'est pas charmante, rétorqué-je. Elle est intéressée. Elle veut connaître tous les détails de ma vie actuelle.

— Dans ce cas, on est deux. Je veux connaître tous les détails de ta vie avant.

— Tu n'écoutes donc jamais quand je te demande quelque chose ? soupiré-je dépitée.

— Dois-je te rappeler qui n'en a fait qu'à sa tête depuis le premier jour ? Ce n'est pas toi qui étais tellement sûre d'elle qu'elle voulait m'en faire baver en restant dans le groupe ?

Je pose une main sur son bras pour l'arrêter en même temps que moi.

— Léo... commencé-je sans trouver les mots. S'il te plaît.

À quoi cela pourrait servir de le supplier ? Je ne l'imagine pas obéir gentiment. Ni agir comme je l'entends sans chercher à en apprendre davantage. Mais pourquoi veut-il en apprendre plus sur moi ? Je ne suis qu'une fille banale.

Il ouvre la bouche pour parler mais ma mère l'interrompt :

— Vous venez ?

Je soupire.

— Ta mère a décidé pour nous, apparemment, lance-t-il moqueur.

Je suis bien obligée d'abdiquer, cette fois. Surtout devant les visages impatients des membres de ma famille.

L'allée est vite remontée et même si je freine à chaque pas, nous arrivons à hauteur des deux hommes au moment où ma mère s'apprête à gravir les marches du perron.

Je me crispe à un pas d'eux. Mon regard se plonge dans celui de mon père que je connais tellement bien. N'importe qui, étranger à toute cette histoire, comprendrait que rien ne me sera acquis ce soir. Les deux hommes de la famille sont tendus, prêts à réagir au quart de tour.

— Calme-toi ! implore tout bas ma mère à mon père, en posant une main sur son torse puis en disparaissant à l'intérieur.

Je m'arrête au bas des marches. Mon père et mon frère me regardent comme s'ils me voyaient pour la première fois.

— Tu avais tellement peur de nous affronter que tu es venue avec du renfort ?

Je savais que ce ne serait pas facile, mais j'avais sous-estimé mon père et sa rancune légendaire. Surtout auprès des personnes qui comptent le plus pour lui.

J'aperçois le mouvement que fait Léo près de moi. En un pas, il est à ma hauteur, le dos droit, sa main frôlant mon bras sans me toucher.

— Qui êtes-vous ? demande mon père à son intention.

— C'est le chanteur de *Nameless Options*, un groupe de rock assez connu, répond Adam les bras croisés en le détaillant.

— Ex-chanteur, précise Léo les dents serrées. Je suis guitariste avant tout.

— Et que vient faire le guitariste de *Nameless Options* chez nous ?

— *Nameless Options* ? prononce une voix enjouée à l'intérieur de la maison.

Ma mère réapparaît sur le perron entre son fils et son mari pour jeter un coup d'œil à celui qui m'accompagne.

— Je suis navrée, ajoute-t-elle honteuse. Je ne savais pas du tout à quoi vous ressembliez. Je ne suis pas très au courant des groupes populaires de maintenant.

Mais j'ai entendu vos chansons à la radio. Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis venu accompagner votre fille.

— Comment connaissez-vous ma fille ? interroge mon père en fronçant les sourcils sans comprendre. Et comment vous connaît-elle ?

— Tu ne leur as vraiment rien dit, alors... constate Léo en se tournant vers moi. Je ne crois pas que ce soit à moi de répondre à vos questions, ajoute-t-il ensuite.

— Il y a bien longtemps que Camille ne nous dit plus rien, réplique mon père en laissant flotter le sous-entendu entre nous tous.

— On pourrait peut-être parler de ça à l'intérieur ? lancé-je pour couper court à nos échanges.

— Tu ne vas pas t'enfuir, cette fois-ci ? riposte-t-il aussitôt.

Je me raidis face à lui. Il est blessé, furieux par-dessus tout, mais il dissimule autre chose. Il a souffert tout autant que ma mère.

— Non, papa. Je ne vais pas m'enfuir.

— Ce serait bien la première fois, ironise-t-il mauvais.

Il se détourne sans nous attendre, Adam derrière lui et ma mère qui nous lance un regard peiné. La situation me paraît tellement désespérée. *Comment je pourrais les reconquérir ?*

— Ton père a l'air très en colère, me dit Léo tout bas.

— Il en a le droit, fais-je défaitiste.

Je passe devant lui et m'engouffre à l'intérieur à la suite de ma famille.

*

* *

Il n'y a pas eu d'apéro, de discussion frivole à la cuisine avant de passer à table. Mon père a traversé le couloir de l'entrée droit devant, puis il s'est installé à la table de la salle à manger, mon frère à ses côtés. Mélanie est apparue une seconde après. Si petite avec son visage de poupon et ses grands yeux bleus magnifiques. Je me suis tendue de nouveau en pensant à Margaux, à ce que mon frère fait de moi : une complice de son adultère. Mélanie est charmante et douce.

Elle l'a toujours été. Elle me salue chaleureusement alors que je ne lui rends pas la moitié de ce qu'elle me donne. Je n'y arrive plus, pas en la voyant rejoindre Adam avec un sourire éblouissant avant de l'embrasser comme la femme amoureuse et légitime qu'elle est.

J'observe le tableau de cette famille unie sans savoir comment agir. Sans savoir comment retrouver ma place. Mes yeux font le tour de la pièce, rien n'a bougé. Les meubles ont toujours la même configuration. Modernes. Laqués. Chaque chose bien rangée. Les photos de famille sur le buffet. Des plantes vertes près de la baie vitrée. Le salon dans des nuances de gris rehaussées par des coussins noirs et jaunes. Un écran plat, un poêle là où se tenait une cheminée. L'espace de vie est grand et aéré. La table à manger se tient derrière l'immense canapé d'angle. Il n'y a aucun meuble lourd, aucun trop sombre, aucun trop vieux. Ma mère aime le style, la lumière, l'harmonie. Sa maison pourrait aisément faire partie des couvertures de magazines de décoration. J'en connais tous les recoins. Là où petite je pouvais enchaîner les parties de cache-cache avec mon frère et Rémy. *Rémy...*

Ma mère interrompt mes pensées en m'invitant à rejoindre les autres. Elle apporte l'entrée depuis la cuisine, ainsi que le couvert de leur invité surprise, et dépose le tout sur la table. Elle s'assoit ensuite à la gauche du chef de famille, moi à ses côtés. Léo sans hésitation se pose à la place libre près de moi.

Les premières minutes sont silencieuses. J'ai le temps de sentir toute leur rancœur, leurs regrets et leur incompréhension. Adam a décidé de ne pas me faciliter la tâche. Il m'observe en silence de longues minutes par-dessus la table comme pour m'inciter à parler.

— Tu as décidé de ne pas parler de tout le repas ? commence mon père en reprenant son ton plein de reproche.

— Je ne sais pas... dis-je en relevant la tête vers lui. Est-ce que tu as envie de m'entendre, papa ?

— Ne joue pas à ça avec moi, Camille. Je ne suis pas celui qui est en tort ici. *Oui. Pour cela, je sais bien que c'est moi.*

— Je sais. J'ai bien compris que tu me le ferais payer.

— C'est ton voyage qui t'a rendue si insolente ? poursuit-il.

— Si je pouvais en placer une sans que tu m’agresses, peut-être que tu en saurais plus sur mon *voyage*.

— Peut-être que si tu m’avais donné des nouvelles, j’aurais su comment te parler.

— Ça suffit !

Maman pose ses couverts sèchement sur la table.

— Serge... réprimande-t-elle mon père. Tu m’avais promis de faire un effort.

Je remue, mal à l’aise sur ma chaise, en regardant mon père se renfrogner, baisser les yeux sur son assiette et ne plus parler.

Il se passe une minute silencieuse avant qu’elle ne se tourne vers nous.

— Alors... *Nameless Options*. Comment se fait-il qu’un membre de leur groupe se trouve dans ma salle à manger ? demande-t-elle avec un sourire attendrissant.

— J’ai passé une audition, lâché-je en me raclant la gorge.

— Quand ?

Je jette un coup d’œil à Adam. Bien entendu, il ne leur a rien dit.

— Il y a environ un mois.

— Un mois...

La nouvelle semble la souffler.

— Cela fait un mois que tu es revenue ?

— Deux.

Presque trois...

Elle se laisse aller dans la chaise, les yeux fuyants.

— Maman...

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Je pensais naïvement que nous serions les premières personnes que tu retrouverais en revenant. Que tu te sentirais mal loin de nous. Que l’on te manquerait... mais j’ai dû me tromper.

Je m’efforce de ne pas regarder Léo, de ne pas voir ses yeux ni de savoir ce qu’il pense de tout ça. J’aimerais qu’il ne soit pas là.

— Et où est-ce que tu étais ?

— Margaux ne vous a rien dit ?

Vu leur tête, c'est évident que non.

— J'étais à Boston.

— Aux États-Unis ? répète mon père comme s'il avait mal entendu. Tout ce temps ?

Il se tend. Je sens qu'il reprend du poil de la bête. Ma mère s'est recourbée sur sa chaise en apprenant à quel point je l'ai tenue à distance de ma vie.

— J'ai commencé par voyager. Puis je suis arrivée dans cette ville et je m'y suis sentie bien. J'ai trouvé un emploi, fait changer mon visa et voilà...

— Voilà ? Et c'est tout ? C'est ça qui t'a retenue presque deux ans ? sans Internet ? sans électricité ? sans avion pour revenir de temps en temps ?

— Serge, calme-toi, murmure maman à ses côtés.

— Ne me demande pas de me taire, Marie, coupe-t-il cinglant. Tu as pleuré autant que moi de cette situation. Et l'heure n'est plus aux larmes. Te rends-tu compte du mal que tu as fait à ta mère, Cam ?

— Bien sûr. Adam est passé avant toi. Je suis même étonnée que tu n'en rajoutes pas une couche, grand frère.

— Ne me mêle pas à ça, Camille. Tu t'es mise dans cette situation toute seule.

— J'avais oublié à quel point toi tu es exemplaire.

— Ne va pas sur ce terrain, me menace-t-il.

— Ou sinon quoi ? répliqué-je sans aucune repartie.

Ses yeux bleus s'assombrissent. Si je continue sur ma lancée, le terrain sera miné. Peut-être même perdu.

— Ton frère n'a absolument rien à se reprocher, contrairement à toi, intervient mon père. Tu n'as aucun droit de nous faire la morale sur notre attitude aujourd'hui. Nous aussi nous avons souffert. Nous aussi nous avons perdu Rémy.

Je me statufie. *Rémy.*

« *Tu m'aimeras toute ta vie, Cam ?* »

Je ferme les yeux, tente de reprendre mon souffle, ou au moins ce brin d'air qui pourrait m'empêcher de dérailler. Mais je déraille. C'est ce que je fais depuis deux ans. J'ai besoin d'adrénaline, de peur, de vitesse. Je dois occuper mon cerveau. Ne pas y penser. Jamais.

« *Tu as l'air distante, en ce moment...* »

— Ne me parle pas de Rémy ! ordonné-je en me levant de ma chaise.

— Tu en es encore à ce point ? demande mon père ses yeux rivés aux miens. Après deux ans ? Tu refuses toujours d'entendre qu'il est m... ?

— Voilà ! l'interromps-je en haussant la voix. C'est exactement pour ça que je ne voulais pas revenir. C'est pour ça que je suis partie. Je ne veux pas parler de lui, vous m'entendez ? Je ne veux pas voir ses putains de photos dans votre baraque. Je ne veux pas y penser, c'est clair ?

J'ai un problème. Je sais qu'après deux ans, il n'est pas normal d'être dans un tel déni. Mais c'est la seule façon que j'ai trouvée pour ne pas tomber, pour arrêter toutes ces images dans ma tête, tous ces moments qui me hurlent que j'aurais dû faire les choses autrement. Que j'ai été la pire des femmes. Que tout ça... je l'ai voulu.

Je déglutis péniblement en jetant un coup d'œil vers Léo. Il regarde droit devant lui pour marquer une distance avec notre conversation. Mais je sais qu'il entend tout, qu'il assimile chaque mot. J'ai tellement honte qu'il assiste à ce pseudo-drame familial que je pourrais tout arrêter de nouveau et reprendre ma vie de barmaid pour ne plus revoir le groupe. Après tout, cela ne fait pas si longtemps...

Je ne suis plus la seule debout. Mon père se lève à son tour. Sa chaise part en arrière et s'étale dans un bruit assourdissant sur le sol en carrelage. Ses yeux sont furieux, son corps est furieux, tout transpire la colère dans son attitude.

— Et est-ce que l'un de vous s'est mis à ma place une seconde ? Est-ce que vous savez ce que c'est de vivre dans une maison où il a été dans chaque pièce. Où son odeur me revient chaque fois que j'ouvre une porte ou que je me couche dans notre lit. Est-ce que tu sais ça, papa ?

— Nous aurions pu être présents pour toi, rétorque-t-il la gorge aussi serrée que la mienne.

— Non !

Il se fige. Je ne fais même plus attention au silence assourdissant tout autour de moi ou à Léo qui doit me regarder comme une folle furieuse. Il faut que je le dise. Après je ne veux plus revenir dessus. Ils devront comprendre. Ou au moins essayer. Mais je ne reviendrai plus sur cette période.

— Non, asséné-je de nouveau plus calmement. Je ne voulais personne. Je ne voulais plus de cette maison, plus de ce job, plus de cette vie. C'était la nôtre. À lui et moi. La vivre alors qu'il n'était plus là, ça m'était impossible, dis-je en haussant le ton. Alors oui, je suis partie, papa. Et sans vous le dire. Et je regrette de vous avoir fait du mal. Mais je devais le faire. C'était la seule façon de respirer de nouveau, de...

— Et donc tu as réussi ? Est-ce que tu te sens mieux ? Parce que quand je vois comment tu réagis à la seule évocation de son prénom, je n'ai pas l'impression que cette fuite en avant ait servi à grand-chose. À part tous nous faire souffrir.

Il marque un temps de pause, reprend son souffle, desserre les poings. Nous nous dévisageons. Lui, les yeux pleins de larmes, moi les miens toujours aussi secs.

— Est-ce que tu as fini par pleurer, Camille ? Est-ce que tu es allée te recueillir sur sa tombe ?

La sensation dans ma gorge revient me brûler. Mon père détruit toutes les barrières que j'érige depuis deux ans. Tout en ne disant que la vérité. Je ne peux pas le laisser faire. Je ne peux pas craquer. Pas maintenant. Sinon, je suis bonne pour retourner au point de départ. Et je ne suis pas sûre de savoir où il se trouve...

— On en revient toujours à la même chose, pas vrai ? murmuré-je en baissant les yeux.

Je repousse ma chaise et m'écarte de la table.

— Je vais prendre l'air, dis-je d'une voix étouffée.

Sans un regard de plus pour ma famille, je m'éloigne de la table, direction le jardin.

CHAPITRE 24

LÉO

Deux ans plus tôt.

Je me tiens devant elle. Les deux mains croisées à l'arrière de mon crâne, les ongles plantés dans mon cuir chevelu. Je la regarde m'éjecter de sa vie.

— Tu n'as rien à faire ici, Léo. Je ne veux plus que tu viennes me voir. Ne tente même pas de m'approcher.

Elle est froide, distante. Après toutes ces années passées à me battre pour nous, ça me tue. J'en crève d'avance de ne plus la voir. Comment vais-je faire pour ne pas ressembler dans mes travers ? Vais-je résister à l'appel du fluide libérateur que me réclament mes veines ou à celui de la poudre blanche que je rêve tous les jours de sniffer ?

— Tu ne peux pas faire ça, Lucie.

Je deviens pathétique. Mais devant elle je m'en fous.

— Ne me dis pas ce que je dois faire ! tonne-t-elle avec un doigt accusateur. Ne t'avise même pas de me parler ! Tu n'en as plus le droit !

Elle est en colère. Elle, si calme, si joyeuse, si heureuse malgré les épreuves traversées, voilà qu'elle est hors d'elle à cause de moi. Contre moi. Je ne sais pas comment revenir en arrière.

— C'est toi qui as choisi de me tenir à l'écart de ta vie et de tes problèmes, ajoute-t-elle durement. C'est toi qui n'as pas voulu de mon aide et qui as préféré fuir dans toutes ces... saloperies. Tu m'as repoussée, Léo ! Et maintenant tu veux revenir ?

Ses yeux me défient de la contredire.

— *Tu es comme tous les autres, crache-t-elle encore plus virulente. Un égoïste qui ne pense pas à ceux qui l'aiment.*

— *Je ne pouvais pas faire autrement...*

— *Si ! Tu pouvais compter sur moi. Et tu as choisi de ne rien me dire.*

— *Lucie... tenté-je en esquissant un mouvement vers elle.*

Elle lève la main.

— *C'est à mon tour de ne plus te vouloir dans ma vie. Va-t'en. Tu ne mérites pas d'être ici...*

*

* *

Je suis crispé sur ma chaise. Je ne me suis pas rendu compte que j'étais parti dans mes pensées. Mes mains sont serrées autour de mon couteau et de ma fourchette, mon regard perdu sur les assiettes, comme si le monde extérieur me parvenait derrière une brume sombre.

Les parents de Camille continuent de discuter. De se disputer.

— Tu n'aurais jamais dû la braquer de cette façon, Serge.

— Maman, il a eu raison. Il le fallait, intervient le frère de Camille. Il faut qu'elle se rende compte qu'elle n'aurait jamais dû agir comme ça.

— Oui, acquiesce-t-elle. Mais elle vient de revenir. Je voulais discuter. Pas que vous la fassiez fuir de nouveau.

— Parce que c'est nous les responsables ? s'insurge son fils.

— De toute façon, elle n'en fera qu'à sa tête, quoi que nous fassions, lance le père pour clore le débat. C'est comme si nous n'avions plus la moindre importance...

Il a l'air exténué.

— Je n'ai plus faim, ajoute-t-il en regardant une dernière fois son assiette.

Il s'écarte un peu plus de la table, le regard perdu dans le vague. Je le suis des yeux tandis qu'il s'éloigne dans la pièce, passe devant la baie vitrée où Camille a disparu, jette un coup d'œil vers l'extérieur, secoue la tête et disparaît.

— Je suis navrée de ce spectacle désastreux, s'excuse la mère de Camille en attirant de nouveau mon attention. Je pensais que cela se passerait un peu mieux,

continue-t-elle songeuse.

— Ne vous inquiétez pas.

Je me force à jouer les types bien. Qui crois-je berner ?

— Vous avez une famille, Léo ? Des frères et sœurs ?

Je me tends.

— J'ai une sœur.

Mes doigts ne se détendent toujours pas. Parler de ma famille ne me calmera pas. Répondre à ces putains de questions non plus. Qu'est-ce que je fous là, à faire la causette à des gens que je ne connais pas ? Dans une maison où, malgré les tensions, tout pue le bonheur et l'amour.

— Excusez-moi.

Je me lève à mon tour. J'intercepte le regard du frère de Camille suivant chacun de mes gestes. Sa mère a dû me poser une question, mais je n'y ai pas prêté attention et cet homme me dévisage. Dur et froid. Me renvoyant le reflet que je sers aux étrangers. Je ne résiste donc pas à faire de même à son encounter avant de les laisser en famille sans dire un mot. Je suis ensuite mon impulsion : en quelques pas, je pars rejoindre Camille à l'extérieur.

La journée n'a été qu'une succession de pas dans sa direction. Les deux dernières semaines aussi, d'ailleurs. Chaque fois que je peux m'approcher d'elle, ou la regarder, je le fais. Et je ne peux plus mettre cela sur le compte d'une méfiance quelconque. L'idée qu'elle me blesse comme toutes les autres est en train de s'évanouir.

Camille ne m'a pas laissé une seule raison de douter de sa sincérité. Encore plus aujourd'hui, depuis que je l'ai découverte si vulnérable et pourtant si apte à se battre. Elle cache ses blessures par un caractère fort. Comme moi. Comment je pourrais ne pas comprendre ?

L'air est frais quand je passe la porte, la referme derrière moi et avance dans sa direction. Camille n'est pas allée bien loin. Elle se tient debout, les bras croisés, au milieu du jardin, sur l'étendue de pelouse fraîchement coupée. Ses cheveux sont relâchés dans son dos.

Je m'approche en silence jusqu'à me tenir à ses côtés dans la même position. Les mains dans les poches, le regard droit devant.

— Je me demande si tu jubiles intérieurement parce que tu as enfin un moyen de pression sur moi ou si tu as pitié, dit-elle la gorge nouée.

— Ni l'un ni l'autre. Tu n'es pas vraiment le genre de filles à vouloir attirer la pitié, si ?

Je la regarde baisser la tête et réfléchir avant de reporter mon attention sur moi.

— Tu n'aurais jamais dû assister à ça.

— Il y a beaucoup de choses auxquelles je n'aurais pas dû assister...

— Comme ?

— On est en train de parler de moi, là ?

Je me tais. Je discerne son mouvement pour me regarder. Moi je ne bouge pas. Toute cette situation, cette souffrance contenue dans chacune de ces personnes rencontrées aujourd'hui me renvoie à celle de ma famille. Il y a si longtemps.

Camille soupire à côté de moi.

— Je sais qu'il a raison, avoue-t-elle en toute sincérité. Que je n'aurais jamais dû partir comme je l'ai fait. Mais j'en avais besoin.

— Je sais.

— Comment pourrais-tu le savoir ?

— Je le sais mieux que quiconque.

Parce que je suis un foutu fuyard. Incapable d'assumer ses conneries. Incapable de ne pas résister à l'appel du vice. Et même si je ne suis pas parti à des milliers de kilomètres, l'effet de la drogue m'a projeté loin de tous ceux qui comptaient. Les conséquences ont été identiques.

— Qui était-il ?

— Tu as l'air de vraiment vouloir le savoir... dit-elle pensive en se tournant vers moi.

Cette fois nous nous regardons. Comme ce matin, je sens l'attraction qui me pousse vers elle et qui grandit. La toucher lors de la séance photo a réveillé cette envie de l'approcher davantage. D'en savoir plus.

Je ne sais pas si elle lit tout ça dans mon regard. Mais après une longue hésitation, elle se met à parler. Peut-être parce que je n'ai pas prononcé ce

prénom qui semble lui faire tant de mal.

— Au départ, c'était un simple voisin... annonce-elle lentement en prenant son temps pour trouver ses mots.

Elle détourne la tête et croise de nouveau les bras comme pour se protéger de mes yeux observateurs.

— Nous avons fait notre rentrée dans le même collège, dans la même classe, précise-t-elle. On faisait le trajet ensemble. Matin et soir. On est donc vite devenus amis et inséparables.

Elle frissonne et ses doigts se cramponnent à ses propres bras repliés sur eux-mêmes. Elle ne quitte pas le jardin des yeux. Elle reste figée. Perdue dans des souvenirs qu'elle seule doit connaître.

— Nous avons grandi ensemble en vivant l'un à côté de l'autre, l'un chez l'autre presque tous les jours. Nous n'avions même plus besoin de nous annoncer. On entrait dans la maison voisine comme si c'était la nôtre et tout le monde trouvait cela normal. Il était mon meilleur ami.

Elle sourit tristement. Ses yeux trahissent son calme apparent. La tristesse qui les voile ne m'est pas inconnue, pourtant, j'étais loin de m'attendre à ce qu'elle soit si grande. Camille ne la dissimule que trop bien.

— Puis il y a eu le lycée. Les premières jalousies. Je ne supportais pas ses petites amies et lui non plus.

Elle se laisse aller à rire un peu.

— C'était naturel entre nous. Tout était évident. C'était lui. Le seul. Et on se connaissait depuis tant d'années... Quand nous avons échangé notre premier baiser, nous n'avions aucun doute : on finirait notre vie ensemble, avec des enfants, des petits-enfants et tous les gens qui nous connaissaient depuis toujours près de nous. Nous nous sommes mariés très jeunes, sans aucun doute sur notre avenir...

Son sourire se tarit.

— Mais après un an de mariage, il n'était plus là.

Elle ferme les yeux, déglutit difficilement. D'où je suis, je sens le combat qui la mine. J'ai bien vu ses réactions face à son père. Elle rejette toute tentative de parler de cet homme. Elle n'a pas l'air d'avoir accepté sa disparition. Et

pourtant, elle est là. Toujours debout et forte. Elle m'en parle alors que je ne suis qu'un étranger pour elle. A-t-elle senti que je pouvais la comprendre ? Parce que c'est le cas.

— Je sais que j'aurais dû faire mon deuil depuis longtemps. Que j'aurais dû accepter comme tous l'ont fait mais... je n'y arrive pas. C'est insurmontable. Si j'accepte, je serai alors certaine qu'il ne reviendra plus.

— Camille...

— Je sais, c'est ridicule. Mais je ne me relèverai pas si je ne me voile pas la face.

Elle sourit tristement mais aucune larme ne brille dans ses yeux.

— C'est le seul moyen que j'ai trouvé, avoue-t-elle la voix chevrotante. Comme ça, il est encore là. Et je n'ai pas l'impression de continuer à vivre ma vie sans lui... Je me sens moins coupable. Même si je le suis... finit-elle tout bas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Camille me regarde longuement puis hausse les épaules avec une mine qui se veut souriante alors qu'elle n'est que douleur.

— Rien, laisse-t-elle tomber entre nous.

Ce « rien » sonne comme un « tout »...

— Pourquoi est-ce que tu m'écoutes, subitement ? Je croyais n'être qu'une fille se moquant de ton groupe et de toi.

— Disons que tu m'intrigues, je réponds aussitôt. Je n'aime pas ne pas comprendre. Ne pas savoir à qui j'ai affaire. Mais maintenant, je commence à le percevoir.

L'impulsion qui m'a poussé à venir jusqu'à elle semble ne pas m'avoir quitté. Levant ma main à la hauteur de son visage, je glisse une de ses mèches rebelles derrière son oreille. Camille ne détourne pas les yeux et retient son souffle alors que mes doigts effleurent sa joue, sa mâchoire et l'orée de son cou.

Je remets ma main dans ma poche.

— Pourquoi me touches-tu ?

Je hausse les épaules.

— Peut-être que ce matin m'a plu.

Camille sonde mon regard posé sur elle. Elle ouvre la bouche pour parler.

— Je ne vous dérange pas ? interrompt une voix féminine derrière moi.

La chanteuse dévie la tête vers sa mère en s'écartant d'un pas pour l'accueillir. Le lien qui nous tenait l'un près de l'autre s'évanouit.

— Non, maman. Qu'est-ce que tu veux ?

— On peut parler ?

— Bien sûr.

La mère de Camille se tourne vers moi.

— Si cela n'interrompt pas votre conversation ?

— Nous avons fini, annoncé-je en sondant la jeune femme à mes côtés.

Camille a un mouvement de tête à mon attention :

— Je t'attendrai à la voiture, lui dis-je en retour.

Je commence à m'éloigner sans un regard de plus avant de me tourner avec une attitude réconfortante de normalité :

— Ne t'attarde pas trop, la rappelé-je à l'ordre. Nous avons des obligations ce soir, ne l'oublie pas.

Le sourire en coin de la chanteuse est la dernière chose que je vois avant de repartir à l'intérieur.

CHAPITRE 25

LÉO

Depuis qu'elle s'est installée dans la voiture, Camille n'a rien dit. Elle regarde à l'extérieur, enfoncée dans son siège, les pieds plantés sur la boîte à gants. Un peu recroquevillée, comme pour se protéger après s'être révélée.

Je regarde la route en essayant de ne pas penser à elle, ni à ce matin. Je m'astreins à ne pas ressasser ce moment, il y a quelques minutes sur la pelouse, mes doigts sur sa peau et une envie de plus fourmillant dans mon corps.

C'est elle qui rompt le silence en allumant le poste radio. Ses doigts jouent un moment avec les boutons pour trouver ce qu'elle cherche, une station populaire passant du rock et de la musique électro.

— Ma mère t'a trouvé très beau garçon, dit-elle en se remettant à sa place dans la même position décontractée. Je ne la vois pas pendant presque deux ans, reprend-elle après un temps, et tout ce qu'elle trouve à faire, c'est de me parler de bogosse.

— Tu me trouves bogosse ?

— C'est tout ce que tu retiens ? rit-elle en tournant la tête envers moi.

— C'est toi qui as commencé à parler de ça. Alors, tu me trouves bogosse ?

— Comme si on ne te l'avais jamais dit.

Je secoue la tête, amusé par la situation.

— Et tu es plus beau quand tu souris.

— Je ne souris pas.

— Si. Ça t'arrive. C'est rare. Mais ça t'arrive.

Elle a un petit rire et se détourne pendant que je me recentre sur la route, le cœur léger.

— Et à part ça, ça a été avec elle ? demandé-je en retrouvant mon sérieux.

Je lui pose la question parce que je ne sais pas du tout ce qu'elle a dû affronter une fois revenue à l'intérieur. Moi j'étais déjà près de la caisse, à attendre qu'elle vienne me rejoindre pour partir. Je leur ai laissé le temps dont ils avaient besoin mais elle n'a pas mis longtemps à venir poser ses fesses sur le siège passager et à me dire qu'on pouvait s'en aller.

— Elle voulait connaître tous les détails de ma vie aux États-Unis, savoir comment je m'en étais sortie et si elle m'avait manqué. Après, la conversation est revenue sur le groupe. Elle n'en revient toujours pas de m'avoir vue avec toi.

— Tu ne leur as vraiment pas parlé durant tout ce temps ?

— Non. Je voulais juste... vivre ma vie toute seule. Découvrir de nouvelles choses. Peut-être devenir un peu quelqu'un d'autre...

— Alors, c'est pour cette raison...

— Quoi ?

— Le voyage, la moto, la guitare...

Nous échangeons un nouveau regard. Camille semble déconcertée.

— Tu as noté ça ? interroge-t-elle.

— Je t'ai dit que je voulais comprendre.

Elle laisse passer un silence. *À quoi réfléchit-elle ?*

— Oui. J'ai fait tout ce qui me passait par la tête. J'ai répondu à tous mes désirs sans aucune contrainte. Uniquement pour pouvoir vivre ma vie. Si je suis dans cette voiture avec toi, c'est bien parce que j'ai fait un autre de ces caprices.

Son ton est tellement cynique qu'il me fait grincer des dents. Elle semble porter un jugement peu amical sur son propre comportement. Pourquoi ? Je ne devine pas encore tout chez elle, mais ses yeux trahissent sa frustration, sa colère et sa tristesse.

— Ton caprice aura au moins le mérite de les faire venir à un concert, si tu veux, dis-je doucement pour ne pas la brusquer.

— Ah oui ?

— On a des pass pour nos familles.

— Je m'en doutais, mais je ne réalise pas encore totalement que je fais partie du groupe et que je vais devoir monter sur scène avec vous, devant tous ces gens.

— Tu t'y feras vite. Quand t'es là-haut, tu es porté par l'euphorie du moment. Et puis nous sommes là pour que tu ne fasses pas tout foirer.

— Et par *nous*, tu entends *toi*, je suppose ?

Elle me sourit.

— Tu captes vite.

— Ta famille vient te voir souvent ? demande-t-elle en abordant un sujet que je redoute.

Mes mains se serrent autour du volant.

— Non.

Elle a dû comprendre au ton de ma voix que je ne veux pas en parler, car elle ne bronche pas, pour une fois.

La radio alterne entre musiques entraînantes et musiques douces. Il ne reste plus beaucoup de route et Camille ne reprend pas la parole. Du moins, jusqu'à ce que je reconnaisse le prochain titre et ses premières notes qui font cogner mon cœur plus vite dans la poitrine. *The Yellow Coat*. Comme la veille. Et comme la veille, Camille se met à chanter sans aucune hésitation par-dessus ma voix. Son timbre remplit tout l'habitacle. Recouvrant le mien au moment du refrain, l'accompagnant en sourdine dans les couplets. Il est meurtri, triste et sombre, cristallin et puissant. Un mezzo-soprano parfait. Sans vibrato. Quelque chose qui vous prend jusqu'aux tripes quand il vous arrive aux oreilles.

Nous sommes presque arrivés. Ma vigilance sur la route s'atténue au profit de mon admiration pour cette chanteuse dont j'ignorais l'existence un mois plus tôt. Dont je ne voulais pas un mois plus tôt. Qu'est-ce que j'aurais loupé ? Ces frissons, ce remue-ménage dans mon propre corps, ces prises de bec frustrantes mais exaltantes, ces images d'elle partout, prenant de plus en plus de place dans mon quotidien, ce sourire triste qui lui va si bien, ces yeux d'un bleu profond qui me fixent avec passion alors que la musique l'entraîne.

Lorsque je me gare, les dernières notes s'estompent peu à peu entre nous. Camille me regarde, alors que sa voix s'éteint à son tour. J'ai l'impression qu'elle ne s'est pas arrêtée. Son chant résonne encore à mes oreilles. Tout mon corps en redemande. Si j'avais eu notre premier CD sous la main, je l'aurais mis dans le lecteur, sur cette chanson, pour qu'elle recommence.

J'ai subitement une idée. Un peu dérangement et imprévue, mais tout de même bien présente.

— Pourquoi tu ne chantes plus, Léo ? interrompt la voix de Camille.

Arrête de me poser cette question ! Je ne veux pas te livrer cette part de moi.

— Tu n'as toujours rien trouvé dans tes recherches ? questionné-je en regardant le garage plutôt qu'elle.

— Rien. J'ai cherché longtemps, pourtant. Les journalistes n'ont donné aucune explication et j'ai lu beaucoup de commentaires, les fans n'ont jamais obtenu de réponse. Certains pensent que tu étais fatigué, que tu avais besoin d'une pause. Mais je n'y crois pas. Quand on te voit chanter à vos débuts, on ne peut que se rendre compte que tu vis pour ça.

— Les gens ne sont pas si loin de la réalité.

— Tu ne m'en parleras pas, alors ? soupire-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Il est trop tôt pour ça. Tu n'es pas...

Je secoue la tête pour remettre mes idées en place.

— Tu ne peux pas comprendre.

Ses yeux s'arrêtent sur mes lèvres trop longtemps. Les miens aussi. Nous ne bougeons presque pas. Son corps penche vers le mien et je glisse peu à peu vers elle. *Je ne peux pas faire ça.*

Je sors de la voiture en trombe, claque la porte derrière moi et quitte le garage, Camille sur les talons.

— Léo ! S'il te plaît, j'aimerais savoir...

— Lâche-moi avec ça !

— Comment veux-tu que je comprenne qui tu es si tu ne me dis rien ?

— Tu n'as pas besoin de comprendre. Chante, c'est tout ce qu'on te demande !

— Non !

Je me fige si brutalement qu'elle me rentre dedans. Elle s'écarte d'un pas précipité lorsque je me retourne face à elle, le regard plus noir que jamais. Sous une tension grandissante, je fais un pas dans sa direction. Elle recule. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le faire. Jusqu'au mur de la maison. Jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'échappatoire.

— Je t'ai parlé de ma vie, essaye-t-elle d'argumenter. Tu m'as posé la question et je t'ai répondu.

— Eh bien tu as été naïve de croire que je ferais la même chose.

— Alors c'est ça ? lance-t-elle en me défiant. Toi tu as le droit de juger les autres, de connaître leurs secrets, mais eux n'ont pas le droit d'apprendre quoi que ce soit sur toi ?

— Personne ne m'approche, c'est clair ? Et surtout pas une fille qui vient de débarquer, et qui croit que nous sommes amis !

— Espèce de connard !

Je suis dans un tel état de nerfs que je ne sais plus ce que je fais. M'appuyant sur elle, je la force au silence. Ma bouche sur la sienne, mon torse, mon bassin et mes jambes contre chaque partie de son corps. Ma langue part à sa rencontre.

Camille répond à mon étreinte et à sa fougue. Alors que mes mains se plongent dans ses cheveux défaits pour nous coller plus fort l'un contre l'autre, les siennes s'agrippent à mes épaules. Je perds la notion du temps dans ses bras. Je voudrais la garder et connaître tous ses baisers et tous ses soupirs, mais je dois m'éloigner. *Je fais n'importe quoi !*

Comme lorsque je l'ai entendue chanter pour la première fois, puis toutes les autres ensuite, une sensation incontrôlable embrase mon corps et explose dans ma poitrine. Je suis féroce contre sa bouche, hargneux et trop brutal, mais je ne peux pas faire autrement.

Lorsque je réussis à m'extirper de ses bras, je suis à bout de souffle. La sensation de ses lèvres encore sur les miennes, je passe ma langue dessus en évitant son regard.

— Léo...

— Tais-toi... la coupé-je avant qu'elle n'en dise trop. Il n'y a rien à dire.

Je me détourne et marche jusqu'à la maison. J'entre sans savoir si elle m'a suivi, sans savoir ce qu'elle a ressenti. Est-ce le bordel dans sa tête comme ça l'est dans la mienne ?

J'aurais aimé avoir un peu de temps pour moi, seul. Mais à peine suis-je rentré que Jules me saute dessus, Paul et Gaspard derrière lui.

— On vous attendait !

Camille rentre à ma suite et ferme la porte puis avance dans la pièce pour se tenir à quelques pas de moi. J'ose jeter un coup d'œil dans sa direction. Sa respiration est aussi rapide que la mienne.

— Leto veut qu'on soit là-bas en avance, explique Jules.

— Pourquoi ? demandé-je en me replongeant dans le boulot.

— Une interview sur une chaîne nationale. Un truc décontract, d'après lui. Il veut qu'on le fasse avant la soirée.

Je fronce les sourcils en comprenant ce que cela signifie.

— Tu veux dire ce soir ?

— Oui.

— Non.

— Non ?

— Non, réitéré-je déterminé. Ce n'était pas prévu. Camille n'est pas entraînée et elle n'a pas encore chanté en public. Aucun concert à son actif. C'est ridicule.

— Léo, on ne peut pas tout le temps lui dire non pour ce genre de truc.

— Pas ce soir. Pas maintenant.

— Il n'avait pas l'air de s'attendre à une discussion sur le sujet, intervient Paul en appui.

— On ne la fera pas, insisté-je plus durement.

Jules me sonde sans dévier. Nous nous affrontons quelques secondes, le temps qu'il prenne conscience de ma posture et de cet ordre que je lui assène sans lui demander son avis.

— Est-ce que ça veut dire que tu reprends ta place de leader ?

— Tu m'emmerdes avec ça ! m'exclamé-je en passant deux mains sur mon visage.

Je fais un pas en arrière sous leurs regards aiguisés. Je les sens m'observer. Voir si la bête peut être domptée ou non. Et ce n'est pas le cas.

— On va se préparer, continué-je dans un souffle erratique. Mais pour ce soir et la soirée de présentation. Pour le premier concert de Camille. Pas pour ce connard et ses idées foireuses. Tu te charges de lui dire.

— Il va savoir de qui vient ce refus catégorique, se moque Gasp en grimaçant.

— Rien à foutre. C'est ma musique qui lui rapporte son blé. Faudrait pas qu'il l'oublie.

Je pars dans ma pièce. La colère me démange. Et mes doigts aussi. J'envoie valser la porte derrière moi et me jette sur le sol près du canapé. J'attrape un de mes innombrables carnets qui traînent là, les pages noircies de stylo. Je pose la mine sur la première page blanche que je trouve et j'écris.

J'ai des images de baiser et d'un corps brûlant contre le mien plein la tête. J'ai des envies de repartir dans la salle et de recommencer. J'ai des cauchemars qui m'assaillent alors que je suis éveillé.

Les rimes naissent sur le papier en même temps que mes émotions s'apaisent. Elles ne me sortiront plus jamais de l'esprit. Comme tout ce que j'écris, chante ou hurle. Sous ma plume, sous mes blessures qui ne cicatrisent pas, ce sont de nouvelles chansons qui prennent vie.

CHAPITRE 26

LÉO

Vingt ans plus tôt.

J'ai mal. Je n'ai jamais eu si mal. Je ne comprends même pas comment c'est possible d'avoir si mal. Maman est partie. Papa m'a dit qu'elle ne reviendra plus. À moi, il n'a pas parlé de ciel, de voyage, de paradis où elle serait mieux. Il m'a parlé « entre hommes », comme il dit.

— Ta mère est morte. Putain, elle m'a laissé avec trois gosses sur le dos.

Il s'est caché dans ses mains, puis il est tombé à genoux près de moi. Pour me prendre dans ses bras.

— Je ne pourrai pas le dire à tes sœurs, Léo. Tu es grand, maintenant. Fais-le. Pour moi. Pour ta maman.

Je suis grand ? Est-ce que les grands pleurent ? Est-ce que les grands ont mal au cœur, au ventre, à la gorge, au point de vouloir hurler ? Est-ce que les grands n'ont plus de maman ?

*

* *

Je me réveille en sursaut, le cœur palpitant et l'estomac au bord de rompre. Putain, c'est quoi, ça ?

Je ne sais pas si c'est d'avoir plongé dans l'univers de Camille et de voir sa famille si aimante blessée ou si c'est de l'avoir approchée trop près et d'avoir aimé ça pour la première fois depuis trop longtemps, mais cette réminiscence est l'une des rares dont je ne veux pas me souvenir.

Mes yeux piquent et sont humides, ma gorge est serrée. Je prends une minute pour me remettre, réaliser que je suis toujours dans ma pièce, toujours la musique à fond et mon carnet posé sur une de mes jambes en équilibre. Je l'attrape avant de me relever péniblement. Mes muscles sont engourdis. Combien de temps suis-je resté là à me battre contre mes démons ?

Je ne me suis même pas rendu compte que je sombrais. Il y a vraiment un truc qui cloche dans mon putain de cerveau. C'est de pire en pire.

Dans la pièce principale, où je retourne le corps encore endolori, tout le monde – à l'exception de Jules, qui devait m'attendre – a déserté les lieux. Il me regarde tandis que je le rejoins le pas incertain. Ça doit être écrit sur ma gueule que la sieste que je viens de faire a été tout sauf reposante.

— Ça va ? demande-t-il alors qu'il sait parfaitement que je ne répondrai pas à sa question.

— Je suis parti longtemps ?

— Un peu plus d'une heure. Tu t'es endormi ?

— Ouais.

— Un cauchemar ?

Je détourne la tête. Mon silence est un aveu. De toute façon, chaque fois que mes yeux se ferment, ce n'est pas pour rêver à un champ de pâquerettes...

— Où sont tous les autres ? m'inquiète-je face au silence de la baraque.

— Gasp et Paul se font un match avant de se préparer. Camille est remontée dans sa chambre. Elle est au téléphone, je crois.

Je jette un coup d'œil aux escaliers en acquiesçant sans y penser vraiment puis pose mon carnet sur le plan de travail. Je m'assois sur un tabouret au moment où Jules l'attrape.

— Je peux ?

J'acquiesce. Il parcourt les dernières pages de façon déchronologique. Il s'arrête longuement sur les premières et sourit parfois. Sur certaines, ses sourcils se froncent et il me scrute. Quand il remonte trop loin dans le temps et arrive à des textes qui n'ont rien à voir avec des compositions musicales, il me rend mon bien.

— Ils sont très bons, annonce-t-il.

Je ne le regarde pas. Je sens ses yeux fixés sur mon échine courbée alors qu'il se tient face à moi, immobile.

— Tu en as écrit combien comme celles-ci ?

— Un album entier.

— En une nuit ? s'étonne-t-il.

— Non... en deux semaines, révélé-je en relevant enfin la tête.

Comme je m'y attendais, ce con sourit. Le lien avec l'arrivée de Camille est évident.

— Ils sont vraiment très bons, répète-t-il maintenant qu'il sait pourquoi ces textes existent. Ce sont même peut-être les meilleurs que tu as écrits.

— Ne dis pas n'importe quoi, soupiré-je en frictionnant mon visage entre mes mains.

— Tu crois que c'est mon genre ?

— Pour arriver à tes fins, oui.

Mon regard se fait percutant pour qu'il comprenne de quoi je parle.

— N'oublie pas que tu me l'as refilée dans les pattes. Je me demande si tu n'avais pas tout planifié depuis le début. Sous tes airs de gamin sage, tu sais très bien manipuler ton monde.

Son sourire en coin m'indique à quel point j'ai raison. Je détourne la tête pour me retenir de l'envoyer se faire voir.

— Si tu ne voulais pas que je fasse le lien entre elle et ces chansons, coupe-t-il sûr de lui, tu n'aurais pas dû me montrer ces textes. Ton cerveau est mon seul allié dans cette histoire. Il agit tout seul même si ton corps et ton cœur ne sont pas d'accord. Camille t'inspire. Ne le nie pas. Elle est au centre de toutes tes chansons.

— C'est sa voix qui me parle, pas elle, rétorqué-je sans conviction.

Et Jules n'est pas dupe de ma tentative.

— Je crois que Leto sera ravi de voir que sa voix t'a permis de finir dans les temps.

Son sourire reste le même sur ses lèvres, trop moqueur pour ne pas me faire disjoncter. Je grimace.

— Et combien de chansons as-tu prévu que sa voix chante ? questionne-t-il en persistant à retourner mes propres mots contre moi.

Au moment où je m'apprête à grogner plutôt que de répondre à sa question, nous entendons des pas descendre du premier étage. Camille tient son portable dans les mains, elle le range dans la poche arrière de son jean après l'avoir verrouillé puis vient vers nous. Elle me détaille rapidement et avale difficilement sa salive sans pouvoir me le cacher puis tourne la tête vers Jules et lui sourit.

En voyant ça, je regarde mon meilleur pote qui attend toujours que je lui dévoile ce que j'ai imaginé avec les nouvelles compositions de mon carnet. La sensation éprouvée lorsque j'ai embrassé Camille revient, plus forte que jamais. J'en ai presque mal au moment où je décide d'avouer enfin ce qui tourne en boucle dans ma tête comme un refrain sur une mélodie exaltante.

— Toutes.

*

* *

Nous avons bossé à la salle tout l'après-midi. Après la mise en scène, on s'est attaqués à la balance du son avec les équipes techniques pour vérifier que nos voix seraient bien calées au moment du concert.

On aurait pu croire que répéter sur scène l'aiderait à calmer son trac, mais non, le soir venu, Camille est morte de trouille. Même si elle tente de le cacher avec des sourires et des blagues, son attitude ne trompe pas. Elle se tient les mains et jette des regards effrénés tout autour d'elle, excepté à deux endroits : la scène et moi. Depuis ma fuite, cet après-midi, elle se tient le plus loin possible de moi. Je devrais apprécier qu'elle ne cherche pas la confrontation, mais bizarrement, m'en tenir là me dérange.

Gaspard, Paul et Jules sont fidèles à eux-mêmes. Détendus, rieurs et bruyants. Ils se tiennent près de la chanteuse et la rassurent. Ils doivent pourtant avoir le même trac. Celui qui nous tient éveillés et impatients avant chaque représentation. Nous jouons ce soir dans une toute petite salle, pour des fans triés sur le volet et des invités de notre label pour présenter notre nouvelle chanteuse, mais c'est chaque fois une nouvelle expérience qui nous unit un peu plus les uns

aux autres. Ces types-là, ce sont mes frères. Eux, personne n'a jamais réussi à me les enlever...

— Tu n'as pas à paniquer, d'accord ? insiste Jules à l'attention de Camille. C'est une petite salle. Un concert très privé, à huis clos. Et juste quelques chansons, ok ?

— Tu te répètes, Leader, taquine Gaspard.

— C'est bon elle a compris, non ? insiste Paul après lui. N'écoute pas ce qu'il te dit, tout ce qu'il va réussir à faire, c'est te paniquer encore plus.

— Parce que toi, t'es un pro pour ça ? s'étonne Jules ironique.

— Quand il s'agit de détendre des filles, Paul est toujours très pro, précise Gasp avec un clin d'œil pour Camille et une tape dans le dos de son meilleur ami.

Les deux inséparables parviennent encore à faire rire la chanteuse. Camille les regarde à tour de rôle, attendrie. Cela se voit sur son visage, elle les considère comme ses amis. En deux semaines, elle est parvenue à prendre cette place elle aussi. Le sentiment est réciproque.

Je me tiens à un pas d'eux, à l'écart sans vraiment l'être. Je suis concentré sur ma musique, mes notes, mes accords, la sensation de la guitare au creux de mes doigts et le programme de la soirée. Nous allons jouer les chansons de notre dernier album. Cela sera une de nos dernières dates en France avant de partir pour une tournée européenne de quelques semaines.

Lorsque Leto arrive pour nous encourager avant que nous entrions en scène, je vois tout de suite qu'il fait la gueule. Il me salue froidement et serre la mâchoire. C'est pas la première fois que je lui refuse une interview, mais je le faisais moins depuis que j'ai cédé ma place. Je me demande si finalement le fait que je me drogue et que je me la ferme ne l'arrangeait pas...

Il s'attarde avec Camille. Il n'a pas toujours les bons mots pour nous tenir motivés, mais ce soir il est parfait avec elle. Attentif et patient. Quand il nous laisse tous les quatre, il ne reste plus que quelques minutes avant que nous montions les marches.

La jeune chanteuse tient de moins en moins en place. Alors que je l'observe à la dérobée, son stress me frappe. Il la rend plus naturelle, plus belle. Mon cœur

tressaute comme chaque fois que je la regarde trop longtemps.

Ce soir, Camille sera choriste sur trois chansons, puis elle accompagnera Jules sur le lead vocal pour les quatre dernières. Le temps qu'elle prenne ses marques sur la scène puis rejoigne Jules sur le devant. Elle doit envahir l'espace à ses côtés et que cela paraisse naturel. Comme si elle avait toujours été là.

Tout a été orchestré. Tout a été répété. Sauf ce qui me traîne dans la tête depuis ce midi. J'ai un autre projet pour le final.

— Je veux que Camille chante *The Yellow Coat*, dis-je au reste du groupe alors que le silence nous englobe dans un trac tenace.

Annoncer mon départ du groupe aurait pu avoir un effet similaire : mes partenaires se tournent vers moi d'un même mouvement, les yeux agrandis d'incompréhension.

— Quoi ? s'exclament Gasp et Paul en même temps.

Camille s'est figée à mon annonce et semble désormais incapable du moindre mouvement. Nous nous observons tandis que j'acquiesce devant les airs ébahis de mes camarades.

— T'es pas sérieux, mec ? proteste Gasp.

— Sérieusement, Léo ? insiste Paul en même temps et en me dévisageant comme si le ciel m'était tombé sur la gueule. Ça fait juste quoi ? Plus de trois ans qu'on ne l'a pas jouée.

— Et t'as la mémoire courte ? riposté-je en stoppant ma contemplation de la chanteuse une seconde avant d'y revenir.

Camille me dévisage. Elle a même de nouveau un soupçon de défi dans son expression. Je souris de façon imperceptible. Je suis sûre que cette chanson représente quelque chose pour elle, un moyen de m'atteindre, peut-être. Je lui donne l'occasion de le faire.

— Je croyais que c'était une chanson à proscrire, intervient Jules qui s'adosse contre le mur à mes côtés, les bras croisés sur son torse.

— Plus maintenant, je réponds.

Je réussis à quitter Camille des yeux pour faire face à mon meilleur ami et leader. Ma voix est comme toutes les fois où j'ai pris des décisions par le passé, où j'ai imposé mon rythme au groupe. Et plus récemment, quand j'ai été si sûr

de moi que la flamme est réapparue. Ce soir, je suis de nouveau sûr de moi. Je suis sûr qu'elle va cartonner. Pourquoi hésiter alors qu'elle est faite pour cette chanson ?

— Elle ne la connaît pas.

— Tu crois que je dirais ça à une minute de la représentation si elle ne la connaissait pas ? Elle la connaît. Elle la connaît même très bien. Elle sera parfaite.

Cette fois toutes les têtes de notre petit groupe convergent vers elle. Camille rougit une seconde avant de sourire. Cette expression ne s'adresse qu'à moi. Elle accepte le nouveau défi que je lui offre. Et ma confiance bientôt avec lui.

CHAPITRE 27

CAMILLE

Je reste stupéfaite de sa demande, ou de son ordre, qu'importe le nom que l'on donne à ce qu'il vient de dire. J'en suis profondément heureuse. Cela doit se voir sur mon visage. Jules me regarde comme pour savoir si j'étais au courant. Bien sûr que non, Léo décide seul. Pour tout. Me repousser, m'embrasser, m'éviter, et maintenant me mettre sur le devant de la scène.

J'ai beau essayer de le cerner, je suis toujours en train de me demander comment il fonctionne. L'attirance que je ressens pour lui n'arrange rien. Ce soir, c'est pire encore. Léo n'a jamais été aussi sexy. Il dégage cette aura mystérieuse et sombre autour de lui. Habillé tout en noir, ses cheveux sont défaits et tout ce qu'il porte moule sa silhouette à la perfection et lui confère le style « bad boy qui ne s'ignore pas du tout » !

Je suis foutue. En tout cas, c'est ce que je crois pendant la minute que je passe à le détailler de loin alors qu'il fait la même chose de son côté. À quoi pense-t-il ?

— Tu t'en sens capable, Camille ? On ne parle pas de chanter un couplet en duo, là. Tu vas devoir assurer le spectacle seule.

— Jules... soupire le guitariste.

— Tu ne peux pas décider de ça pour elle, Léo ! Si elle ne s'en sort pas, on est dans la merde. Et on ne parviendra jamais à l'imposer par la suite.

Je soutiens encore un peu le regard de Léo avant de me tourner vers le leader. Gaspard et Paul sont silencieux, comme soufflés par les mots de leur guitariste.

« *Elle sera parfaite* ». Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse prononcer une telle phrase. Depuis quand pense-t-il ça de moi ?

— Ce n'est pas l'une des plus connues.

— C'est celle qu'il lui faut.

— Pourquoi maintenant ?

Léo ne répond pas.

— Je peux le faire, affirmé-je pour couper court à cette situation.

— Tu en es certaine ? insiste Jules. Cette chanson est loin d'être facile.

Léo fronce les sourcils et croise les bras. Je crois que les réticences de son ami l'impatientent. Il n'aime pas qu'on lui fasse perdre son temps en hésitations.

— C'est celle que j'ai le plus écoutée, dis-je pour rassurer Jules et calmer Léo. Rien ne me ferait plus plaisir que de pouvoir la chanter.

— Est-ce que tu crois que cela suffit ? Je ne suis pas sûr que cela soit le bon moment.

Le guitariste passe une main nerveuse sur sa bouche et soupire bruyamment.

— Léo, intervient Jules avant que son ami ne s'énerve plus, cela fait longtemps que nous ne l'avons pas jouée.

— Et donc t'es aussi peu sûr de toi ? Aussi peu sûr d'elle ? C'est toi qui la voulais dans le groupe, je lui donne l'occasion de faire ses preuves, et tu trouves des excuses pour ne pas qu'elle le fasse ?

— C'est la première fois qu'elle chante en public.

— Et alors ? lance Léo en montant le ton.

Le leader affronte son musicien dans un duel silencieux. Les deux hommes se tiennent face à face, Léo les poings serrés. Le chanteur croise les bras à son tour. Il n'a pas l'air de vouloir céder du terrain. Après tout, n'est-ce pas censé être lui qui décide ?

— Tu tiens beaucoup à ce que ça se fasse, à ce que je vois.

— On a besoin d'assurer un final dont ils se souviendront. Je t'offre une solution !

Jules détourne la tête et plonge dans ses pensées. Nous sommes tous dans l'attente. Mais il n'est pas long à faire son choix. Moins d'une minute plus tard, il me regarde.

— Très bien. Je suis la décision de Léo.

Je souris.

— Ouuh, ça va envoyer, mec ! se réjouit Paul en tapant la main de Gaspard. Si on assure, je sens d’ici les frissons.

— Prépare tes mouchoirs, mon pote ! Les filles vont venir se consoler dans nos bras.

— Comme au bon vieux temps ! lance le bassiste avec un clin d’œil.

— Arrêtez vos conneries et en scène ! assène Léo en leur donnant une tape à l’arrière du crâne. Tu es prête ? me demande-t-il ensuite quand les trois autres ont disparu en coulisse.

— Est-ce que tu t’inquiètes pour moi ?

Léo semble hésiter pendant une seconde avant de se reprendre.

— Non. Je veux m’assurer que j’ai eu raison et que tu ne vas pas foirer quoi que ce soit.

C’était trop beau pour durer !

— C’est toi qui veux absolument que je la chante, non ?

Et toc ! Je crois que je lui ai coupé le sifflet ! Son expression furieuse pourrait me faire peur si je ne la connaissais pas par cœur. Je suis même à deux doigts de lui adresser un clin d’œil insolent.

— Allons-y ! tonne-t-il en entrant sur scène.

Je suis surprise par l’obscurité qui règne dans la salle. Mes partenaires prennent place derrière leurs instruments dans une rythmique bien orchestrée tandis que je reste en coulisse.

— Bonsoir tout le monde ! lance Jules à la fosse, au-devant de la scène.

La foule répond avec ferveur. Pendant quelques minutes, Jules ne fait que chauffer les esprits. Même s’il n’y a qu’une centaine de personnes, le leader sait faire crier ses fans et les emporter pour qu’ils en réclament encore.

— Comme vous le savez sûrement, nous vous préparons une surprise depuis quelques semaines. Nous avons décidé d’agrandir le groupe et après plusieurs journées de castings, nous sommes fiers d’avoir trouvé la perle rare. Ce soir, voici venu le moment de vous la présenter. Faites du bruit pour Camille !

Contrairement à la première fois où j’ai chanté pour eux et où je ne me suis rappelé de rien ensuite, ce soir, toutes mes émotions me parviennent distinctement. Je suis d’abord tétanisée d’entrer en pleine lumière, puis mes pas

me portent près de Jules. Je souris, salue à mon tour d'un signe de la main et la musique démarre.

Je retrouve les mêmes sensations que dans leur salle de répétition, les mêmes que quand je suis sur ma moto ou quand j'ai fait des sauts en parachute aux États-Unis. Les mêmes que quand je suis tout sauf raisonnable. J'ai un pic d'adrénaline et d'impatience. Je ne me sens plus seule. Je fais abstraction du bord de la scène, des gens qui sont devant et de la foule qui pourrait me regarder. Je fredonne avec Jules en m'intéressant à lui pendant les premiers couplets, histoire de calmer les battements de mon cœur et mes mains tremblantes.

Le chanteur se déplace beaucoup. Il chante pour ses musiciens, revient vers le public. Léo et Paul s'invitent avec lui, avec nous sur le bord de la scène pour des refrains plus rock et endiablés. Ils dansent par-delà leur instrument. Paul se prête même à chanter avec moi lorsque je m'approche de lui. Je prends mes marques sur cette petite scène. La première. Gaspard est déchaîné derrière sa batterie. Pour rappeler que lui aussi est présent, qu'il assure le rythme. Ma voix porte de plus en plus fort. Je bouge moins que Jules, mais je suis loin d'être transparente. J'assure les refrains que je connais sur le bout des doigts et la foule en redemande.

Depuis mon arrivée dans la villa, j'ai visionné des vidéos de leurs spectacles. Je voulais savoir s'ils assuraient et je n'ai pas été déçue. Les quatre musiciens débordent d'une énergie communicative et ils se connaissent comme des frères. Le show ne s'arrête jamais. Il n'y a pas le moindre répit. Léo n'a plus rien de ce personnage taciturne et solitaire qu'il s'efforce d'être dans la vie de tous les jours. Ce soir, il est dans son élément. Il ne sourit pas comme les autres le font, mais ses traits sont détendus. Il ferme même les yeux par moments et je le sens pris dans la frénésie du concert. Le fait que je partage ces instants de pure intensité, de sons bourdonnants et percutants avec lui, avec eux, me confirme que j'avais envie de connaître cette sensation. Elle s'immisce dans chaque fibre de mon être pour me faire bouger, sourire et chanter encore plus fort. Juste pour pouvoir accompagner ce rock qui m'enivre et ses musiciens habités par la musique.

La dernière chanson arrive trop vite. Je suis essoufflée par ce que nous venons de faire, mais c'est comme si je me trouvais à ma place.

Quand les premières notes de *The Yellow Coat* retentissent, que Jules recule pour sortir de mon champ de vision et que Léo avance pour se tenir à mes côtés, le son de sa guitare accompagnant mon euphorie, je sais que je ne veux être nulle part ailleurs. Comme s'ils étaient mon monde, dorénavant. *C'est absurde... pas en si peu de temps !*

Je me sens coupable d'apprécier la présence de Léo. Je me sens si bien et si mal à la fois en relevant la tête vers lui, en entonnant le premier couplet tandis qu'il continue de me regarder comme il l'a fait chaque fois que nous nous sommes approchés sur scène. Je me sens en paix avec mes émotions. Alors même qu'il n'a de cesse de faire un pas en avant dans ma direction, puis trois en arrière.

*Little girl, little girl,¹
Why are you wearing this yellow coat ?
Little girl,
Why are you crying in the middle of the road ?
Alone, even if I am here,
I see you when you want to disappear
I remember you and your tear*

Plus la chanson avance et moins je sais si je chante pour le public, pour moi ou pour lui. J'en oublie même les trois musiciens qui continuent de jouer derrière nous. Léo ne me quitte pas des yeux et j'ai beau faire appel à toute la volonté du monde pour rester attentive aux personnes qui nous écoutent, mon regard revient sans cesse vers lui. Pour essayer de capter ce qu'il ne dit pas à haute voix.

*You were nine years old and crying for Her
You were nine years old and you're looking for Her
You make that all day long, but she is no longer anywhere*

I remember your clothes and this coat that she used to wear

La mélodie est bien plus douce que toutes celles des chansons que nous avons chantées ce soir. Les regards ne nous quittent pas une seule seconde. Pour la première fois de la soirée, aucune autre voix ne surpasse la mienne. Les chœurs dans le public se sont taris pour m'écouter. J'entends le silence des spectateurs et comprends leur attention portée sur nous. Elle me fait frissonner. *Frissonnent-ils eux aussi ?*

*Little girl, little girl,
Why are you wearing this yellow coat ?
Little girl,
Why are you crying in the middle of the road ?
Joy, Sadness, Promise, Heartless...
You try to hide it, but I'm not blind
I know this feelings better than anyone
Don't cry like Her, I am near you
Don't jump without wings, I beg you !
Trust me, She always wanted you
Trust me lil, She was your mother too
That was Her choice, you're not responsible
If you intend to meet Her, wait for me, I'll be your angel*

Les yeux de Léo plongés dans les miens s'inondent de tristesse. C'est peut-être invisible aux yeux des autres, mais cela ne l'est pas pour moi. Au moment du dernier refrain, quand sa main caresse les cordes de sa guitare une ultime fois, je la ressens : elle sort par tous les pores de sa peau. Léo est un homme compliqué, lunatique, susceptible et méfiant. Mais surtout, il est triste. Et lorsqu'il joue, il subjugué tous ceux qui le regardent. Nous sommes en apnée, retenant notre souffle pour savoir jusqu'où son solo pourra résonner. Je chante sur sa musique pour la sublimer. Parce que c'est lui qui a tout écrit.

*Little girl, Little girl
Why are you wearing this fucking yellow coat ?
Why are you crying again on this road ?
Why aren't you thinking about me ?
Think of me. Think of me, please !
Why do you want to stop to breath ?
Why I'm not enough in your dreams ?
Trust me, I beg you
Jump with me, I'm near you
And I'll burn this Yellow Coat until I'll catch you on this road...*

Est-ce que ses chansons s'inspirent de sa vie ? *The Yellow Coat* n'est pas la seule de leur premier album que j'ai passé des heures à écouter. Elles ont toutes la même essence : la solitude, la perte d'un être cher, le rejet d'une mère ou la violence d'un père reviennent régulièrement. Si cela n'est pas exprimé de façon directe, les sous-entendus permettent de comprendre la gravité des situations évoquées.

Aujourd'hui, j'ai l'impression de me tenir à sa place et qu'il m'y a propulsée. Est-ce un moyen pour que je comprenne ? que je le comprenne ?

Quand la dernière note s'estompe dans le silence, c'est comme si je retenais mon souffle avec le reste de la salle. Léo s'approche de moi, haletant, son torse se soulevant au rythme de sa respiration.

— Tu n'as rien fait foirer.

Est-ce de la fierté que je lis dans ses yeux ? Son sourire est sincère, sans aucune once de méchanceté. Il est plutôt taquin. Léo n'est vraiment pas doué pour faire des compliments ! Je garde tout de même l'image de ce sourire bien ancré au fond de ma mémoire. On ne sait pas comment il sera dans une heure, lorsque la pression sera retombée.

Puis soudain nous les entendons : les fans se mettent à taper des mains, des pieds, à applaudir et à crier.

— Léo ! Léo ! Léo ! Camille ! Une autre !

Le public en redemande. Je n'en reviens pas. Cela m'a semblé si facile.

Je me tourne vers notre public en même temps que le guitariste. Sa main glisse sur mon avant-bras et vient serrer mes doigts.

— C'est tout pour ce soir ! Mais on revient très vite ! lance notre leader en nous rejoignant en première ligne.

Jules passe ses bras autour de mes épaules et de celles de Léo. Gaspard et Paul nous retrouvent sur le devant de la scène pour saluer la foule. Je fais comme eux, gardant mon sourire. Je remarque que Léo est redevenu celui qui se veut distant. Sûrement pour marquer la différence entre celui qu'il est en jouant de la musique et celui qui a les deux pieds dans la réalité. À quel point sa *réalité est-elle difficile* ? Je me pose de plus en plus la question. Le leader entre nous deux a l'expression d'un gosse qui saurait qu'il a eu raison sur toute la ligne de faire une connerie.

— Et voilà les gars, nous lance-t-il en dehors de son micro. J'avais raison depuis le début. Tu fais partie des nôtres, maintenant, Camille. Ils t'ont tous acceptée. Pas vrai, Léo ?

Le guitariste ne répond pas, mais loin des regards, ses doigts tiennent toujours les miens.

1. Retrouvez la traduction de *The Yellow Coat* à la fin de votre histoire.

CHAPITRE 28

CAMILLE

Les garçons ont des habitudes bien rodées. Après leurs concerts sur Paris, c'est dans un bar retransché dans une rue déserte qu'ils se ressourcent.

— C'est ici que nous avons fait nos premiers pas, m'explique Paul en tirant la porte pour me laisser passer.

Le *Bar'win*. Ce nom me plaît. Le jeu de mots me fait sourire.

Nous entrons tous les cinq les uns derrière les autres. La salle principale est bondée, il y a un groupe qui joue sur une scène à quelques mètres du comptoir, où tous les fêtards s'accumulent et dansent. L'entrée des *NO* passe inaperçue. C'est comme s'ils étaient de simples clients, comme si le Zénith qui les attend dans deux mois ne comptait pas ici.

Cette possibilité de sortir sans être épié me plaît.

Paul continue de me retracer leur parcours :

— C'est l'un des repères pour lancer des artistes indépendants. On a débuté ici en étant totalement inconnus, puis on a commencé à avoir un public habituel. Et ça a fini par grandir. À chaque concert, il y avait de plus en plus de monde. Jusqu'à ce que Leto nous remarque.

— Vous avez commencé à jouer à quelle époque ? continué-je, poussée par la curiosité.

— Au lycée. Léo et Jules étaient dans la même classe et après on s'est incrustés avec Gasp. On était les gars branchés du bahut. Plein de mecs mignons qui jouent de la guitare, ça fait fantasmer les filles.

— On a connu nos premiers moments de gloire grâce à ça, ajoute Gaspard avec son fameux clin d'œil qui me fait lever les yeux au ciel.

— Parle pour toi, petit puceau ! J'avais commencé bien avant cette année-là, se moque Paul.

Je ris devant l'air faussement effaré de Gaspard.

— Ma réputation, putain !

Il passe son bras autour du cou de son meilleur ami puis les mains dans ses cheveux pour le décoiffer. Je les regarde faire avant de me tourner vers Jules et Léo. Ils discutent avec deux hommes que je ne connais pas puis saluent la barmaid venue à leur rencontre.

La jeune femme est souriante et accueillante. Après s'être présentée, Lisa me demande rapidement d'où je viens et ce que je faisais dans la vie avant d'intégrer les *NO*. Elle est amusée lorsque je lui parle de mon expérience de barmaid et s'intéresse particulièrement à mon parcours musical. Celui-ci est banal, je n'ai jamais touché un instrument de musique avant ces deux dernières années. Elle est aussi très curieuse de connaître les réactions du public à mon arrivée dans le groupe. Jules s'empresse de l'informer à ce sujet. Léo, les mains dans les poches, est tourné vers la scène, devenant spectateur des artistes qui s'y représentent.

Je profite de leur manque d'attention sur moi pour jeter un œil à mon portable. Comme nous sommes sur Paris, j'ai demandé à Margaux si elle voulait nous rejoindre et attends sa réponse. Mon écran affiche trois nouveaux messages. Le premier est de Margaux, les deux autres d'Adam. Je suis étonnée. Difficile de croire qu'il veuille juste prendre des nouvelles...

Ma meilleure amie veut savoir où je me trouve exactement et Adam, lui, si Margaux est avec moi. Il a l'air de la chercher partout. Ses deux messages insistants le prouvent. *Qu'est-ce qu'il se passe encore ?*

Je tapote une réponse amicale à Margaux et une plus sèche à mon frère, puis je range mon téléphone.

Lisa repart travailler quand je reconnais une fille parmi la foule, celle que j'ai prise pour la petite amie de Léo. Souriante, moulée dans une robe courte près du corps, elle adresse un signe à notre groupe avant de venir à notre rencontre.

— Marjo, ma belle, ça va ? clame Gaspard qui s'est approché de nous après ses pitreries.

Elle fait la bise à tous les musiciens. Léo se laisse faire, mais je le vois détourner la tête quand elle cherche à appuyer le contact plus longtemps.

— Salut ! me lance-t-elle en venant vers moi. Tu es Camille, c'est ça ?

Elle pourrait avoir l'air amicale et sincère si elle n'était pas si pressée de m'embrasser comme si nous nous connaissions depuis longtemps.

— Salut euh...

— Marjorie. Alors ils ont trouvé la perle rare ? demande-t-elle avec un sourire vacillant.

— Plus que rare, répond Paul en passant son bras autour de mes épaules. Le public l'a adorée.

— Ah oui, vous avez eu votre concert de présentation... C'était bien ?

— On a tout déchiré, comme d'hab, intervient Gaspard. Tu aurais dû venir voir ça.

— La prochaine fois. J'avais un truc à finir au boulot. Tu sais comment est mon patron.

Gaspard grimace.

— Et pour le Zénith, tu pourras ? continue-t-il sur le même ton.

— Évidemment ! Ce seront vos derniers concerts avant votre tournée, je ne manquerais ça pour rien au monde !

À les écouter, ils m'ont l'air très amis et intimes. Pas étonnant qu'elle soit souvent dans les parages.

— Vous allez jouer un morceau, ce soir ?

— Non, répond Jules. On est juste venus boire un coup et montrer à Camille notre point de ralliement.

La jeune femme sourit, mais son regard s'arrête partout sauf sur moi. Elle a l'air mal à l'aise.

— Je suis venue avec des amies, annonce-t-elle ensuite. Je vais aller les rejoindre. Nous pourrions venir vous voir plus tard ?

Léo soupire au-dessus de moi. Avec le monde autour de nous, il se tient si près que son souffle s'éteint sur mes cheveux.

— Sans problème, affirme Gaspard. Ce sont les mêmes que la dernière fois ?

Elle secoue la tête d'un air amusé avant d'acquiescer. Son regard file encore vers Léo, occupé à regarder ailleurs et hermétique à ses tentatives. Je la plains. Léo n'est pas tendre avec moi, mais au moins il ne m'ignore pas.

— On se voit tout à l’heure, Léo ?

Toujours aucune réponse. Le guitariste se contente d’émettre un grognement traduisant son impatience. Il ne s’en va pas, mais il reste totalement indifférent à la jeune femme peinée.

— À tout à l’heure ! lance-t-elle avec un petit soupir d’impuissance.

Elle salue les autres garçons sans se démonter puis s’en va.

— Mec, tu devrais être plus cool avec elle, sermonne Gaspard à Léo en la regardant partir rejoindre un groupe de gens dans la foule.

— Est-ce que j’ai des comptes à te rendre ?

Le batteur fronce les sourcils, se tourne vers nous, vers moi, plus précisément, puis accompagne ses mots d’un sourire pervers :

— Camille, tu viens de rencontrer Marjorie, le plan cul officiel de Lé... Aïe !

Paul l’arrête avec un coup de poing sur le bras.

— Putain, t’es lourd, mec ! grogne-t-il pour la première fois contre son ami.

— Dégage, Gasp ! intervient Jules. Va boire avec tes potes, tu dis vraiment trop de conneries quand t’es sobre.

— Emmène-le avec toi, ajoute Léo à Paul d’un air mauvais.

— Merde, les gars, on ne peut plus dire la vérité ? se défend-il.

Il cherche une réponse dans leur regard, mais rien ne vient. Tout le monde reste étrangement silencieux. *Est-ce un sujet tabou ?*

— Vous faites chier.

Gaspard bouscule Léo et Jules avant de s’éloigner vers le bar. Paul le suit immédiatement.

— Je vais me chercher un truc moi aussi, finit par annoncer Léo avant de déguerpir de notre groupe disloqué.

Je l’observe avancer dans la foule sans un seul regard en arrière. J’aurais aimé l’accompagner et lui parler.

— Ne fais pas attention à cette ambiance merdique, me dit Jules en interrompant le fil de mes pensées. Gaspard est un peu trop protecteur, par moments. Marjorie est une amie depuis longtemps, mais sa relation avec Léo est difficile à expliquer.

— Je sais ce qu'est un plan cul, Jules, le coupé-je avant qu'il n'en dise trop. Et dans ce cas précis, ce ne sont pas mes affaires.

Alors pourquoi j'ai cette boule insupportable au fond de la gorge ?

— Malheureusement, ce qui regarde Léo regarde souvent le reste du groupe.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il hésite une seconde comme pour savoir s'il doit aller sur ce terrain, mais finit par se lancer :

— Disons que Léo n'a pas eu la plus belle des vies. Quand je l'ai connu, j'étais à des kilomètres d'imaginer qu'on pouvait être si jeune et avoir déjà tant souffert. Il doit s'en douter, mais au départ c'est surtout pour lui que je lui ai suggéré de créer un groupe. Je suis toujours un foutu optimiste, même si je ne connaîtrai jamais le quart de son malheur, je crois que la musique permet de réparer certaines blessures.

Je regarde Léo pour la énième fois. Ce mec est une carapace ambulante. Mauvais caractère, asociabilité, tout ce qu'il faut pour tenir les autres éloignés. Quand il joue de la guitare, c'est vrai qu'il est bien plus accessible.

— Il a donc souffert tant que ça ? demandé-je à voix haute.

— Il n'aimerait pas que je t'en parle. Mais oui. S'il a ce caractère, ce n'est pas pour rien. Il a beaucoup de mal à accorder sa confiance. Et malheureusement, l'accorder à une femme, c'est encore pire.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire. Il me tuerait si j'en disais plus.

Je soupire de frustration. Moi qui croyais approcher du but...

— On va le rejoindre ? me demande Jules.

— Salut ! Sympa ce bar !

Margaux me fait sursauter en déposant un baiser sur ma joue. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle arrive si vite. À peine trente minutes après avoir reçu mon sms.

Ma meilleure amie est magnifique. Ses longues boucles brunes sont soigneusement coiffées pour retomber sur son épaule et sa robe serrée offre un décolleté plongeant sur sa jolie poitrine bronzée. Ses hanches, sa taille, ses jambes, tout son corps est mis en valeur. Le tissu la moule sans excès et avec

goût. Jules ne manque pas de le remarquer. Il a bien du mal à résister à détailler chaque parcelle de sa silhouette. Il est subitement à court de mots, comme soufflé par la vision. Margaux en profite, elle flirte ouvertement avec lui. Il ne tarde donc pas à nous emmener au bar pour pouvoir nous offrir nos boissons.

— Je ne m’attendais pas à ce que tu viennes ce soir, lance Jules à Margaux. Je suis vraiment content de te revoir.

— Moi aussi.

Comme si on ne le savait pas !

À travers cette atmosphère crépitante de désir, nous rions tous les trois, discutons du groupe, puis de la vie chez Léo. Margaux commande un de ses cocktails préférés au moment où la conversation se dirige vers un sujet plus féminin. Jules en profite pour se dérober – même si je vois bien que cela ne le dérangerait pas de rester près de ma meilleure amie.

— Je vais voir où en est Léo, dit-il en nous saluant. Vous nous rejoignez quand vous voulez.

Et bien entendu, lorsqu’il prononce ces quelques mots, ses yeux ne quittent pas Margaux. Le chanteur est sous le charme. Je n’ai aucun doute là-dessus. Et si moi je m’en suis aperçue, il est évident que la jeune femme à mes côtés ne l’a pas loupé.

— Ce type est vraiment craquant, dit-elle quand il est parti.

— Je crois qu’il te trouve craquante aussi.

Elle boit son verre sans dire un mot. Elle me paraît si différente de celle qu’elle est en temps normal. Célibataire, elle n’aurait pas hésité à surenchérir sur ma remarque et à vanter le physique de ce superbe mâle. Mais elle ne le fait pas. *Son cœur ne se considère pas comme disponible.*

— Alors... commence-t-elle pour amorcer un autre sujet. Comment était ce premier concert ?

— Très instructif, je réponds avec un sourire. Un peu flippant au début, mais ensuite j’ai réussi à trouver ma place. Ils assurent en live. Tu avais raison.

— J’aurais adoré voir ça.

— Au prochain concert.

— Quand je pense que tu m’assurais que ça ne te plairait pas, renchérit-elle avec un petit sourire fier. J’ai des goûts sûrs en matière de musique. Et sur toi je ne me suis pas trompée non plus.

Je lève les yeux au ciel, plus touchée par ce qu’elle dit qu’agacée par sa confiance en elle.

— Et comment ça se passe avec mister Freeze ? demande-t-elle les sourcils levés. Tu as enfin réussi à faire fondre la glace ?

Devrais-je lui dire que les baisers de *mister Freeze* sont plus chauds qu’un feu de cheminée en plein hiver ?

— Il est... insaisissable.

En disant cela et en buvant mon verre de bière, je pose les yeux sur les deux garçons de l’autre côté du bar. Jules discute parmi un groupe d’amis. Léo les regarde, mais il n’ouvre pas la bouche.

— Ce n’est pas le premier adjectif que j’aurais utilisé...

Son petit sourire coquin a refait surface. Je préfère la voir comme ça. Je lui rends la même mimique.

— Je croyais que c’était Jules, ton préféré.

— Parce qu’il paraît beaucoup plus accessible.

— Ah oui ?

— Oui. Léo érige une barrière, tu ne trouves pas ? Il se tient toujours droit comme s’il voulait être prêt à déguerpir à la moindre approche. Regarde-le !

Je fais ce qu’elle me dit, même si je sais déjà tout ça. Margaux a raison, comme souvent. Très proche de ses plus fidèles amis, trop en retenue avec les autres. Mon mot pour le désigner était le bon : Léo est insaisissable.

Ce qu’il se passe ensuite ne fait que renforcer cette impression, car lorsque je le pensais fuyant envers Marjorie, je le vois la laisser s’approcher de lui. Elle lui offre un de ses plus beaux sourires et accentue sa démarche féminine. Elle ondule avec grâce jusqu’à Léo, passe son bras autour du sien et chuchote à son oreille. Le guitariste la regarde une seconde. Une trop longue seconde pendant laquelle je retiens mon souffle en observant ce spectacle. Je ne m’en rends pas compte au départ, mais je reste figée en essayant de comprendre ce qu’elle a pu lui proposer pour qu’il la jauge de la sorte.

Il dévie alors la tête vers moi et je saisis encore moins la situation. Marjorie fronce les sourcils en faisant comme lui. Son bras ne bouge pas de sa place, et Léo ne semble pas s'en offusquer. Il reprend sa discussion comme si elle n'était pas là. Et moi non plus.

— Il n'a pas l'air d'être très encourageant avec elle.

— Hein ?

Pour la deuxième fois de la soirée, Margaux me fait sursauter. À voir son petit regard satisfait, elle vient de me prendre en pleine séance d'espionnage. Je pourrais en rougir si ce n'était pas elle.

D'un signe du menton elle me désigne le couple que j'étais en train d'observer. Léo se tient toujours au même endroit et n'a pas délogé Marjorie de son bras. Sa tête, par contre, est de nouveau tournée vers moi. Je me dérobe tout de suite en me sentant rougir.

— Tu étais en train de les regarder, annonce Margaux comme si je pouvais ne pas m'en être aperçue.

— Leur relation m'échappe totalement, je réponds de mauvaise foi en replongeant dans mon verre.

— Pourquoi elle t'intéresserait ?

— J'essaye de le comprendre. Il m'a dit qu'ils n'étaient pas ensemble. Et ce soir il n'a pas arrêté de l'ignorer, comme si elle n'avait pas la moindre importance, pourtant il continue de la laisser venir. Et il n'y a pas si longtemps, il a couché avec elle.

Margaux jette des coups d'œil au couple que je décide d'ignorer pour éviter d'alimenter ses conclusions plus que véridiques.

— Tu lui as demandé si c'était sa copine ?

C'est tout ce qu'elle retient ?

— Non. J'étais certaine qu'elle l'était et il a démenti.

— S'il te l'a dit, c'est qu'ils ne sont pas ensemble.

— Il a très bien pu me mentir. Ils ont l'air très proches.

— Et ça te gêne ?

Elle est exaspérante à être si clairvoyante !

— Je ne vois pas pourquoi...

— Elle est proche de lui, affirme-t-elle pour continuer notre discussion. Mais lui... cela fait plusieurs fois qu'il te cherche dans la foule.

Je hausse les épaules pour faire comme si cela ne m'intéressait pas, alors que c'est faux. *Si je crois pouvoir la leurrer...*

— Il ne l'a pas repoussée, dis-je en essayant de masquer mon sentiment de frustration.

Je m'agite sur ma chaise pour me redresser et boire mon verre en faisant mine de rien, mais Margaux me connaît trop bien. Elle a déjà son petit sourire en coin de bonne entremetteuse.

— Tu n'as pas tenté une approche ? Parce que je peux t'assurer que tu aurais une ouverture. Mon œil d'expert me parle.

— C'est un membre du groupe, riposté-je en levant les yeux au ciel. Nous vivons ensemble, je ne suis même pas censée penser à lui de cette façon. C'est comme mélanger le privé et le professionnel.

— Qui s'en soucie ?

— Moi. Et éventuellement mon producteur. J'ai signé un accord de célibat.

— Conneries ! s'insurge-t-elle. Ça ne vaut rien. Tu fais ce que tu veux.

— Pas sûr que coucher avec mon guitariste soit la meilleure des idées...

— Peut-être, mais pour prendre ton pied, rien de tel.

Comment a-t-on pu arriver à cette conversation ?

Je tique et Margaux le lit très bien sur mon visage.

— Tu devrais en profiter. Il te bouffe des yeux chaque fois qu'il le peut.

Je ne devrais pas en être si contente, mais mon cœur bat plus vite, tout à coup. Je tente de rester impassible.

— Je vais le voir tous les jours, protesté-je. Entretenir ce genre de relation avec lui pourrait être... compliqué. Ce n'est pas ce que je recherche. Surtout s'il me traite comme elle.

— Cam, tu ne vas pas rester seule pour le reste de ta vie. Tu dois tourner la page.

Ses mots me font mal. Ils sont un rappel trop brutal de la réalité.

— Tu veux vraiment être celle qui me parle de ma vie amoureuse ? contré-je en abordant un autre sujet.

Ses yeux s'assombrissent subitement. Et merde ! Depuis quand je suis aussi maladroite avec elle ?

— Ce n'est pas juste, ce que tu fais, Camille !

Je fronce les sourcils en l'entendant prononcer mon prénom en entier.

Pour la faire taire définitivement, je prends mon téléphone, le mets sur les derniers textos de mon frère et lui tends. Margaux lit les quelques lignes inscrites puis le repousse dans ma direction sur le comptoir.

— Je ne parlerai pas de ton frère ce soir.

— Dans ce cas, je ne parlerai plus de Léo.

— T'es chiante ! Ce que tu peux être têtue... Très bien, fais ce que tu veux. Moi j'ai un chanteur à aller retrouver. Lui aussi me bouffe des yeux, si tu vois ce que je veux dire.

Sur ce, elle attrape son verre, m'adresse un clin d'œil sans sourire et se dirige vers Jules. Je soupire. *J'ai encore tout fait foirer.*

Je suis seule face à ma bière. Mes yeux ont bien du mal à se concentrer sur le liquide que je fais tourner lentement pour occuper mes pensées, plutôt qu'à ne pas chercher un grand brun à l'air furieux. Peut-être devrais-je rejoindre Paul et Gaspard.

— Tu passes une bonne soirée ?

Elles se sont passé le mot pour me surprendre, ce soir ?

— Et toi ? retourné-je calmement.

Marjorie grimace en jetant un coup d'œil en arrière vers Léo qu'elle vient de quitter, à contrecœur, très certainement.

— Comme d'habitude.

Elle lève la main en direction de la barmaid.

— Tu as survécu à ton premier concert, ce n'était pas trop effrayant ?

— Non.

— Je n'aurais jamais pu faire ça. Tu as du courage... et de la voix, à ce que j'ai entendu dire.

Elle se jette sur le verre que lui tend Lisa et en demande un autre.

— Qui a dit ça ?

— Léo.

Elle me le montre du doigt. Lui. Celui qui me tourmente. Toujours à la même place auprès de Jules et Margaux qui est venue les rejoindre.

— Il a ouvert la bouche juste pour parler de toi, annonce-t-elle un peu amère. Je l'ai rarement vu prendre la parole avec autant de monde et avec un tel entrain. Jules a dit que vous avez joué *The Yellow Coat*.

— Oui.

Elle boit un deuxième verre cul sec et en recommande un autre.

— Je ne me souviens même plus quand je les ai entendus la jouer pour la dernière fois. Tu sais qu'elle est inspirée de sa vie, cette chanson ?

C'est la tristesse qui l'a fait boire autant ? Elle commence à parler lentement. Ses yeux sont moins vifs et elle semble avoir du mal à se concentrer sur ce qu'elle raconte.

— Il ne m'a jamais rien raconté, tu sais. Mais j'ai deviné. Un jour je lui ai posé la question. Je voulais connaître sa vie, savoir si cette enfant et cette mère existaient vraiment, il m'a envoyé bouler et bien méchamment. Je n'ai jamais quitté son lit aussi rapidement ! C'est là que j'ai compris que c'était un sujet délicat, continue-t-elle en ricanant. On ne s'énerve pas de cette façon quand il s'agit d'une histoire inventée, pas vrai ?

Elle rit et boit encore. Je devrais l'arrêter. Elle commence à trop en dire et à me sourire avec cet air désespéré sur les traits. Cependant je ne fais rien. Je l'observe me parler de son mal-être, de Léo, parce que j'ai cette curiosité malsaine d'en apprendre plus sur lui.

— Tu as raison, confirmé-je pour tenter d'apaiser sa peine.

Marjorie me regarde un long moment. Trop long. Je bouge sur mon siège quand son silence me fait penser qu'elle ne me parlera plus. Mes yeux retournent malgré moi où ils ne devraient pas. Et cela, même l'esprit embrumé par l'alcool, elle le capte très bien.

— Léo n'est pas un homme qui s'attache.

Je bois une gorgée de ma bière pour ne pas répondre et lui laisser le temps de continuer.

— Aucune femme ne devrait tomber amoureuse d'un homme comme lui, ajoute-t-elle dans un murmure rauque.

— Il n'a peut-être pas eu d'expérience.

— Il n'en a sûrement aucune concernant les femmes, affirme-t-elle. Mais est-ce que son attitude est pardonnable pour autant ?

Sa soudaine colère me surprend.

— Tu le connais depuis longtemps ?

Elle émet un son indistinct se situant entre le grognement et le rire puis avale son nouveau verre d'une traite.

— Onze ans.

Je reste silencieuse. Autant de temps et il ne la laisse pas approcher ? Qui suis-je, moi, à part une poussière dans sa vie ?

— Onze ans et il n'a pas eu le moindre sentiment pour moi, avoue-t-elle défaitiste. Je me demande pourquoi je continue d'y croire...

Elle commande un autre verre. Elle boit un alcool fort, si j'en crois le liquide transparent et sa grimace chaque fois qu'elle se l'envoie cul sec.

— Je suis trop bourrée, dit-elle en le reposant vide sur le comptoir. Je parle trop. À toi, surtout, ajoute-t-elle en me reluquant sans se cacher. Je voulais t'ignorer ou marquer mon territoire, mais je crois que c'est perdu d'avance. Tu as l'air gentille...

Elle aussi. C'est peut-être ça le pire. De savoir qu'une autre peut prendre notre place, et qu'elle le mérite peut-être.

— Pourquoi tu continues de venir le voir si tu sais que tu vas souffrir ?

— Je les aime, ces mecs. J'ai appris à les connaître et j'aime passer du temps avec eux. Malheureusement, Léo est toujours là.

Je lance un coup d'œil vers Léo plus loin. Ses yeux se posent sur moi et ressemblent bientôt à deux fentes en voyant celle qui m'accompagne. Il a raison d'être agacé par notre proximité. Même si je n'ai jamais cherché ce contact, Marjorie n'est pas en état de garder ses secrets. Et moi je ne l'arrête pas alors qu'il le faudrait. Je pourrais au moins lui éviter de trop boire avant qu'elle ne perde sa dignité devant tout le monde.

Les yeux du guitariste vont d'elle à moi, l'expression de plus en plus agacée. Je le vois même finir par secouer la tête, poser son verre et s'en aller. Il disparaît

derrière une porte au fond de la salle. Je me redresse et attends, mais au bout d'une minute il ne revient toujours pas.

— Il ne t'aimera pas plus que moi, intervient la voix de Marjorie pour interrompre mon inspection.

— Je ne veux pas qu'il m'aime, riposté-je en la fusillant du regard.

— C'est ce qu'on dit quand on se voile la face, non ?

Son sourire en coin indique qu'elle ne me croit pas.

— En tout cas, tu fais bien trop attention à lui, déclare-t-elle sûre d'elle. Je suis saoule, mais pas dupe. Si je peux parler d'expérience, arrête tout de suite ou tu deviendras comme moi, ajoute-t-elle. Il n'y a que Lucie qui compte. Et cette nana, je ne l'ai jamais vue. Pas une fois en onze ans. Si tu veux mon avis, c'est un putain de fantôme. Et on ne peut pas se battre contre un fantôme.

On ne peut pas se battre contre un fantôme... Et avec ?

Elle se relève, titube, se retient au bar. Je me redresse avec elle pour la soutenir, mais elle me repousse.

— Mes amies vont s'occuper de moi. Pas besoin de faire semblant.

Marjorie époussette sa robe comme si elle était tombée. Elle bombe la poitrine avant d'assurer sa position sur ses jambes. Ensuite, elle m'adresse un signe comme elle l'a fait avec les garçons et s'éloigne du bar.

— Allez, à plus ! J'espère qu'on se reverra. Peut-être qu'on pourra devenir copines. Il paraît que ça soude, les déceptions amoureuses.

Elle se met à rire de sa propre blague en me quittant. Les filles qui l'accompagnaient ont dû voir qu'elle ne marchait pas droit car elles lui sautent dessus pour la soutenir. Elles s'échangent des mots que je ne peux entendre, l'inspectent pour voir son état. Après, je ne fais plus attention à elles.

Je me rassois pour essayer de remettre de l'ordre dans mes pensées et de faire le point sur ce que je viens d'apprendre. Ce ne sont que des bribes, quelques infos venues d'une personne imbibée, mais je veux croire que c'est un début et que je finirai par en savoir plus. Venant directement de Léo de préférence.

En parlant de lui, il n'est toujours pas revenu. Je fais un rapide tour d'horizon : Margaux est toujours en pleine discussion avec Jules, en train de le

bouffer des yeux, Paul toujours en compagnie de Gaspard près d'un groupe de filles. Quant à moi, je suis devenue invisible dans la foule. Pour ce que je compte faire, cela m'arrange.

J'attrape ma bière à moitié vide et me lève. Mes pas me guident vers le fond en quelques secondes à peine. Quand je pousse la porte, j'atterris dans une cour extérieure bétonnée. Léo s'y trouve, assis sur les marches montant vers la rue adjacente.

Je m'adosse au battant que je viens d'ouvrir lorsque celui-ci se referme et le regarde en le voyant faire de même. Son regard brûle de colère.

— Tu as appris des choses intéressantes ?

CHAPITRE 29

CAMILLE

— Tu préfères la vérité ou un mensonge ?

C'est en essayant de paraître décontractée que je quitte ma place pour aller m'installer face à lui, mais sur le sol. En tailleur, le dos droit, pour ne pas le lâcher du regard et affronter ce que ses yeux s'efforcent de dissimuler.

Je ne suis plus étonnée de le voir soupirer ou me fixer durement. En revanche, le détailler pendant qu'il boit en silence puis déglutit est bien plus érotique que ce à quoi je m'attendais. Je suis soudain hypnotisée par le mouvement de ses lèvres lorsqu'il les humecte. C'est bien trop chaud. Et mes joues brûlantes doivent me trahir.

Je me racle la gorge pour tenter de me calmer car Léo, lui, n'a pas abandonné son expression hostile et attend toujours ma réponse.

— Si tu ne veux pas que quelqu'un me raconte tes secrets, commencé-je avec un haussement d'épaules, tu devrais peut-être penser à m'en faire part toi-même.

— N'y compte pas !

— Alors ne joue pas au type offusqué, dans ce cas.

— Offusqué ?

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Que tu ne veuilles rien me dire, soit, mais je n'arrêterai personne qui pourrait m'en apprendre plus sur toi.

— Marjorie n'est pas la mieux placée pour ça, dit-il rempli de dédain. Elle ne connaît rien de ma vie.

— Elle m'a pourtant parlé de *The Yellow Coat* et d'une certaine Lucie.

Mon intention de le déstabiliser fonctionne. Les traits de Léo deviennent encore plus sombres et il se redresse. Les deux bras posés sur les genoux,

légèrement plus haut que moi dorénavant.

— Elle ne sait rien sur Lucie.

— Mais elle savait que *The Yellow Coat* est inspirée de ta vie.

Il ricane et boit une nouvelle gorgée. Il serre les dents ensuite.

— Je n’ai jamais avoué une telle chose, annonce-t-il pour se défendre. Marjorie devrait apprendre à se taire et toi à faire la part des choses. Les femmes sont vraiment des commères, achève-t-il en scrutant mes réactions par-dessus sa bière.

Une insulte plus directe ne m’aurait pas fait plus de mal. En faisant cette généralité, en arborant cet air de défi, il me pousse à bout. Je rentre dans son jeu. *S’il me cherche, il va me trouver !*

— Je sais que tu es souvent d’humeur irritable, commencé-je sarcastique, mais il semblerait que tu le sois bien plus quand on te parle de cette chanson. Comme tu peux l’être quand on s’intéresse un peu trop à tes secrets ou à ta vie.

Il fronce les sourcils.

— Vouloir de la tranquillité est-il un concept si difficile à comprendre ?

— La tranquillité, non, répliqué-je. L’insociabilité, oui.

J’ai touché un point sensible ? Vu la couleur de ses yeux, s’il pouvait me réduire à l’état de cendres, il n’hésiterait pas.

— Je ne t’aurais pas permis de la chanter si elle était si importante pour moi, riposte-t-il après un silence.

— Ah oui ? Alors pourquoi as-tu voulu que je la chante ? Parce que j’ai une jolie voix et que tu voulais contenter tes fans et rapporter de l’argent ? Pitié ! Tu n’es absolument pas ce genre de gars.

— Qu’est-ce que tu en sais ?

Nous nous affrontons dans un duel féroce et silencieux. Léo a la mâchoire serrée tandis que mon torse se soulève et s’abaisse rapidement. Le guitariste me fait penser à un taureau s’énervant pendant qu’on lui agiterait un drapeau rouge devant les yeux. *Va-t-il me foncer dessus ?*

— Je commence à connaître ton caractère, affirmé-je en ignorant son ricanement de protestation. Et s’il y a une chose que je sais sur toi, c’est que quand tu joues de la guitare, que tu es sur scène entouré de tes potes avec juste la

musique, tu es sincère et heureux. Personne ne peut feinter un tel bien-être. Tu voulais jouer *The Yellow Coat*, tu voulais que *je* la chante et tu as adoré ça. Tu ne m'aurais pas tenu la main ensuite, si ce n'était pas le cas. Alors ne viens pas me dire que cette chanson n'a pas la moindre importance pour toi.

Je me sens essoufflée. *Cet homme me met tellement en colère !*

— Je t'ai vu la chanter, je t'ai vu la jouer et ce soir... tu voulais que ce soit moi. J'ai donc le droit de savoir pour quoi ou pour qui je l'ai fait !

Je continue ma tirade. Lui continue de m'inspecter pour savoir dans quelle catégorie il pourrait ranger la petite chose que je suis.

— Arrête de croire que je suis comme celles que tu détestes. La souffrance, je sais ce que c'est, la confiance aussi. Je suis quelqu'un de loyal et de sincère. Je ne te mens pas, Léo. Tu n'aurais certainement pas laissé une fille que tu ne jugerais pas digne chanter ta chanson. Que tu ne veuilles pas le reconnaître commence sérieusement à me gonfler. Et ton attitude aussi.

Je savoure l'effet que mes mots causent sur lui. Léo n'a plus la même posture. Il dégage moins d'assurance et semble plus intrigué.

— Si tu continues, je finirai par ne plus chercher à savoir, continué-je. Je ne te parlerai plus que pour le boulot, je ne m'intéresserai plus à ta musique, je ne te regarderai plus et tu pourras rêver pour que je te laisse me toucher encore.

— Tu en serais incapable, riposte-t-il.

— Tu veux parier ?

Léo est de nouveau déstabilisé. Mais cette fois, il ne laisse transparaître aucune colère, plutôt un doute. Un doute un peu douloureux.

— Je t'ai permis d'en savoir plus, lancé-je pour tenter encore de le faire venir à moi. Et crois-moi, je n'avais jamais parlé de *Lui* avec quelqu'un depuis près de deux ans. J'ai fait un pas vers toi, Léo. Fais-en un vers moi. Même un petit. J'ai besoin de comprendre comme toi tu en as besoin. Tu as dit que nous avions le même regard. Pourquoi donc serais-je si différente de toi et incapable de t'aider ?

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Je ne le crois pas un seul instant. On n'écrit pas de telles chansons sans avoir besoin d'extérioriser.

Il se lève en un bond et vient vers moi.

— Arrête d'essayer de me psychanalyser, putain ! J'ai déjà un psy pour ça, rassure-toi !

Il doit se rendre compte de la bombe qu'il vient de lâcher car il recule d'un pas, les deux mains à l'arrière du crâne, et souffle un grand coup. Je me demande bien ce qu'il peut ressentir alors qu'il sait que je viens de marquer un point. Est-ce que je le pousse à bout comme lui le fait constamment ? Arrivera-t-on à surpasser ça ?

Je me mets debout à mon tour, mais bien plus doucement que lui. Je ne veux pas brusquer l'animal apeuré qu'il semble devenir chaque fois que je m'approche de lui, chaque fois que je creuse et approche d'une réponse. Comment peut-on avoir si peur de s'ouvrir aux autres ? Que lui est-il arrivé ?

— Je ne te veux aucun mal, Léo, murmuré-je une fois face à lui à une distance raisonnable.

— C'est sûrement ce que toutes se sont dit avant de m'en faire, dit-il aussi bas que moi.

— Je ne suis pas les autres.

— Et tu es qui ?

Léo redresse la tête pour me défier.

— Je ne te ferai pas de mal, répété-je pour qu'il le comprenne.

— J'aimerais bien voir ça.

— Tu le verras.

Une part de moi me crie que je ne devrais pas être si affirmative. J'avais promis à un autre aussi de ne jamais lui en faire. *Et pourtant...*

Je fais tout de même un pas dans sa direction. Puis un autre. Bientôt, je suis à ses côtés, assez près pour sentir l'odeur fruitée et masculine de son parfum. Contre toute attente, Léo me laisse approcher. Il n'a plus l'air si enclin à se battre, tout à coup.

— Quand as-tu écrit cette chanson ?

Il glisse ses deux mains dans ses poches en soupirant. Il laisse traîner un silence, mais l'atmosphère entre nous a changé. Léo a les épaules affaissées, comme lorsqu'il a vu ma mère me prendre dans ses bras.

— À la fin du collège. J'avais dix-sept ans et c'était ma toute première compo...

— Tu composais déjà à cet âge ?

— J'écrivais, corrige-t-il dans un murmure. Au début ce n'était que des ébauches, quelques mots jetés sur du papier pour me vider la tête. Puis j'ai travaillé le texte quand on a signé notre premier contrat. *The Yellow Coat* n'est pas beaucoup passée sur les radios à l'époque. Elle était trop douce par rapport à ce que nous faisions. Elle passe un peu plus maintenant que nous sommes connus.

— Tu l'as écrite pour quelqu'un ?

— Oui.

— Qui est-elle ?

Je vois bien qu'il hésite à aller plus loin. Il me jauge d'un œil, semble se tenir sur un fil, dansant d'un pied sur l'autre comme s'il hésitait. Je ne parviens pas à le quitter des yeux et pendant un moment, lui non plus.

— Julia. Ma petite sœur.

Je n'ai aucune réaction. Il faut y aller petit à petit avec Léo. En ouvrant la bouche, j'ai peur qu'il ferme la sienne pour ne plus parler.

— Je l'ai composée pour ses neuf ans. Au départ, c'étaient juste des pensées que je redoutais d'avoir lorsque je l'observais. Et en fin de compte je n'ai pas pu m'arrêter d'écrire. Je ne pensais pas l'intégrer un jour à un album, mais Jules trouvait la chanson parfaite, donc j'ai suivi son conseil.

Je ne peux m'empêcher de faire le calcul dans ma tête, rapprocher les paroles de ce qu'il me dit.

— Elle voulait mourir ? À neuf ans ?

— Ce n'était pas si clair, répond-il en détournant la tête. Elle était trop petite pour exprimer ce qu'elle ressentait vraiment. Mais elle avait des questions dérangementes. Elle était malheureuse.

— Et toi ?

Léo rit devant mon insistance. Son mouvement vers moi est minime pourtant il le fait bien. Juste un petit pas. Un frôlement et nous ne sommes plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Lui la tête baissée, moi relevée.

— Moi ça ne compte pas, répond-il simplement.

Comme un aveu.

— Bien sûr que si.

— On m’a toujours répété que non, insiste-t-il tout bas.

Le guitariste bouge sa main jusqu’à la mienne. Sur la scène, il l’avait prise, ses doigts entre les miens. Ici, il ne fait que m’effleurer, jouant avec sa paume contre mon épiderme. Plus appuyée sur mon bras. Plus affirmée une fois arrivée dans ma nuque. Le plus lentement possible, ma tête se rapproche de la sienne et quand je suis trop petite, c’est lui qui comble le dernier espace qui nous sépare.

Je ne l’imaginai pas capable de venir m’embrasser avec tant de douceur. Il s’approche comme pour m’apprivoiser. Sa bouche me caresse, elle fait plier la mienne sous sa volonté. Je l’accueille, l’accepte, y réponds. J’ai les yeux fermés, le cœur cognant à toute vitesse, la chair de poule. Surtout quand il approfondit, quand il cherche à me savourer totalement. Sa main derrière ma tête m’empêchant de m’écarter.

À bout de souffle, je ne sais plus qui arrête l’autre.

— C’est une très mauvaise idée, chuchote-t-il en ouvrant les yeux et en me gardant près de lui.

— Avec toi ? dis-je avec un petit sourire en coin. C’est certain.

— Tu ne baisses jamais les armes, n’est-ce pas ?

— Avec toi ? répété-je pour l’asticoter.

Il sourit devant mon air insolent puis secoue la tête comme si je n’étais pas saine d’esprit.

— Où est-ce que cela va nous mener ?

— Je ne sais pas... avoué-je sincèrement. Mais tu as envie d’arrêter ?

Léo m’embrasse de nouveau. Il recommence sans la moindre hésitation. Il se fait plus pressant, ses mains se font voyageuses. Derrière ma tête la seconde d’avant, il les déplace dans mon dos, sous mon tee-shirt, directement sur ma peau pour appuyer mon bassin contre lui. L’une d’elles s’aventure même plus bas. Léo me touche comme il ne l’a jamais fait. Mes chairs tendres et rondes au creux de sa main. Ses paumes sont brûlantes, mais en aucun cas je ne désirerais qu’elles soient ailleurs.

Le premier baiser m'avait laissée pantoise, celui-là est dévastateur. Il me met K.-O. Au tapis. Je me verrais presque allongée sur un tatami, pantelante, essayant de reprendre mon souffle.

— Tu vas encore me dire qu'il n'y a rien à dire après ça ? soufflé-je contre sa bouche.

— Je te laisse trop de pouvoir, soupire-t-il son front contre le mien.

— Tu as peur ?

Son regard va de de ma bouche à mes yeux. Il est tellement près de moi qu'il ne peut pas ne pas sentir mon pouls tambourinant dans mes veines. Il ne peut pas ne pas entendre ma respiration presque sifflante. Il ne peut pas ne pas voir mes joues rouges et mon désir de le goûter encore. Mon désir tout court.

Léo est à deux doigts de me répondre mais la porte s'ouvre à côté de nous. Aussitôt il fait un pas en arrière, les yeux rivés sur le battant ouvert, sur Jules qui vient d'apparaître. Il passe une main sur son visage, sur sa bouche encore gonflée de nos baisers.

— Vous étiez là ? Je vous cherche partout.

Le leader ne se rend vraiment pas compte de ce qu'il vient d'interrompre. Je dois être si transparente. C'est évident. J'ai la mine coupable, le teint empourpré d'avoir été presque prise sur le fait, et je cherche Léo du regard pour savoir s'il range ce moment dans la case « erreur ».

— On va rentrer. Gaspard s'est mis une biture et s'en est pris à une groupie un peu trop collante avec Paul.

— Quoi ?

— Ouais, la fille est choquée. Je ne vous parle même pas de son état à lui. Paul a du mal à le calmer.

Vu la vitesse à laquelle il disparaît, la situation a l'air critique. Léo s'apprête donc à suivre son leader. Qu'il le fasse ne me dérange pas. Qu'il ne m'adresse pas la parole ou tente de ne pas me regarder, beaucoup plus. Même s'il est inquiet, et moi aussi, je ne veux pas qu'il efface cet instant en essayant de me faire croire qu'il n'a rien ressenti.

— Léo ! appelé-je quand il est prêt de l'entrée du bar.

Le guitariste s'arrête, se retourne vers moi, détaille mon visage, le haut de mon corps et finit par me tendre la main après un moment de réflexion.

— Viens !

Mes doigts se referment sur les siens et il ne les lâche pas. Non. Il les serre plus fort. Je sens même son pouce s'aventurer sur le dos de ma main et la caresser. Il ouvre la porte pour m'emmener avec lui.

Nous rejoignons les garçons, un Gaspard vacillant retenu par les bras de son meilleur ami, puis la voiture tous ensemble. Nous raccompagnons Margaux et reprenons la route.

Je ne sais vraiment pas si ce que nous venons d'échanger tous les deux ce soir, malgré l'agitation et dans le secret, améliorera notre relation, mais j'espère que ces quelques pas ne seront pas les derniers.

CHAPITRE 30

LÉO

Qu'est-ce que je fous ? — Tu as peur !

*

**

— Tu as peur, petit con ? Tu crois quoi ? Que ça va m'arrêter ? Si tu m'avais aidé, elle ne serait pas partie.

*

**

Mais elle avait des questions dérangeantes. Elle était malheureuse...

*

**

— Léo... c'est ma faute si maman est partie ?

*

**

Je fixe délibérément l'autre côté de la pièce, en me massant une tempe, l'autre bras accoudé sur le canapé.

En trois jours, j'ai tourné et retourné tous les événements dans ma tête. Les échos du passé qui me donnent envie de me shooter, mes aveux, les mots de Camille, sa quiétude et ses yeux trop bleus. Dès qu'elle entre dans mon champ de vision, tout me revient en pleine gueule.

Cela fait trois jours que pour la faire taire – ou par défi –, quand les autres ne sont pas dans le coin, je me jette sur elle, sur ses lèvres. Cette fille me fait plus que peur. Il faut que j'arrive à rejeter cette attraction qu'elle exerce sur moi.

Trois nouveaux jours de répét' et je passe mon temps à attendre le moment où elle va prendre le micro, se mettre à danser et chanter. Je fais tout pour le cacher, mais Jules a des radars à la place des yeux. Il m'a déjà grillé à la mater à plusieurs reprises. Je suis moins irascible que d'habitude et plus détendu, il ne faut pas avoir fait Maths sup pour comprendre mon problème. Mais mon meilleur pote n'insinue rien. Je ne sais pas ce qu'il fout ou ce qu'il attend, mais ça risque de me tomber dessus à n'importe quel moment. Heureusement qu'il ne nous a pas trouvés dans la cuisine, ou sur ce même canapé, collés l'un à l'autre, comme deux animaux excités, j'aurais eu le droit à un sermon moralisateur dont je me passerais volontiers.

Je ne sais pas si c'est elle ou moi, mais nous ne sommes pas allés plus loin. Camille attend mes assauts. J'essaie de ne pas basculer dans le gouffre qu'elle ouvre sous mes pieds. Un compliment, deux mains qui se touchent, des baisers arrachés avec impatience, j'y suis presque, mais je retarde l'échéance. Que se passera-t-il après ? Si elle me brise, Jules saura-t-il encore me sauver ?

Le chanteur se laisse justement tomber sur le canapé à mes côtés. Pendant une minute, nous partageons un silence complice. Face à nous, Camille rigole avec les deux autres membres du groupe. Les événements de notre soirée de présentation se sont calmés. Gaspard est redevenu lui-même.

— Leto veut qu'on fasse un clip avec Camille avant le Zénith, annonce notre leader sur un ton professionnel. Histoire de relancer la promo.

— Il enchaîne les conneries, ce type, dis-je en repensant à l'interview avortée de notre tout nouveau membre, quelques jours plus tôt.

— C'est plutôt une bonne idée, contredit-il d'un ton amical. Cela permettrait de présenter Camille à un public plus large et de ressortir une des chansons de

l'album avant la tournée.

— Ça va surtout lui permettre de placer du produit...

— C'est le deal, tu le sais bien.

Ouais, je sais. Mais l'idée de faire prise sur prise, maquillé dans un style de bad boy assumé, sur du playback me plaît moyen. Si je pouvais ne faire que des répét' et de la scène, ça m'irait très bien.

— Les vrais fans savent déjà qu'elle est là, argumenté-je encore. On a déjà fait notre part de promo sur cet album.

— On n'a pas vraiment le choix, si tu veux mon avis.

Je soupire et me redresse pour choper la bouteille d'eau posée à mes pieds. J'ai gardé cette habitude de boire de l'eau pour détendre mes cordes vocales alors que je ne chante plus. Je m'enfile une longue rasade en voyant Camille me regarder puis se remettre à parler. Les joues un peu plus rouges que la seconde d'avant. Si je m'écoutais, j'aurais déjà traversé la pièce, lui aurais attrapé la main pour l'emmenner dans un endroit isolé où son visage aurait rougi encore plus.

— Ça va, Léo ?

Je détourne la tête, Jules m'inspecte. Bien plus intensément qu'il ne faudrait. Va-t-il en parler ? Maintenant ?

— Nickel.

Je me lève l'air de rien.

— On le fait quand son clip ?

— Fin de semaine. Et apparemment il veut qu'on refasse un mini-concert pour filmer des plans de nous cinq sur scène.

— Ok.

*

* *

— On va faire plusieurs plans. L'idée, c'est de regrouper des vidéos de vous à différents stades de votre vie de groupe. Au lever, lors de vos répét', sur scène ou en sortie...

— C'est bon, on sait ce que signifie le quotidien de nos vies, je pense, grogné-je de mauvaise composition.

Déjà trente minutes que ce type suit Jules et me saoule à rabâcher les mêmes directives. Il va finir par réussir à me faire quitter leur putain de studio.

Leto et l'équipe de tournage ont installé tout le décor au millimètre. La première salle reconstitue une boîte de nuit avec piste de danse, jeux de lumière, DJ, podium et figurants. Le deuxième espace, notre salon de répétition, où se trouvent des instruments de musique. Chacun le sien, Camille et Jules au micro.

J'ai été plutôt conciliant jusqu'à maintenant. J'ai enfilé leur tenue de rock star, me suis laissé maquiller. Je remplis la partie de mon contrat qui me demande d'être en accord avec le support de promo choisi par le manager.

En rejoignant la salle où va se réaliser le film, je passe devant celle où Camille est en train de se préparer. Le battant n'est pas totalement clos et le reflet du miroir entre dans mon champ de vision. Elle s'y change. Se croyant seule, elle est même déshabillée. Portant uniquement son soutien-gorge en dentelle noire, elle m'offre une vision de son dos que je n'aurais pas espéré voir avant quelques jours. Le temps que je la fasse tellement disjoncter à son tour qu'elle vienne réclamer la libération.

Le tatouage que j'avais aperçu derrière ses vêtements est bien visible. Des traits noirs épais forment une branche d'arbre qui remonte tout le long de la partie droite de son dos. Une branche sans la moindre feuille ou fleur, pleine de ramifications, elles aussi complètement nues. *Mortes*. On ne voit ça qu'en hiver, lorsque toute la verdure a déserté la végétation. C'est un truc à la fois beau et triste. Le dessin est précis. Parfait. Il marque sa peau comme le ferait une cicatrice mal refermée. Une cicatrice récente quand je comprends que le tatouage est bien trop noir. Non abîmé par le temps. Cela ne laisse place qu'à très peu d'hypothèses quant à son existence.

Je détourne vite les yeux et lui redonne l'intimité à laquelle elle a droit.

Dix minutes plus tard, alors qu'on a retouché notre maquillage pour la troisième fois et pris quelques clichés de nos tenues, Camille nous rejoint.

Robe près du corps, décolleté évasé dans le dos et discret sur le devant, cheveux remontés sur la nuque, je détaille chaque partie de sa silhouette. Ses jambes, surtout. Cuisses musclées, mollets fins, et des bottines pour dénoter le côté trop « gentille fille ». La chanteuse a un look saisissant qui donne envie de

le dénaturer. Défaire son chignon et baisser une de ses bretelles est une idée plus que tentante.

Le réalisateur, appuyé par Leto, nous donne ses indications. Les séquences derrière nos instru se font rapidement. La deuxième partie est plus délicate. Nous devons nous glisser parmi les figurants et danser comme si nous sortions en boîte. Et comme par hasard, le metteur en scène désire des plans plus rapprochés de Camille à nos côtés. Jules ou moi de préférence. *Le sexy fait toujours vendre...*

La musique est lancée en sourdine. Les gens se mettent à bouger. Camille fixe un peu trop la caméra, mais après quelque temps, elle ferme les yeux et se laisse bercer par le mouvement autour de nous.

Je me rapproche d'elle et la regarde s'abandonner. Quand ses yeux s'ouvrent, ils trouvent les miens aussitôt. Je glisse une main dans ses reins alors que mon corps n'est plus qu'à quelques centimètres du sien. Comme pour la séance photo, je me place légèrement derrière elle et pose une paume chaude sur son ventre. Camille expire longuement. Sa peau frissonne sous mes doigts aventureux qui retracent les courbes de son dessin.

Pour n'être entendu que d'elle, je me penche vers son oreille. Ils veulent des plans serrés ? Ils vont en avoir.

— Je ne suis pas le seul à cacher encore des secrets, pas vrai ?

La caméra tourne autour de nous. Je m'en contrefous de ce qu'elle peut bien filmer. Mes doigts suivent ma volonté de la tenir près de moi.

— Il t'intrigue celui-là, on dirait, répond-elle lorsqu'elle sent que je redessine son tatouage et comprend parfaitement de quoi je parle.

— Quand l'as-tu fait ?

— Il y a un peu moins de deux ans.

— Pour *lui* ?

Elle bouge son corps de façon à se retrouver face à moi.

— Tu veux en savoir plus sur moi ou je rêve ?

— Je t'ai déjà dit que je voulais comprendre.

— Je te l'ai dit aussi. Ce n'est pas pour autant que tu as répondu plus facilement à mes questions.

— Tu veux vraiment jouer à ça ?

Elle fait la moue en détournant la tête. Tout de suite après, je sens ses bras qui enlacent ma nuque. Elle se met à danser contre moi comme pour mimer un slow.

— C'est pour apporter un peu plus de réalisme, précise-t-elle avec un haussement d'épaules et un sourire taquin.

Je la rapproche de moi d'un mouvement brusque.

— Tu crois que je vais te laisser mener ?

— Coupez !

Nous nous écartons l'un de l'autre au moment où le réalisateur vient vers nous avec un grand sourire.

— C'était pas mal. On va refaire quelques scènes en solo pour le montage.

Il interpelle les figurants. Et nous reprenons nos rôles, cette fois à bonne distance.

La suite n'est qu'un cycle qui se répète. Camille et moi jouons au jeu du chat et de la souris. Les prises où elle se tient loin de moi ne font que repousser l'inéluctable. Dès que nous nous retrouvons à danser parmi la foule, son corps rencontre le mien et s'y cramponne. Je ne la déloge pas. La sensation est trop bonne.

Lorsque nous terminons cette première journée de tournage, nous sommes aussi essoufflés l'un que l'autre. J'ai un désir fou de ne pas quitter cette salle, de virer tout le monde avec mon caractère de merde et d'assouvir ma pulsion pour lui montrer que je ne joue plus.

Mais Camille suit les autres. Elle se rhabille dans sa cabine, parle avec mes potes et se laisse guider pour retourner à la villa et à la vie de groupe qui m'emmerde fortement à cet instant précis. *Quelle idée de merde, cette colocation !*

— Léo !

Ouais, c'est bon, je sais que je suis attendu, même si je ne suis pas d'humeur.

Le soir tombe aussi vite que la journée s'est écoulée. Je ne revois la chanteuse que très peu. Comme si elle avait peur, elle m'évite, préférant la

compagnie des autres musiciens plutôt que la mienne. Ou alors elle donne le change parce que tous ont capté ce qu'il s'est passé au studio. Les sourires en coin de mes camarades ne trompent pas. Ils ne sont vraiment pas discrets. *Comme si moi je l'avais été...*

J'aurais dû me retenir. Avec un peu de chance, le montage ne montrera pas trop ma fixette sur le corps de la chanteuse. *Quelle idée de merde, aussi, ce clip !*

D'une humeur de chien, je quitte mes potes. Je suis claqué. Le risque d'être réveillé en sueur par des cauchemars ne me freine même pas. Je m'endors dans mon lit quelques minutes plus tard.

Ça ne loupe pas. J'ai l'impression de n'avoir pas dormi. Je ne suis pas reposé. Mon cœur martèle comme un taré dans ma poitrine et je suis en nage. Je retire le tee-shirt que je n'avais pas enlevé et m'assois au bord du lit. Je passe une main sur mon visage pour tenter d'effacer encore un de mes souvenirs. Encore un des plus durs, mais rien n'y fera. L'image de mon père continuant de me frapper encore et encore pour assouvir sa colère, son chagrin, et son besoin de me rendre coupable du choix de ma mère, voile ma vision.

Tant que je ne me serai pas bourré de cachets pour dormir, je n'y parviendrai pas. Et tant que je n'aurai pas obtenu l'absolution auprès de Lucie, les images ne partiront pas. Mais un pardon est-il encore possible ?

Je me lève, décidé à aller trouver un truc dans la cuisine ou à aller jouer un morceau de guitare en attendant un nouveau cycle de sommeil qui pourrait me rattraper. Mais quand j'ouvre la porte, je fonce presque sur elle.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais là ?

Camille est ensommeillée, les cheveux ébouriffés, le teint et les yeux démaquillés. Une véritable beauté naturelle au saut du lit. Elle tient un verre d'eau dans une main, porte un long tee-shirt sans forme qui lui descend en haut des genoux et découvre une de ses épaules. Et rien d'autre. À part ses grands yeux bleu nuit qui me regardent avec douceur, elle est l'image même d'une femme qui se croit innocente, alors qu'elle ne l'est pas.

Son petit jeu avec moi pendant le tournage du clip était loin d'être anodin.

— Tu gémissais dans ton sommeil, répond-elle à ma question. D'habitude, je t'entends, mais ça finit par passer. Là c'était plus long, je voulais voir si ça allait.

Tu veux boire un peu ?

Elle me tend le verre d'eau.

— D'habitude tu m'entends ? demandé-je curieux en éludant son geste et sa question.

— Tous les soirs. Tu bouges beaucoup et tu grognes, précise-t-elle. Pour une maison de cette envergure, les murs sont fins !

— Je t'ai réveillée ?

— Non. C'est juste que je m'inquiétais.

Je prends le verre qu'elle me tend sans la quitter des yeux. Devrais-je lui dire que je rêve d'un truc plus fort et qui n'a rien de liquide ? Ce cauchemar, comme tant d'autres, vient de bousiller ma nuit, et la vision de Camille si accessible ne me fera pas désirer le sommeil de sitôt.

En réalité, j'ai d'autres idées...

Je me décale de l'encadrement de la porte, m'approche d'elle et passe une main sous ses cheveux jusque sur sa nuque. Camille me dévisage avec de grands yeux dès qu'elle sent ma paume et qu'elle voit mon geste me rapprochant d'elle. Mon nez plonge dans son cou pour la respirer. *J'ai été clair sur mes intentions aujourd'hui, non ? Je ne la laisserai pas mener.*

— Je n'étais pas venue pour...

Mes lèvres clouent les siennes pour l'astreindre à un silence qui ne dure pas. Je perçois les vibrations de sa gorge sous ses gémissements. Des baisers, nous en avons échangés, aucun n'a été comme celui-ci.

— Pourquoi, alors ?

Camille pose ses mains sur mes épaules, pour me repousser ou me retenir, je n'en sais rien, puis laisse glisser ses paumes brûlantes sur mes trapèzes, la base de mon cou, ma nuque, et finit par m'enlacer.

Ma question n'attendait aucune réponse. Ce n'était que pour la provoquer. J'obtiens ce que je veux. Aussitôt reparti à l'assaut de sa bouche, aussitôt son étreinte se resserre. Les raisons du pourquoi importent peu. Cela fait une semaine qu'on se chauffe comme deux adolescents en rut. Il est temps d'éteindre ce putain de feu !

À partir de ce moment, je prends la décision qu'elle ne m'arrêtera plus. À tâtons, et surtout parce que je ne veux pas la lâcher, je recule, elle au creux de mes bras, et l'amène dans ma chambre. Camille ne cherche même pas à regarder la pièce qui pourrait lui révéler quelques détails de ma vie.

Les bouquins sur la maladie de ma mère, par exemple, planqués dans un carton au fond de mon dressing et recouverts de mes fringues de gosse. Les photos de Julia à la maternité, de mes parents amoureux, de ma grand-mère souriante, de Lucie, rangées avec toutes ses lettres dans un tiroir bien en vue. Si je la laissais seule ici, ce serait la caverne d'Ali Baba pour elle qui veut tout savoir. Mais là, elle s'en moque. Son corps frémissant se colle le plus possible au mien dès que je la soulève après avoir fermé la porte d'un coup de pied.

J'assure la prise sous ses jambes facilement. Elle n'avait vraiment rien sous son tee-shirt. Tout ce que je sens sous mes mains, ce sont ses cuisses, ouvertes autour de moi et bien trop accueillantes pour ma propre folie. Lorsque mes doigts bougent jusqu'à la lisière de son sous-vêtement, de ses fesses, je la sens perdre toute retenue. Elle soupire contre ma bouche et resserre sa prise autour de ma taille, amenant son sexe sur le mien si dur.

J'avance dans la chambre. En cinq pas, je suis au bord du lit. En un mouvement, je la couche sur le matelas. Ses jambes s'écartent pour me laisser la place. Son tee-shirt est relevé et je vois enfin ce qu'elle dissimulait en dessous : le boxer en satin noir que je continue de toucher sous un ventre plat parfait. Musclé finement, il m'appelle à passer la langue sur chacun de ses creux des deux côtés du nombril et plus bas.

Je refrène mon envie de tout lui arracher pour lui donner ce qu'elle attend. Je veux faire durer le plaisir, avec l'obsédante conviction qu'avec elle tout sera meilleur.

C'est en m'écartant, en la regardant dans les yeux, que j'attrape le bord de son tee-shirt. La chanteuse me fixe avec curiosité. Sûrement pour comprendre ce dont j'ai envie. *D'elle. Ici et maintenant.* En déversant toute l'impatience causée par l'attente de ce moment.

Elle m'aide à enlever ses vêtements. D'abord le haut. Puis le bas. Elle ne se cache pas. Entièrement nue, sa poitrine monte et descend dans un mouvement

hypnotique. Comme je m’y attendais, toute sa silhouette est harmonieuse. Des seins lourds formant deux ronds parfaits. Une taille marquée mais pas trop fine. Un peu de hanches féminines. Des jambes sportives magnifiques. Et une peau blanche parsemée de grains de beauté entourée d’une cascade de cheveux foncés. *Terriblement belle.*

Avec cette lueur lascive dans les yeux, je me demande ce que je fous encore à la regarder au lieu de la prendre.

— À ton tour.

Elle a dû voir que je restais immobile devant le spectacle de son corps offert, parce qu’elle se redresse et passe ses doigts sous l’élastique de mon pantalon, qui ne cache rien de mon excitation. Sa main se perd contre elle, la presse, et elle sourit de constater qu’elle me fait perdre les pédales à moi aussi. Je l’écarte, la rallonge et la rejoins.

— Pas tout de suite.

Je me jette sur elle. Sur ses lèvres. En gémissant de plaisir lorsque mes mains se posent sur son corps, sur sa poitrine, sur ses deux jambes qui m’emprisonnent de nouveau.

Elle ondule et m’embrasse en cherchant à me retenir contre elle. Camille est aussi impatiente que moi, aussi sauvage. Avant que je m’en rende compte, elle parvient à me déshabiller. Peau contre peau, elle soupire de bien-être.

— Pourquoi on a attendu si longtemps ?

— Tu trouves que c’était long ?

Je ris contre ses lèvres quand elle grogne et la frénésie me reprend. Je veux plus. Plus fort, plus long, plus d’elle. Ma langue s’échappe de sa bouche pour suivre un tracé bien plus audacieux le long de sa clavicule, entre ses deux seins. Je prends enfin l’un d’eux dans ma bouche. L’autre dans ma main. Je la fais se cambrer et gémir. Vision douce et impétueuse de la fille qu’elle est dans mon lit, en ce moment.

Ma paume caresse ce ventre qui me réclame, le creux où la peau est si fine sur sa hanche. Je la descends plus bas, mes doigts fourmillent de vouloir la toucher plus. Je la pose entre ses cuisses, sans la bouger, juste pour admirer sa frustration grandissante.

— Léo... touche-moi ! proteste-t-elle.

— Attends !

Je la retourne, m'offrant la vue de son tatouage si simple et pourtant rempli de détails. Camille laisse échapper un couinement très vite remplacé par un son beaucoup plus excitant quand je la plaque contre mon torse, ses fesses contre ma queue. La tête en arrière, je dévore la chair de son épaule, de ses cervicales, pour finir sous son oreille et la faire frissonner.

Mes doigts sont déjà sur elle, les uns la maintiennent contre mon corps, les autres plongés en elle, à la torturer, à l'emmener toujours plus loin sans lui permettre d'atteindre ce qu'elle veut. Son dos bouge au même rythme que mon torse. La chanteuse a le souffle court, au bord d'en réclamer plus. De le supplier, même.

Je pourrais répondre à son besoin fougueux, mais j'aime trop la sentir accrochée à moi, cambrée vers moi, se frotter pour sentir mon érection sur ses chairs gonflées. Mains sur ses hanches, la situation est terriblement érotique. Terriblement intime.

Dans un brouillard torride et sensuel, j'ai à peine le temps de chercher un préservatif dans ma table de chevet, de l'enfiler que ma queue se plonge en elle.

— Bordel...

C'est tout ce que je parviens à dire. Camille non plus ne parle pas. Ses gestes le font pour elle. Ses bras viennent enlacer mon cou par-derrière, son bassin vient à la rencontre du mien dès que je commence à bouger. Et ces sons... Elle se retient, mais rien que de l'entendre expirer d'extase, je me sens au bord de jouir.

Le temps semble suspendu à nos mouvements synchrones. Les miens se font lents, je l'entraîne au rythme de mes coups de reins pour la marquer profondément. Ses halètements me guident pour l'emmener où je veux. Nous transpirons autant l'un que l'autre. Sous ma langue, son parfum se matérialise. Sa peau se voile de vanille, de pomme, de sucre, toutes les sensations que j'ai reconnues lorsque je l'ai embrassée cette semaine.

Camille est délectable. Être en elle envoie valser tout ce qui a fait que je me suis réveillé une heure plus tôt, la tête en vrac.

— Léo, continue. J'ai besoin... Je veux te sentir encore plus.

Comment pouvons-nous être plus proches l'un de l'autre ? Comment je pourrais m'enfoncer encore plus loin alors que je suis déjà si profond, que je sens chaque parcelle de sa peau contre la mienne ?

Je la serre encore plus fort contre moi jusqu'à sentir son souffle se transformer en un râle profond. Un truc qui me fait bander encore plus. Mes doigts vont finir par laisser des traces.

— Comme ça ?

— Oui... soupire-t-elle.

— Je t'avais dit que je ne te laisserais pas mener...

Son corps s'affaisse vers l'avant alors que je continue toujours plus fort. Je n'accélère pas. Notre danse est déjà frénétique. Je n'en peux plus. Je transpire et mes muscles sont contractés tellement je me retiens pour ne pas jouir avant elle et lui donner ce que ses gémissements réclament. Je bascule vers elle pour retrouver la sensation de son corps contre le mien, je me délecte que mes pectoraux reposent sur ses omoplates. Je trouve sa peau si tendre à la base de son cou et la mords au moment où mes doigts retrouvent son clitoris pour lui donner le coup de grâce. Pour l'un comme pour l'autre.

Je crois vraiment que la marque de mes dents va se voir parce qu'elle me fait perdre tout contrôle.

— Camille, bordel...

Terrassés par l'orgasme, nous nous écroulons sur le lit, essouffés. Je me dégage sur le côté tout en gardant un bras sur sa taille. Camille ne dit rien. Seul son buste qui se gonfle et se dégonfle me prouve qu'elle est dans le même état que moi.

Je devrais la faire déguerpir, comme les autres. Ne pas m'endormir alors que je la tiens toujours dans mes bras, mais ma raison est étrangement d'accord avec mon corps, cette nuit. Je ne bouge pas, je ne la dégage pas, et Camille ne se retourne pas. Je sens même une de ses mains se poser sur mon bras et le serrer contre elle.

Pourquoi je ne la vire pas ? C'est la question que je me pose avant de m'endormir, si facilement.

CHAPITRE 31

LÉO

Quand je me réveille, elle n'est plus là. Je le sens quand mon bras se retrouve sous son oreiller au lieu d'être autour de sa taille. J'ouvre les yeux et j'inspecte la pièce : son tee-shirt, son boxer, toutes les traces de nos ébats ont disparu. *Pourquoi ça ne m'étonne même pas ?*

Dehors le soleil est levé. Il était tard cette nuit, il est tôt ce matin. Depuis combien de temps est-ce que je dors ? Les échos d'un souvenir planent encore derrière mes paupières, mais ce n'est pas la même sensation que celle qui me réveille tous les jours : je suis étrangement calme et serein.

Je me redresse dans le lit, pivote et plante mes pieds sur le sol. Mon pantalon aussi a disparu. Où l'a-t-elle mis ? Alors que je pars en chercher un autre dans mon dressing, j'ai une certaine appréhension. Camille aurait très bien pu fouiller dans la pièce, dans mes secrets, je ne l'aurais pas entendue. Mais rien n'a bougé. À part mon fut' d'hier, tout est à sa place.

Je soupire, cette fois j'ai vraiment besoin d'un remontant. Je quitte donc ma chambre. Elle n'est pas derrière ma porte et la sienne est fermée. Pas dans la salle de bain non plus après vérification. Et je me demande vraiment pourquoi ça m'emmerde autant. Surtout en repensant à la veille, à la semaine. Je croyais quoi en couchant avec elle, que la cohabitation serait plus simple ?

Le désir est toujours là, tapi en moi. Qu'est-ce que j'aurais voulu ? Qu'elle reste ? Non.

Je passe une main nerveuse sur mes traits reposés mais agacés avant de me diriger vers les escaliers. J'entame la première marche quand j'entends sa voix. Camille n'est pas seule.

— Je ne sais pas ce que tu imagines, Jules, mais tu devrais t'exprimer clairement. Je n'aime pas les devinettes.

— Je ne veux pas t'énerver, Cam. Mais je voudrais être sûr de moi. C'est moi qui t'ai fait venir dans nos vies, ici, et ce que je vois depuis quelques semaines me plaît pas mal. Sur scène, tu es celle qu'il nous fallait. Sauf que là je te vois aussi sortir de la chambre de Léo et je sais très bien que ce n'était pas pour jouer à Mario Kart. Ce que vous faites ne me regarde pas, j'en suis parfaitement conscient. Je veux juste être sûr que je ne me suis pas gouré sur toi.

— C'est-à-dire ?

J'imagine très bien la chanteuse croiser les bras et l'affronter les sourcils baissés.

— Tu as affirmé ne pas nous connaître, ne pas venir dans le groupe juste pour être avec des stars. Mais quand je vois que tu sautes sur mon pote après seulement quelques semaines, comment je peux être certain que tu n'as pas menti ? Que tu n'as pas tout planifié juste pour te taper l'un d'entre nous ?

— Je rêve ! Moi je saute ton pote ? Il me semble que tu devrais avoir une discussion avec lui avant de porter un jugement aussi hâtif.

— Je ne porte pas de jugement. Je t'aime beaucoup, Camille, ça me fait donc chier de te dire ça, mais je dois savoir. Léo, c'est mon frère. Et j'ai toujours protégé ma famille.

Elle soupire. Je ne sais pas ce qu'elle fout, mais le bruit de ses pas résonnent dans la salle avant qu'elle ne s'arrête.

— Donc je vais devoir me battre contre vous deux, finalement ? lance-t-elle presque essoufflée.

— Comment ça ?

— Léo met déjà des barrières pour que je ne l'approche pas. Est-ce que toi tu comptes en mettre également pour être sûr que je ne m'attache pas à vous ? Si

c'est le cas, fais-le tout de suite avant qu'il ne soit trop tard et que je ne puisse plus faire machine arrière !

S'ensuit un gros silence. *Qu'est-ce qu'ils foutent ?* Je me penche par-dessus la balustrade avant de me reprendre en me traitant de con.

— Tu es vraiment étonnante ! s'exclame Jules d'un ton enjoué.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

Mon pote se marre. La tension est redescendue. Elle doit avoir dit un truc qui lui plaît parce qu'il n'a plus la même intonation quand il parle. Envolé le grand frère – ou le paternel – protecteur, bonjour le pote bienheureux.

— Tu sais que tu vis les choses à fond ? J'ai rarement vu une personne prendre les choses autant à cœur. Ça doit être pour ça que tu désarçonnes Léo.

Me désarçonner ? Elle ne me désarçonne pas ! C'est quoi cette connerie ? Et depuis quand il utilise des mots de plus de trois syllabes, lui ?

— Ah tiens ! Je le désarçonne, maintenant. Non parce que j'avais plutôt l'impression d'avoir écarté les cuisses au lieu d'avoir voulu apprendre à le connaître.

— Cam...

— Tu sais qu'on a commencé à discuter lui et moi, révèle-t-elle pour plaider sa cause. Ne crois pas qu'il soit le seul qui ait besoin d'être protégé. Je suis peut-être une fille sincère qui a vécu un truc pas très glorieux, elle aussi. Je croyais que tu t'en étais rendu compte. Ou que Léo s'en était rendu compte. Mais peut-être que tu as raison, c'était peut-être une façade pour le mettre dans mon lit.

— Tu es fâchée, affirme-t-il plus qu'il ne pose la question.

— Je dois digérer la matinée, oui.

— Excuse-moi, Cam, mais comprends-moi...

— Je comprendrai plus tard. Sur ce, je retourne me coucher.

— Dans quelle chambre ?

— Celle où on me foutra la paix, répond Camille du tac au tac en grognant.

Ses pas sont vifs au moment où elle quitte la cuisine. Je ne bouge pas, attendant qu'elle apparaisse dans mon champ de vision, bougonnante avec la mine contrariée.

Quand elle remonte les escaliers, elle me voit tout de suite. Elle n'a pourtant aucun mouvement d'hésitation. Son pas est certain et ses yeux osent me défier. Encore.

Je suis son avancée alors qu'elle a posé sa main sur la barre en glissant vers moi. Elle porte mon jogging de la veille.

— Tu comptais revenir te coucher ? demandé-je en détaillant son aspect débraillé et mon pantalon sur ses jambes.

— Tu comptais m'attendre ?

Après les doutes de Jules de si bon matin, ça a l'air de la gonfler que je la cherche pour la pousser dans ses retranchements. Mais si mon pote avait raison ?

Camille avance toujours dans les marches. J'entends ses pas plus que je ne la regarde vraiment avancer. Quand elle s'arrête et attend que j'enchaîne, je ne sais absolument pas comment cette matinée va se terminer.

— Jules a vu juste ?

— Sur ?

— Ta véritable raison d'avoir fait ce casting...

Elle fronce les sourcils.

— Pourquoi ? Tu as peur que je sois une groupie en manque ? Je ne t'ai poussé à rien, hier soir. Ni les autres fois quand tu m'as embrassée.

— Tu n'as pas été longue à céder.

— Peut-être parce que je suis sincère quand je te dis que tu me plais et que je veux en apprendre plus sur toi. Ne crois pas que ce soit facile pour moi de tomber dans le lit d'un homme.

— Je suis le premier ?

— Non.

— Alors...

— Alors quoi ?

— Alors ça n'a pas été si dur que ça.

— Ce que tu peux être con.

Là c'est clair qu'elle ne retournera pas dans mon pieu de sitôt. Ses yeux sont deux flammes incandescentes et toute sa posture prouve qu'elle veut me baffer. Elle serre les poings pour se retenir.

— Pourquoi tu t'énerves ? osé-je demander encore.

— Parce que c'est ce que tu cherches à faire. Je ne sais pas pour quelle raison, mais en me levant ce matin, j'avais oublié que tu pouvais être si...

— Si quoi ?

— Insaisissable.

Insaisissable. Ce mot me plaît.

— La baise ne m'a jamais rendu plus gentil ou accessible, annoncé-je avec un rictus insolent. C'est un truc de gonzesse de penser comme ça.

— Pourtant tu ne m'as pas jetée, cette nuit, toi qui es plutôt du genre à virer les filles avant qu'elles ne s'endorment...

— Et du coup tu es contente ? Tu as eu ce que tu voulais !

— Toi aussi, non ? Si je me rappelle bien, je ne suis pas la seule à avoir pris mon pied.

Elle tente de rejoindre sa chambre, mais je lui barre le chemin. Je la bloque en la regardant de haut. Camille est plus petite, mais sa colère, elle, est immense.

— Je trouve que tu t'énerves vite pour une fille qui n'aurait aucune arrière-pensée. Jules a peut-être raison.

— Jules a tort, affirme-t-elle en haussant la voix. Et je trouve que tu connais subitement beaucoup de choses sur les sentiments des gens, toi qui es incapable d'en avoir.

— J'ai des sentiments.

— Lesquels, à part le mépris et la colère ?

Sans que je m'y attende, le coup fait mal. Elle a raison. Cela fait bien longtemps que je n'ai plus été apaisé. À part hier soir. Hier soir, c'était hors du temps. Un truc qui ne s'explique pas mais qui se vit. Qu'est-ce qui a changé, ce matin ? Mon attitude ?

— Laisse-moi passer, m'ordonne-t-elle en faisant un pas sur le côté.

Avant qu'elle ne me dépasse, je lui attrape le bras et la tire vers moi pour lui souffler à l'oreille une chose qu'elle comprendra forcément :

— La vérité blesse, non ?

— Et la connerie gratuite aussi, dit-elle en dégageant son bras avec hargne. Bonne journée.

Je la regarde partir vers sa porte sans bouger. Un seul coup d'œil en arrière, un regard brûlant de colère et elle la claque derrière elle pour me faire fermer ma gueule. *Merde.*

CHAPITRE 32

CAMILLE

Quel con ! Quel con ! Quel con !

Mais c'est pas possible d'être à ce point abruti et têtue !

Je suis en colère. Léo m'avait déjà mis les nerfs à rude épreuve, mais là il s'est surpassé. Il mérite la palme du mec qui craint le plus.

Je marche de long en large dans ma chambre pour me calmer, mais derrière ma rage, je suis blessée. J'ai baissé ma garde hier soir, j'ai voulu me rapprocher de lui, peut-être ai-je espéré ce moment qui s'est révélé parfait, mais jamais je n'aurais imaginé qu'il me balancerait tout ça à la figure ensuite. Nous avons eu ce que nous voulions et maintenant, quoi... on retourne au point de départ ? Il a raison, je ne suis qu'une « putain de gonzesse » qui croit que le sexe adoucit les hommes. Léo n'est pas doux. Il ne sait même pas que ce terme existe. Que puis-je espérer d'un type pareil ?

J'enlève son jogging avec une boule au ventre. Cela ne devrait pas m'atteindre autant, pourtant, après des mois de désert sentimental, je dois être honnête avec moi-même : j'ai eu plus qu'un pincement au cœur pour lui. J'espérais vraiment qu'entre nous les choses s'étaient apaisées. Je pensais que nous avions avancé, que Léo m'avait ouvert une porte vers lui et son histoire. Je me suis bien plantée.

Quel crétin insensible ! Et Jules aussi !

Je ressors de ma chambre bien décidée à me préparer et à quitter la maison pour me tirer loin de ces mecs. Léo est encore sur le palier. Adossé à la rambarde, les bras croisés et la tête baissée. En pleine réflexion. Je ne m'arrête pas, rentre dans la salle de bain alors que je le sens bouger dans mon dos, puis je ferme la porte derrière moi sans faire attention à sa tentative de m'arrêter.

Je ne me regarde même pas dans la glace, je saute sous la douche et son jet brûlant. J'y reste de longues minutes sans rien entendre ni voir. Je suis juste plongée dans ma solitude, le cœur qui me fait mal d'avoir subi ces accusations injustes.

Je n'aurais jamais dû céder à Léo. Le résultat est catastrophique.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule, mais quand je sors, le guitariste n'a toujours pas quitté sa place. Sauf que cette fois il me fixe. Il a entendu la clé tourner et il s'est préparé. Ses deux prunelles noires entrent en collision avec les miennes. Je refuse d'y lire du regret. Léo n'est pas comme ça. Tout ce qu'il vient de me dire, il l'assume, même si, au fond de moi, la fille fleur bleue que j'étais il y a longtemps commence à vouloir que non.

Je me ressaisis en ne le voyant esquisser aucun mouvement : il m'examine juste. Combien de temps compte-t-il rester là ? Ses yeux descendent sur moi et le regret que je crois y trouver s'éteint au profit d'une flamme bien moins innocente. Je retrouve l'expression qu'il avait hier soir avant de se jeter sur moi.

Comme dirait Jules « Je le désarçonne ». Eh bien soit ! Qu'il soit déstabilisé ! Si je peux le bousculer un peu je ne vais pas me gêner. Et s'il s'attend à ce que j'écarte les cuisses encore pour lui, il va falloir sortir les rames. J'espère qu'il le comprend au moment où je me détourne pour retourner dans ma chambre.

— Camille...

— Oui ? dis-je en lui faisant face, la main sur la poignée.

Il ne répond rien. J'ai plutôt l'impression qu'il se retient. Ses mains se resserrent sur la rambarde comme pour s'empêcher de quitter sa place et de venir me voir. Sa mâchoire reste ostensiblement fermée.

Je tiens encore la porte ouverte pour l'encourager, mais je sens le combat qui l'agite. Tant pis pour lui, je m'enferme dans ma chambre.

Un slim, des boots, un débardeur, une veste et un peu de maquillage plus tard, je ressors et soupire de le voir encore là. Et en même temps, un truc s'allume en moi, une petite étincelle qui est heureuse de le voir si perturbé.

— Tu comptes rester ici toute la journée ? Parce que moi je vais faire un tour. Si tu veux me parler, c'est maintenant.

Ne pas relever les yeux, ne pas le regarder. C'est mon mantra tandis que je referme ma veste, retire mes cheveux du col et avance vers les escaliers.

— C'est donc ta marque de fabrique... lance-t-il en venant à ma hauteur, dès qu'un truc ne te va pas, tu prends la fuite ?

— J'avais une autre idée en tête. Mais il faut croire que j'ai été assez stupide pour y penser.

— Quelle idée ?

— Ça changera quoi si je t'en parle ? Tu vas m'empêcher de partir ? T'excuser ?

Bien sûr que non. Je le sais déjà.

Son silence ne fait que confirmer ce que je connais de son caractère. Il faut le bousculer pour qu'il réagisse. Mais moi j'ai assez donné. Mon cœur n'est pas habitué à être si tourmenté.

Un pas en avant. Deux. Un espoir. Et finalement trois pas en arrière.

J'attends encore une seconde, pour voir s'il va réagir, mais non. Léo est toujours affreusement silencieux. Ses yeux parlent pour lui, et malheureusement, je ne peux pas tout deviner. Je dévale donc les escaliers en sentant toujours sa présence silencieuse dans mon dos. Léo a cherché à me repousser, à me faire sortir de mes gonds, et voilà qu'il me colle au train comme une ombre. En le regardant par-dessus mon épaule, je vois qu'il réfléchit encore. Il observe mon dos avec beaucoup d'attention.

En bas des marches, mon cœur est sur le point de rompre. Le sentir derrière moi, incertain, est un moment que je savoure, avant de me dire qu'il finira bien par se reprendre plus tard. Il redeviendra celui qui sait blesser pour mieux se tenir éloigné.

— Déjà debout ?

Paul, assis aux côtés de Jules autour de l'îlot central, nous interpelle dès que nous sommes en bas des escaliers. Moi qui n'avais aucune intention de revenir vers le leader, voilà que je me prends les remords de Jules en pleine face. Lui est désolé, cela se lit facilement sur ses traits.

— C'est à toi qu'on devrait dire ça, je balance à Paul avec un petit sourire.

— Tu es habillée ? s'étonne-t-il à la vue de ma tenue. Tu sors ?

— Oui.

J'attrape mon casque près de la porte d'entrée, mon sac à dos où je range mon téléphone, mes papiers, et je m'apprête à partir sans rien dire de plus. Mais c'était sans compter sur la curiosité de Paul et celle de Gaspard, un battement de cils plus tard, qui émerge du canapé, un bol de céréales dans les mains.

— Tu vas où ? questionne-t-il la bouche pleine.

— Rouler.

— Toute seule ? s'exclame Paul en se redressant.

— Oui.

— Tu ne devrais pas sortir sans nous, murmure Léo à mes côtés, aussitôt.

— Sans nous ? Ou sans toi ? le provoqué-je exprès.

Je vois que ma question le prend au dépourvu. Il fronce les sourcils. Et plutôt que de m'envoyer bouler, de crier haut et fort que je me gourre sur toute la ligne le concernant, il se mure dans son silence.

Je lui laisse un peu de temps pour m'arrêter et trouver des arguments, mais non. Léo n'est pas prêt à gagner le combat qui le mine.

— On doit filmer les dernières scènes du clip demain, me rappelle-t-il comme on le ferait à une enfant capricieuse. C'est non négociable.

— Je vais juste faire un tour, Léo. J'ai besoin de prendre l'air.

Une idée germe dans ma tête. Une intuition, peut-être fausse, mais qui me semble tellement vraie. Je me retourne donc vers les deux seules personnes qui n'ont rien à voir avec ma mauvaise humeur ce matin.

— Vous voulez venir ? lancé-je en regardant Gaspard et Paul à tour de rôle.

— Carrément ! s'exclame Paul en balançant sa vaisselle dans l'évier.

Ils n'ont même pas eu besoin de se faire prier. Eux, ils sont heureux de me tenir compagnie. Ils ne feignent pas. J'espère que Léo et Jules ne l'ont pas fait

non plus. Mais ce matin, j'ai besoin d'être un peu loin d'eux. Juste pour leur faire payer de douter de moi.

— Et les gars ? demande Gaspard en arrivant avec son pote près de moi.

— Non, ils ne viennent pas, assené-je sans ciller. Ils ont besoin de réfléchir.

— Cam, s'il te plaît, tente Jules tandis que Léo reste silencieux.

— À plus tard.

*

* *

— Aïe ! Putain ! Tu me fais mal, Paul.

— T'as qu'à arrêter de te traîner et marcher correctement.

— Tu me parles méchant. Pourquoi tu me parles méchant ?

— Vous allez la fermer ! On va réveiller tout le quartier.

Les deux meilleurs potes sont intenable. Après une sortie toute la journée, dans les rues de Paris, sous un beau soleil de fin d'été, nous sommes allés dans un bar. Je n'ai pas bu. En voyant mes deux compères s'enfiler verre sur verre, j'ai préféré jouer les « Sam ». Mais là où Paul a été raisonnable, quelques verres pas plus, Gaspard a cherché à s'enivrer. Résultat, il est complètement torché entre nos bras. Et il n'est pas vraiment un poids plume. Ça pèse lourd une masse de muscles pareille !

Au prix d'un effort quasi surhumain, nous parvenons à gravir les escaliers. Gaspard rigole tout seul. Il se tourne constamment vers son pote et emmitoufle son nez dans son cou comme un gros chat ronronnant. Il est bien loin de l'image sexy du bad boy qu'il sert aux filles pour les draguer.

— Putain, doucement ! grogne Gaspard lorsque nous le lâchons sur le lit double.

Une seconde après, il ronfle déjà.

— Il est sacrément bourré, dis-je après avoir retiré ses chaussures.

— Il fait ça de plus en plus, ces derniers temps, soupire Paul, un regard étrange sur son ami.

— Pour quelle raison ?

— C'est compliqué.

Nous quittons leur chambre en silence. Paul, devant moi, se gratte la tête. Son regard revient une fois sur la porte avant de finalement choisir de descendre. Je le suis jusqu'à la cuisine où il nous sert un grand verre d'eau fraîche.

— Ce mec est vraiment trop con.

— Tu l'ignoris ? lancé-je avec un sourire pour le détendre.

Il rit en secouant la tête.

— Il enchaîne connerie sur connerie, en ce moment. Déjà à la soirée au Bar'win. Maintenant là. Je croyais qu'il avait réglé son problème, mais a priori je me suis trompé.

— Quel problème ?

Il m'observe par-dessus son verre. Énigmatique.

— Tu es sûre de vouloir savoir ?

— Je ne t'aurais pas demandé, sinon, réponds-je avec un clin d'œil malin.

— C'est vrai que tu aimes creuser dans le passé des gens.

— Qui a dit ça ?

— Personne. Je suis observateur... et j'aime écouter aux portes ! lance-t-il le plus naturellement du monde. Tu fais particulièrement attention à Léo. De nous tous, c'est lui qui a le passé le plus compliqué.

— Je veux vous connaître mieux tous les quatre, riposté-je pour ne pas révéler ma faiblesse.

— Léo en particulier, non ?

Suis-je si transparente ?

— Oui... mais si l'un de vous a besoin de parler, j'aimerais pouvoir faire quelque chose. Je n'ai laissé personne m'approcher lorsque j'aurais dû le faire et aujourd'hui j'en paie les pots cassés.

— Que t'est-il arrivé ? demande-t-il aussitôt.

— On ne parle pas de moi, là.

Paul réfléchit en me scrutant avant d'abdiquer.

— Gasp et moi, c'est compliqué.

— Tu l'as déjà dit pourtant cela ne paraît pas, comme ça.

— Parce qu'au bout de tant d'années, nous avons une sorte de routine : blagueurs et dragueurs en public, autre chose en privé.

— Mais encore ?

— Tu ne vas pas lâcher l'affaire, pas vrai ?

— Je suis du genre têtue.

Un peu – beaucoup – comme Léo.

— Disons qu'il s'est passé un truc, il y a pas mal de temps maintenant, et que j'attends toujours de voir quand il prendra conscience que notre relation a changé et qu'il aime ça. Mais il a du mal à regarder la réalité en face.

Je crois que je suis en train de me faire un film. Du genre, lui et Gaspard... dans un lit. Sans filles. Ça se pourrait ?

— Tu veux dire que...

Il a un sourire éclatant qui ne trompe pas.

— Et les autres le savent ?

— Non. C'est notre truc. Ça fait un moment que je n'ai plus envie de le partager. Mais Gasp n'est pas prêt. Alors je prends ce qu'il me donne. C'est mon meilleur pote. De toute façon, je peux pas faire sans lui. Alors même si c'est bancal, qu'il y a des filles entre nous souvent, au moins je suis à ses côtés.

— Mais vous êtes... Tu es tout le temps en train de la ramener sur vos groupies.

— Pour m'amuser, avoue-t-il en souriant. Et au moins, Gasp ne s'aperçoit pas trop qu'il est en train de chercher de moins en moins de filles pour me trouver de plus en plus. Il faut y aller doucement.

Je suis sidérée. S'il y a bien une chose à laquelle je ne m'attendais pas, c'était cette révélation.

— Depuis combien de temps ? demandé-je poussée par la curiosité.

— Trois ans.

— Si longtemps !

— Ouais, soupire-t-il, l'expression devenue sombre.

— Mais tu n'en as pas marre ? Je veux dire, tu caches la vérité à tes potes et à ta famille, sûrement...

— Ma mère et ma sœur le savent. Quant aux gars, je pense qu'ils doivent s'en douter. Mais comme nous avons toujours le même comportement avec les filles, ils n'y pensent pas.

Je laisse planer un silence, le temps d'assimiler ce qu'il me dit.

— Et toi ?

— Quoi moi ?

— Tu n'as pas envie de plus ?

— Bien sûr. Seulement, le moment n'est pas encore arrivé. Si je mettais un ultimatum à Gasp, je le perdrais. À quoi cela me servirait ?

— J'en reviens pas.

Paul rigole devant mon air rêveur.

— Je ne dirai rien tu sais, trouvé-je bon de préciser.

— Je sais. Je commence à savoir comment tu fonctionnes. T'es une fille bien, Cam, ne laisse pas ce con de Léo te dire le contraire.

— Je n'y comptais pas, affirmé-je avec un autre clin d'œil.

Je pense qu'il avait besoin d'en parler. Qu'il avait besoin d'une oreille disponible et peut-être un peu en dehors de ce cercle très privé qu'est leur bande de mecs. En tout cas, je le laisse me raconter toute l'histoire, des premiers contacts un peu trop appuyés aux étreintes bien plus endiablées dans l'intimité.

Son regard est rempli de tendresse dès qu'il parle de Gaspard. Puis triste en se rappelant la réalité.

— Parfois je me dis que cette histoire foncera dans le mur... puis Gaspard a un geste tendre avant d'entrer sur scène ou en soirée, et je reviens au point de départ.

— On dirait qu'ils aiment ça : un pas en avant, un en arrière et notre cœur brinquebalant derrière.

— C'est ça, acquiesce-t-il avec un sourire, comprenant ce que je dis.

— Tu ne devrais pas perdre espoir. Gaspard est ton meilleur ami. Un meilleur ami, ça ne se perd pas. Quoi qu'il arrive. Et quand tu as la chance d'avoir des sentiments bien plus forts, le lien devient indestructible.

— Tu parles en connaissance de cause ?

— Oui. Moi c'est la mort qui a rompu ce lien.

Et une part de moi...

— Je suis désolé.

— C’était il y a longtemps, éludé-je en faisant mine d’avoir surmonté mon épreuve. Toi, c’est maintenant que ça se joue. Alors ne perds pas espoir ! Et va le rejoindre. Je suis sûre qu’en lui montrant que tout est meilleur quand tu es là, il s’en rendra compte.

Je ne saurais dire combien de temps il me regarde. Une flamme de reconnaissance brille dans ses yeux. Il avait besoin d’entendre ces mots de quelqu’un. J’espère avoir été à la hauteur.

— Merci Cam.

En se levant de sa chaise, et avant de partir, il me fait une bise.

— Je suis content qu’on t’ait choisie.

Je le suis des yeux quand il disparaît à l’étage, puis je décide de faire de même. Il est tard, j’ai besoin de dormir après cette journée. Mais, alors que je m’imagine déjà dans mon lit, j’ai la surprise – bonne ou mauvaise, j’hésite encore – de voir Léo sur la mezzanine. Comme s’il ne l’avait pas quittée depuis notre altercation.

— Tu es resté toute la journée ici ? Tu espionnes ?

Il ne répond pas tout de suite, préférant me laisser venir à lui avant de rétorquer :

— C’est comme ça qu’on découvre des choses intéressantes, non ?

— Ou qu’on se plante totalement sur quelqu’un...

— Votre escapade ne t’a pas refroidi les idées, apparemment. Tu es toujours aussi énervée.

— Ça dépend... Tu es toujours aussi abruti ?

— Abruti ?

— Et têtue aussi.

Dans ma tête, cela sonnait très bien, mais Léo n’a pas l’air d’apprécier mes deux qualificatifs.

— En quoi suis-je abruti et têtue ?

— Réfléchis ! Tu devrais trouver tout seul.

Il soupire avant d’émettre un grondement sourd.

— On tourne en rond.

— C’est toi qui nous fais tourner en rond.

— Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ? Tu n'es pas à ma place. Je... je ne sais pas comment faire.

— Explique-moi une fois pour toutes qui tu es. Raconte-moi ou tais-toi ! Mais si tu te tais, ne cherche pas à m'adoucir ou à me mettre dans ton lit, pour mieux me virer et me rabaisser ensuite.

— Camille...

Il fait un pas vers moi, j'en fais un loin de lui.

— Si tu crois que je vais te laisser m'approcher...

— Je ne voulais pas...

— Quoi ?

Allez, dis quelque chose !

Mais il ne dit rien. À la place, il s'écarte. Il reprend sa posture droite et une distance raisonnable entre nous.

— Tu as été parfaite avec Paul. Merci.

Je reste stoïque. Il vient de dire quoi, là ?

— J'ai juste été sincère, soufflé-je sans savoir quoi dire d'autre.

Tête baissée, Léo soupire.

— Bonne nuit alors.

Et il s'en va dans sa chambre. *J'aurais aimé qu'il revienne sur ses pas...*

CHAPITRE 33

LÉO

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. À l'instar de mes cauchemars, ma prise de bec avec Camille m'a tenu éveillé jusqu'à l'aube. J'ai ressassé nos confrontations et détesté ce que cela me faisait ressentir : un mélange de regret et d'amertume. Je me suis vu mille fois faire demi-tour, toquer à sa porte et m'excuser comme un con avant de me reprendre, mais je suis resté dans mon lit sans rien en faire.

Ce matin, je dois avoir la gueule d'un déterré et nous sommes déjà en route pour tourner les dernières images du clip. Ma frustration doit se lire sur moi à des kilomètres. Ce n'est pas comme si je n'avais pas l'habitude de dormir, sauf que là j'ai du mal à gérer.

Dans la voiture, les esprits sont tendus : Camille à cause de sa journée d'hier, moi de la mienne, et Jules de ses mots trop vite prononcés – même si je crois toujours qu'une part était justifiée –, tandis que les deux autres restent fidèles à eux-mêmes. Je ne note aucune différence dans leur comportement. Quelques regards plus longs, peut-être, mais rien qui pourrait trahir un quelconque truc autre que de l'amitié. Pas que ça me gêne, mais j'aurais aimé qu'ils en parlent librement. J'en ai rien à carrer qu'ils préfèrent les bites aux nichons. Ce sont ces mecs qui m'ont sorti de ma merde, avec qui ils couchent, je m'en tape.

Camille est installée derrière moi, comme la dernière fois. Jules lui jette des coups d'œil dans le rétro. Moi aussi. En vain. Elle reste de marbre, le visage calé contre la vitre, les yeux suivant la ligne d'horizon.

À l'arrivée, notre leader tente une approche. Moi pas. Je préfère les laisser seuls pendant que l'un s'excuse piteusement et que l'autre écoute.

Nous avons choisi le *Bar'win* pour effectuer les prises de vues. Cela nous a semblé évident. Il s'agit de notre point de chute. Fermé le jour, une salle spacieuse, avec du matériel prêt à l'emploi, et une scène large et bien éclairée qui nous attend. C'est idéal pour un metteur en scène.

Leto a fait venir des figurants, des danseurs du métier. Ils ont déjà joué dans de nombreux clips. Le reste des spectateurs est composé des potes de mes potes.

Nous passons rapidement aux choses sérieuses. Les musiciens derrière leurs instruments, les deux chanteurs sur le devant. Camille lâche du lest avec Jules, elle lui parle, fait attention à sa présence. Il a dû trouver les mots justes. Moi, par contre, je paye ma connerie. Je suis comme invisible. Aucun de ses regards remplis de joie ne m'est adressé. Aucun de ses sourires non plus. Elle les donne au public, à Paul, à Gasp, moi je n'ai le droit qu'à une façade figée.

Pour lui faire payer sa distance, je lui rends des œillades sombres. Moi qui suis censé être un mec imperturbable, uniquement intéressé par la musique, je laisse apparaître un type que j'ai du mal à reconnaître. Moins dévoué à ma guitare et plus à elle.

C'est difficile pour moi de jouer les indifférents. Camille le capte parfaitement, elle se tourne vers moi de plus en plus à mesure que le concert avance. Je me reprends, mais mon envie de venir à elle doit se sentir dans mon attitude. J'avance dans sa direction, joue de la guitare à ses côtés, l'effleure dès que je peux, m'essouffle aussi fort qu'elle, alors que je ne chante pas.

Et elle jubile. Ses sourires pour les autres sont encore plus grands, son allégresse la porte. Dès lors, je redeviens visible à ses yeux. Nous nous affrontons. Je pince les cordes plus fort, elle chante le cœur à découvert. Je me rapproche encore d'elle. Elle fait de même.

La caméra doit forcément filmer nos trop nombreuses attentions l'un pour l'autre. Nos trop nombreuses interactions silencieuses, si lourdes de sentiments

et d'attente. Que voulons-nous vraiment ? Qu'est-ce que je veux ? Et elle ?

Comme la première fois, elle termine ce concert intime sur un solo, le caméraman suit chacun de ses mouvements. Et comme la première fois, je m'avance sur le devant de la scène. Camille ne me lance plus quelques coups d'œil, elle me fait carrément face pour interpréter *The Yellow Coat* pendant que je l'accompagne sans batterie, ni basse, ni deuxième chanteur.

Je l'écoute. Sa voix a tellement d'effet sur moi qu'elle me donne des envies enfouies depuis des années et que je ne croyais pas capables de renaître. Sans que je m'en rende compte, je me laisse emporter par l'instant. Je fais la musique que j'aime, que je connais par cœur. Je suis tête baissée sur mes cordes, les yeux fermés.

Lorsque mon regard entre en collision avec celui de Camille, il est étonné, admiratif et satisfait. Je me demande pourquoi avant de réaliser ce que je suis en train de faire : je remue les lèvres, murmurant les paroles écrites à ma sœur des années plus tôt. Ces mots qu'elle n'a pas entendus.

Camille continue de chanter de tout son cœur, mais c'est mon propre timbre que j'entends. Il n'y aurait pas eu la musique, ou sa voix, on m'aurait entendu. Jules aurait retrouvé son chanteur, et Camille... Qu'aurait-elle pensé ? Aurait-elle été heureuse ? À la voir me sourire de cette façon si ravie, les yeux rivés à ma bouche, je ne peux qu'espérer que ce serait le cas. Mais suis-je prêt ? Revenir sur le devant de la scène, c'est comme revenir à une époque heureuse. Ma vie d'aujourd'hui est-elle heureuse ?

— Coupez ! C'est dans la boîte !

J'entends à peine le réalisateur et le brouhaha des danseurs et des autres se félicitant. L'équipe de tournage nous salue, dans les coulisses les danseurs boivent des bières après l'effort. Tout ce qu'il se passe ensuite n'est qu'une soirée normale, dans un bar normal. Jusqu'à ce qu'on termine la nuit chez nous, là où les curieux fêtards ne peuvent nous suivre.

Les gars ont invité leurs potes pour fêter la fin du clip. J'ai l'impression de voir toujours les mêmes têtes à chaque soirée. De vivre toujours la même routine, mais ce soir Camille fracasse celle-ci avec beaucoup trop de facilité.

Là où elle est passée inaperçue la première fois, ce soir elle brille après sa performance. Les uns l'arrêtent pour connaître ses sensations sur scène, d'autres pour savoir qui elle est, d'où elle vient. La chanteuse garde le sourire, mais de là où je suis, je vois bien qu'elle est en retenue. Elle ne pourra jamais tout révéler à tous ces tocards. Son passé est bien trop précieux et personnel. Et je ne suis qu'un sale con de l'avoir autant secouée, de l'avoir si mal traitée alors qu'elle ne le mérite pas. Alors que tout ce qu'elle est, c'est une fille sincère qui m'a donné accès à son jardin secret. Là où même sa famille n'a pas le droit de pénétrer. N'importe qui aurait été en droit de réclamer la même chose en retour. Alors pourquoi est-ce que j'ai flippé autant ?

Ce soir, je m'en fous.

Ce soir, même la peur de me montrer vulnérable ne m'atteint pas quand je la vois discuter de nouveau avec Jérémy. Ses yeux me cherchent toutes les deux minutes par-dessus l'épaule de ce type sans intérêt.

C'est au moment où je compte enfin bouger, où un énième regard de Camille me fait réagir, que Marjorie glisse ses ongles sous les plis de mon tee-shirt. Son haleine imbibée au rhum m'emplit les narines. Je ne quitte pas des yeux la fille face à moi, pendant qu'une autre se permet de marquer un territoire qu'elle ne possède pas. Mais je laisse faire, parce que l'expression orageuse de Camille est un spectacle qui conforte mon état d'esprit.

— Tu ne veux pas venir avec moi comme la dernière fois, Léo ?

Je quitte les vagues coléreuses qui dansent dans les pupilles de Camille pour tourner la tête vers la blonde à mes côtés. Trop haut perchée sur ses talons aiguilles. Trop bien roulée dans sa robe courte, trop provocante et facile alors qu'elle reste une fille bien derrière la façade bimbo.

— Non.

Je m'écarte en ignorant son air déçu puis malheureux. Ce soir, je veux Camille. Comme je l'ai eue avant de la perdre si rapidement. Mais lorsque je la cherche, elle a disparu. Ce connard de Jérémy aussi. Qu'est-ce qu'elle fout ? En deux secondes je vois rouge, l'estomac crispé de découvrir qu'elle ne pourrait être qu'une fille comme les autres. Qu'elle pourrait être comme Marjorie.

Je la cherche dans la foule qui danse au milieu du salon, dans celle qui se trouve dehors sur la terrasse, puis celle qui est agglutinée autour de l'îlot central de la maison. Je la trouve finalement seule, ondulant au rythme de la musique, près de l'évier, en train de se remplir un verre d'eau. Elle a les yeux baissés sur sa tâche, mais son corps, lui, bouge pour marquer le tempo.

Je ne suis pas danseur en temps normal, mais la découvrir là, alors que je la croyais occupée à autre chose, me fait quitter ma place pour la rejoindre. Tant pis si quelqu'un peut me voir et trouver ça louche que le guitariste de *NO* se frotte à sa chanteuse.

Elle ne semble pas surprise quand ma main se pose sur son ventre pour la rapprocher de moi, mon torse dur sous son dos détendu.

— Tu attendais quelqu'un ? questionné-je en la voyant si docile sous mes doigts.

Elle se retourne vers moi et a ce sourire en coin qu'elle me sert quand elle comprend mes intentions avant moi. Comme si elle me connaissait depuis toujours.

— Toi.

Camille pose son verre sur le bois juste avant de passer ses bras autour de mes épaules en continuant de danser contre moi.

Je capte le regard de Jules posé sur nous plus loin. Un sourire bienveillant, un clin d'œil, et je sais que mon meilleur pote me donne sa bénédiction. Il a compris très vite qu'il avait fait une connerie en jugeant Camille comme il l'avait fait. Moi, il m'a fallu plus longtemps. La discussion que j'ai surprise entre Paul et elle a été un des déclencheurs. L'envie d'elle aussi. Pas seulement dans un lit.

— Tu ne retournes pas voir Marjorie ? lance-t-elle suspicieuse.

— Non. Je suis bien, là.

C'est vrai. La réponse est venue d'elle-même. Je ne suis pas habitué à ce qu'elle me fait ressentir. Pour la première fois depuis très longtemps, je suis stressé. Stressé à l'idée d'être allé trop loin et de regretter.

— Alors reste... et sois sage !

Elle me sourit et je comprends ce qu'elle veut dire. Je l'ai repoussée, engueulée, et elle m'accepte encore. Je ne veux être nulle part ailleurs. Au moins pour ce soir...

Il se passe des secondes, des minutes durant lesquelles nous ne bougeons presque pas, alors que tout autour, c'est le bordel. Les éclats de voix, les rires et la musique ne nous dérangent pas.

Jusqu'à ce que je la sente, cette odeur reconnaissable entre mille. Je redresse la tête en m'écartant de Camille qui s'est arrêtée dès que je me suis tendu. Elle me regarde sans comprendre, cherchant ce qu'elle a encore pu faire pour me foutre en rogne. Sauf qu'elle n'y est pour rien.

Sa chaleur quitte mes bras et un froid glacial s'insinue dans chacun de mes muscles. Je suis terrorisé par ce que je suis en train de chercher dans *ma* baraque.

— Léo, ça va ? demande Camille près de moi.

Je ne lui réponds pas. Au lieu de ça, je fais trois pas vers ma baie vitrée grande ouverte et continue de scruter les visages dans la nuit. Pour trouver ce qui réveille mon instinct de survie. Ce qui le fait devenir marteau. Ce qui me fait péter un plomb.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

CHAPITRE 34

CAMILLE

En trois secondes tout bascule, Léo se jette dans la foule, traverse le salon pour sortir sur la terrasse et devient incontrôlable. Ses poings se serrent et se desserrent, sa mâchoire se crispe, ses épaules sont tendues. Il est penché en avant, prêt à bondir. Les yeux noirs et ombrageux rivés à ceux de ce type.

Le coup de pied part avant que j'aie le temps de le rejoindre. Léo frappe la tête du mec assis face à lui avec sa semelle crantée et l'envoie valser sur la pelouse. Sa chaise avec lui. Le guitariste arme ensuite le poing en avançant vers sa victime qui essaie de se redresser mais s'emmêle les pinces. Alors qu'il s'apprête à le frapper de nouveau, le bras de Léo est retenu par celui de Gaspard, qui est le seul à avoir bougé.

— C'est quoi ces putains de conneries ? Vous croyez faire quoi chez moi ? vocifère le guitariste au mec défoncé et à sa copine qui est venue le rejoindre comme pour le protéger. Pas de drogue dans ma baraque. Vous m'entendez ?

— Putain, mec, c'est qu'un joint ! réplique le type.

Si j'avais été lui, j'aurais choisi de la boucler !

— Ta gueule, connard ! Qui vous a invités, toi et ta greluce ?

Gaspard, toujours la main enroulée autour du biceps de Léo, le tire en arrière pour attirer son attention.

— C'est un pote d'un de mes potes. Je suis désolé, Léo.

Il est tout penaud. C'est la première fois que je le vois si humble et repent. Même avec Paul, il n'a jamais eu cette expression.

— Putain, mec, je ne pensais pas... Ils le savaient, pourtant. Je les avais prévenus.

— Eh bien pas suffisamment !

Le guitariste passe deux mains sur son visage. Ce geste est reconnaissable entre tous. C'est celui qu'il utilise lorsqu'il est stressé, ou pire, énervé.

— T'as merdé sur ce coup-là, mon pote, lance-t-il avec un doigt accusateur vers Gaspard.

— Je sais... répond le batteur, en gardant son expression désolée.

— Dégage-les d'ici. Je ne veux plus jamais voir leur gueule.

Léo entame un pas pour partir quand il me voit enfin. Dans ses yeux passe une lueur que je commence à lui connaître. Je voudrais lui parler, comprendre ce que cette situation me dévoile au travers d'indices, mais il se détourne de moi. Il fuit comme il l'a déjà fait, me renvoyant mon image comme un reflet.

— La fête est finie, annonce-t-il. Barrez-vous tous !

— Léo... tente Jules.

— Ils se cassent tous.

Léo bouillonne de fureur. Dans son état, il n'admettra jamais qu'un de nous remette en cause ses décisions. Et dans ce cas précis, ses ordres. Il se tourne vers tous les invités éparpillés dans le jardin et dans la maison avant de se mettre à leur hurler :

— Barrez-vous !

Il donne un coup d'épaule dans celle de Gaspard, le mitraille du regard, moi après lui, et il rentre à l'intérieur. Nous savons tous où il est parti se réfugier. Il y va chaque fois qu'un truc ne va pas dans sa vie. Jusqu'à ce soir, c'était ma présence et notre proximité qui le faisaient disjoncter de cette façon.

— Merde, Gasp, tu fais chier ! On n'avait pas besoin de ça, grogne Paul à son ami.

— Je suis tellement désolé, les gars.

— Ça ne sert à rien de parler de ça maintenant, coupe Jules les sourcils froncés. Allez, on vire tout le monde.

Je les regarde s'occuper de faire partir les invités. Leurs potes sont plutôt compréhensifs. Les danseurs protestent, mais ils suivent le mouvement. En seulement quelques accolades, les invités prennent le chemin de la porte.

Dix minutes après, il n'y a plus personne. Restent seulement les traces de leur passage.

Gaspard se sent mal. Il tourne en rond et se réprimande en grommelant. Paul à ses côtés tente de le détendre à force de douceur. Cela doit être grave pour qu'ils réagissent tous comme ça.

En revenant à l'intérieur, alors que nous commençons à ranger, je m'arrête face à la porte du bureau de Léo. Comme toutes les autres fois, la musique nous parvient distinctement. Mue par une impulsion qui fait battre mon cœur contre mes tempes, je fais un pas vers cette pièce interdite, puis un deuxième.

— Camille ? appelle Jules derrière moi. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais le voir.

— Il n'en a sûrement pas envie. Quand il va là-dedans, c'est pour être seul.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Je suis là depuis près d'un mois, Jules. Je commence à reconnaître ses humeurs.

Jusqu'à ce soir en tout cas. *Pourquoi une telle violence ce soir, justement ?*

Je continue d'avancer.

— Camille...

Je m'arrête et me retourne vers eux. Ils n'ont pas bougé, mais je les sens prêts à me sauter dessus pour venir m'arrêter avant que je n'aille plus loin. Avant que je n'ouvre cette porte.

— Vous n'avez pas peur qu'une fois seul il fasse des trucs qu'a priori il ne devrait pas faire ?

— J'ai confiance en lui, rétorque Jules.

— Il n'a pas l'air à cent pour cent de ses capacités, pourtant.

— Ne remets pas mon jugement en doute.

— Je ne le remets pas en doute. J'ai juste besoin de m'assurer qu'il va bien.

Tu sais qu'il fait des cauchemars toutes les nuits ?

Vu sa tête, a priori, il le savait.

— Je ne peux pas le laisser. Pas après ce que je viens de voir.

— Il va te virer, me précise-t-il. Et pas de façon amicale.

Je lui adresse un petit sourire en coin.

— Je sais.

Je ne suis pas idiot. Je sais que Léo va me repousser. Il le fait chaque fois qu'il veut se protéger. Mais je ne recule pas. Il ne va pas bien. Il n'aurait pas

réagi si violemment si tout était réparé. Je me doute qu'il a un passif avec la drogue. Mais lequel ? Et pourquoi ?

Près de la porte, mon rythme cardiaque atteint sa vitesse de pointe. J'enclenche la poignée en retenant ma respiration. La pièce jouxte la cuisine, elle a juste une fenêtre ridicule ouverte sur l'extérieur. La première chose que je dois faire en entrant, c'est donc de m'habituer à l'obscurité. Le sol est recouvert de tapis s'harmonisant dans des teintes de rouge. Sur un des murs blancs sont juxtaposés des posters d'anciens groupes de rock, de l'autre côté, entre deux étagères, ce sont des photos bien plus personnelles. Mes yeux s'attardent une seconde sur ces nouveaux éléments de la vie de Léo. Je discerne des visages souriants, mais sans voir distinctement à qui ils appartiennent.

Je suis étonnée que la pièce soit aussi décorée. Si l'absence de personnalisation est flagrante dans sa maison, ici, ce n'est pas le cas. J'ai l'impression de rentrer dans un cocon.

Il s'est peut-être défoulé en s'enfermant là ce soir. Une guitare a été balancée dans un coin, l'étagère de vinyles renversée, et la table basse ne tient plus sur ses quatre pieds. Comme si quelqu'un avait donné un coup de pied féroce dedans. La musique de la chaîne Hi-Fi planquée dans un coin est à fond.

Léo est assis sur le sol contre le canapé, la tête rejetée en arrière sur les coussins, sa pomme d'Adam bien en évidence. Ses yeux sont fermés et je crois un instant qu'il n'a pas remarqué ma présence, avant de l'entendre :

— Je ne t'ai pas entendue frapper.

— Sûrement parce que je ne l'ai pas fait.

Ses yeux me transpercent quand il bascule un peu la tête vers moi. Il ne bouge pas plus, mais d'où je suis, je comprends son envie de me voir déguerpir.

— Et tu as cru que te voir me comblerait de joie au point d'oublier ton impolitesse ?

— Si tu ne voulais pas que quelqu'un rentre, tu n'avais qu'à fermer à clés.

Il rit méchamment.

— Il n'y a que toi pour avoir de tels raisonnements.

— Si j'avais frappé, tu ne m'aurais jamais permis d'entrer.

— En effet.

Il se réinstalle, referme les yeux et ne dit plus rien. Son attitude est loin d'être une invitation, mais je fais malgré tout un pas vers lui en laissant mon regard dériver vers les photos ; Léo ne s'y tient presque jamais, par contre, je vois deux petites filles revenir régulièrement.

— Dégage, Camille, je ne suis pas d'humeur, me lance-t-il.

— Tu n'es jamais vraiment d'humeur avec moi... à part quand tu m'embrasses.

— Tu veux parler de ça maintenant ?

— Tu préfères parler de ce soir et de la présence de ces deux connards et de leurs joints ?

Il garde le silence une trop longue seconde. Ses deux prunelles sont revenues sur moi et il semble reconsidérer ma présence. Enfin, c'est ce que j'imagine, jusqu'à ce qu'il se remette à parler :

— Je n'ai pas envie de parler de quoi que ce soit avec toi.

Sur ces mots, il attrape une télécommande qui traîne à côté de sa main et appuie sur un bouton. Le volume de la musique augmente encore pour exploser dans la pièce. De l'extérieur, tout le monde doit l'entendre.

Mes oreilles bourdonnent et me font mal. Cette agression est voulue. Léo me regarde avec ce défi de faire l'inverse de ce qu'il veut. Quand il voit que je ne bouge pas, l'observant toujours du même endroit, il se remet en position, sa tête de nouveau rejetée en arrière. Il replie une jambe et tape son pied en rythme avec la batterie.

Mes yeux dévient sur son jean qui habille harmonieusement ses cuisses larges et sur son tee-shirt qui se relève sur ses abdominaux marqués. Alors qu'il ne veut pas de moi, son corps, lui, transpire de promesses. Il est offert et vulnérable. Son silence ne me fera pas reculer.

Je réduis encore la distance. Comme tout à l'heure, c'est un vrai capharnaüm dans ma poitrine. Je me mets à genoux près de lui, puis assise. J'ai envie de le toucher. C'est toujours lui qui décide. Ce coup-ci je prends l'initiative. Je passe ma main dans ses cheveux. Ils sont longs, plutôt épais, lui tombant sous l'oreille, et doux lorsque j'enfonce mes doigts entre les mèches à plusieurs reprises sans

oser regarder ses yeux et constater s'il les a ouverts. Si c'est le cas, Léo ne m'arrête pas.

Il doit me sentir toute proche et il ne me repousse pas. J'ai même l'impression qu'il se love un peu contre ma main. Comme un gros chat venu réclamer des caresses. Mon imagination me joue peut-être des tours, mais cette pensée me fait sourire. Cette comparaison est loin de lui ressembler.

Lorsque j'ose enfin baisser la tête vers son visage, Léo m'étudie en silence, en proie à une lutte interne intense.

— Pourquoi tu n'en fais toujours qu'à ta tête ? chuchote-t-il sous moi.

— Il n'y a que quand je te pousse à bout que tu me laisses approcher, je lui réponds avec une moue de gamine effrontée.

À son tour, sa main se faufile dans mes cheveux. Il entreprend les mêmes gestes que les miens. C'est trop tendre. Mon cœur cogne fort pour protester devant la dangerosité de la situation.

— Que fais-tu quand ça ne va pas ? je lui demande pour dissimuler mon trouble.

— Je viens ici, j'écris ou je fais de la moto.

— Tu as écrit ?

— Non.

— Où est-ce que tu vas faire de la moto ?

— Sur un circuit pas loin d'ici.

— Je connais un meilleur moyen.

— Lequel ?

— Je peux te montrer, si tu veux. Mais tu dois me suivre sans broncher. C'est très loin de Paris.

Il se redresse, son torse frôle le mien, de même que son souffle chaud qui coule sur ma peau.

— Tu me demandes de te faire confiance ?

— Tu n'as rien à craindre de moi, Léo.

— J'ai tout à craindre, réplique-t-il l'expression blessée.

J'avale difficilement ma salive en le voyant si près et en le sentant pourtant sur le point de partir si loin. Son expression traduit son envie de disjoncter. C'est

toujours dans ces moments-là qu'il m'embrasse, que son corps se plaque sur le mien pour oublier, pour essayer de m'imposer son empreinte et son souvenir. Souvenir qui en efface d'autres beaucoup plus douloureux.

Dans mes cheveux, sa main s'est arrêtée alors que la mienne l'effleure toujours. Sa paume est conquérante lorsqu'elle se plaque contre ma nuque et, sans que j'aie anticipé ce rapprochement, sa bouche prend la mienne avec brutalité. À l'image de son corps, celle-ci est exigeante, désespérée, avec ce goût d'en vouloir plus, de vouloir tout connaître. Lui de moi. Moi de lui.

Nous nous embrassons pendant que nos mains se déplacent. Les miennes au plus profond de sa tignasse. Les siennes autour de ma taille. Il me tire à lui. Je l'enjambe sans savoir comment j'y parviens, tellement son baiser me laisse pantoise. Je suis obligée de m'accrocher plus à lui en sentant ses jambes sous moi. Ses cuisses, puissantes et fermes, sont repliées pour que je m'installe dessus et que je ne m'échappe plus. Et sa bouche capture ma bouche, avec force et abandon.

Je gémiss dès qu'il approfondit son exploration. Je tire sur ses cheveux en même temps que des frissons courent sur mon épiderme jusqu'au fond de mon être. En bas.

Je me colle à lui. Je n'anticipe plus rien, seulement prise dans l'instant présent, avec lui.

Son buste se redresse. Tous ses muscles sont liés aux miens. Ils sont durs. Léo est dur...

— Si tu n'arrêtes pas maintenant, je ne pourrai jamais découvrir ce que tu me réserves.

Je ris contre sa bouche, enfin heureuse, puis je me décale. Il écarte mes cheveux derrière mon épaule avec un petit sourire conquérant, constatant implacablement le trouble qu'il provoque en moi. Cela fait plusieurs fois que je suis transparente.

— Tu en as envie ?

— Oui, répond-il sans hésiter.

— Alors je t'emmène.

CHAPITRE 35

LÉO

Je me demande encore comment cette fille a pu s'imposer à moi, entrer dans ma vie et m'entraîner avec elle comme elle le fait.

Jules n'a pas été ravi de nous voir sortir de ma pièce sans un mot, nous rendre dans nos chambres respectives et ressortir dix minutes plus tard, chacun un sac sous le bras. Il a voulu protester, nous accompagner, même, mais Camille a été intransigeante et Paul lui a porté secours à l'encontre de l'avis des deux autres. *Elle se l'est mis dans la poche, celui-là, depuis leur conversation !*

— Prends la plus rapide ! m'a-t-elle lancé une fois dans le garage en regardant mes motos.

Les kilomètres ont été avalés à toute vitesse. Je le savais déjà, mais Camille roule comme moi : sans jamais regarder en arrière, le corps penché sur sa bécane, accélérant jusqu'à atteindre une vitesse déraisonnable.

Elle ne m'a donné aucune indication sur notre destination et je ne lui ai rien demandé. Je vois les panneaux défiler, elle va chaque fois plus loin.

En apercevant les montagnes, après plus de sept heures de route et de pauses silencieuses, je la vois prendre une sortie. Je sens mon pouls accélérer encore. *Elle m'emmène où ?*

Les chemins deviennent escarpés. La route a réduit de moitié. De virage en virage, je comprends ce qu'elle fait. La sensation est plus forte que sur un

circuit, l'adrénaline plus présente. Il y a peu de rambardes de sécurité à mesure que nous montons vers le sommet. Camille fonce sans la moindre hésitation. Nous nous penchons dans les courbes, à quelques mètres du vide. Des voitures encombrant les voies, mais pas assez pour nous ralentir. J'ai le cœur qui tape à fond dans ma cage thoracique et le sourire au bord des lèvres. Je me prends même à l'admirer. La chanteuse bouge son corps avec grâce, comme elle le fait toujours, entraînant un monstre entre ses jambes d'une adresse déconcertante. Sur une ligne droite, elle va même jusqu'à se tourner vers moi et me lancer un pouce en l'air auquel je réponds pour l'inciter à continuer.

Nous montons encore. Je suis maintenant certain que Camille ne s'arrêtera pas avant d'être arrivée au sommet. Les roches affleurent à même la voie de plus en plus étroite et nous filons au ras des parois à certains moments, au bord du vide à d'autres. Je n'avais pas encore expérimenté la dangerosité pure d'une telle conduite. Camille, elle, semble savoir ce qu'elle fait. Et peu importe où elle m'emmène, je la suis.

En arrivant tout en haut dans une station de ski, ouverte pour les beaux jours, elle ne s'y arrête pas, continue sur le béton longeant les chalets et les hôtels touristiques.

Au dernier virage, celui qui nous fait redescendre, elle quitte la civilisation puis s'engouffre entre les pins sur un chemin accidenté. Nous traversons la forêt sur ce parcours de randonnée jusqu'à disparaître aux yeux de tous.

Camille nous fait ressortir de l'autre côté, là où personne ne doit aller vu la végétation florissante sur le sol. La chanteuse gare sa moto devant la mienne et enlève son casque pour achever les derniers mètres à pied.

Je calque mes gestes sur les siens.

— Comment tu connais cet endroit ?

— Nous avons fait un voyage, une fois, au Canada.

Elle ne dit toujours pas son nom.

Son pas s'agrandit pour gravir l'ultime montée desservant la lisière du bois, et je m'arrête à côté d'elle dès qu'elle se tient debout devant les arbres, droite et fière.

— J’ai tellement adoré la sensation que m’a fait ressentir ce pays lorsque nous l’avons parcouru que j’ai voulu la retrouver ici, en France. Alors nous avons cherché quel endroit en montagne pouvait nous y faire penser. Et nous avons trouvé ce coin, loin des points touristiques.

Je regarde autour de nous. Aux abords d’une montagne, nous sommes sur un plateau dégagé en haut d’une falaise plutôt facile à escalader, en bas de laquelle s’écoule un courant d’eau sauvage. Face à nous, au-dessus d’autres bois, de routes et de villages, s’étendent des monts et des monts de verdure aux sommets abrupts et blancs.

— Quand... je me suis retrouvée toute seule... j’ai eu besoin de revenir. C’était bien avant les États-Unis, mais j’avais cette envie de me sentir sereine de nouveau. C’est un endroit où j’ai des souvenirs, mais j’ai réussi à les mettre de côté. Je voulais juste... être là toute seule. J’ai passé mon permis moto en quelques semaines, j’ai roulé jusqu’ici et j’y suis restée près d’un mois en oubliant de donner des nouvelles à tout le monde. Lorsque je suis revenue, mes parents étaient morts d’inquiétude.

— C’est pour ça que tu as quitté le pays ? Pour être seule ?

Elle hésite.

— Non. Enfin pas vraiment.

Camille s’assoit. Ses deux bras s’enroulent autour de ses genoux qu’elle rabat vers elle et qu’elle serre. Elle ne décroche pas les yeux du paysage une seconde. Elle doit être submergée de souvenirs. Comme moi je le suis. Même loin de chez moi, ils ne me quittent jamais.

Le silence est apaisant entre nous. Le vent ne souffle pas trop fort, mais assez pour s’infiltrer dans les branches, rappelant la présence de la forêt derrière nous et l’isolement qu’elle est venue chercher. Camille se fond si bien dans ce paysage, assise les cheveux virevoltant autour d’elle, que je me sens moi aussi à ma place à ses côtés.

Je m’installe comme elle, fixe le même point au loin avant d’inspirer un grand coup.

— Je me suis drogué, il y a trois ans.

Je ne la vois que du coin de l'œil, mais je l'entends retenir sa respiration, comme subitement attentive.

— Au début, je fumais des joints. Les mecs s'en faisaient de temps en temps eux aussi, alors ils ne voyaient pas de mal à ce que j'en prenne plus, avoué-je d'un air coupable. Sauf que je n'ai pas arrêté. Et dès que j'ai été accro, ça ne faisait plus effet. Alors j'ai voulu prendre quelque chose de plus fort. Il le fallait. Ça a été tellement facile de me procurer de la coke que je ne me suis même pas posé de question. Tous les mecs qui traînaient dans notre milieu pouvaient m'en trouver. Ils ne m'ont jamais poussé à arrêter. Ils étaient bien trop heureux d'être invités chez nous quand ils voulaient. Il n'y a que Jules, Paul et Gaspard qui ont sonné le signal d'alarme. Moi j'étais déjà allé beaucoup trop loin. Je n'écrivais plus, je ne chantais plus, je pouvais à peine tenir une guitare entre les mains. J'avais la tête d'un zombie, la poitrine creuse de ne plus avoir de cœur. Je ne mangeais plus. Je préférais la poudre aux plats que mes potes tentaient de me faire avaler.

Lui révéler tout ça est si dur que je suis obligé d'arrêter mon récit. Je me rappelle tous ces moments. Je me sens comme un toxico minable. Faible. Et lâche.

— Il y a une raison pour laquelle tu as commencé ?

— Julia.

Le vent s'est arrêté un instant. Le prénom de ma sœur cadette flotte entre nous. La fin d'une époque, le début d'une autre. Julia n'a été qu'une goutte d'eau dans mon vase rempli de souvenirs craignos.

— Qu'a-t-elle fait ?

Je tourne la tête vers elle, me heurtant à son regard qui a peur de ce que je pourrais lui avouer qui serait pire que ma faute. Celle de ma mère, celle de mon père, ou celles de tous ceux qui n'ont jamais rien fait pour que l'on s'en sorte, mes sœurs et moi, sont-elles pires que les miennes ?

— Elle s'est suicidée.

Je vois ses yeux s'arrondir et s'embrumer. Je n'arrive pas à le supporter. Je détourne la tête et continue. Je lui donne ce que je n'ai donné à personne d'autre qu'à mes trois meilleurs potes.

— Par pendaison. Cela faisait des années qu'elle était malheureuse, des mois que son envie de mourir devenait plus forte jour après jour. Et ces connards à l'hôpital l'ont laissée seule quelques minutes. Avec son sac à dos.

Je n'arrive pas à la regarder. Je n'ai pas la force de lire cette pitié que mon histoire déclenche chez les autres. Chez les médecins quand j'étais petit, chez mes profs, chez ceux qui ont lu les journaux à l'époque. Je ne supporte plus ce regard.

Mais Camille a la force d'un aimant sur moi. Je tourne donc la tête vers elle. Et ses yeux sont les plus beaux de tous.

Je lui raconte la suite. Le pourquoi. Le tout.

J'ai eu une enfance heureuse auprès de mes parents. Aîné d'une fratrie de trois, j'ai eu la chance d'avoir deux petites sœurs adorables : Lucie, de deux ans ma cadette, et Julia, bien plus petite que nous. La troisième. J'avais huit ans quand elle est née, je pouvais être fier d'être un vrai grand frère. Je pouvais être assez grand, du moins je le croyais, pour m'occuper d'elle. Jouer, la faire patienter jusqu'au repas, m'assurer que son sommeil se passe bien. J'étais petit, mais j'avais plein d'idées pour être un aîné digne de ce nom. Et Lucie pouvait m'aider.

Mais petit ne signifiait pas aveugle, ni sourd. J'entendais mes parents hurler tous les soirs lorsque mon père rentrait tard du boulot ou de son sport qu'il pratiquait à outrance. Je voyais ma mère pleurer, je la voyais s'écrouler de fatigue dès que je rentrais avec Lucie de l'école. Je l'entendais répéter des mots sans queue ni tête, des phrases venues de son cerveau malade qu'elle se balançait toute seule.

— Depuis la naissance de ma sœur, elle faisait une dépression post-partum. Mon père prenait ça à la légère, disant que ça allait passer, mais les mois se sont écoulés et l'état de ma mère a au contraire empiré. Elle n'avait pas encore repris le boulot, elle avait tout le temps de s'occuper de nous, mais c'est comme si elle ne le trouvait pas, comme si c'était insurmontable. Et mon père, ce connard, était absent. Il avait trouvé l'excuse parfaite : il lui fallait nourrir quatre bouches, dorénavant.

Je ferme les yeux une seconde en sentant encore la première gifle qu'il m'a donnée le jour où tout est allé trop loin entre eux.

— Comme elle devenait de plus en plus irrationnelle, il n'a rien trouvé de mieux que de retourner sa colère sur moi. Lui n'était pas à la maison, mais moi, son fils de neuf ans, je pouvais prendre le relai.

— Il t'a frappé ?

— Ouais. Une fois par jour, pendant des mois, jusqu'à ce qu'elle meure.

Elle retient son souffle.

— Il croyait qu'en me frappant, en m'obligeant à être là où lui n'était pas, la dépression de ma mère se calmerait, mais elle n'a fait que s'aggraver. Quand elle a appris ce qu'il me faisait, elle s'est sentie encore plus fautive. Elle me prenait dans ses bras en pleurant, elle s'excusait d'être une si mauvaise mère, de ne pas réussir à se battre pour moi, pour nous.

— Quand son état s'est détérioré, mon père a voulu la mettre dans une maison de repos, mais dès qu'elle l'a su, elle a mis fin à ses jours.

C'est elle, le début de tout. Le début du malheur, le début de la méfiance, le début de la cassure. Tout ce qui fait que je suis moi aujourd'hui : c'est elle.

J'affronte le visage dévasté de Camille, son corps figé.

— Elle s'est pendue dans notre salle de bain. J'avais neuf ans. Julia n'en avait qu'un. Elle ne pouvait pas se rendre compte de ce qu'il se passait à cet âge. Mais plus tard... Comment lui expliquer que sa mère avait perdu la raison à sa naissance ? Que trois enfants c'était trop pour elle ? Comment lui dire que ce n'était pas sa faute ?

— C'est ce qu'elle a cru ?

— Oui. Durant toutes ces années. Mon père me tenait pour responsable, et Julia croyait que sa naissance avait poussé sa mère dans la folie. Il n'a jamais arrêté de lever la main sur moi, répétant que je n'avais rien fait pour ma mère. Et moi... dans ma tête de petit garçon, j'ai réfléchi comme lui. Jusqu'à ce qu'il envoie mes sœurs loin de moi et que je me rende compte que je n'y étais pour rien.

— Il n'a pas fait ça ?

— Si. Julia et Lucie étaient les deux personnes que j’aimais le plus. Les deux qui me faisaient croire que ce monde n’était pas si pourri, et ce connard me les a enlevées.

— Où les a-t-il envoyées ?

— Chez ma grand-mère maternelle. Elle habitait à plus de cinq cents kilomètres et elle a été formelle quand elle est venue les chercher : elle ne voulait pas de moi. Elle ne voulait pas d’un garçon entrant dans l’adolescence. J’avais douze ans à l’époque, et après le rejet de ma mère et celui de mon père, j’ai pris celui d’une des personnes censées me protéger. Après ça je n’ai plus fait confiance à qui que ce soit. Quand les personnes qui te sont le plus proches n’hésitent pas à te faire du mal, qui sait ce que les autres peuvent te faire. C’est Jules qui m’a appris que certains étrangers valent bien plus que tes enfoirés de parents.

Jules, Paul et Gasp sont les trois seuls qui m’ont compris et que j’ai laissés entrer dans ma bulle.

— Tu n’as pas revu tes sœurs ?

Ses genoux encore remontés contre elle, Camille a posé sa tête sur eux et l’a basculée vers moi pour ne pas manquer de me regarder pendant que je parle.

— Si. J’avais le droit d’aller les voir pendant les vacances. Et je leur envoyais des lettres. À l’époque, on avait pas de téléphones accessibles si facilement. Lucie me répondait tout le temps, elle voulait me voir, je lui manquais. Julia m’envoyait des dessins, puis elle a appris à écrire et ses lettres ont commencé elles aussi. Les dessins n’étaient pas très joyeux mais ses lettres... elle vivait constamment en se posant des questions. Elle n’était pas bien dans sa peau, elle remettait son existence en question. D’après Lucie, ma grand-mère ne l’a pas vraiment aidée à ne pas se croire responsable. Elle pleurait la mort de sa fille, elle la déplorait constamment en critiquant mon père, notre vie. Julia a tout pris pour elle. Je n’en pouvais plus d’être si loin, de ne rien pouvoir faire pour apaiser sa douleur et ses doutes. Les mecs ont compris que je n’étais pas bien, que mes sœurs méritaient une autre vie. Alors dès que nous avons commencé à nous focaliser sur la musique, à travailler pour vivre de notre

passion, j'ai dit adieu à mon père, nous avons trouvé une coloc et nous les avons fait venir.

— Elle n'est pas allée mieux pour autant.

C'est plus une déclaration qu'une véritable question.

— Non. Toutes ces années avaient gangrené son cœur. Elle était éteinte. Elle souriait, elle était heureuse d'être à nos côtés, mais elle associait la mort de notre mère à sa naissance. J'ai écrit *The Yellow Coat* pour qu'elle m'entende et ne plonge pas plus, mais je n'ai pas réussi. J'ai été trop absent de leur vie et quand je les ai récupérées, il était trop tard. Elle s'est tuée, il y a trois ans. Je te laisse faire le calcul sur son âge...

— Mon Dieu...

Même pas dix-huit ans et déjà envie de mourir...

— Elle a attendu d'être seule, a passé la lanière de son sac autour de son cou, l'a accroché au plafond de sa chambre d'hôpital, je ne sais pas comment, et a fait un pas dans le vide.

Un seul pas et la lanière l'a emportée. C'est un putain de sac à dos qui me l'a prise ! Et j'ai eu beau hurler dans l'hôpital, effondré entre les bras de mes potes et de la seule sœur qui me restait, cela ne l'a pas fait revenir.

Je réalise que je pleure au moment où sa main vient effacer ma larme sur ma joue. Sa douceur et sa patience ébranlent mes dernières barrières. Camille n'est pas comme les autres. Je le sens dans chaque fibre de mon être quand elle vient s'asseoir sur moi, ses deux mains sur chacune de mes joues, et qu'elle pose son front contre le mien.

— J'ai perdu Julia, continué-je le cœur meurtri. Je me suis drogué pour oublier et ça m'a fait perdre Lucie. Elle n'a pas supporté de me voir me détruire à mon tour. Je ne suis qu'un con.

Quand elle m'embrasse, ses larmes ont la même saveur que les miennes sur nos lèvres réunies. Elle va doucement, comme pour ne pas me brusquer, et moi, tout ce dont j'ai envie, c'est de la brutaliser. Parce que je suis trop brisé pour la tendresse.

— Je suis désolée, souffle-t-elle dans un murmure.

— Pourquoi tu t'excuses ?

— Parce que je suis persuadée que personne ne l'a jamais fait pour toi.

Je remonte mes mains dans son dos, appuyant de toutes mes forces pour qu'elle revienne sur ma bouche et me fasse oublier toute cette merde. Elle cède, acceptant mon mal-être, mon caractère et mes manières brutales.

— Merci de m'avoir parlé de toi, me dit-elle en s'écartant de mon visage.

— Je n'aurais peut-être jamais dû te raconter tout ça, avoué-je, résigné par ma faiblesse. Je te donne toutes les armes pour me détruire encore plus.

— Tu as peur de quoi ? Que je sois comme ta mère ? que je t'abandonne ?
Combien de fois je vais devoir te dire que je ne te veux pas de mal ?

— Ma mère et ma grand-mère disaient la même chose...

— Léo. Je ne suis ni l'une, ni l'autre.

Ni l'une ni l'autre. Mais peut-être une autre brisure, si je lui laisse plus de pouvoir. Elle qui en a déjà tellement conquis en si peu de temps...

CHAPITRE 36

CAMILLE

L'histoire de Léo me bouleverse. Je me doutais que son passé était un lourd fardeau, et qu'il devait cacher une peine pesante, mais jamais je n'aurais imaginé tant de souffrances pour un seul homme. Un seul petit garçon.

J'en deviens presque désespérée et l'embrasse encore plus, encore plus longtemps. Léo me transmet toute sa tristesse. Elle transpire de lui et m'atteint de façon contagieuse. Je n'ai jamais serré si fort quelqu'un contre moi.

Il touche chaque partie de moi de ses mains furieuses. Comme s'il voulait évacuer physiquement ce qu'il vient de me révéler. Lorsque je me suis mise à califourchon sur lui, j'ai senti qu'il voulait autre chose que des baisers tendres, mais là, il n'y a plus rien de doux. Léo semble vouloir aller chaque fois plus loin et plus fort. Nous nous enivrons l'un de l'autre.

Quand je manque de suffoquer, il délaisse mes lèvres pour venir dévorer mon menton, ma gorge, le haut de ma poitrine. Il se laisse descendre sous moi alors que mes cuisses se resserrent pour rechercher la friction.

Il grogne quand les cailloux du sol lui rentrent sur la peau. Je l'entends à peine. Les yeux fermés, je ne fais que savourer et frissonner à tous les endroits où ses lèvres et ses doigts se posent.

— Attends !

Léo place ses mains sous mes fesses, prend appui sur ses jambes. Les muscles de sa mâchoire se contractent quand il se relève en me tenant dans ses bras. Tout de suite, il revient m'embrasser. Ses gestes sont impatients. Il l'était déjà, mais quand ses mains m'empoignent, c'est pour mieux me plaquer contre lui.

Me tient-il responsable de toutes ses révélations ? Croit-il que je l'ai poussé à bout ? Ce sont les questions que je me pose pendant qu'il se déplace tout en

me portant, serrée fort contre lui.

Sa bouche, elle aussi, cherche à me ravager. Ses dents me mordent. Sa rudesse contraste avec la douceur de sa nuque sous ma paume.

— Trouver une chambre, c'est beaucoup trop loin, tu ne crois pas ?

Il m'assoit en travers de la selle de sa moto, je n'ai même pas réalisé qu'il avait marché si vite. Nos baisers s'approfondissent encore jusqu'à ce que nos souffles se confondent. J'en perds le mien quand il dévie sa trajectoire et vient mordiller ma mâchoire avec rage.

Il joue avec la ceinture de mon pantalon. Il tire un peu dessus, il la défait, le bouton avec, en gardant mon corps prisonnier du sien, et il infiltre sa main sous le tissu. Sous les deux tissus. Le contact de ses doigts me fait ouvrir les jambes un peu plus et retenir ma respiration. Je veux qu'il me touche, qu'il me frictionne, maintenant que sa main me caresse, j'en veux plus. Léo m'amène toujours à en vouloir plus. Est-ce que j'en ai le droit ? Mon corps décide à la place de ma raison : il ondule contre les hanches du guitariste pour lui faire comprendre qu'il n'attend qu'une chose.

— Léo...

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne te plaît pas ?

— Si. Continue !

— Je n'avais pas l'intention de m'arrêter.

Je ne pensais pas qu'une tout autre utilisation de la moto pouvait être aussi excitante. Léo me débarrasse de tout ce qui le gêne et l'encombre. Je perds mon jean qu'il dépose sur le guidon. Je garde la même position provocante tandis qu'il abandonne mes lèvres pour en trouver de bien plus humides en bas.

Je ne le quitte pas des yeux durant toute sa manœuvre, et lui ne détourne pas les siens. Découvrir Léo à genoux entre mes jambes ouvertes autour de lui fait exploser mon excitation. J'ai la sensation de vibrer de désir et d'impatience.

— Ne me demande pas d'arrêter.

— Je n'avais pas l'intention de te le demander, dis-je en reprenant ses mots.

Sa bouche sur moi nous fait taire tous les deux. Je m'évite de crier et lui s'applique à m'emmener jusqu'à l'extase. Celle-ci n'est pas longue à venir. Il a à

peine commencé que déjà elle s'éveille au creux de mes reins et en un point qu'il ne cesse de caresser encore et encore de sa langue.

Je m'essouffle aussi rapidement que mon orgasme monte. Léo détecte mon agitation. Il se redresse, sort un préservatif de sa veste qu'il retire en même temps et abaisse son jean pour revenir se coller à moi l'instant d'après. Brutal et imposant.

— Tu avais tout prévu ? réussis-je à articuler contre sa bouche.

— On n'est jamais assez prévoyant.

Je relâche mon expiration en même temps qu'il me pénètre. Doucement. Profondément. Ses gestes sont trop doux par rapport à ses intentions initiales.

— Accroche-toi ! Tu es légère mais tu pourrais basculer avec ce que je compte te faire.

Ses mots sont un pur aphrodisiaque. Je gémiss de l'entendre totalement maître de la situation, du plaisir qu'il veut nous donner à tous les deux. Je n'ai rien à quoi m'accrocher. Juste à lui. Plus ses coups prennent de la vigueur, plus mes mains s'attachent à lui. Je me sens partir en arrière sous les sensations divines, il me retient d'un bras au-dessus de mes fesses. C'est si profond, si bon, que je ne résiste pas à la vague. Elle prend vie en mon centre et roule jusqu'à mes extrémités.

Je halète, je crie. Mes doigts de pied se crispent de chaque côté de lui. Léo ne manque rien du spectacle que je lui offre. Il doit trouver cela agréable à regarder, car il se mord la lèvre inférieure, expulse de l'air près de mon visage et jouit en moi après de longs mouvements puissants.

— Tu me fais perdre la tête, avoue-t-il en nous observant sur sa moto.

Il reste en moi, essoufflé, les lèvres rouges. Je n'ai qu'une envie : l'embrasser. Encore et encore, jusqu'à le rendre plus déraisonnable qu'il ne l'est avec moi. Alors je m'écoute et je le ramène avec moi dans ma folie.

Après avoir finalement trouvé un hôtel proche à la hâte, nous passons deux jours ainsi. Entre moments sensuels et entente intime hors de notre chambre. La randonnée sans aucune préparation ne nous fait pas peur. Tout comme les soirées bien trop alcoolisées, nos baisers enivrés et fiévreux ainsi que tous ces autres instants où Léo relâche prise. Je le découvre insouciant, souriant et joueur.

Il ne s'inquiète même pas d'être vu ou reconnu. Mais comme nous sortons majoritairement après midi, que nous nous enfuyons loin de la civilisation, je comprends qu'il puisse se sentir moins attentif.

Au troisième jour qui se lève, je me sens courbaturée. La guitariste a profité de mon corps toutes les nuits, jouant avec lui comme il l'aurait fait avec son instrument, et je me sens éreintée. Comblée, certes, mais épuisée tout de même !

Il est près de douze heures lorsque j'ouvre les yeux. Léo est déjà réveillé. Sa bouche sème tout un chemin de baisers sur mon tatouage. Il devait attendre que je me réveille car il sourit, les lèvres posées sur mes reins.

— J'ai envie de faire quelque chose, je peux ?

J'acquiesce, un sourire lascif sur le visage en imaginant ce qu'il a envie de me faire. Mais il me surprend. Il se penche vers l'un des grands bureaux de la chambre d'hôtel, à côté de notre lit, et y trouve un stylo qu'il récupère en le débouchant aussitôt.

Je m'installe confortablement sur le matelas, la couette à la lisière de ma cambrure, quand il revient s'asseoir sur moi. La pointe du crayon plonge alors sur mon épiderme.

En jetant un œil vers l'arrière, je découvre un Léo captivé. Il est parti dans son monde et je ne doute pas qu'il note ce qui se chante dans sa tête. La musique est toute sa vie. Elle l'a sauvé quand il en a eu le plus besoin. Il me l'a révélé. Jules, Paul et Gaspard, avec elle.

— Léo ?

— J'ai bientôt fini... Bouge pas ! Je dois aller chercher un truc.

Je reste allongée, la tête reposant sur mes bras pendant que je le vois sortir du lit aussi nu qu'il y est entré, puis se rendre jusqu'à son sac de voyage. Il farfouille à l'intérieur et en sort un carnet, un de ceux que j'ai vus traîner dans la salle de répétition et dans sa chambre, usé au point que la couverture s'effrite. Des pages et des pages noircies d'encre sont cornées.

Léo revient vers moi avec son butin, attrape le stylo qu'il avait reposé sur le lit et se réinstalle sur mes jambes.

— Je t'inspire ?

— Depuis le début, oui.

Il ne met pas longtemps à réécrire chaque mot sur le papier dans un silence presque religieux. Le regarder est envoûtant. Lui si distant, si lunatique par moments, laisse entrevoir un homme pensif, inspiré, habité par les mots. Je retrouve celui qui joue de la guitare sur une scène. La musique ou l'écriture ont le même pouvoir sur lui.

— Tu as besoin d'une douche, constate-t-il en relevant la tête vers moi.

— Tu ne me feras pas lire ?

Il se contente de sourire tout en refermant son carnet d'un coup sec. Il le jette sur le bord du lit, ce qui ne manque pas d'attirer mon attention, qu'il détourne en passant une main sous moi pour me retourner. Un bras sous mes jambes, un autre dans mon dos, il me porte contre lui et je m'accroche à ses épaules tandis qu'il nous emmène dans la salle de bain. Il fait de grands pas, très sûr de lui. Il ne faiblit à aucun moment et finit par me poser face au miroir, nue.

Il ouvre le robinet de la douche, laisse chauffer l'eau, puis s'y engouffre en ne manquant pas de regarder mes courbes. On dirait même qu'il les admire. Avant d'entrer sous l'eau chaude avec lui, je capte mon reflet dans le miroir. Je n'ai jamais eu l'air si reposée et si fatiguée en même temps.

Je me tourne le plus possible, essayant de déchiffrer les mots qu'il a écrits sur ma peau comme une marque de son passage. Une signature. Ils sont inscrits sur chacune des branches, en trop petit pour que je puisse lire convenablement.

Je cherche à me rapprocher du miroir, mais la main de Léo se pose sur mon épaule. Elle laisse s'échapper quelques gouttes d'eau sur ma peau déjà frémissante et réceptive.

— Viens avec moi.

Je ne m'inquiète plus du tatouage, de ces mots tout autour ou de ceux qu'ils a recopiés et complétés dans son carnet. J'ai compris qu'il ne voulait pas que je les vois. Peut-être qu'un jour ce sera le cas.

J'entre sous la douche avec lui et retrouve la chaleur de ses bras. Sa bouche s'abat sur la mienne, ses mains sur tout mon corps, et j'oublie ce que je voulais savoir il y a une seconde. Je profite encore de lui. Encore quelques heures, seul à seul. Une parenthèse voluptueuse avant notre retour. Je souhaite juste que, une fois la réalité rattrapée, il ne fasse pas trois pas en arrière pour tout effacer.

CHAPITRE 37

CAMILLE

— Tu as passé un bon week-end ?

— Oui. Tu avais raison. C'était ce qu'il me fallait.

On est en train de ranger nos sacs dans le coffre de nos motos, prêts à repartir. Il est tôt et je n'ai vraiment pas envie de mettre un terme à notre escapade. Connaître Léo intimement, c'est connaître tout ce qu'il ne montre pas aux autres, c'est entrevoir ses sourires espiègles, sa passion brûlante, sa tristesse refoulée. Des tas de facettes qui font de lui quelqu'un de complexe et qu'on a envie d'approcher.

— On refera ce genre de trucs ?

Il en a envie lui aussi ?

— Tu veux dire, prendre une chambre et voir quelle position est la plus confortable ? le provoqué-je pour voir ce qu'il va répondre.

Il part d'un rire franc et cristallin qui me rappelle sa voix lorsqu'il chante. Il vient vers moi, passe sa main dans le bas de mon dos pour me décaler de ma moto sur laquelle j'étais appuyée, et plante sa tête dans mon cou.

— Je parlais surtout de la moto et de ce week-end en général, mais on peut juste relouer une chambre et y faire ce que tu veux !

— Tu es sûr qu'on doit rentrer ?

Léo rigole encore. Cela me met tellement de bonne humeur, tellement heureuse, qu'une seconde j'ai peur que ce moment ne s'efface. Je le retiens contre moi, passant mes bras autour de sa nuque, et je respire son odeur.

— On doit y aller. On a un Zénith à préparer et un leader inquiet à rassurer. Jules ne va pas apprécier qu'on soit partis si longtemps.

Je lui souris.

— Il comprendra, non ? Il le fait toujours.

— Ouais.

— C'est plus qu'un pote pour toi, n'est-ce pas ?

Il fait semblant de rien en haussant les épaules, mais c'est juste de la pudeur. Tout me dévoiler sur sa vie ne fait pas de lui quelqu'un d'expansif.

— Il a toujours été là.

« Toujours été là dans les moments difficiles », c'est ce que j'entends dans sa voix. J'opine de la tête pour lui dire que j'ai compris et nous partons après un dernier baiser.

*

* *

Il fait presque nuit lorsque nous arrivons enfin à la villa, où tout est silencieux. Les garçons ont rangé tout le bazar engendré par la dernière fête et il n'y a plus aucune trace de drogue ou de l'épisode qui a fait péter les plombs à Léo.

Gaspard est à l'extérieur, seul, en train de faire un basket. Il a la mine sombre et ne nous voit même pas de l'autre côté de la baie. Jules est assis autour de l'îlot central, comme souvent. Il lit un journal et regarde son téléphone de temps en temps. Paul n'est ni avec l'un, ni avec l'autre.

— Salut !

— Hey vous revoilà, sympa d'avoir prévenu, les potes !

Jules ne dit pas ça méchamment. Il est plutôt content de nous voir.

— On n'est pas partis aussi loin pour penser à la maison ! rétorque Léo en croisant les bras.

Son sac en bandoulière sur une épaule, ses biceps sont bien trop mis en valeur dans son tee-shirt. Je me rappelle la veille, lorsqu'ils étaient partout sur moi. Cela me fait buguer une minute. Léo capte ma contemplation sur lui et sourit de plus belle.

— Et ça va ? s'enquiert Jules en me ramenant au présent.

— Ouais. Très bien, répond le guitariste avec une expression énigmatique pour son ami. Je vais mettre nos affaires là-haut, ajoute-t-il en se tournant vers moi. Et je vais prendre une douche. N'hésite pas à me rejoindre si tu veux !

Son clin d'œil et son allusion me font rire. Léo est vraiment très décontracté ! Si j'avais su, je l'aurais emmené faire un tour bien avant.

— Ça a l'air de s'être bien passé entre vous ! remarque Jules avec un sourire moqueur.

— Il n'a plus envie de se droguer, si c'est ça ta question.

— Ce n'était pas ma question... mais merci.

— J'ai juste fait la première chose qui me passait par la tête. Je voulais qu'il aille mieux, terminé-je en haussant les épaules.

— Il semble que ce soit le cas, me rassure-t-il de son ton paternaliste et fier.

Il soupire et jette un œil vers les escaliers que Léo a empruntés quelques minutes plus tôt.

— Je ne pensais pas qu'il en avait autant envie.

— C'est un ancien drogué, dis-je simplement. Je pense qu'il aura toujours des moments de doute.

— Il t'en a parlé, alors...

— Oui. Et de tout le reste.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il le fasse. Pas si vite.

— Est-ce une mauvaise chose ?

— Non. Pas si tu es celle que je crois que tu es.

— Et je suis laquelle, cette fois : celle qui écarte les cuisses ou la fille bien ?

— J'ai fait une erreur, grimace-t-il en se rappelant ce matin-là. Je me suis excusé, non ?

— Oui, mais j'avais envie de voir ta tête.

Je suis contente d'avoir ce moment complice avec Jules. Depuis le début, il est celui qui est le plus protecteur avec moi. Qu'il ait pu croire que j'étais autre chose que celle que je suis m'a atteinte plus que je n'ai bien voulu le montrer.

— Jules... est-ce que l'un de vous a des nouvelles de Lucie ?

— Non. Quand elle a coupé les ponts avec Léo, elle a fait la même chose avec nous. Je parcours un peu les réseaux pour savoir si elle va bien, mais je n'ai jamais cherché à la recontacter. Léo veut que ce soit elle qui revienne. Quand elle lui aura pardonné.

— Mais ça peut prendre beaucoup de temps, non ?

— Eh bien, ça fait déjà deux ans qu’il ne l’a pas vue. Il a mis du temps à devenir clean, et après, il s’est excusé. Mais il a encore fait une connerie et depuis il s’en veut, il croit qu’il ne mérite pas d’être pardonné.

— Il a fait quoi ?

— Il a couché avec la meilleure amie de Lucie, alors qu’elle lui avait demandé de ne pas le faire. Cette fille était subjuguée par Léo et il en a profité. Il voulait que sa sœur réagisse. Qu’ils aient une violente dispute et qu’ils mettent tout à plat. Il a bien foiré son coup. Elle lui a juste demandé de partir et de ne pas revenir. Et maintenant...

— Maintenant quoi ?

— Elle était enceinte. Il doit être tonton à l’heure qu’il est et il ne peut même pas voir le bébé.

Cela me met encore un coup dans l’estomac. Je pensais que Léo avait adouci une partie de ses blessures en m’en parlant. J’étais bien loin du compte.

— Je t’ai dit non, Gasp !

Les cris en provenance du jardin nous interpellent. Jules et moi tournons la tête vers la terrasse et le terrain de basket. Paul marche avec rage vers la maison, Gaspard sur ses talons.

— Qu’est-ce qu’il se passe ?

— Paul est un peu furax, m’explique Jules.

— Furax ?

— Il ne pardonne pas à Gaspard d’avoir laissé entrer de la drogue dans la maison. Ils n’arrêtent pas de s’embrouiller depuis votre départ. Paul a même dormi dans la chambre de Léo, c’est pour te dire à quel point c’est grave.

Gaspard court derrière son meilleur ami. Ils entrent dans le salon sans nous voir.

— Paul...

— Écoute Gasp, le coupe Paul en s’arrêtant net et en se retournant. Va falloir que tu grandisses, maintenant. J’en ai ma claque que tu fasses connerie sur connerie et que ça ne t’atteigne même pas un peu.

— Je me suis excusé.

— Et tu crois que c'est suffisant ? Une excuse, on oublie et tu recommences ?

Paul pivote pour repartir, mais Gaspard attrape son bras. Son expression est mauvaise.

— On parle toujours de Léo, là ?

— Tu m'emmerdes Gaspard, putain ! crie Paul en défaisant la poigne de son ami. T'as de la chance que quelqu'un ait rattrapé le coup, parce que je sais pas comment j'aurais fait pour te le pardonner, ce coup-ci.

— Paul...

— Lâche-moi ! Je vais dormir. Cam, m'appelle-t-il, plus pour m'avertir qu'autre chose. Je prends ta chambre.

— Euh... ok !

Il monte déjà les escaliers. Quelques secondes plus tard, ma porte claque.

Bonne ambiance !

— Merde, s'insurge piteusement Gaspard.

— Ouais, il est bien remonté, confirme Jules avec une petite moue joueuse.

— Je sais ! Mais j'arrive pas à rattraper le coup. Putain, j'ai tout fait foirer.

— Il va se calmer, rassure Jules.

— Ou pas, intervient-je avec un petit plaisir sadique.

Jules ne connaît pas toute l'histoire.

— Peut-être que ce coup-là tu vas vraiment ramer...

— Tu crois ?

— À mon avis, tu vas devoir être très gentil pour te faire pardonner, dis-je en insistant sur le *très*. Et peut-être... faire un peu plus ce dont il a envie.

Gaspard me dévisage les yeux ronds. Si des ailes m'étaient poussées dans le dos, cela ne l'aurait pas plus surpris ! *Oui, je suis au courant. Et oui, je mets mon nez dans tes affaires !*

Il est coincé. À part me dire oui, il ne peut pas riposter et dévoiler devant son leader ce qu'il lui cache. Il se contente donc de soupirer.

— Ouais, t'as peut-être raison. Je vais... faire ce qu'il faut pour me faire pardonner.

— J'ai raison, insisté-je.

— Ouais, répète-t-il aussi penaud que le soir où Léo a fait sa crise.

Il nous laisse avec un rapide salut et part rejoindre sa chambre. À l'opposé de la maison et de celle où vient de s'enfuir Paul. Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse. Ensuite, je peux voir que Jules me fixe avec un côté fier de lui très énervant.

— Quoi ?

— J'aime beaucoup les voir filer au pas depuis que t'es là. C'est très rafraîchissant.

— Tu trouves ?

— Oui.

— On dirait que vous aviez besoin d'une femme, conclus-je pleine de malice.

— Je l'ai toujours dit ! s'exclame-t-il tout content de lui. Je suis un très bon leader pour avoir deviné ce qu'il nous manquait avant que tout le monde s'en rende compte, se flatte-t-il ensuite.

Je lui souris avant de redevenir sérieuse. Ses paroles me font penser à Léo.

— Tu crois que Léo reprendra sa place un jour ?

— Maintenant que tu es là... je n'en doute plus. Tu devrais aller le rejoindre. Tu as une place dans un lit à négocier !

— Est-ce que tu me pousses à partager la chambre d'un de tes gars, Leader ?

— Vu sa bonne humeur, je vais continuer à le faire tous les soirs !

Cette fois nous rions carrément.

— À demain, le salué-je dès que nous sommes calmés.

— Ouais. On va commencer à répéter pour le Zénith. Alors repose-toi bien.

— Je vais essayer, déclaré-je avec un clin d'œil.

Il se marre et nous partons chacun de notre côté.

En haut sur la mezzanine, je peux entendre la douche couler. Même si son invitation est tentante, je ne vais pas rejoindre Léo sous l'eau. En revanche, je me place sur la rambarde, les deux mains posées dessus, et je l'attends.

L'eau ne met pas longtemps à s'arrêter et la porte à s'ouvrir. J'en perds mes neurones en le voyant sortir. Il n'a bien sûr pas pris la peine d'enfiler quoi que ce soit et il se pavane dans toute sa splendeur masculine, en serviette. Nu de partout

ailleurs. Et encore humide. Ma pression artérielle est sur le point d'exploser. Il me voit rougir et sourit d'une façon insolente. Quelle bête assoiffée de plaisir ai-je réveillée ?

— Tu m'attendais ? demande-t-il en me reluquant des pieds à la tête.

Je me racle la gorge.

— Je crois qu'on va devoir partager la même chambre. La mienne a été réquisitionnée !

Il s'appuie sur le chambranle en croisant les bras et je crois m'étouffer de désir. Nous nous sommes quittés ce matin pour faire la route, mais c'est comme si j'étais toujours dans cette chambre d'hôtel, à vouloir de lui. *Ce n'est pas normal. Pas si vite !* Je ressens une certaine gêne à me découvrir si légère, passionnée et épanouie. J'ai l'impression d'avoir grillé les étapes. *Ne vais-je pas trop vite ?*

— Vu que tu n'es pas venue sous la douche, je me demandais si tu en avais toujours envie.

Ce qu'il peut être beau à se laisser aller.

Je ne résiste pas quand il vient me réclamer un long baiser, ni quand ses mains attrapent mes hanches pour me frotter contre son érection à peine dissimulée sous sa serviette.

— Tu crois qu'une nuit va suffire ? demande-t-il en m'embrassant encore.

— Non.

Non ça ne me suffira pas. Et c'est bien ça qui me rappelle tout ce que j'ai déjà voulu, eu et perdu par le passé. Lorsqu'il referme la porte de sa chambre sur nous, je ne sais pas si j'ai le droit d'être dans ses bras. Si j'ai le droit d'être heureuse. Si j'ai le droit de ne plus vouloir le quitter.

CHAPITRE 38

CAMILLE

Je n'ai jamais autant écouté de musique. Heureusement que les rythmiques et les sons des *NO* sont bons, sinon j'en aurais fait une overdose ! Je retire tout ce que j'ai dit de gentil sur Jules. C'est un tyran ! Et Léo aussi par la même occasion. Ils se sont bien trouvés ces deux-là. Si nous ne sommes pas prêts pour le Zénith qui arrive dans à peine un mois, nous ne le serons jamais !

Nous ne faisons pourtant aucune folie. Les soirées sont programmées uniquement le week-end et nous nous levons à des heures correctes, mais je suis vannée. Je voudrais juste m'allonger une journée dans mon lit et y rester. J'ai l'impression que le rythme de la batterie s'est imprimé dans ma tête et que je l'entends cogner toute la journée.

— Ça va, Cam ?

Je suis à la table du petit déjeuner, c'est-à-dire autour de l'îlot de la cuisine, et ma tête est posée sur le bois à côté de ma tasse de thé fumante. Jules et Gaspard viennent de me rejoindre et, à voir leur tête amusée, ils se divertissent déjà beaucoup de mon état !

— Fatiguée !

— C'est Léo qui te tient éveillée toute la nuit ?

— Hum...

Ça et le reste. Je préfère ne pas répondre. Autant ne pas alimenter leur envie de commérage. Paul m'a laissée reprendre ma chambre pour squatter celle de Jules ou celle de Léo, mais maintenant, c'est Léo qui vient toquer à ma porte. Et ses trois amis n'ont rien loupé de nos allées et venues !

J'ai eu tort d'avoir peur de Léo et de ses démons. Lui est resté le même depuis un mois. Ce sont les miens qui m'inquiètent. Ils grandissent. Un peu plus les matins où je me réveille à ses côtés. La tendresse de Léo m'en rappelle une

autre très familière. Parfois, en ouvrant les yeux, je dois mettre deux minutes à calmer les battements de mon cœur. L'image de Rémy se superpose à la réalité. Je me fige chaque fois, la gorge plus serrée que la veille, me revoquant à une autre époque. Souvent, je ne sais plus dans quelle chambre je suis, ni avec qui. Plus Léo est présent, plus Rémy le devient aussi. Ma culpabilité les accompagne. Je tombe un peu plus chaque jour. Pour Léo, surtout. Mes maux prennent alors le dessus. Je détourne la tête de lui pour ne pas songer à ce que j'ai perdu, à ce que j'ai maintenant peur de perdre. Est-ce plus fort qu'avant ? Et si Rémy n'avait pas disparu, l'aurais-je connu ?

Je me sens heureuse, je me sens perdue. L'un ne va pas sans l'autre. Plus je développe des sentiments pour Léo et plus ils me retiennent en arrière. Là où j'en ai laissé d'autres.

J'ai des envies de fuite, de solitude, de Léo. Je commence à ne plus savoir qui être, comment agir. Alors je refoule tout, comme je l'ai fait auparavant. *Jusqu'à quand ?*

Les deux garçons se mettent à parler d'un jeu vidéo. Je décroche vite en restant affalée sur la table. Je n'ai même pas la force de soulever ma tasse. Tout ce que je veux, c'est me recoucher, mais Léo dort encore et le voir près de moi ce matin me ferait autant souffrir que cela m'apaiserait. Si seulement je pouvais être avec lui, sans penser à ce qui me rattache en arrière, à ma faute, à mes peurs. Je voudrais juste être à lui. *Juste à lui...*

Quand quelqu'un sonne à la porte, personne ne s'y attend. Les garçons m'interrogent des yeux pour savoir si j'attends quelqu'un et j'en fais de même.

Je vais ouvrir, cela me permettra de penser à autre chose et de me réveiller. Ce que je suis pleinement en découvrant qui se tient derrière le battant : Margaux. Les deux mains pleines de sacs, le visage défait.

— Tu m'avais proposé de venir pendant les vacances, me voilà.

Je la prends dans mes bras. Elle m'a l'air tellement perdue...

— J'ai quitté Adam.

*

* *

Il n'est plus question de me rendre dans la chambre de Léo ou l'inverse. Margaux est triste, je dois être présente pour elle. Le guitariste a eu du mal à la laisser rester, sa méfiance envers ceux qu'il ne connaît pas est toujours très présente, mais il fait un effort pour moi. Malgré son air sombre, il est bien plus agréable qu'il ne l'a été avec moi au début.

Margaux reste avec nous deux semaines entières. Elle ne me lâche pas d'une semelle. Entre les répétitions, les allers-retours sur Paris pour participer au montage du clip qui sortira bientôt ou les soirées, elle devient mon ombre.

Elle a quitté mon frère mais elle a aussi dit adieu à Richard et à sa double vie mensongère. Si la séparation avec le deuxième ne lui fait ni chaud ni froid, pour le premier, c'est une tout autre histoire : Margaux ne s'en remet pas.

— Je ne pouvais plus supporter qu'il parte la rejoindre. Maintenant, je ne sais même pas si je vais m'en remettre. Est-ce que tu crois que j'ai bien fait, Cam ?

Je la prends dans mes bras chaque fois que ses pleurs perlent au coin de ses yeux. Margaux ne se laisse pas facilement atteindre par les hommes. Des coups d'un soir, elle en a connus beaucoup. Là, c'est son cœur qui en a pris un. Elle s'en cache. Elle noie son chagrin dans les sourires qu'elle distribue à mes amis. Jules, en particulier, qui est aux anges. Elle pourrait facilement se laisser aller avec lui, mais j'ai peur que ce ne soit pour de mauvaises raisons. Ce genre de choses, je connais...

Mes craintes se confirment quand, à la fin de son séjour, elle passe la nuit dans sa chambre. Le lendemain, je peux voir sur son visage qu'elle regrette. Elle lui promet de revenir vite, seulement, Jules est un garçon lucide, il déchiffre à la minute où elle passe la porte que, malgré toute sa bonne volonté, elle a un autre homme en tête. Margaux est éperdument amoureuse d'Adam. Elle essaye juste d'avancer sans celui qu'elle aime. Comme moi...

*

* *

Le Zénith approche à grands pas. Cela fait plus de deux mois que je suis dans le groupe, plus d'un avec Léo, et je me sens stupidement heureuse. Comme

pourrait l'être une lycéenne amoureuse du mec le plus sexy du bahut !

Léo fait toujours des cauchemars. Il me réveille la nuit dès que son corps s'agite. Il suffit alors que je le touche ou que je l'embrasse pour que ses rêves s'adoucissent. Je voudrais faire tellement plus et l'aider à vaincre ses démons. Je me sens impuissante, certains soirs. Et au matin, ce sont les miens qui me rattrapent. Quand les rayons du soleil éclairent ma chambre, je quitte les draps sans le regarder de peur de pleurer. La boule dans mon ventre grandit chaque jour. Les marques de tendresse de Léo me rendent malade. Je les attends avec impatience et pourtant elles me font peur. Je suis en train de réapprendre à vivre une histoire d'amour sans être certaine que celle qui me hante est réellement terminée. J'ai un problème et je fais tout pour ne pas le montrer. Je vis chaque jour avec un trou dans la poitrine. Qui jamais ne se referme.

*

* *

Les deux dernières semaines avant le grand concert, nous ne passons plus les journées à la maison mais sur place, afin de mettre au point la mise en scène, les lumières, le son et de répéter les derniers arrangements. Jules et Léo ont coupé l'album en deux. Je chante la moitié des chansons et *The Yellow Coat* parce que le public la réclame. Ma prestation a fait le tour des réseaux sociaux et nous avons eu le plaisir de lire que les fans l'adoraient.

*

* *

Le grand soir, j'ai peur de manquer d'air. J'ai répété sur la scène, mais entourée de tout un public, de milliers de personnes, éblouie par des dizaines de spots, je me sens minuscule. Mon trac revient au grand galop. Quand j'en parle aux garçons, ceux-ci me disent que tout est normal, le leur n'est jamais parti.

Un groupe de hip hop fait notre première partie. La foule sur le devant de la scène est en délire. Plus l'heure avance et plus les cris et les coups sur le sol augmentent dans toute la salle. J'ai l'impression qu'ils le font au même rythme que mon cœur qui ne souhaite que s'échapper de ma poitrine.

— Tu te rappelles la première fois que tu es montée sur scène ?

Léo trouble mes pensées inquiètes et se tient près de moi.

— Tu avais été parfaite. Je n'ai pas pu m'empêcher de te prendre la main. Je voulais juste prolonger notre connexion.

Il réitère son geste et je me sens fondre.

— Tout se passera bien, continue Jules en venant également se placer à côté de moi. On a répété dur pour ça. Tu es prête. On n'aurait pas pu faire de meilleur choix que toi.

— Tu as réussi à atteindre Léo. Plus rien ne devrait te faire flipper ! m'encourage Paul à sa façon.

Ils ont décidé de tous venir soulager mon appréhension. Ce qu'ils peuvent être adorables quand ils le veulent, ceux-là !

Nous nous préparons pour les dernières secondes. Léo est toujours à mes côtés.

— Tu n'as plus peur de monter sur ce genre de scène ?

— Pas vraiment. Je sais que je vais pouvoir jouer sans interruption jusqu'à la fin.

— Que diraient mes parents s'ils me voyaient.

— Il nous restait des places, tu aurais pu les inviter.

— Je n'ai pas osé, confié-je en le regardant. Et toi... Tu en as déjà envoyé à Lucie ?

— Oui. À tous les concerts sans exception depuis deux ans. Parfois je me dis qu'elle pourrait être dans la salle. Alors je joue encore plus fort. Si elle était là ce soir, c'est pour elle que nous interpréterions *The Yellow Coat*.

— Tu crois qu'elle n'est pas là ?

— Je ne me fais plus vraiment d'illusions.

— On y va ! lance Jules qui monte déjà vers la scène.

La main de Léo serre une dernière fois la mienne et nous grimpons.

*

* *

Je n'ai jamais vécu une expérience aussi intense. J'étais en communion. Il n'y a pas d'autres termes pour expliquer ce que j'ai ressenti sur la scène devant tous ces gens. Nous étions un seul cœur. Les mecs et moi, le public et nous. Un même chant, une même musique. Les fans connaissent les paroles sur le bout des doigts, ils les ont chantées. Ils nous ont applaudis, nous ont portés. J'étais en première ligne, à découvert, et je n'ai qu'une envie : recommencer. Je comprends que Léo aime la scène. Là, il n'y a pas de groupies qui ne cherchent qu'à lui plaire, pas de mise en scène pour des photos photoshopées, nous sommes seuls, sans artifice, et nous nous livrons pour ceux qui nous regardent. Donc, oui, une communion !

— Putain, c'était top !

— Camille, tu as assuré un max ! Tu ne peux plus faire machine arrière, maintenant. Tu vas devoir te coltiner les quatre mecs de *NO* et rester vivre avec nous !

Paul et Gaspard semblent réconciliés. Je les retrouve comme ils l'étaient il y a quelques semaines. Est-ce qu'un concert a le pouvoir de rapprocher les gens au point qu'ils en oublient leurs reproches ? À ce que je peux voir, oui. Les sourires de Jules et Léo n'ont jamais été si grands. Ni moi si fière qu'ils me les adressent.

— Nous allons au bar, on ne casse pas la routine après un concert aussi fou que celui-là, me rapporte Jules tandis que nous marchons vers la voiture.

— Les fans ne vous suivent jamais ?

— Ils peuvent le faire, mais y aura pas de place pour tout le monde !

L'ambiance est légère, ce soir. Encore plus quand nous arrivons à notre point de chute dans la capitale. Nous passons les heures qui suivent à boire, rire et parler. Léo est très présent à mes côtés. Comme s'il lisait dans mes pensées, ses yeux tombent sur moi qui le regarde et sa main vient chercher la mienne pour la maintenir, paume contre paume, doigts entrelacés. C'est un petit geste discret, mais il prouve que Léo m'accepte totalement. Il a enfin confiance en moi, au même titre que ses meilleurs amis.

Nous restons les uns avec les autres toute la soirée. Aucune de leur connaissance ou pote ne s'immisce trop longtemps parmi nous. Margaux reste aux côtés d'un Jules bienveillant et attentif à ses désirs, seulement ses sourires

n'atteignent pas leur cible. Ma meilleure amie garde une triste mine, plongée dans ses pensées. Ses souvenirs avec Adam, sans doute. Je voudrais lui demander pourquoi, l'entraîner aux toilettes ou dans un coin tranquille pour savoir ce qu'il en est, mais elle évite de se retrouver seule avec moi.

Je m'y rends donc seule, la tête bourrée de questions sur sa vie et ses attentes. Quand j'en sors, je me dirige tout de suite vers notre coin pour retrouver mes amis. C'est à ce moment-là qu'une ombre se décale du mur. Une ombre de mon passé que je ne pensais jamais revoir et qui pourtant se tient bien là, en chair et en os, devant moi. Ma culpabilité me revient de plein fouet. J'oublie les soucis de Margaux pour replonger directement dans les miens. Ceux que j'avais enfouis et qui se réveillent depuis un mois. Je revois tous ces moments avec Rémy, avec *Lui*. Tous ces regards que je n'aurais jamais dû avoir, toutes ces pensées, tous ces espoirs...

Je ne veux pas retrouver cette période. Je cherche Léo parmi la foule en me sentant gagnée par la panique. L'homme avance vers moi. Son sourire hésitant se déploie sur ses lèvres pour devenir émerveillé. Il me regardait toujours comme ça à cette époque. Mais je ne veux pas de ses sourires. Je ne voulais plus jamais le voir. Pourquoi se trouve-t-il là, juste devant moi ? Pourquoi lui est là et pas Rémy ? Il ne devrait pas être ici.

— Camille... je suis tellement content de te revoir.

Je voudrais le fuir. Encore une fois.

CHAPITRE 39

LÉO

Qu'est-ce qu'il lui arrive ? L'expression de Camille change tandis qu'elle s'immobilise. Elle perd son sourire. La gaieté et l'enthousiasme communicatifs qu'elle nous apporte s'essoufflent d'un coup.

En arrivant au bar, elle n'était plus celle qui se cachait auprès de Paul ou de Jules, elle s'est affirmée, depuis trois mois. Et je crois que ce soir l'a libérée encore plus. La scène était plus grande, l'émotion, les chœurs, je sens que tout ça l'a transportée. Son air extasié ne l'a pas quittée depuis le début de notre représentation.

Alors pourquoi affiche-t-elle maintenant cette expression paniquée ? Le mec en face d'elle lui parle mais elle secoue la tête et cherche à s'écarter de lui. *Qui c'est celui-là ?*

— Léo, tu veux une bière ? demande Paul sur le point de partir vers le comptoir.

— Ouais. J'arrive.

Poussé par l'envie d'en savoir plus et par la jalousie, je rejoins Camille et le connard qui ne cesse de lui parler. À un mètre d'eux, je m'aperçois que ses yeux ont l'air tristes et remplis d'espoir, comme s'il ne comprenait pas qu'elle se tienne devant lui, mais heureux en même temps. Quand il veut de nouveau la toucher, Camille fait un pas en arrière et moi un en avant.

— Léo...

J'entends à sa voix combien elle est rassurée de ma présence.

— Il t'emmerde, ce type ?

Ses deux abysses se lèvent vers moi. Je n'arrive pas à décrypter ses émotions. Panique ? Douleur ? Culpabilité ? Qu'est-ce qui la secoue autant ?

— Camille... il t'emmerde ? répété-je en commençant à m'impatienter.

— Non. Non.

Elle pose un bras sur moi en me tirant vers l'arrière, vers elle. Son regard cherche à éviter celui de l'autre type alors que lui ne cesse de la fixer.

— Qui est-ce ?

— C'est...

— Je suis Clément, répond-il à sa place – ce qui a le don de me gonfler sérieusement. Un de ses anci...

— Je t'ai parlé à toi ?

Je baisse la tête vers la chanteuse.

— Camille, qui c'est ?

— Clément. Un de mes anciens collègues.

— Quand t'étais prof ?

Elle approuve juste d'un mouvement de tête rapide sans regarder le type à côté de nous. Il est assez grand, mais moins que moi, les cheveux clairs, assez clairsemés sur le crâne, plus garnis sur les côtés. Des yeux marron tout ce qu'il y a de plus banal, un corps athlétique et mince. Et son regard, de plus en plus blessé, qui ne cesse de chercher celui de Camille. Plus je me fais ce constat, plus un truc grogne en moi. Y a quelque chose de louche. La tension entre les deux est lourde. L'un fuit, l'autre veut le rattraper.

— Qu'est-ce qu'il fout là ?

— Il...

— Je ne crois pas que cela vous regarde. Je suis venu voir Camille. J'ai besoin de lui...

— T'as besoin de rien du tout, mon pote.

La poigne de la chanteuse se resserre sur mon bras.

— Qu'est-ce qu'il fout là ? répété-je pour que ce soit elle qui me réponde.

— Il m'a vue en photo dans un journal, il a fait des recherches sur Internet pour connaître nos habitudes...

Est-ce qu'elle tremble ? A-t-elle peur de lui ? De moi ?

— Pourquoi ?

— Cela fait deux ans que je ne l'ai pas vue, balance l'autre tête de nœud. Nous étions... amis. Je voulais savoir si elle allait bien.

Il a hésité sur le mot amis ou est-ce que je viens d'avoir une hallu ?

— Vous étiez amis ? demandé-je à Camille.

— Oui, confirme-t-elle avec un hochement de tête.

— Tu veux que je vous laisse ?

Elle n'en sait rien. Je vois dans ses yeux qu'elle est effrayée. Pourquoi, bordel de merde ?

— Non. Reste.

Si le type, son ex-collègue, ex-ami ou je ne sais quoi, n'a pas l'air d'apprécier ma présence, il ne se laisse pas démonter et reprend la conversation. Certainement là où ils l'avaient laissée avant que je me pointe.

— Tu ne nous as jamais donné de nouvelles, lui reproche-t-il.

— Je n'en ai donné à personne, Clément. Je suis juste partie.

— Mais... tu aurais pu nous contacter...

Par « nous », il veut dire « moi », non ? Connard !

— ... nous dire ce que tu devenais. Ou au moins nous indiquer quand tu revenais.

— Non. Je...

Elle lève la tête vers moi, me sourit timidement puis ferme son visage en le tournant vers lui.

— Je voulais tourner la page. Je voulais faire autre chose. Je ne sais pas si j'aurais eu la force de vous recontacter.

— Nous n'étions pas tes amis ?

— Si bien sûr, mais ça n'a rien à voir. J'avais besoin... tu sais que ça n'a pas été facile.

Il sait ? Bien sûr qu'il sait. Peut-être mieux que moi. Il faisait partie de sa vie, de ses proches, de ces gens qu'elle côtoyait tous les jours. Mais jusqu'à quel point la connaît-il ? Intimement ? Physiquement ? Comme moi ? Je me mets à délirer. Il faut qu'elle me dise ce qu'il se passe, et vite !

— Je le sais, oui, mais j'espérais te revoir.

La main de la chanteuse se pose discrètement sur mes reins pendant que lui me lance un regard en biais.

— Rien n'a changé, tu sais, complète-t-il d'une voix enrouée.

Camille se crispe dans mes bras. Elle a un hoquet de surprise et son inspiration se bloque dans ses poumons. Sa main posée dans mon dos s'est déplacée, elle me tient le bras, désormais. Sa paume serrée autour de mon biceps, comme pour se donner du courage.

— Beaucoup de choses ont changé pour moi.

Le coup lui fait mal. Je le vois se décomposer, perdre son masque rempli d'espoir au profit d'une mine sombre et pensive. Il ne regarde plus dans ma direction, se contentant d'acquiescer d'un signe de tête abattu.

— Ok, souffle-t-il la gorge serrée. J'espère que tu t'amuseras bien, dans ce cas. Je...

Il n'hésite pas longtemps avant de plonger sa main à l'intérieur de sa veste pour choper un crayon et un bout de papier.

— Je te redonne mon mail ou mon téléphone, si jamais... Je voudrais qu'on se revoie pour discuter.

Mais putain ! Il voit pas que la place est déjà prise ? Ma présence ne lui suffit pas, faut que j'embrasse Camille devant sa gueule pour qu'il s'en rende compte ?

— Vous êtes ensemble ?

— Ça te regarde ?

Il m'ignore délibérément.

— Appelle-moi, Camille. S'il te plaît.

Elle prend le papier qu'il lui tend mais ne lui répond pas. Ce con soupire, me fait un signe de tête puis nous laisse tranquilles, rejoignant un groupe de personnes un peu plus loin. Certains regardent vers nous. Vers Camille. Ses amis, probablement.

— C'était quoi, ça ? ne puis-je m'empêcher de demander, le cœur battant comme un fou.

— Clément. Un ancien collègue.

— Un ancien collègue ? répété-je étonné de l'entendre si morne. Et c'est tout ?

— Bien sûr. Que veux-tu qu'il soit d'autre ?

— Il ne te regardait pas comme un simple ex-collègue.

— Pourtant c'en est un. Qu'est-ce que tu imagines ?

— J'ai plutôt l'impression... Merde, il te regardait comme un ex, pas comme un putain de collègue.

— Il peut bien me regarder comme il veut, ça ne change rien. Il n'est rien de plus que ce que je viens de te dire.

Je me frotte le visage. Elle va me rendre marteau.

— Tu ne me crois pas ?

— Si.

Mais elle voit bien, à ma mine sombre et à mes yeux toujours profondément ancrés sur la silhouette de ce type, que je lui mens.

— Je croyais que nous avions réglé ce problème de confiance.

— Oui.

— Alors arrête de remettre en doute ce que je dis. Ce n'était qu'un collègue. Crois-moi !

— Je te crois... mais je suis persuadé que lui voulait plus.

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Il peut bien ressentir ce qu'il veut pour moi, ce n'est pas mon cas.

Bordel de merde ! Elle réagit pas un peu fort, là ?

— Donc il ressent bien un truc pour toi ?

— J'en sais rien !

— Bien sûr que tu le sais !

Nous avons crié. Même au travers de la musique, nos voix ont dépassé celles des autres. Nous nous calmons, et je remarque toutes les paires d'yeux indiscretes qui n'ont pas manqué notre conversation. Camille est énervée. Cela fait longtemps que je ne l'avais pas vue les sourcils froncés et le visage boudeur. Notre relation n'a jamais été de tout repos, mais là elle est partie au quart de tour.

— Je voudrais rentrer, lance-t-elle quand nous sommes calmés.

— Camille...

— S'il te plaît.

— Ok. Je vais chercher les gars.

— Merci.

*
* *

Le lendemain, je me sens coupable. La chanteuse s'est couchée avec un petit bonsoir timide, et depuis, elle ne s'est pas relevée. Il est tard, ce n'est pas son habitude. Je joue avec mon carnet sur l'îlot de la cuisine, une tasse encore pleine de café froid devant moi, les yeux tournés vers l'escalier près de ma porte d'entrée. Jules entre dans la pièce, il me voit forcément figé comme un con.

— Est-ce que tu comptes lui montrer la chanson que tu lui as écrite ?

— Je ne crois pas que ce soit le jour.

— Elle avait l'air assez troublée hier soir, confirme-t-il alors, comme aussi paumé que moi.

— Ouais.

Je replonge ma tête vers ma tasse, tapotant frénétiquement mes doigts sur la couverture de mon bouquin.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous étiez ensemble quand vous nous avez demandé de rentrer.

— Y avait un mec.

— Un mec ? Quel mec ? Depuis quand y a des mecs ?

— J'en sais rien. Mais lui, il avait l'air d'être là depuis longtemps, si tu veux mon avis.

— Un ex ?

— J'en sais rien, redis-je en grognant. C'est l'impression que j'ai eue. Mais elle l'a très mal pris quand j'ai insinué que ça pouvait être le cas.

Ouais. Elle a réagi de façon impulsive. On aurait dit moi quand un truc me gonfle ou me dérange... *Ce type la dérange ?*

— Y a un truc qui cloche avec ce mec, terminé-je avec un soupir qui ne m'aide en rien à relâcher la pression que je ressens.

Le dire à voix haute ne m'apaise pas. Putain ! Dès que les choses se calment, pourquoi faut toujours qu'il y ait quelque chose dans ma vie qui vienne tout faire merder ? Est-ce que j'ai hérité d'un karma pourri à la sortie du berceau ?

— Je vais la voir, annoncé-je ensuite en abandonnant mon café et mon carnet.

Jules me le tend aussitôt.

— Tu devrais lui montrer. Elle est très belle, cette chanson.

— Ouais. Merci.

Je toque à la porte de Camille en me sentant comme un gosse qui aurait fait une connerie la veille de Noël.

— Entre !

Je la trouve sur son lit, assise en tailleur. Les cheveux détachés, rabattus sur une épaule, elle porte un caleçon blanc qui moule ses jambes fines et un sweat à capuche. En totale décontraction par rapport à la tension qui m’habite. Elle referme l’ordinateur portable qu’elle avait posé devant elle et le décale pour me faire une place.

Je m’assois à ses côtés puis soupire.

— Je suis désolé pour hier soir.

— Tu t’excuses ? Vraiment ? me taquine-t-elle avec un petit sourire coquin.

— Bien sûr. J’ai pété un câble. J’aurais dû te croire dès le départ mais je sais pas... le voir si près de toi, comme s’il t’attendait depuis longtemps, ça m’a fait disjoncter.

— Tu es jaloux ?

— Évidemment. Quel type ne le serait pas après t’avoir fait entrer dans sa vie ?

Son sourire pour moi est tendre. Comme l’est cette situation et notre attente, l’un pour l’autre.

— Tu n’as pas à l’être, prononce-t-elle en me dévisageant.

— J’ai cru qu’il te voulait.

— Lui peut-être. Mais moi, non. Je suis avec toi, Léo. Je n’aurais pas fait tout ce que j’ai fait pour t’approcher pour partir avec un autre.

— Peut-être pas, non.

— C’est même certain.

Je me force à lui sourire comme elle le fait. Mais j’ai du mal à me détendre. Quelque chose me pèse. Je n’arrive pas à mettre le doigt sur quoi. Son regard

fuyant avec ce mec, son attitude prête à déguerpir, ses intentions à lui. Je croyais que son mari avait été son premier et le seul. Alors ce gars qui avait l'air si proche hier, où est-ce qu'il intervient dans son histoire ? Les théories tournent trop dans mon crâne. Qu'est-ce que je peux faire à part les mettre de côté ? Camille m'assure qu'il n'y a rien.

Je me frotte le visage d'une main en me rappelant la deuxième chose qui m'a fait monter jusqu'à sa chambre et me faire pardonner.

— Je voulais te donner ça, aussi. J'en ai parlé vite fait avec Jules. Il l'a trouvée très aboutie. Je ne lui ai pas dit que c'était ton histoire, alors je ne sais pas si tu accepteras...

Je lui tends mon carnet, que j'avais gardé en main. Elle se fige.

— Qu'est-ce que... dit-elle avant de lire les lignes, de déglutir et de relever la tête. C'est une chanson ?

— Ouais. Je voulais faire un truc pour toi. J'ai trouvé que ça.

— Tu m'as écrit une chanson ? précise-t-elle comme si elle se parlait toute seule. Tu veux que je la chante ?

— C'est ce que je voudrais, oui, mais quand tu seras prête. Je voulais surtout que tu l'aies et que tu y réfléchisses. J'ai passé des heures à trouver les bons mots.

— Pourquoi ?

— Mon psy m'a toujours dit que mes chansons étaient un moyen d'exorciser.

J'ai retranscrit tout ce qu'elle m'a raconté en rimes et en rythmes. La chanson parle d'un couple. S'aimant depuis toujours, séparé par quelque chose de bien plus fort qu'eux. Mon psy m'a toujours répété que mes écrits pouvaient guérir mes maux. Je veux faire la même chose pour elle. Je vois bien que ses yeux se voilent souvent dès que je suis avec elle. Pas étonnant que je flippe pour un type débarqué de nulle part, non ?

— Je pensais que ça pourrait t'aider.

— À quoi ? À l'oublier ?

— Non, répliqué-je aussitôt.

Camille a une attitude si défensive.

— Je n'ai jamais dit ça. Je pensais plutôt à un hommage à votre histoire.

— Un hommage ? Je ne mérite pas d'hommage.

Merde ! Je ne pensais pas qu'elle me sortirait un truc pareil...

— Pourquoi tu dis ça ? Il n'a pas été important ce mec ?

— Bien sûr que si !

Pendant que je reste comme un con sur son lit, à essayer de comprendre comment elle peut réagir de cette façon, Camille repose le carnet, se lève et s'attache les cheveux. Ses gestes sont secs et rapides. Elle cherche ses chaussures.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais faire un tour. J'ai besoin d'aller prendre l'air.

— Pourquoi ? Bordel, Camille, regarde-moi !

Ses yeux s'arrêtent juste quelques secondes sur moi. Ils sont brillants, apeurés, coupables. Les mêmes sentiments que la veille. *Pourquoi, putain ?*

— J'ai besoin de réfléchir. Je reviens.

— Camille...

La porte claque derrière elle. *Qu'est-ce qu'il vient de se passer ?*

CHAPITRE 40

LÉO

Camille n'est pas revenue. Il est une heure du matin et toujours aucune nouvelle. Qu'est-ce qu'elle fout ? Où est-elle ? Pourquoi s'est-elle enfuie ? Ça me fait mal au crâne toutes ces putains de questions. J'ai une peur irrationnelle. Elle n'a laissé aucun moyen de pouvoir la joindre. Son téléphone est ici, elle n'a rien dit aux gars, j'en deviens fou. Et si... ? *Non, je me fais des films !*

Mon téléphone sonne. Lisa. Je n'ai aucune envie de parler à quelqu'un, mais elle ne m'appelle jamais. Je me demande pourquoi ce soir. Je décroche.

— Salut Léo, dis-moi, tu n'aurais pas perdu quelque chose aujourd'hui ?

Hein ? De quoi elle me parle ?

— Enfin, quand je dis quelque chose, je devrais dire quelqu'un. Tu devrais venir.

Elle raccroche et mon cerveau fait le rapprochement tout seul. *Merde !*

*

* *

J'ai revêtu ma tenue de camouflage pour parvenir jusqu'au bar où je vais retrouver Camille. J'ai longuement hésité à en parler à Margaux, après tout, c'est sa meilleure amie, elle gérerait sûrement mieux que moi, mais j'ai besoin d'une explication claire. J'ai attendu toute la journée, j'ai besoin de savoir ce qui la

ronge parce que je ne vois pas d'autre explication à son comportement : elle continue de me cacher un truc. Je lui ai ouvert mon cœur, je lui ai révélé tous mes secrets, à elle d'en faire autant.

Je me dirige vers le bar et m'arrête à l'entrée, en la découvrant assise au comptoir. D'où je suis, je la vois tanguer sur son tabouret. Dans quel état elle est ?

— Elle est là depuis combien de temps ? demandé-je à la serveuse venue me rejoindre en me voyant passer la porte.

— Quatre heures, répond Lisa en jetant un coup d'œil vers le bar. Elle n'a pas bougé de son tabouret.

— Tu lui as servi combien de verres ?

Elle se mord la lèvre en réfléchissant. Je devine sa réponse : « Beaucoup trop ».

— Lisa, putain ! On n'a pas besoin d'un gros titre de magazine en ce moment.

— Personne ne semble l'avoir remarquée. Elle n'est pas aussi connue que vous. Et c'est difficile de freiner des clients qui ont l'air complètement paumés.

Je passe une main sur mon visage et frotte ma mâchoire en signe de nervosité. Après ma révélation de cet après-midi, c'est le dernier endroit et le dernier état dans lequel je pensais retrouver ma chanteuse. *Elle me fait quoi, là ?*

Je soupire longuement et me dirige vers celle qui m'a l'air si mal en point.

— Léoooo, lâche-t-elle en me voyant avancer vers elle. Tu sais que tu es la dernière personne que je voulais voir, justement...

Elle rigole en replongeant la tête dans son verre. Nouvelle gorgée. Elle fronce les yeux.

— C'est dégueulasse ce truc.

— Qu'est-ce que c'est ? je veux savoir en m'installant à ses côtés.

— Du bourbon.

— Pourquoi tu bois ça si tu n'aimes pas ?

— Rémy en buvait...

Elle a prononcé son prénom.

— Il adorait ce truc, dit-elle en riant. Je ne sais pas comment il faisait.

Elle avale une longue gorgée qui lui fait terminer son verre et grimace.

— Il avait parfois de drôles d'habitudes. Cette odeur me fait penser à lui, continue-t-elle en mettant le nez dans son verre et en inspirant une grande bouffée. Je crois qu'à la fin il buvait plus souvent... C'est ma faute, tu crois ?

— Je ne sais pas... Est-ce que ça devrait ?

Elle grimace. Plus dégoûtée par ce que je viens de dire que par le liquide ambré.

— Je crois, oui.

— Tu me fais quoi, là, Camille ? demandé-je après une seconde de silence.

— Tu aimerais bien le savoir, hein ?

Elle rit en se balançant sur son siège au rythme de la musique. Vu ses yeux, et son attitude, je peux l'affirmer : elle est complètement pété. Ça pourrait être drôle, si ce n'était pas si triste. Tout dans sa position et ses regards perdus témoigne d'une profonde tristesse. Pourquoi ? Est-ce à cause de cette chanson ? Je ne comprends pas.

— Tu aimerais bien savoir pourquoi je me bourre la gueule alors que tu m'as écrit une maaaagnifique chanson. Lisa ! Encore un !

— Reste où tu es, Lisa ! intimé-je à la serveuse.

— Hey ! proteste-t-elle dès que celle-ci s'éloigne.

— Tu as assez bu pour ce soir, tu ne crois pas ?

— Non.

Elle tente de se redresser. Je pose ma main sur son épaule. Elle est si menue sous ma paume, si douce, aussi, que même la vision d'elle maintenant, semblant retombée en enfance, ne refrène pas l'envie que j'ai d'elle.

— Ça suffit, grondé-je sans vraiment y mettre les formes.

— Tu n'as pas le droit de m'interdire de boire. Comme tu n'as pas le droit de me faire chanter cette chanson.

— Quoi ? Quel est le rapport avec la chanson ?

Et puis soudain, en regardant son air paniqué bien caché derrière ses yeux brumeux, je comprends. En espérant me tromper...

— Tu es venue ici sans nous avertir, pour picoler, à cause de cette chanson ?

Elle détourne la tête, mais je parviens toutefois à la voir se triturer la lèvre. Comme si elle se retenait. De quoi ? De pleurer ?

— C'est ça ?

Malgré le bruit des conversations animées tout autour de nous, de la musique provenant de la scène, des éclats de rire d'un groupe de mecs à deux tabourets de nous, son silence est la seule chose que j'entends.

— Pourquoi ? Explique-moi ! insiste-je. Je croyais...

J'ai cru lui en faire cadeau. J'ai cru pouvoir l'aider à faire son deuil. Pourquoi je me retrouve comme un con à tenter de démêler cette histoire alors qu'elle est bourrée ?

— Tout est faux là-dedans ! dit-elle en tournant enfin la tête. Tout ce que tu as écrit ne vaut rien. Tu n'aurais pas dû l'écrire.

Le coup fait mal. Ce sont mes tripes que je couche sur le papier. Ce sont ma vie, mon histoire, mes blessures. Pour la première fois, j'ai voulu partager celles de quelqu'un d'autre. Le retour de bâton est âcre dans ma bouche. Un mauvais goût que je ne pensais pas recevoir de sa part.

Elle renifle, s'essuie les yeux sans que j'y aie décelé la moindre trace de larmes et tente de se lever. Elle trébuche et je la rattrape avant qu'elle ne s'affale sur le sol. La tenir dans mes bras apaise mon mal-être un instant. La sentir contre moi a cet effet. Camille a cet effet.

— Pourquoi tu es gentil avec moi ? Je ne mérite pas tout ce qui m'arrive. Je suis trop heureuse en ce moment. Je ne devrais pas...

Camille plonge son nez dans mon cou. Son poids se fait lourd, son corps désarticulé. Je dois passer un bras autour de sa taille pour réussir à la maintenir à ma hauteur. Elle a dû en ingurgiter des verres pour se retrouver dans cet état pathétique.

— Tu n'aurais pas dû l'écrire...

Elle se pelotonne contre moi et c'est là que je la sens, cette humidité qui me colle à la peau : Camille pleure.

CHAPITRE 41

CAMILLE

Je ne me souviens pas de la fin de la soirée. Je revois Léo et son regard lourd de reproches alors que je picolais, mais la suite, je n'en sais rien. Je suis surprise de le trouver dans mon lit. Il dort à poings fermés, le souffle régulier, le visage neutre. Nous sommes habillés tous les deux. Son bras repose sur ma taille et il semble paisible. Il est beau. Des mèches de cheveux chatouillent ses sourcils, ses joues sont légèrement noircies par la naissance de sa barbe, ses longs cils noirs reposent sur ses pommettes. Oui, Léo est vraiment beau.

Il ne m'a pas réveillée en faisant un cauchemar cette nuit, ou alors j'étais trop saoule pour m'en rendre compte. Ce matin, ma tête me fait un mal de chien. À la place des paupières, j'ai l'impression d'avoir deux étaux qui viennent me serrer les yeux. L'ambiance n'est pas plus douce dans mon ventre. Je n'ai jamais eu autant envie de courir aux toilettes et de passer la journée à côté de la cuvette pour cuver.

Je voudrais rester allongée contre Léo et profiter de sa tendresse, mais elle me fait peur. Cela me fait penser à un temps oublié où je n'ai pas été à la hauteur de l'homme que j'aimais jusqu'à ce qu'il me soit enlevé. Je n'ai eu que ce que je méritais. Est-ce que je mérite d'être heureuse aujourd'hui alors que je me sens responsable de la mort d'un homme ? Je suis au bord des larmes rien qu'en me posant cette question.

— Ça va ?

Je bascule sur le dos pour ne pas affronter son regard et les sentiments coupables qui m'agitent.

— Si tu parles de l'horrible mal de crâne que je me prends d'un revers ce matin et de la honte internationale d'avoir eu cette attitude envers toi... Non, ça ne va pas.

— Tu avais bu.

— Cela n'excuse rien.

— Je n'ai pas dit ça.

Il soupire. J'entends tout ce qu'il se retient de demander. Léo voudrait que je lui explique pourquoi je suis partie comme une furie et pourquoi je me suis retrouvée dans cet état lamentable. Et j'ai tellement peur qu'il me voie différemment, ou qu'il me juge comme moi je le fais, que je reste muette.

— Je ne pensais pas que tu m'écrirais une chanson, dis-je comme seule explication.

— Je ne pensais pas qu'elle te ferait autant souffrir.

— Tu ne peux pas comprendre.

Je me redresse sur le lit. Son bras retombe sur la couette.

La chambre est silencieuse. Léo attend mes explications, et moi... je repense à l'évolution de notre relation, toutes ses attentes que je lis dans son regard, tous ces espoirs autour de notre histoire. Les images sont ternies par le voile de mon fantôme qui reprend corps dans mon esprit : Rémy.

— Si tu m'expliques, je pourrais le faire, non ?

Tout avouer à voix haute ?

— C'est à cause de ce mec au bar ? Il s'est passé un truc avec lui ?

Je garde le silence. Lui continue.

— J'ai eu beau tourner tout ce que tu m'as dit dans la tête, je n'ai pas trouvé de place pour ce connard. Alors la seule explication possible, c'est que tu ne m'as pas tout dit.

J'entends encore son soupir et sa frustration. Je n'ose pas le regarder. Je n'ose pas lever la tête. Je me mettrais à pleurer, j'en suis certaine.

— Tu es trop tendue depuis que tu l’as vu. Tu m’as dit que je n’aurais pas dû écrire cette chanson. Ça veut dire quoi ?

— J’ai peur de ce que je pourrais te dire...

— J’ai eu la frousse, moi aussi, avoue-t-il. Pourtant je t’ai tout dit. Explique-moi ! insiste-t-il. J’ai besoin de savoir que je ne suis pas en train de cogiter pour rien. Que je n’ai pas halluciné.

Cette fois, je m’assois sur le bord du lit. Dos à lui. Je suis lâche, mais s’il veut tout entendre, il n’y a que de cette façon que je pourrai y arriver.

— Je ne veux pas que tu me voies différemment.

— Comment ?

— Comme une coupable.

Je tourne la tête vers lui une seconde. Juste le temps de le voir s’asseoir à son tour, les deux genoux sous les coudes, m’inspectant comme si je disais une chose grotesque. Je me jette à l’eau.

— Je n’avais aucun problème avec Rémy, déclaré-je d’une voix basse. Cela faisait près de huit ans que nous étions ensemble, et nous ne nous prenions jamais la tête. Nous étions heureux, complémentaires, meilleurs amis. J’étais censée être comblée... Puis j’ai commencé à bosser dans ce collège et il y avait ce prof de français avec qui j’ai très vite sympathisé.

Je me sens si honteuse de lui dévoiler cette part de moi.

— On n’arrêtait pas de plaisanter ensemble. Nous étions un groupe de collègues assez proches les uns des autres, mais avec lui mon cœur s’emballait. Ça a été progressif. Au début j’aimais juste rire avec lui, après, j’ai aimé ses yeux...

— C’était le mec du bar.

— Oui. Nous n’avons jamais rien fait. Je n’ai pas couché avec lui, je ne l’ai pas embrassé. Mais j’en avais envie. Je pensais à lui quand je rentrais chez moi. Le matin, je m’habillais pour lui. Je voulais être jolie pour lui plaire. Je ne pensais pas à Rémy. Pendant des mois, j’ai vécu ce béguin en secret. Clément avait les mêmes regards que les miens, mais on n’en parlait pas directement. On cherchait juste à passer du temps ensemble, à rire et à parler.

Je baisse la tête.

— Que s'est-il passé ensuite ? relance Léo.

Je ne sais pas s'il me regarde, en tout cas j'entends qu'il a des difficultés à parler. Sent-il ce que je vais lui raconter ?

— Je ne sais pas si je suis tombée amoureuse de lui ou si c'était juste l'attrait de la nouveauté. Je me suis efforcée d'effacer la première possibilité pour me concentrer sur la deuxième. Je me suis répété tous les jours que ce n'était que ça, que j'aimais Rémy et personne d'autre. C'était impossible, et de toute façon, je ne l'aurais jamais quitté. Rien que d'imaginer une vie sans lui, je me sentais vide et détruite. Alors oui, mon béguin devait passer de lui-même. Seulement, ça a continué, et quand je me retrouvais dans ses bras, quand nous faisons l'amour, je pensais à Clément.

— Putain...

— Je sais, confirmé-je piteusement. Je me suis sentie horrible, je me suis méprisée, mais ça n'enlevait pas mes pensées pour autant. Certaines étaient terribles. J'étais malheureuse de désirer une autre vie que celle que j'avais avec Rémy.

Parler me fait souffrir, respirer aussi, et le regarder m'est impossible.

— Rémy ne s'est jamais aperçu de rien. J'étais heureuse avec lui. Vraiment. Seulement au fond de moi, il y avait une autre voix qui parlait. Elle était de plus en plus dérangeante. Je me sentais perdue, mais je le cachais de toutes mes forces.

J'avais essayé d'oublier Clément, mais chaque jour me rappelait que mon cœur était comme coupé en deux.

— Personne ne s'est jamais douté de quoi que ce soit. Lorsque j'étais quelques jours loin du collège, j'arrivais à me focaliser sur mon couple sans que mes pensées pour un autre me parasitent. Mais dès que je reprenais les cours, Clément était là... Et je ne me sentais vraiment heureuse qu'auprès de lui.

Une larme m'échappe sans que je puisse la retenir.

— Je me sens tellement mal de te raconter tout ça. Je ne l'ai jamais dit à personne. Même Margaux. Ils ont tous une image parfaite du couple que je formais avec Rémy. S'ils avaient su... S'ils avaient la moindre idée de tout ce

que j'ai caché... J'ai eu des pensées tellement affreuses, si tu savais. Je me sens minable.

Je ne peux plus retenir mes larmes. Elles sont enfouies depuis bien trop longtemps. Dissimulées, elles aussi, parmi mes secrets inavouables. J'en souffre tellement, c'est comme si des lames venaient trancher mes cordes vocales. Les bras de Léo se posent sur les miens. Son torse contre mon dos, ses jambes de chaque côté des miennes. Il s'installe derrière moi et me serre dans ses bras.

— Calme-toi ! commande-t-il tout doucement.

— Comment je pourrais me calmer alors que c'est ma faute ?

— Rien n'est ta faute. Tu n'as rien fait.

— Si. Tu ne sais pas... C'est moi qui ai pensé que la seule façon de pouvoir être avec Clément, c'était que Rémy soit mort, révélé-je enfin en sentant le poids de ma culpabilité s'alourdir un peu plus. Et il l'est !

— Tu n'y es pour rien.

— Je n'aurais jamais dû penser à sa mort comme à une chose possible ou libérateur. Je suis tellement horrible !

— Tu ne l'es pas.

— Je sais que je le suis.

Je me défais de son étreinte. J'ai besoin d'y voir clair et son odeur puissante, entêtante me donne envie de me couler dans ses bras pour ne plus m'en écarter. Je ne le mérite pas.

— Tu as perdu l'homme que tu aimais. Il ne reviendra jamais, Camille. Mais ce n'est pas ta faute. Il faut que tu l'affrontes. Tu ne peux pas rester enfermée dans ce brouillard toute ta vie.

— Et toi, tu as perdu ta mère et ta sœur, et comment as-tu affronté ça, rappelle-moi ?

— Tu es vache de me sortir ça comme ça ! Tu sais le mal que j'ai eu à tout te dire ?

— Et moi ? Tu crois que te révéler tout ça est facile ?

— Tu n'as rien fait de mal ! Tu ne l'as jamais trompé.

— Rien que d'y penser, rien que d'avoir imaginé qu'il puisse être mort, pour me permettre de vivre une histoire avec un autre homme... qu'est-ce que ça fait

de moi ?

— Ça fait de toi un être humain !

— Non ! Ça fait de moi une salope qui ne s'est pas contentée de l'homme qui l'aimait de tout son cœur. Tu veux que je te dise, Léo ? J'ai mérité d'être malheureuse. J'ai mérité qu'il soit mort.

— Et maintenant ? Tu mérites d'être seule, c'est ça ?

Comment peut-il aussi bien lire mes pensées ?

— Oui.

— Tu as tout faux. Ce n'est pas en te rejetant la faute dessus et en imaginant que tu ne mérites pas d'être heureuse que tu feras ton deuil.

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je le fasse ?

— Tu le demandes ? Vraiment ?

Je cache mon visage entre mes paumes pour ne pas le voir. J'ai mis de côté tous mes sentiments, tout ce que je croyais ne plus jamais ressentir et que je ressens de nouveau. Je suis amoureuse de nouveau. Coupable de l'être parce que j'oublie Rémy. Tout tourne en boucle dans ma tête : la chanson, Clément, Léo dans ma chambre, qui vient de passer une nuit avec moi. Comment faire pour accepter que tout ça soit réel ? Que ma perte et ma reconstruction ne peuvent pas cohabiter ? Je dois dire adieu à l'une d'entre elles.

Je n'ai jamais fait mon deuil parce que je pensais être la seule fautive. Aujourd'hui, être heureuse auprès de Léo a la même incidence. J'ai fui deux ans auparavant, je n'ai plus envie de le faire, mais comment réussir à voir clair dans mes sentiments si je ne suis pas entière quand je suis avec lui ?

— Tu veux tout arrêter ?

— Je n'ai jamais dit ça.

— Je sais, mais j'essaye de comprendre. Personne ne m'a aidé lorsque j'ai perdu ma mère et je n'ai pas l'impression que tu t'en sortes mieux en excluant tout le monde de ton deuil. La fuite t'a servi à quelque chose, par le passé ?

— Tu parles comme mon père, grommelé-je en croisant les bras pour me protéger de ses mots.

— Peut-être qu'il avait raison, accuse-t-il sans appel.

Je secoue la tête, dépitée. *Si j'avais su où cette conversation nous mènerait...*

— Tu n’aurais jamais dû me demander de tout te raconter !

— Comme je n’aurais jamais dû t’écrire cette chanson ? Je sais, j’ai compris.

Il se lève hors du lit et marche d’un pas rageur vers la porte. Je ferme les yeux quand il passe à côté de moi. J’en suis malade qu’il quitte ma chambre.

— Je croyais que tu ne me ferais jamais de mal. Que tu n’étais pas comme les autres. Qu’est-ce que tu crois être en train de faire, là ?

Jamais une porte ne m’a paru claquer si fort.

CHAPITRE 42

LÉO

Quelle merde, putain !

On en est revenus au même point que des semaines plus tôt : moi, en mode furax, et elle, en mode fuite. On se croise à peine. J'écris et je joue comme un taré sans lever la tête de mes pages ou de mes cordes. Elle quitte la maison pour aller rouler ou voir sa pote le plus possible. J'ai envie de la retrouver, mais nos maux restent entre nous. Les miens me collent à la peau. J'ai l'impression de n'être ni dans le vrai, ni dans le faux, et pourtant dans les deux à la fois. Je veux juste qu'elle aille mieux et qu'elle ne me rejette pas pour ça. Est-ce trop demander ?

Ce soir, Camille s'est encore enfuie. Elle n'a prévenu personne. Les gars ne l'évoquent pas, mais ils n'en pensent pas moins. Ils savent qu'un truc s'est passé entre nous. Avant on se prenait la tête mais on se cherchait, maintenant on est plongés en pleine guerre froide. C'est à celui qui lâchera en premier. Et elle me manque tant, putain, que je sens que je ne vais pas tarder à céder. Elle va vraiment finir par avoir ma peau !

Lorsque la porte d'entrée s'ouvre enfin sur elle, il est plus de minuit. En la voyant débarquer avec son air perdu, à éviter nos regards pendant qu'elle se déshabille, je sais déjà que ce qu'elle a à nous annoncer ne va pas me plaire. Mais je serais un pantin fini si je le lui montrais. Les gars s'inquiètent de la voir

revenir si tard. Moi, je peux remarquer à ses yeux qui me fuient que mes doutes sont fondés. Elle n'aurait pas fait ça ?

— Ça va, Camille ? Tu n'as pas l'air bien ! s'inquiète Paul.

— Si, ne t'inquiète pas, je...

— Les gars !

Ils se tournent tous les trois vers moi.

— Vous pouvez nous laisser seuls ?

Camille baisse la tête derrière mes meilleurs potes qui comprennent qu'ils ne doivent pas s'éterniser. Ils nous souhaitent bonne nuit, et cinq minutes après, leurs portes se ferment à l'étage.

Le silence retombe dans la pièce principale. Camille lève enfin les yeux vers les miens. Son visage trahit son appréhension. Le mien doit être à peu près dans le même état. Je deviens impatient d'avoir des réponses.

— Tu es allé le voir, c'est ça ?

Elle hoche la tête, les yeux fuyants. C'est quoi cette attitude, putain ? Mon cœur se tape un sprint. Elle n'a quand même pas...

— Tu l'as embrassé ?

Ses yeux s'arrondissent. Pitié, dis-moi que non !

— Il a essayé.

— Et tu l'as laissé faire ?

— Non, se précipite-t-elle pour répondre. Quand il s'est approché, je l'ai repoussé.

— Je vais le défoncer, ce mec.

— Léo, il n'en vaut pas la peine.

— C'est depuis qu'il est venu au bar que tu es distante. S'il n'avait pas ramené sa gueule...

— Ça nous serait tombé dessus à un moment donné. Je ne me sentais pas à ma place, ces derniers temps.

— Tu ne m'as rien dit.

— Parce que je suis bien avec toi, Léo. C'est juste que ma culpabilité prend le dessus sur le reste. Elle écrase le bonheur que je peux ressentir à tes côtés.

— Tu n'es responsable de rien.

Elle soupire en fermant les yeux.

De longues secondes passent, Camille garde la tête tournée sur le côté pour éviter de me regarder. Quand elle revient vers moi, son expression est déterminée.

— Tu sais pourquoi je suis partie, il y a deux ans ?

Je secoue la tête.

— Rémy était mort depuis six mois. Je n'étais pas allée sur sa tombe, je ne pleurais pas. Je faisais de la moto où tout autre chose pour ne pas sombrer. Clément a débarqué chez moi un jour. Il était là, sur le seuil de ma porte. Cela faisait six mois que je ne l'avais pas vu et pour la première fois depuis notre rencontre, il m'a avoué ses sentiments. Il me disait qu'il était tombé amoureux de moi, qu'il pensait à moi tout le temps et qu'il espérait que c'était pareil de mon côté. Il a imaginé que maintenant que j'étais veuve, j'étais libre, et que je pouvais être de nouveau heureuse, après avoir fait mon deuil. Il m'a laissé y réfléchir, persifle-t-elle avec peine. Le lendemain, j'ai demandé à Margaux de s'occuper de la vente de tous mes biens et je suis partie. Je ne voulais pas plus de lui à l'époque que je ne le veux maintenant. Et je lui ai dit. Je ne l'avais jamais fait.

— Comment l'a-t-il pris ?

— Il a voulu m'embrasser.

— Quel connard !

— Il me croyait amoureuse, rétorque-t-elle pour défendre ce sale con. Pendant près d'un an, je lui en ai envoyé tous les signaux. Il n'a pas compris que jamais je n'aurais quitté Rémy pour lui. Qu'il soit mort ne change rien.

Je me détourne d'elle. En silence et parce que la suite de cette conversation me fout la frousse, je me dirige vers la cuisine et pose les deux mains écartées sur le plan de travail. La tête baissée, je donne toute l'image du type prêt à entendre les mots qui sonneront la fin de sa relation.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?

Sa voix est lointaine. Elle n'a pas bougé de sa place.

— Est-ce que le fait que Rémy soit mort doit me tenir éloigné de toi ?

— Cela n’a rien à voir.

— Ah oui ?

Je me retourne, les bras croisés. Le meilleur rempart pour me fermer.

— Pourtant tu te sens coupable d’être heureuse, non ? Ce n’est pas ce que ce type faisait à l’époque : te rendre heureuse ?

— Je ne veux pas de lui.

— Mais de moi, si ? C’est pour cette raison que tu vas me quitter ?

— Je ne te quitte pas. Je ne peux juste... pas partir avec vous en tournée. Pas pour l’instant.

— Je pourrais t’obliger à le faire. C’est dans ton contrat.

— Tu ferais vraiment ça, Léo ?

Je ne sais plus ce que je suis capable de faire pour qu’elle ne s’enfuit pas. Parce que c’est ce qu’elle veut, non ?

— Quand tu m’as écrit cette chanson, commence-t-elle à expliquer après mon trop long silence, je me suis rendu compte que je n’en étais vraiment pas digne. Tu avais une vision déformée de moi, et moi je me sentais trop coupable pour accepter un tel cadeau. Je ne veux pas te quitter, répète-t-elle comme pour s’assurer que ça me rentre dans le crâne. Je suis vraiment bien avec toi, Léo, et je me sens de nouveau capable de vivre une histoire avec quelqu’un, seulement... ce que j’ai fait à Rémy est toujours là dans un coin de ma tête.

— Tu n’as rien fait !

— Eh bien, je n’arrive pas encore à l’accepter. Tout comme je n’arrive pas à être entièrement à toi en sachant que je pense à lui. Et il n’y a pas que ça. Avec Rémy, nous avons une belle vie, mais routinière. Depuis qu’il est mort, j’ai l’impression de réaliser tout ce que j’ai toujours voulu faire : la moto, le voyage à l’autre bout du monde, la chanson dans un groupe de rock... Je me sens mal d’accomplir toutes ces choses alors qu’il n’est plus là, comme si je profitais de sa mort pour être libre.

Elle me tue à penser des trucs pareils.

— Alors je dois te laisser partir ? demandé-je d’une voix faible.

— Non. C’est moi qui dois le faire, précise-t-elle.

Je me laisse tomber le long du meuble. Je n'ai plus la force de la regarder. J'avais eu raison d'avoir peur de m'ouvrir à elle. Elle va être ma plus grande blessure.

Sa main se pose sur ma joue. Camille m'a rejoint au sol. À genoux entre mes jambes ouvertes. Je n'ose pas relever la tête. La boule dans ma gorge est trop présente. Si je plonge dans ses yeux, ce sera la fin de ma résistance.

— C'est la dernière chose que je veux, mais je ne vois pas ce que je peux faire d'autre. Je sais ce que c'est que d'aimer à moitié et je ne veux pas t'aimer à moitié, Léo. Je ne veux plus faire les mêmes erreurs. J'ai trop peur de te perdre définitivement toi aussi.

— Je ne suis pas Rémy.

— Et je ne suis pas ta mère. Je ne t'abandonne pas. Je veux juste... un peu de temps pour me défaire de lui comme il se doit. Je ne l'ai pas fait correctement jusqu'à présent et je veux pouvoir être entière. Pour toi. Seulement pour toi.

— Je n'arrive pas à savoir si tu me quittes ou si tu nous donnes une chance...

— Ce sera comme tu veux.

En ce qui me concerne, le choix est déjà tout fait. Mais partir loin d'elle ? Alors que j'ai toujours eu du mal à me défaire de ses yeux et de sa voix ? Ça me paraît impossible.

— Tu veux partir tout de suite ?

— Je veux dire au revoir aux garçons. Ensuite, oui, je m'en irai.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'assister à ça.

— Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas.

J'attrape son visage et la ramène vers moi. Camille ne se fait pas prier. Elle cède sous mon désir, mon besoin d'elle et mon désespoir. Ses lèvres s'ouvrent sous les miennes. Je passe un bras autour de sa taille pour l'enlacer, elle m'embrasse plus fortement. Je le sens dans son abandon : elle est traversée par les mêmes sentiments que moi. Pourquoi part-elle, dans ce cas ?

— Je voulais être sur scène avec toi.

Elle se remet sur ses genoux et me sourit tristement.

— Je reviendrai.

CHAPITRE 43

CAMILLE

Je suis rentrée chez mes parents. J'aurais pu retourner dans mon appartement, reprendre ma vie, faire comme si tous ces mois n'étaient jamais arrivés, sauf que non. J'ai emballé mes affaires, empaqueté le tout sur ma moto et j'ai foncé chez eux. Après tout ce temps, la maison de mon enfance est redevenue mon refuge.

Je crois que je vis un chagrin d'amour. Ou deux. Je ne sais plus vraiment pour qui je pleure. Parce que oui, j'ai pleuré. Dès mon arrivée devant leur porte, lorsqu'elle m'a ouvert, j'ai fondu dans les bras de ma mère.

— Je suis désolée... ai-je répété au creux de son épaule.

Elle, si petite, a su ouvrir ses bras en grand pour moi. Elle m'a serrée fort, pendant longtemps, sans chercher à me dégager, et bien plus tard, une main – qui n'était pas la sienne – s'est posée dans mon dos, m'a caressée pour me reconforter : mon père m'a prise, lui aussi, dans ses bras.

— Je n'ai plus envie d'être en colère contre toi, a-t-il déclaré.

Nous nous sommes regardés longtemps et puis, sans un mot, il nous a poussés à l'intérieur, acceptant ma fuite, mon retour et mes larmes comme des étapes qu'il fallait franchir avant de se retrouver.

Depuis, le temps passe sans moi. Les jours s'écoulent, les nuits tombent et je reste sur mon lit de petite fille à fixer des photos que j'aurais dû ranger depuis

des années et à pleurer. Pour la deuxième fois en deux ans, le deuil me rattrape. Avec tellement de retard que, par moments, son intensité me surprend. J'ai comme l'impression qu'il n'est pas venu seul...

Léo me manque. Parmi tout ce fouillis de sentiments, c'est son visage que je vois en premier. Il me manque et je voudrais hurler cette peine, là aussi. Mais est-ce que j'en ai le droit ? Est-ce que j'ai le droit de pleurer la perte d'un deuxième amour alors que je ne l'ai pas assez fait pour le premier ?

Ma mère vient me voir dès qu'elle rentre du boulot. Le soir avant de se coucher. Elle me trouve à la même place. Parfois, je lis. Souvent, je dors. Au fil des jours, les statistiques de l'un varient en faveur de l'autre.

Au bout de deux semaines, je quitte la chambre et commence à ranger la maison, à m'occuper autrement. Toujours le cœur en vrac, mais l'esprit plus clair.

Rémy n'était plus là au début de ma fuite. Rémy n'est plus là. Rémy ne sera plus jamais là. Je le revois pourtant encore. Quelques images de nous adolescents étendus sur mon lit. D'autres, dans les escaliers à faire la course pour arriver jusqu'au goûter. Les dernières, derrière un buisson dans le jardin pour échanger notre premier baiser. Ça fait mal. C'est même carrément douloureux, mais j'affronte la douleur. Parce qu'elle est nécessaire. Comment je pourrais retrouver Léo, si je ne le faisais pas ?

La culpabilité répond toujours à cette question. Je me sens mal d'être en train d'accepter la perte de l'un et de refuser celle de l'autre. Comme si aimer le deuxième pouvait effacer le premier. Cette incertitude, ajoutée à ma peine, fait que mon cœur et ma raison sont dans le flou. Je déambule peut-être plus facilement dans la maison, mais à l'intérieur de moi, je suis toujours hantée. Un fantôme remplacé par un autre, ou l'inverse. Les sentiments pour l'un écrasés par de nouveaux.

Je ne parviens pas aux réponses. Ni à la paix. Et tant que ce ne sera pas le cas, je ne pourrai pas avancer.

— Tu as une sale gueule !

Plongée dans mes réflexions, je n'ai même pas vu que mon frère était à la maison. Une cafetière pleine de café noir sur la table, il est installé une tasse à la

main et me regarde avancer dans la salle à manger. *Je viens de me lever, il est normal que je ne sois pas fraîche, non ?*

— Merci. Bonjour à toi aussi.

Il me sert un grand mug à mon tour et m'observe quand je tourne la tête pour regarder à l'extérieur et attendre. Quoi ? J'en sais rien. Mais c'est mieux que de penser au trou béant dans mon cœur, non ?

Adam ne parle pas plus que moi. Nous buvons et finissons nos tasses en silence. Chacun réfugié dans ses sombres pensées. Je le devine, parce que quand je le regarde, il arbore le même air penaud que le mien.

— Qu'est-ce que tu fais là, au fait ?

Il s'arrête pour me regarder plus attentivement.

— Je suis parti de chez moi, avoue-t-il après un silence pesant.

— Parti ? Parti comment ?

— J'ai parlé à Mélanie.

Il déglutit et ferme les yeux pendant une seconde. Quand il les ouvre, ils sont tout de suite plus brillants, et je peux voir qu'il a toutes les peines du monde à se contenir. Adam est au bord des larmes. Mais plutôt que de montrer sa tristesse, il rabat son attention vers la table et frotte ses paupières. Est-ce un truc de mec de se retenir de pleurer ? Rémy était pareil. Et Léo... Léo est pire. Lui a carrément une muraille blindée entre sa tête et son cœur.

Est-ce mal d'avoir désiré briser ses barrières ? D'avoir eu envie de le découvrir vulnérable ? D'avoir trouvé ça beau quand ça a été le cas ?

— Je lui ai dit que j'avais besoin de faire un break. Elle sait tout.

— Comment l'a-t-elle pris ?

— Étant donné ce que j'ai fait... plutôt bien. Elle s'en doutait. Mais elle l'a accepté parce qu'elle pensait que c'était ma façon à moi de faire mon deuil de toi.

— Et elle a eu raison ?

Si c'est ça, alors je ne lui permettrai pas de s'approcher de nouveau de Margaux. Elle ne doit pas être une roue de secours ou un moyen de calmer sa peine.

— En partie, oui, répond-il avec une grimace. Au début en tout cas. Margaux était la seule qui ressentait la même chose que moi. Sauf que...

— Sauf que maintenant ce n'est plus pareil ? demandé-je avec espoir.

— Bien sûr que non. Margaux n'est pas un choix par dépit. Je l'aime.

— Plus que Mélanie ?

— Tu ne peux pas comparer l'une ou l'autre, proteste-t-il avec une expression blessée.

— Tu devrais, pourtant. Tu devrais savoir avec laquelle tu as envie de passer le reste de ta vie. Ok, tu es engagé avec l'une et vous avez des projets, une vie de couple, mais l'autre, est-ce que tu peux l'oublier ? Et inversement ?

Il a l'air tellement perdu. L'œil hagard et désespéré, comme s'il cherchait la solution depuis tellement longtemps qu'il en était fatigué. Pourtant il va bien falloir. Il ne peut pas continuer comme ça. Il finira par les perdre toutes les deux.

— Tu sais Adam, dis-je d'une voix douce, je sais ce que c'est de tomber pour quelqu'un quand ton cœur est déjà pris.

— Avec ton Léo ?

— Non.

Il fronce les sourcils, ne comprenant pas.

— Avec Clément, un collègue, avoué-je en voyant bien qu'il ne se doutait pas une seconde de mon aveu. J'étais toujours éperdument amoureuse de Rémy, mais cet homme... il a fait battre mon cœur. Je me levais chaque jour pour pouvoir le rejoindre et parler avec lui.

— Tu as trompé Rémy ?

— Non, rétorqué-je. Mais c'était tout comme. Une fois que tu ressens quelque chose pour quelqu'un d'autre, ton cœur n'est plus le même. Si tu ne fais pas un choix, ou si on ne te force pas à le faire, tu auras toujours une part de toi attachée à cette personne. Ce sera plus ou moins fort, certes, mais ce sera toujours là. Alors je comprends à quel point tu peux être perdu. Toi tu as passé le cap. Tu as franchi la limite. Et tu as adoré ça.

— Je ne parviens pas à l'oublier, commence-t-il dans un souffle. J'ai essayé. Après notre première nuit, je me sentais mal et vraiment comme un pauvre type. Et puis plus je la voyais, moins je me sentais triste. Margaux m'a fait rire.

J'avais l'impression d'être plus léger avec elle, d'avoir accès à une autre vie. Qui me plaisait. Mais je finissais toujours par rentrer. Mélanie était là, à ne pas me poser de questions. Douce, aimante et parfaite. C'était la femme qui partageait ma vie. Je ne pouvais pas la laisser.

— Et maintenant ?

— Je suis parti, ça devrait répondre à ta question.

Ses propres mots semblent lui rappeler sa triste réalité, je le vois faire une grimace, croiser les bras sur la table et plonger la tête dedans. Il soupire d'avoir mal.

— Putain... c'est tellement dur.

— Pour elles aussi, crois-moi ! Mais si tu fais un choix, et si tu t'y tiens, dis-toi que ce sera plus facile pour tout le monde. Elles auront mal, mais elles pourront tourner la page. Et toi aussi.

— Et si je ne veux pas qu'elles le fassent ? questionne-t-il en relevant un peu la tête.

— Demande-toi pour laquelle des deux tu ne voudrais pas devenir un simple souvenir...

Adam assimile mes mots en silence. Nous nous parlons comme avant, sans aucune tension ni rancune. Et cela me fait un bien fou. Cette situation m'apaise et soigne mon cœur blessé. Comme avec mes parents quand j'ai atterri sur le pas de leur porte. La sensation est identique et salvatrice.

— Tu as réussi, toi ? À faire un choix ?

— Je n'ai pas eu à le faire. Rémy est mort avant. J'ai été rattrapée par ma propre culpabilité.

Il hoche la tête, le regard toujours pensif et malheureux.

— C'est pour ça que tu es partie ?

Mon frère me scrute. Patient et attentif, comme s'il comprenait enfin pourquoi je les ai fuis.

— Oui. Clément voulait plus parce que j'étais devenue libre. Mais je ne voulais pas. Alors oui, je suis partie.

— Et tu l'as revu depuis que tu es rentrée ? murmure-t-il comme pour ne pas m'effrayer.

— Oui, je réponds en me raclant la gorge et en détournant la tête.

— Et alors ?

Je le regarde.

— Je ne veux pas de lui. C'est Léo que je veux.

— Pourquoi tu es ici, alors ?

— J'ai déjà perdu un homme à cause de mes doutes et de mes hésitations. Je ne veux pas refaire la même erreur. Il me manque énormément. Mais si j'y retourne maintenant, je serai toujours submergée de culpabilité. Je revivrai toujours la disparition de Rémy. Et je veux être entière quand je retrouverai Léo.

— Tu dis son prénom.

— Oui. Être avec Léo, ça m'a permis de le dire.

— Il a l'air bien, ce type.

— Il l'est. Un peu bourru et taciturne, mais il a un cœur brisé qui pense aux autres.

Adam se tait un moment. Il réfléchit et vide sa tasse, les yeux toujours baissés.

— Margaux me manque, avoue-t-il dans un soupir douloureux.

Je lui souris.

— Je sais.

CHAPITRE 44

LÉO

On pourrait se demander ce que je fous là. Les gars dans la voiture m'ont d'ailleurs regardé comme pour jauger mon état de folie, mais je ne sais pas... il fallait que je le fasse. Peut-être pour trouver un peu d'elle auprès de quelqu'un qui l'a connue réellement.

Je marche sur le gravier en sachant où je dois aller. J'ai demandé au mec à l'accueil. Je me sens comme un con avec mes trois roses à la main, mais je ne voyais pas quoi amener d'autre. Toutes les allées se ressemblent, c'est vraiment le bordel pour m'y retrouver. J'y parviens quand même. Je tourne après un bouleau qui traîne là tout seul et j'y suis. Devant *Sa* stelle.

— Salut, mec.

Il s'est fait enterrer. La pierre tombale est grande et large. Son nom est inscrit en doré sur le granite. « Rémy Pertin ». Le nom de Camille. Je ferme les yeux le temps d'un battement de cœur. Il avait vingt-quatre ans. Il n'y a pas de photo, mais je lis la plaque, sachant que je suis un intrus dans son intimité. Ce ne sont pas les mots de Camille, mais ceux de ses parents. Et à ce que je peux voir, ils l'aimaient plus que tout. Il était fils unique.

— Désolé de débarquer à l'improviste.

Je sais pas pourquoi je lui parle. Ce n'est pas du tout ce que j'avais prévu. Mais comme je n'ai jamais réussi à le faire pour ma petite sœur, je me rattrape

avec lui. Lui qui est mort, mais qui m'a tout de même pris Camille...

— Je sais pas si tu aimes les fleurs.

Je pose les roses sur la dalle et reste debout sans savoir comment commencer.

— Écoute, on ne se connaît pas tous les deux, et je crois pas que tu sois très content de me voir, mais fallait que je passe. Je suis pas sûr que Camille arrivera à le faire un jour, alors autant que l'un de nous vienne te voir, tu crois pas ?

Je passe une main sur mon visage. Les mots sortent tout seuls, finalement.

— Je suis amoureux d'elle, avoué-je en baissant la tête. Je sais, le plan du type qui vient parler à son rival, c'est cliché au possible, mais je savais pas quoi faire d'autre pour te demander... de la laisser refaire sa vie. Je suis un gros égoïste d'imaginer que ce soit possible, j'en suis bien conscient, mais j'ai pas envie de m'en excuser. Elle aime la musique, elle aime la moto, elle aime mes potes. Comment veux-tu que je la laisse partir ?

Comment je peux la laisser partir alors que je lui ai tout donné de moi ? Le bon comme le mauvais.

— Alors où que tu sois, si tu m'entends, aide-la à faire son deuil. Elle n'est pas heureuse en ce moment. Elle n'a jamais réussi à tourner la page et maintenant je suis là... Comment tu te sentirais, toi ? Je te promets de la rendre heureuse. Et je suis sûr que c'est tout ce que tu veux.

Je sais que ce que je dis ne sert à rien, mais cela apaise pour un temps mon chagrin et mon impatience.

— Elle t'oubliera pas et je serais un con fini de lui demander ça, je veux juste qu'elle arrête de se torturer. La souffrance, je sais ce que c'est, mec. Et Camille a déjà assez souffert, non ?

Je soupire. Parler tout seul me fatigue. En quoi ça va aider Camille à ne plus penser à son passé ?

— Je ne sais pas si tu m'entendras... mais je l'espère.

Je me tais, lui adresse un dernier silence et je fais demi-tour. Je repars vers l'entrée du cimetière, où la voiture de Jules m'attend toujours. En montant à l'intérieur, je lui donne l'adresse des parents de Camille.

— Et si elle n'était pas là-bas ?

— Elle y est.

Le quatre-quatre redevient silencieux. Mes meilleurs potes savent que je ne lâcherai pas l'affaire. Ça va faire un mois. Un mois qu'on a commencé à sillonner les routes. La Belgique d'abord, puis quelques dates en Allemagne. Nous sommes revenus depuis deux jours et nous allons repartir aujourd'hui. J'ai besoin de ce détour. Même cinq minutes.

La rue de Camille est très calme, il y a peu de passage. En descendant, je prends mon temps, histoire de trouver d'autres mots. Peut-être ceux qui la feraient revenir. Elle était tellement bien sur scène avec nous. Elle était heureuse.

Je fais un pas dans l'allée, et déjà la porte d'entrée s'ouvre. C'est elle. En slim et débardeur, pieds nus sur les cailloux. Elle n'est pas maquillée, elle a l'air fatiguée et je vois très clairement qu'elle a pleuré. Le bout de son nez et ses yeux sont rouges, mais ceux-ci sont aussi grands ouverts et fixés sur moi.

— Tu surveillais la rue ? tenté-je avec un petit sourire encourageant.

— J'étais dans la cuisine, je vous ai vus arriver, se justifie-t-elle. Qu'est-ce que vous faites là ? Et la tournée ?

— On fait un détour.

Elle inspire une grande bouffée d'air, muette, la gorge serrée. Je vois briller ses yeux bleu profond. Ma présence lui fait-elle du mal ?

— Ça va ?

— Oui.

— On dirait pas.

Elle hausse les épaules.

— Je ne m'attendais pas à te voir.

— C'est une mauvaise surprise ?

— Non. Bien sûr que non.

Nous restons à un bon mètre l'un de l'autre. Je la vois hésitante. Je me découvre fébrile.

— Écoute, je... commencé-je sans trouver les mots. On repart, finis-je en affrontant ses yeux perdus. Je voulais passer pour te voir si jamais... enfin, si tu avais changé d'avis. Mais j'ai pas l'impression que ce soit le cas. Tu as la même expression que la dernière fois que je t'ai vue.

— Léo...

Je lève la main pour l'arrêter.

— Tu n'as pas besoin de t'expliquer. Je voulais juste te voir. Savoir si ça allait.

— Et toi ?

— Comment crois-tu que je vais ?

Je sais même pas pourquoi elle demande. Il n'y a aucun doute là-dessus. Tout le monde en nous observant pourrait voir qu'on ne va pas bien. Ni l'un ni l'autre.

— Je suis désolée.

— Ne t'excuse pas. Quand tu fais ça j'ai l'impression que tu ne reviendras jamais.

— Je ne le suis pas, alors.

Elle me sourit. Pendant une seconde, ça me refile de l'espoir.

— Viens avec moi.

— Je ne peux pas, Léo. Je viens de retrouver mes parents. Ils sont heureux que je sois là.

— Et moi ? Putain, ça fait un mois, Camille, et je sais toujours pas ce que ton départ signifie.

— Je ne te quitte pas.

— Qu'est-ce que tu fais, alors, si ce n'est pas ça ?

Son corps se rapproche du mien. Elle a fait un seul pas mais je suis accroché au fil fragile qu'elle me lance. Si je la brusque, je crois que je pourrais la perdre.

— Je t'ai dit que je ne te quittais pas.

— Tu ne m'as pas dit que tu allais revenir.

— Je vais revenir.

— Quand ?

Elle déglutit avec peine. Ses yeux papillonnent un peu plus que d'habitude. Je n'ai pas envie qu'elle pleure pour moi. Les larmes, c'est pour son fantôme.

— Je vais y aller.

— Ok.

— Ok.

On a déjà eu des discussions bien plus animées que celle-là, bien moins froides aussi. Tels deux proches trop longtemps loin l'un de l'autre et qui ne savent plus s'appivoiser. Je lui rends la tâche facile. Je fais marche arrière, demi-tour et commence à remonter l'allée en direction de la bagnole.

— Léo !

— Ouais.

Je me retourne. J'aurais aimé ne pas le faire. Son regard est encore plus ensorcelant. Elle me regarde comme personne ne l'a jamais fait. Comme si j'étais important.

Camille marche dans ma direction. Une fois près de moi, elle ne m'embrasse pas, mais ses bras se referment autour de mon cou. Sur la pointe des pieds, elle plonge sa tête sous la mienne et me serre contre elle.

— Je suis contente que tu sois venu, chuchote-t-elle.

Elle se défait de mon étreinte, baisse la tête, tourne les talons et repart vers la maison. Je n'ai pas bougé. Je ne l'ai même pas tenue dans mes bras. Tout est allé trop vite. La porte se referme sur son regard. Je me détourne enfin.

Dans la caisse, personne n'a loupé ce moment. Personne n'ose l'ouvrir non plus. Seule la main de Paul se pose sur mon épaule. Il donne une impulsion, les deux autres m'adressent un regard compatissant. J'en ai marre de ces conneries de sentiments.

— On y va, je balance en attachant ma ceinture.

Peut-être que faire de la musique à outrance pendant des mois me permettra d'avoir moins mal.

CHAPITRE 45

CAMILLE

Mon frère et moi traînons telles deux âmes en peine dans la maison de nos parents. Je n'ai plus quitté la fenêtre de ma chambre depuis le départ de Léo. Je guette, comme s'il pouvait revenir. Et rien que cette pensée est stupide. Je l'ai laissé partir, certaine de faire le bon choix, je devrais pouvoir ne plus penser à notre échange, à sa peau contre la mienne, ses bras autour de moi. Seulement, je n'y arrive pas.

Je suis près de mon téléphone en permanence, de peur de louper un de ses appels, dans l'espoir de lui en passer un. Je suis aussi terrifiée par l'un que par l'autre. Je n'ai jamais été si peu sûre de moi avec un homme. Avec Rémy, c'était facile, c'était écrit. Léo est si différent. Est-ce meilleur ? J'ai peur que ce soit le cas, mais je le ressens déjà tellement.

J'enferme ma tête entre mes genoux et ferme les yeux. Si je pouvais avoir la solution. Effacer Rémy, je n'y arriverai jamais. Je voudrais juste ne plus avoir le cœur si serré en pensant à lui.

La porte de ma chambre s'ouvre à la volée. Je sursaute en relevant la tête. Margaux déboule comme un courant d'air. Ma porte claque derrière elle pendant qu'elle s'affale sur mon lit, essoufflée.

— Quand est-ce que tu vas sortir de là ?

— Salut !

Elle est apprêtée et souriante, telle une enfant venue chercher sa copine pour jouer avec elle. Elle n'a pas dû croiser mon frère dans les couloirs, elle ne serait pas aussi guillerette.

— Tu comptes sortir ? dis-je en zieutant sa tenue.

Comme d'habitude, Margaux est très classe. Une jolie robe rouge lui tombe au-dessus du genou et elle a enfilé une veste en cuir, ce qui lui confère une allure de femme fatale. Je sais pourquoi Adam n'a pas pu résister à son charme.

— Oui. Avec toi, répond-elle, en espérant me convaincre.

— Non, je ne sors pas. Je suis bien, là.

— Ok. Je reste, alors. On se fait un film ?

Et nous voilà redevenues adolescentes. Elle et moi sur mon lit, ma télé allumée, je viens de faire un bond de dix ans en arrière. Mon téléphone vibre à plusieurs reprises, je saute dessus. Ce n'est pas Léo, mais mon frère. Il est curieux. Je souris en lisant ses textos inquisiteurs sur mes « invités ».

— Léo t'envoie des messages ?

— Non. C'est Adam.

Le silence accueille ma réponse. En relevant la tête vers ma meilleure amie, je vois que celle-ci est subitement très concentrée dans le film. Elle desserre les dents pour se racler la gorge.

— Et qu'est-ce qu'il dit ? fait-elle, mine de rien.

— Il veut savoir qui est venu me voir.

Margaux reporte son attention sur moi.

— Il est ici, révélé-je pour répondre à sa question muette. Il a quitté Mélanie.

Ma meilleure amie ne bouge plus. Pendant une seconde, je me dis qu'elle a perdu son souffle. Elle est tétanisée comme si elle ne s'attendait pas du tout à ce que ce soit possible.

— Comment ça ?

— Il l'a quittée. Il est ici depuis plus d'un mois.

J'ai la sensation de faire la bonne chose. Je suis malheureuse, Margaux est malheureuse, mon frère l'est aussi, pourquoi ne pourrais-je pas guérir quelques cœurs ? J'aimerais tellement pouvoir le faire avec le mien.

— Ce n'est pas possible, réplique mon amie sans me croire.

— Il est ici, Margaux. Tout seul, précisé-je. Et il est malheureux. Il ne sait pas comment te joindre sans que tu lui raccroches au nez.

— Tu ne peux pas me faire ça, Cam.

Elle se lève et arpente ma chambre de long en large. Elle n'a pas enlevé ses talons. Ils claquent sur mon parquet à chacun de ses allers-retours.

— Pourquoi ?

— Il m'a brisé le cœur.

— Tu savais qu'il était pris.

— Et du coup, c'est ma faute ?

— Ce n'est pas ce que je dis, seulement il n'est pas le seul à avoir été en tort dans cette histoire. Qu'attendais-tu de lui ? Quitter quelqu'un que l'on aime pour quelqu'un d'autre, tu ne peux pas savoir à quel point c'est difficile.

Dire au revoir encore plus.

Je baisse les yeux face à ma propre peine.

— Et si... si je lui donne une chance et qu'il se rend compte qu'elle lui manque.

— C'est toi qui lui manques.

Elle souffle, faisant voler les mèches de ses cheveux près de son visage.

— Je ne sais pas, murmure-t-elle les yeux pensifs. Je ne sais plus. Il a mis trop de temps.

— Vraiment ? Tu serais prête à renoncer à lui parce qu'il fallait que tu le quittes pour savoir ce qu'il voulait vraiment ?

— Il m'a fait du mal.

— Je sais... mais depuis il t'a perdue, je crois que ça lui a fait un électrochoc. Il a mal, lui aussi.

Les yeux de Margaux reviennent sur moi. Elle semble essayer de lire quelque chose dans les miens. Elle reste muette et attentive, au bord de craquer. Son amour pour Adam est fort, je le ressens dans chacune de ses hésitations.

— Mélanie est venue un jour, relaté-je pour qu'elle puisse avoir toutes les cartes en main et prendre sa décision. J'étais dans ma chambre, je suis descendue les épier. Elle était effondrée, elle voulait le récupérer et il n'a pas cédé. Il lui a dit que c'était fini, qu'il ne pouvait plus être avec elle, qu'il t'aimait. Il n'a pas

flanché une seule seconde. Il n'a eu aucune hésitation, même quand elle est partie en pleurs.

Je marque une pause. Mon cœur bat vite, pas aussi vite que le sien, sûrement, mais je me mets à la place de mon frère, à sa place à elle, moi non plus je ne veux plus aucune hésitation. Plus de retour arrière. Je veux aimer comme ils le font. Entièrement.

— Crois-moi, il y a quelque temps, je n'aurais pas prêché pour lui. Je ne le fais toujours pas, d'ailleurs, je te donne juste les faits. Tu l'aimes, il t'aime. Tu es malheureuse, il l'est. Je ne vois pas beaucoup d'autres solutions à part vous voir et vous parler, non ?

— Je suis terrifiée.

Elle se laisse retomber sur mon lit, la tête vers ma porte. Imagine-t-elle qu'il est derrière ?

— Il est dans sa chambre ?

— Oui. Nous avons du mal à en sortir l'un et l'autre.

— Il va falloir que vous le fassiez, pourtant.

— Je sais.

— Et tu comptes le faire quand, toi ?

— On verra ça plus tard.

— Je n'étais pas venue pour moi, rouspète-t-elle.

Elle me fait rire. Je sais qu'elle meurt d'envie d'ouvrir ma porte, de traverser le couloir et de toquer à celle de mon frère. Je sais déjà qu'elle va le faire. Elle est en manque de lui.

— Va le voir.

Il n'en faut pas plus pour la décider. Margaux me fait une bise sur la joue, se relève, s'inspecte une seconde dans le miroir de mon armoire et ouvre la porte.

— Tu devrais aller voir le tien, toi aussi.

Je lui souris alors qu'elle prend son courage à deux mains et s'aventure hors de ma chambre. Je la suis des yeux, me lève à mon tour et me pose contre le battant. Adam ouvre dès qu'elle frappe pour le voir. Il a de nouvelles larmes dans les yeux et un sourire si ému que je lui pardonne tout le mal qu'il a pu lui faire.

Les voir l'un près de l'autre, à se dévorer des yeux, réveille ce qui dort en moi : ma tristesse, mon impatience, ma solitude. Je voudrais que Léo soit près de moi lui aussi, qu'il me regarde comme Adam le fait avec ma meilleure amie. Je voudrais pouvoir le regarder sans en voir un autre à sa place. C'est ce que je souhaite de tout mon cœur. Et autre chose aussi : je veux qu'il m'attende.

CHAPITRE 46

LÉO

Deux mois...

Deux mois de concerts, de nuits dans des hôtels plus luxueux les uns que les autres. Deux mois de soirées, de photos, de morceaux de guitare. Deux mois loin d'elle, de ses yeux, de son sourire triste, de sa voix qui me hante chaque soir. Deux mois sur les routes, à parcourir l'Europe avec l'impression de voir toujours les mêmes gueules, de signer toujours les mêmes autographes, de chanter toujours les mêmes chansons.

La musique était toute ma vie avant qu'elle n'y entre. Maintenant, je rôde en pilote automatique. Il n'y a plus sa voix pour me faire frissonner, plus sa présence pour me rassurer. Elle m'a rejeté comme les autres l'ont fait. Ou alors c'est ma tristesse qui parle...

Les jours tombent les uns après les autres. J'essaye d'entretenir la même routine. Pour ne pas avoir à réfléchir à autre chose. Pour garder mon cerveau concentré sur le boulot. J'en suis réduit à ça. Voir la musique comme du boulot. Ça me fait franchement chier.

Trois mois et je me demande comment je fais sans elle.

Quatre, je joue plus fort, plus longtemps. Tout le temps. Les mecs sortent, moi non.

Cinq mois, je reprends goût à la musique, car elle est ma seule échappatoire pour ne pas remettre toute notre histoire en doute. Je passe de plus en plus de temps à me dire que Camille m'a manipulé, qu'elle a eu ce qu'elle voulait et qu'elle s'est barrée. Puis je pense à son mec, à ce qu'elle a traversé et je recommence à comprendre. Toutes mes pensées sont épuisantes.

Je tripote mon téléphone, comme je le fais tous les soirs. Dans ces moments où son absence devient intolérable. J'en viens même à maudire cette tournée qui

m'a envoyé si loin. Si j'avais pu la voir cinq minutes, un peu chaque jour, même sans pouvoir la toucher, ça m'aurait suffi. Je suis obligé de me contenter de mes souvenirs. Et cette photo d'elle, prise à son insu pendant qu'elle dormait un soir. J'ai l'impression d'être un abruti qui se torture tout seul. Et qui cogite. Ah ça, pour cogiter, il cogite, l'abruti !

Mais qu'est-ce que j'y peux ? Elle me manque.

J'ai résisté jusqu'à maintenant. Je lui ai laissé de l'espace pour réfléchir. Ce soir, j'ai bien du mal à contenir mes envies. Je verrouille et déverrouille mon téléphone une dizaine de fois sans aller plus loin. Je le pose, fais quelques pas dans ma chambre en inspirant comme un malade mental. Mais rien n'y fait. Cinq mois c'est assez long, non ?

Je reprends mon portable, m'affale sur le fauteuil du petit salon de la suite et file tout droit sur son prénom. J'inscris les mots que j'aimerais tant lui dire de vive voix et appuie sur le bouton envoyer avant de le regretter.

**** Moi : Tu me manques. ****

On frappe à la porte. Je repose mon smartphone sur la table basse, me lève, et je vais ouvrir à cette personne qui me dérange dans ma solitude. Le room service, peut-être ? Je n'ai pourtant rien commandé.

Lorsque j'ouvre la porte, le serveur est bien trop blond et bien trop moulé dans une robe tentatrice.

— Marjorie ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je venais vous voir.

Cela m'étonne qu'elle utilise le « vous » plutôt que le « tu » sans le moindre remords.

— Les mecs sont sortis, déclaré-je en bloquant l'accès à la suite.

— Pas de problème. Je peux les attendre à l'intérieur.

Elle tente une approche.

— Non.

Elle a l'air choquée. C'est vrai que ça doit être rare de voir les mecs lui refuser leur chambre. Pourtant, je lui ai déjà dit non par le passé. Qu'est-ce qui peut être plus choquant que d'habitude, ce soir ? Parce que je suis en tournée et a

priori célibataire, je dois me taper les filles prêtes à tout ? *Pitié !* Elle peut bien faire ce qu'elle veut avec mes potes, mais ils ne sont pas là.

— J'ai pris le train pour venir jusqu'ici, Léo. Tu peux me laisser entrer, tout de même, non ?

— Non.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, sérieux ?

— J'étais censé être seul ce soir, et je le suis très bien sans toi. Si je te fais entrer, qui sait ce que tu pourrais tenter ? Je protège ta dignité. Deux non, c'est déjà suffisant, tu ne crois pas ?

— Je sais me tenir.

— Ah oui ?

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Toi et moi on sait dans quelle position tu finis en général.

— Ça ne te dérangeait pas, il y a encore quelque temps.

J'ai une moue de dégoût. Autant contre moi qui ai profité de son affection que contre elle qui s'offre si facilement.

— Ce n'est plus pareil, maintenant.

— Pourquoi ? Parce qu'une fille t'a retourné la tête et a fait de toi une larve ?

La blonde ose un sourire moqueur, plein de dédain. Je ne me souviens pas qu'elle ait déjà été si peste. Est-ce mon indifférence qui l'a rendue à ce point aigrie et revancharde ?

— Elle a bien réussi son coup, celle-là !

— Je n'ai encore jamais violenté une femme, Marjo, mais me cherche pas ! Cette conne n'entend même pas ma menace. Elle continue.

— Elle t'a abandonné comme un con. Qu'est-ce que tu espères de cette fille, au juste ?

— Beaucoup plus que je n'en ai jamais attendu de toi.

— Tu es un connard.

— C'est vrai. J'ai été un connard avec toi. Mais je ne t'ai jamais rien promis.

— Et elle est mieux que moi, c'est ça ?

Je ne prends pas la peine de répondre, mon haussement de sourcils est révélateur. Peu de filles arrivent à la cheville de Camille. Et sûrement pas les groupies de la première heure.

— Tu es amoureux d'elle ? continue-t-elle.

Elle veut se faire du mal ou quoi ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu n'as jamais été amoureuse de moi.

— Bien sûr que si !

— Non.

Ma voix tonne comme le ferait un coup de tonnerre. Marjorie sursaute. J'y vais peut-être un peu fort mais elle doit comprendre une bonne fois pour toutes que je me fous pas mal d'elle.

— Qu'est-ce que tu sais de moi, au juste ? demandé-je sans vraiment le faire. À part que je te baise jusqu'à ce que tu jouisses et que je me tire tout de suite après ? Est-ce qu'on a déjà dormi ensemble ? Fait un truc ensemble à part baiser dans un placard ?

Je lui fais du mal. Ses yeux sont embués et elle a du mal à respirer.

— Dis-moi ! Ça valait le coup de ruiner ton amitié avec ta meilleure amie ? Ça valait le coup d'endurer toutes ces années sans rien en retour ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— Je veux comprendre. Comment une fille comme toi, intelligente, peut se laisser rabaisser et en redemander ?

Mes mots font mouche. Je sais que je suis incisif, mais c'est nécessaire.

— Tu veux savoir la différence avec Camille ? Elle n'aurait jamais abandonné sa dignité juste pour une partie de baise. Elle n'aurait jamais laissé quelqu'un marcher sur ses sentiments sans l'affronter et lui dire en face. Elle est bien plus forte que toi.

— Mais elle n'est pas là ! Moi si !

— J'en ai rien à foutre. C'est pas toi que je veux.

Ma prise sur la porte se resserre. Les yeux bleus de la blonde que je côtoie depuis tellement longtemps sans la voir réellement sont larmoyants. Elle pourra dire que je suis un insensible. Ça aussi je m'en fous.

— Tu peux rester dehors. Les gars ne vont pas tarder.

— Léo...

Je ferme la porte et envoie un coup de poing dedans. *Pour qui elle se prend, putain ?*

« Mais elle n'est pas là », je le sais, merde ! Pourquoi faut-il qu'ils me le rappellent tous ?

Je marche dans ma chambre. Je reprends mon téléphone en main. Camille n'a pas répondu. Je m'attendais à quoi, sérieusement ? Qu'elle soit enchaînée à son téléphone nuit et jour dans l'attente de mes nouvelles. *Redescends sur Terre, mec !* Elle a autre chose à foutre. Elle a son putain de deuil à résoudre. Ça me fait chier que ça doive se faire loin de moi. Ok, je sais qu'elle a besoin de temps. Je comprends tout ce qu'elle m'a dit. Je comprends même les sentiments qu'elle a tus. Mais cinq mois... Cinq mois, bordel de merde ! J'ai envie de fracasser tous ceux qui me demandent si ça va et me réconfortent en me promettant qu'elle reviendra. Qu'est-ce qu'ils en savent, ces connards ? Qu'est-ce qu'ils peuvent comprendre à ce que nous sommes ?

Je ne fais quasi plus de moto à cause de tout ça. Aller taper des pointes de vitesse, rouler sur une route dangereuse ou en circuit me ramène trop à elle. Chaque fois, je l'imagine penchée en avant, me laissant tout le plaisir d'admirer ses courbes. Son corps me manque, putain. Sa bouche, ses yeux, son sourire. Je voudrais l'avoir en face de moi et juste pouvoir la regarder. Je ne demande même pas de la toucher. Juste être près d'elle, savoir si elle va bien, si elle surmonte enfin sa peine. C'est tout ce que je demande.

La porte de la chambre s'ouvre.

— Paul et Gasp ont trouvé Marjo devant leur porte, annonce Jules en enlevant sa veste. Tu ne saurais pas pourquoi elle avait l'air si énervée ?

— Non. Je ne savais même pas qu'elle était là.

— Ok.

Il ne me croit pas. Je le lis sur sa gueule, il maintient son petit sourire en coin qui me dit qu'il voit clair dans mes mensonges.

— C'était bien votre soirée ?

— Gasp a encore trop picolé et Paul a été d'une patience exemplaire. Comme d'hab ! Tout est prêt pour demain ?

— Oui.

— Et toi ?

— Moi aussi.

— Bien.

Je range ma guitare qui traîne dans son étui et vérifie mes partitions. Je n'en ai pas besoin, c'est juste pour me focaliser sur autre chose. Pas de Marjorie à côté de la plaque, pas de Camille qui n'a pas répondu à mon message.

— Jules... Je veux chanter.

Ma déclaration a l'effet d'une bombe. Jules stoppe net ce qu'il était en train de faire pour se tourner vers moi.

— Chanter ? Genre une chanson ou deux, ou tout le concert ?

— Une ou deux, le temps que je me remette en jambes.

— Ok. Tu veux reprendre ta place ?

— Oui, affirmé-je, mon regard sans ciller dans le sien.

J'aurais cru que la nouvelle l'attristerait un peu, après tout il perd son statut de leader, mais non, il garde son sourire de mec enjoué.

— Depuis le temps que j'attends ça !

J'attrape mon téléphone. Je passe sur le fait que je n'ai aucun message et cherche le numéro de notre producteur dans mes contacts.

— Tu fais quoi ?

— J'appelle Leto.

— À cette heure-là ?

— Et alors ? Lui ne se gêne pas pour me casser les couilles, peu importe l'heure.

— Allô ?

— Je te dérange, j'espère.

— Jamais, Léo, tu le sais bien. Que me vaut le plaisir de cet appel si... tardif ?

— Je vais reprendre mon rôle. Je voulais que tu le saches.

Silence au bout du fil. Pour une fois que je la lui coupe à lui !

— Je vois que tu es en forme, ce soir. On peut en reparler demain à tête reposée ?

— Non, je crois que c'est le bon moment, là.

Il soupire.

— Tu n'as jamais été patient.

— C'est pour ça que j'écris aussi vite des chansons, non ?

— Écoute, Léo, je suis ravi d'entendre que tu veux te remettre en selle, mais je ne crois pas que ce soit le bon moment. Vous avez perdu Camille alors que nous avons fait en sorte qu'elle soit présente pour cette tournée. Ton retour risque de passer inaperçu. Laisse les choses se tasser et...

— Y a pas de négociations possibles. Ce groupe, c'est le mien à la base. J'ai déconné, Jules a assuré comme un chef, mais je vais mieux, maintenant. Je reprends les rênes. Et que ce soit le moment ou non pour toi, je m'en fous.

— Ce n'est pas une décision à prendre à la légère.

— Je le sais. Et je l'assumerai. Tout comme j'assumerai tous nos choix musicaux à l'avenir.

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Plus d'auditions. Plus de clause de célibat dont tout le monde se fout.

— Cette audition était une très bonne idée.

— Sauf que ta chanteuse s'est cassée. On voit le résultat. Dorénavant, ce sera avec moi que tu parleras du devenir du groupe. Comme avant. Et si tu n'es pas d'accord avec cette décision ou toutes celles que je prendrai à l'avenir, tu pourras dire adieu à ton poste. Et pas la peine d'essayer de trouver un appui chez les autres membres du groupe. Les mecs me suivront et seront d'accord avec moi, quoi que je décide. C'est clair ?

Il baragouine un truc, mais je raccroche avant d'entendre clairement sa réponse.

Jules me regarde les yeux arrondis.

— Je ne sais pas ce qu'il te disait mais s'il n'a pas compris que tu étais sérieux, et qu'il risquait sa place, c'est qu'il est con.

— Il ne risquera pas sa place. Il en a trop besoin. Il fallait juste lui mettre les points sur les i. Il a un peu trop pris la grosse tête ces derniers temps. Ce sont nous les stars, faut pas l'oublier !

Il se marre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir. Sur le seuil, Paul, Gasp et Marjorie entrent comme s'ils ne dérangeaient pas le moins du monde un moment important. La blonde évite mon regard. Tant mieux !

— Léo veut chanter ! leur apprend Jules.

— Sérieux ?

Les mecs sont aussi bouche bée que l'était mon futur ex-leader. Enfin juste le temps d'un clignement d'œil. Après c'est l'euphorie. Il n'y a que Marjo qui affiche un air de petit chien blessé, mais ce n'est pas comme si je n'y étais pas habitué. Je me laisse gagner par les blagues de mes potes. J'en ai besoin, ce soir.

Quand ils se cassent enfin dans leur chambre, il est tard. Deux heures du matin. Demain on doit encore faire quelques répét', se taper l'enregistrement du concert pendant lequel il faudra faire les beaux pour le DVD.

En regardant mon téléphone, je me rends compte qu'il clignote. J'ai enfin reçu un message.

Je dois avoir l'air d'un naze en sautant dessus dès que je me rends compte que j'ai laissé passer ça. Camille m'a répondu.

**** Camille : Tu me manques aussi. ****

Putain, elle va me tuer !

**** Moi : Alors viens me voir. Arrête de penser à ton fantôme. Je suis là, moi. Bien vivant. Viens. ****

J'écris tout ça. Puis j'efface. Cela servirait à quoi, de toute façon ? Même si je lui écrivais que je crève d'envie de la voir, elle ne viendrait pas.

CHAPITRE 47

CAMILLE

Je ne sais pas du tout où j'étais ni ce que je faisais à ce moment-là, mais quand je tombe sur ma notification de message, apparemment celui-ci est vieux de plusieurs heures.

C'est Jules. J'aurais aimé que ce soit Léo. Il ne m'a pas recontactée depuis la veille et je ne sais pas à quoi m'en tenir. Je ne sais pas si mes mots lui ont fait autant de mal que de bien, comme les siens pour moi.

**** Jules : Ils retransmettent notre concert ce soir. Tu devrais regarder.**

Je regarde l'horloge. Plus de vingt-deux heures. *Mince !* Et si c'était fini ?

Je me dirige vers le salon. Mon père et ma mère sont cloués devant la télé. Je reconnais un vieil épisode d'une série policière ringarde. Je lève les yeux au ciel.

— Je peux changer de chaîne ?

Je ne prends pas la peine d'attendre leur confirmation. En réalité ma question n'était que pure politesse. J'attrape déjà la télécommande et appuie sur le bouton pour zapper.

— Qu'est-ce que tu nous mets ?

Le concert est déjà commencé.

— Oh oui ! C'est un concert de *Nameless* ! s'enthousiasme ma mère sur le canapé.

— *Nameless...* réfléchit mon père. C'est le groupe dans lequel tu étais, non ?

— Oui.

— Et dire que tu aurais pu être sur scène avec eux ! ajoute ma mère sans s'apercevoir de mon silence de mort. Tu te rends compte.

Ouais, peut-être ! La seule chose dont je m'occupe à l'instant, c'est le guitariste. La caméra les filme tous les quatre, avec des gros plans sur Jules,

mais moi je ne vois que Léo. Il est magnifique. Un pur concentré de testostérone et de virilité. Ses cheveux ont encore poussé, ils lui recouvrent totalement les oreilles. Il est rasé de près et porte un tee-shirt, comme chaque fois. Celui-ci est blanc, quasi transparent sur son corps musclé. Il doit faire saliver les filles dans le public. Ils doivent tous le faire. Mes quatre camarades sont à tomber.

Le concert est en Angleterre, ce soir. Sur une grande scène de Londres. Et il y a autant de monde que s'ils étaient en France, devant leur public. Ils doivent jouer depuis longtemps, ils sont en nage, mais aussi à fond dans leur musique. Moi aussi. Je suis hypnotisée par le petit écran de mes parents.

Au moins jusqu'à ce que le guitariste décide tout à coup de passer son instrument au chanteur. Il n'adresse aucun mot au public et le solo de guitare effectué par Jules commence. En sourdine, je distingue la batterie et la basse, mais je garde mon attention focalisée sur Léo. Il ouvre la bouche. Sa voix que je connais si bien pour l'avoir écoutée des jours entiers sur *The Yellow Coat* retentit de toute sa force dans les haut-parleurs. Elle n'a pas changé. Elle est claire, rocailleuse, retentissante et douce comme une mélodie que fredonnerait quelqu'un que l'on aime.

Léo chante. Il chante et je ne suis pas à ses côtés. Rien que ce constat me fait mal. Mais moins que d'entendre les paroles. Je reconnais la chanson qu'il interprète, c'est celle qu'il m'a écrite. Celle qui m'a fait fuir. Celle qui me fait regretter chaque jour d'être partie.

La deuxième... est encore plus personnelle. Elle nous concerne. Tous les deux. Lui et moi et ce qu'il ressent. *Quand l'a-t-il écrite ?*

Je me sens vaciller sur place. Les paroles sont trop intimes.

— Camille ?

My past, my pain, you erase them with your voice¹

This day was the first, after,

I was falling for you, I didn't have another choice

Broken, your music fixed me

I am singing for you, do you hear it, baby ?

*I tried to stay away, I tried to reject your beauty
But you were too strong for me
Afraid, I runaway and I lose you
Captivated, I come closer and it's me that I Lose
With or without you, why should I choose ?
Broken, but not anymore,
With you, I am expecting everyday more.
Now, I am singing for you, do you hear it baby ?
I would like to chain you to me
I become the same man that I were
I tried to show you but you already go somewhere
I am singing for you, that what did you want babe.
Look at us,
We thought that we couldn't be together, but we're wrong
I never apologize,
I want to Restart with you and this Song...
I am singing for you, I wish you would hear it baby
I reborn only for you, Come and stay with me !*

— Camille ? répète la même voix près de moi.

Je suis restée figée devant l'écran. Je crois que je pleure. Ou alors que je n'en suis pas loin. Léo me manque tellement. Même Rémy ne m'a jamais manqué à ce point.

J'ai toujours mon téléphone dans la main. Je le regarde, pianote un truc et hésite.

**** Attends-moi. ****

Je suis prête à l'envoyer. Vraiment prête. Mais est-ce que j'en ai le droit alors que je l'ai quitté ? Alors qu'il est venu me supplier de venir avec lui et que je ne l'ai pas fait ?

— À qui tu envoies un message ?

— Léo.

— Léo... cherche mon père. C'est celui qui est venu à la maison l'autre fois ?

— Oui, soupiré-je en quittant mes messages sans envoyer celui que je viens de taper. Oui, c'est lui.

— Ma chérie, qu'est-ce qui ne va pas ?

Voir Léo et ne pas pouvoir le toucher finit d'achever ma résistance. Je tombe dans les bras de ma mère en pleurant.

— Ma chérie...

— Je suis désolée. Je n'aurais jamais dû faire ça.

— On t'a déjà tout pardonné, ma puce, tu ne le sais pas encore.

— Mais lui... est-ce qu'il va me pardonner ? Je suis partie, maman. Est-ce qu'il voudra encore de moi ?

— Bien sûr qu'il voudra de toi.

— Je ne sais même pas s'il m'aime.

— Qui ne t'aimerait pas ? chuchote mon père en me caressant les cheveux.

Je voudrais tant qu'ils aient raison. Mais j'ai si peur d'avoir tout gâché. Alors que la réponse était simple, non ? Je ne sais plus pourquoi je pleure. Évacuer tout ce qu'il me reste à évacuer, sans doute. Une dernière fois. Rémy, Clément, Léo. Je fais enfin le tri dans ce que je ressens. Et ce que je ressens me fait pleurer davantage.

Je savais déjà avant de partir ce que je voulais. Alors pourquoi je suis partie ?

1. Retrouvez la traduction de la chanson à la fin de l'histoire.

CHAPITRE 48

CAMILLE

Il faut que je bouge ! Ça fait deux semaines que Léo m'a envoyé ce message, que je l'ai vu chanter à la télévision, depuis, plus rien.

Je passe cinquante pour cent de mon temps à regarder leurs photos sur les réseaux sociaux, à le dévorer des yeux, à me torturer en me demandant avec quelle fille du public il rentre le soir. Juste avant de me rappeler que je n'en ai plus le droit. Du moins tant que je ne me serai pas fait pardonner.

Une idée me trotte à l'esprit. J'y pense de plus en plus depuis ma dernière interaction avec *Lui*. Depuis son retour au micro. Je le vois conquérant et fier de faire de la musique, mais je sais qu'il reste une cassure dans son cœur qui n'est pas réparée. Une de celles qui l'empêchent de dormir la nuit et qui lui donnent des envies d'oubli. Je l'aime. Je veux faire quelque chose pour lui. J'y suis bien décidée.

C'est pour ça que je suis là, dans ce café, en plein centre de Paris. La journée est belle. Il y a du monde sur la terrasse et je la vois arriver, traversant la foule, regardant autour d'elle, me cherchant. Elle est aussi grande que moi, plus brune, les cheveux longs, et elle est très fine. Avec un corps pareil, personne ne pourrait se douter qu'elle a accouché il y a peu de temps.

Elle m'a remarquée. Elle vient vers moi.

Cela a été facile de prendre contact avec elle via les réseaux. Beaucoup moins qu'elle accepte de me parler ! Elle ne me connaît pas. Je pourrais très bien être une arnaqueuse.

— Salut, lancé-je.

— Camille ?

— Oui.

— Je suis Lucie.

— Je t’avais reconnue. Tu as les mêmes yeux que Léo.

— On avait les mêmes tous les trois. C’étaient ceux de notre mère.

Elle s’installe, retire sa veste, remet ses cheveux en place derrière ses épaules. Elle évite mon regard au départ, puis se racle la gorge et croise les mains sur la table avant de se décider à engager la conversation. Contrairement aux nombreuses fois où j’ai brusqué son frère pour qu’il me parle, je ne le fais pas avec Lucie.

Nous commandons auprès du serveur qui s’éclipse tout de suite après.

— Je dois dire que je ne sais pas si je dois rester et parler avec toi ou partir en courant, déclare-t-elle.

— Je te fais peur ?

— C’est plutôt la situation, corrige-t-elle en me désignant. Je ne te connais pas.

— Mais moi, si. Enfin... à travers ton frère.

Lucie tapote la table de ses doigts au rythme de son stress. Je sens qu’elle a envie de poser la question et en même temps non. Finalement, elle le fait après que le serveur nous a servies.

— Comment va-t-il ?

— Il ne dort presque pas et il a un caractère de cochon.

Ma remarque la fait sourire. C’est déjà un bon point.

— Si tu t’attends à ce qu’il s’adoucisse, tu vas déchanter, s’amuse-t-elle. Il a toujours été comme ça.

— J’ai eu le plaisir de le découvrir.

Lucie se détend. Son sourire s’agrandit et je peux voir que penser à son frère l’attendrit.

— Tu es dans le groupe depuis longtemps ? Je n’ai pas vraiment suivi leur activité ces derniers temps.

— Depuis huit mois. Mais ils sont partis en tournée il y a cinq mois et je ne les ai pas suivis.

— Pourquoi ?

— J’avais un truc à résoudre de mon côté.

— Il semble que nous en ayons tous, murmure-t-elle en buvant une gorgée les yeux dans le vague.

— Je suis sincèrement désolée.

— Il t'a tout raconté ?

— Oui. Et ça n'a pas été facile pour lui.

— Bien sûr. Il a tendance à tout garder pour lui. Ce n'est pas le meilleur moyen, d'ailleurs.

Lucie devient un peu plus sombre. Pense-t-elle à ce que son frère a fait plutôt que de lui parler et qu'ils affrontent les choses ensemble ?

— Est-ce qu'il continue d'écrire dans son carnet ? demande-t-elle après un temps de pause.

— Tous les jours, oui.

— C'est sa meilleure façon d'exprimer ce qu'il ressent. Quand j'étais petite, il m'écrivait déjà de très belles lettres. Et quand ils ont commencé à faire de la musique, ça a été ses chansons.

— Je pense que beaucoup te sont dédiées.

— Ce n'est pas ça qui me décidera à revenir.

— Qu'est-ce qui pourrait le faire, dans ce cas ?

Elle soupire. Son verre est vide, elle le tripote d'une main puis de l'autre. Elle est agitée et se remémore des souvenirs avec Léo. J'imagine qu'ils ne sont pas tous heureux.

— J'en sais rien. Je suis venue aujourd'hui en sachant très bien que tu espérais que je choisisse de revoir Léo après notre entrevue, mais honnêtement, je ne sais pas si je suis prête.

— Je ne te demande rien. Je veux juste que tu saches qu'il est malheureux. Il fait beaucoup de cauchemars, et il ne dit rien sur son passé, mais je sais qu'il pense beaucoup à toi. Il s'en veut d'avoir plongé à ce point...

— Tu veux dire qu'il a fait n'importe quoi ! Je suis très en colère contre lui.

— Je me doute bien. Tu ne serais pas restée éloignée de sa vie si ce n'était pas le cas.

— J'ai un bébé, maintenant, explique-t-elle tout de suite. Je ne veux pas qu'il grandisse dans cet univers empoisonné. J'ai suffisamment souffert étant

petite pour infliger ça à ma famille.

— Ok, je te comprends. Léo a merdé, c'est vrai.

— Merci de le reconnaître, approuve-t-elle.

— Mais... il est malheureux aujourd'hui. Il ne se drogue plus, il est un ami loyal et un musicien de talent, il n'est pas un homme toxique.

— Il a enchaîné les conneries, tu sais, proteste-t-elle.

Elle fait référence à l'histoire aussi stupide que brève de Léo avec sa meilleure amie.

— Oui, je sais tout.

Elle soupire.

— C'est mon frère et il me manque, seulement, j'ai peur qu'il retombe dans ses travers. Est-ce que je dois accepter une âme torturée dans la vie de mon enfant ?

— Il suffit que tu reviennes dans sa vie et Léo ne le sera plus. Il t'attend.

Lucie hésite. Je sens bien qu'elle entend ce que je lui dis, qu'elle réfléchit et pèse le pour et le contre, mais Léo a dû terriblement la faire souffrir. Elle a comme le pied appuyé sur la pédale de frein.

— Il est sevré et il sait qu'il a merdé, précisé-je tout doucement. Il n'y a plus que toi qui manques dans sa vie. Tu ne crois pas que vous méritez d'être heureux tous les deux ? Toi seule peux vraiment le comprendre, tout comme il est le seul qui le peut pour toi. Il est ta famille.

— J'ai une famille.

— Mais Léo n'en a plus.

Elle s'installe au fond de son fauteuil et me regarde longuement sans parler avant d'ajouter :

— Tu dois beaucoup tenir à lui pour venir me parler.

— Je suis amoureuse de lui, si c'est ta question.

— Ça l'était.

Nous nous sourions par-dessus nos verres. Lucie est très calme par rapport à son frère et plus ouverte à une totale étrangère. Je regarde son ventre plat.

— Ton bébé va bien ?

— Oui. Très bien.

- Quel âge a-t-il, maintenant ?
- Bientôt trois mois. C'est une petite fille.
- Comment s'appelle-t-elle ?
- Julia.

Mon cœur se serre pour Léo. Il aurait tellement aimé savoir ça. Sa nièce porte le prénom de sa sœur disparue. Il en aurait été ému, même s'il l'aurait caché.

- C'est un très beau prénom.
 - Merci. J'aurais aimé qu'elle connaisse sa tante.
 - J'espère qu'elle pourra connaître son oncle.
- Elle a un petit sourire et hausse les sourcils.
- Tu es très persévérante.
 - Il paraît, oui. J'ai testé la technique sur ton frère, dis-je avec malice en lui faisant un petit clin d'œil.

Elle se met à rire. Je crois entendre son frère. Ils se ressemblent vraiment beaucoup.

- Il a de la chance d'avoir une petite amie comme toi.
- Il n'est pas...
- Vous n'êtes pas ensemble ? se reprend-elle devant ma mine confuse.
- Non. Enfin, pas pour l'instant.
- Tu sembles le regretter.
- Oui. Mais je te l'ai dit, j'ai des choses à régler de mon côté.
- J'espère que tu réussiras à le faire vite. Tu as dû faire beaucoup de bien à Léo pour qu'il te raconte notre vie.

Est-ce que j'ai fait du bien à Léo ? Vu son état lors de notre dernière rencontre, ce n'est plus l'impression que j'ai.

- Je vais y aller.

Lucie se lève, reprend son sac à main qu'elle avait posé sur le sol en arrivant puis se tourne vers moi. Je me mets debout à mon tour pour être à sa hauteur. J'espère qu'on se reverra. Léo à nos côtés, de préférence.

- Je suis contente de t'avoir rencontrée, m'avoue-t-elle sincère. Si Léo a réussi à te parler et si tu es tombée amoureuse de lui, je me dis que tout ne peut

pas être noir dans sa vie.

— Non, en effet.

— Je suis contente que ce soit le cas et je te promets que je vais y réfléchir.

Je me sens gonflée de joie en entendant ses mots.

— Merci.

— Merci à toi.

Elle m'adresse un dernier sourire et quitte la terrasse. Son allure est plus affirmée, ses épaules moins courbées. Lucie paraît plus légère. Je souhaite de tout mon cœur, où qu'il soit, que Léo retrouve sa sœur. Et j'espère entrelacer mes doigts aux siens, le jour où ils se trouveront dans la même pièce à se sourire.

À la regarder partir, je me sens plus légère.

CHAPITRE 49

LÉO

Après plus de six mois loin de chez moi, je n'aspire qu'à rentrer dans ma maison, trouver mon lit, ma guitare, et jouer. Les gars l'ont compris, ils m'ont laissé rentrer seul. À vrai dire, ils ont tout compris dès notre départ. Je n'étais déjà pas quelqu'un d'expressif ou d'expansif, je suis devenu pire.

Ne plus avoir Camille, ne plus pouvoir la voir chaque jour a fini de m'enfermer dans une carapace inviolable. J'aurais voulu qu'il en soit autrement, mais encore une fois, je suis trop affecté. Pourtant je ne devrais pas. Même si je comprends pourquoi, je lui en veux. Plus les mois ont passé, plus le manque s'est fait ressentir et plus je l'ai élevée au même rang que toutes les autres. C'est injuste, mais c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me protéger. *Une bien foutue illusion...*

La maison est plongée dans le noir. Je referme la porte derrière moi, dépose les clés sur le meuble près de l'entrée sans allumer. Je n'en ai pas la force. Je soupire, le cœur serré de revenir ici. Sans elle.

En si peu de temps, Camille a pris une place trop importante. Je maudis Jules de l'avoir intégrée dans le groupe, de me l'avoir collée sous le nez, de l'avoir fait dormir près de moi chaque soir. C'est sa faute si je suis autant atteint.

Mes yeux s'habituent à la pénombre. J'avance tout droit, direction l'îlot central de la cuisine. Ma main trouve le frigo facilement. Je l'ouvre, prends une bouteille de bière qui traîne là depuis des lustres et la vide en longues gorgées sans m'arrêter.

En la posant sur le plan de travail, je sens mon courage s'envoler. *Pourquoi je suis revenu ici tout seul, déjà ?* J'aurais pu sortir, traîner dans un bar, oublier, mais je me retrouve là comme un con, à espérer un truc qui n'arrivera peut-être jamais.

En relevant la tête, je me demande si je suis victime d'hallucinations. Camille se tient sur le canapé. Elle se lève puis le contourne pour marcher vers moi. Dans la tombée de cette nuit de printemps, je ne l'avais pas vue. Je me fige les deux mains plantées sur le bois de chaque côté de ma bouteille. *Je n'ai pourtant plus envie du moindre petit rail.* Pas depuis qu'elle a pris tant de place dans ma vie, en tout cas. *Une place qu'elle a toujours. Malheureusement.*

La voir ravive tout ce que je croyais maîtriser. Elle est bien là. Je ne rêve pas. Je suis subitement malheureux, impatient et furieux.

— Léo...

Sa voix a toujours le même pouvoir sur moi. Le frisson qui me parcourt est familier. L'envie de courir la blottir contre moi. Je me souviens quand j'attendais de l'entendre chanter, comme j'aimais ça. Même sa voix au naturel est une douce mélodie que je n'ai pas pu oublier.

Je repousse tout au fond de mon être et me redresse pour être plus grand qu'elle au moment où elle vient se tenir face à moi. Il faut qu'elle comprenne que je ne suis plus celui qu'elle a quitté des mois plus tôt. Que je ne suis plus l'homme faible, éperdu et triste qu'elle a laissé derrière elle. Même si ce ne sont que des conneries utilisées pour me convaincre.

— Qu'est-ce que tu fous là ? attaqué-je dès que je plonge dans ses yeux incertains.

— Je t'attendais.

— Tu m'attendais ? grimacé-je en prenant conscience de ce qu'elle dit.

Et moi ? Elle croit que je fais quoi depuis tout ce temps ? Qu'est-ce qui l'a retenue tant de temps ? *Un deuil – surtout après plus de deux ans –, ça prend pas si longtemps, si ? Putain ! Je suis vraiment qu'un gros con.*

— Oui. Jules m'a dit que vous rentriez ce soir.

— Ah, parce que tu continues de parler avec lui.

— C'est mon ami.

Ses mots me font tellement de mal.

— Et moi ? Je suis quoi ? Un plan cul que tu as utilisé pour l'hygiène ?

Mes mots lui font tellement de mal. Camille n'a jamais été douée pour me cacher ses sentiments. Elle est trop sincère. C'est pour ça qu'elle avait besoin de

prendre du recul. Parce qu'elle ne voulait pas couper son cœur en deux. Elle ne voulait pas aimer à moitié.

— Tu n'as jamais été... ça, précise-t-elle ses deux yeux criant de sincérité.

— Ah oui ? Pourtant les autres ont eu de tes nouvelles.

— Tu crois que je n'ai pas voulu t'en donner ?

— Tu ne l'as pas fait.

Elle a un mouvement de recul et une lueur blessée au fond des yeux. Même après tout ce temps, je peux voir qu'elle n'a pas changé : elle est toujours aussi belle. Ses cheveux châains sont toujours longs, détachés, retombant sur ses épaules et le haut de sa poitrine. Ses yeux sont maquillés légèrement, un trait noir pour faire ressortir leur bleu irréel. Sa bouche, agrémentée d'une touche de rose, est aussi gonflée que pourrait l'être un fruit rouge gorgé de soleil. Aussi brillante, aussi appétissante. Je me retiens avec tant de force de ne pas faire le contour du bar pour aller la prendre dans mes bras que mes muscles ont des crampes.

— Je ne m'en sentais pas le droit, avoue-t-elle. Je suis celle qui est partie. Comment justifier que je te rappelle ma présence alors que nous sommes séparés ? Je ne savais pas où nous en étions.

— Et aujourd'hui, tu crois que c'est différent ?

— Non. Je ne sais toujours pas où nous en sommes, toi et moi. Mais je sais où j'en suis, moi.

— Ravi de l'apprendre !

Je me détourne, prêt à quitter la cuisine et la maison. *Il faut que je sorte de là, que je m'éloigne d'elle !* Son parfum de fleur m'obsède déjà. Ses lèvres m'appellent. Elle va encore faire ce qu'elle veut de moi. Non !

— Léo !

Quand sa main se pose sur moi après tout ce temps, c'est comme si rien n'avait changé. Les mêmes frissons implacables, la même envie de la garder dans cette si courte distance, le même besoin de ne plus la voir partir.

Camille me regarde dans les yeux et me cloue sur place. Elle prend une inspiration et parle d'une voix douce, pour m'expliquer :

— Léo, reprend-elle plus doucement. Il fallait que je l'oublie, tu comprends ? Quand je suis partie, il était trop présent dans mon esprit. Je l'imaginai encore quand tu avais des gestes tendres pour moi. Je me sentais coupable de ressentir tout ça pour toi. Je croyais le trahir encore. Je devais faire le point.

— Et tu l'as fait ?

Ma respiration s'accélère. Mon rythme cardiaque me paraît si désordonné que j'ai besoin de me reculer, de croiser les bras, de reprendre une posture droite et raide pour le contrôler. L'expression de Camille est bouleversée. Mais c'est elle qui est partie, pourquoi devrais-je lui faciliter la tâche ? *Parce qu'elle ne l'a pas fait pour me faire du mal...*

— Oui.

— Et tu es revenue ici en croyant que je te reprendrais aussi facilement ?

Ma chanteuse fait un pas en arrière. A-t-elle la poitrine comprimée comme la mienne ? A-t-elle envie de faire un pas vers moi et de se jeter dans mes bras, comme j'en crève ? Je ne peux pas. Elle va me refaire souffrir. Et j'ai eu ma dose. Six mois. Six mois à tourner comme un chien sans son maître. Mais elle fait quoi de moi, putain ?

— Je... commence-t-elle hésitante. Je n'ai eu aucune arrière-pensée. J'avais juste envie de te voir.

Je passe une main sur mon visage fermé.

— Je n'en ai peut-être pas envie.

— Léo...

— Je ne sais pas ce que tu es venue faire ici, Camille, je l'interromps. Mais si c'est juste pour t'assurer que tu peux revenir dans notre vie comme si de rien n'était, tu te trompes. Je n'accepterai pas le même scénario deux fois. Je suis de nouveau le leader. C'est moi qui décide. Et je décide que tu n'as plus ta place dans ce groupe, dans cette maison. C'est clair ?

— Tu es dur, constate-t-elle la gorge serrée.

— À qui la faute ?

Je ne devrais pas, elle a raison. Je devrais comprendre son choix, son départ. Mais je ne peux m'empêcher de faire le chemin arrière.

— Tu crois que je le voulais ? Tu crois que je n'ai pas regretté mon choix chaque jour ? Que tu ne m'as pas manqué, que je n'ai pas eu envie de sauter dans un avion et de te rejoindre ?

— Je ne crois rien. Je constate.

CHAPITRE 50

CAMILLE

Ses yeux sont tellement froids, sombres et cruels. Léo ne m'a jamais regardée comme il est en train de le faire. Même tout au début, quand on se cherchait, quand on s'engueulait, il y avait toujours une petite fenêtre sur son âme. Je pouvais m'y engouffrer et faire un pas jusqu'à lui. Là, cela me paraît impossible.

Il est fermé à toutes mes tentatives. Pourtant, quand je suis partie, il a eu l'air de comprendre. Il était dévasté comme je l'étais, mais il m'a laissée quitter le groupe. Six mois après, il m'en veut comme si nous n'avions jamais eu cette discussion.

— Tu ne constates rien du tout. Tu es en train de te monter un film.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que t'en sais, après tout ce temps ?

Je n'arrive presque plus à parler. Même réfléchir me brûle la gorge et les yeux. Je me retiens de toutes mes forces, serrant les poings, inspirant par-dessus la sensation d'étouffement pour éviter de pleurer. Il doit m'entendre parler avant tout.

— J'en ai souffert. Des jours, des mois, depuis que je t'ai quitté. J'en ai souffert comme je ne l'avais pas encore ressenti. Je ne suis pas partie pour te faire du mal, pour mettre un terme à nous deux ou pour aller faire des

expériences à droite à gauche. Tu le sais, Léo. Je t'ai dit pourquoi je le faisais. Je croyais que tu avais compris que je ne partais pas pour toujours.

— Des paroles en l'air...

— Non ! C'était une promesse.

— Une promesse de collégienne, oui ! s'énerve-t-il la mâchoire serrée.

— Une promesse de collégienne ? Tu compares notre histoire à une promesse de collégienne ?

Il ricane pour me faire plus de mal encore.

— Notre histoire ? Mais quelle histoire ? Nous deux ça a duré deux mois et on n'a fait que traîner dans un lit la plupart du temps. Qu'est-ce que tu sais de moi, de mes blessures ou de ce que j'ai ressenti quand tu es partie ?

— Je le sais parce que j'ai ressenti la même chose, riposté-je plus virulente. Je le sais parce que je sais tout de toi, Léo. Plus que n'importe quelle fille que tu baiserais dans un bus de tournée.

— Je ne suis pas le seul qui se monte des films, apparemment.

— Sauf que moi je ne te repousse pas. J'essaye de te parler.

— Je suis en colère, répond-il en haussant le ton. Tu peux comprendre ça ?

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas réussi à redevenir celui que j'étais avant ton arrivée. Parce que tu as fait de moi ce type-là. Qui se languit de toi à chaque instant. Et tu es partie. Je sais pourquoi. Je l'ai compris. Mais ton absence m'a rendu faible. J'ai imaginé tellement de choses...

— Et tu penses que je ne l'ai pas fait ? le coupé-je en me rendant compte de son mal.

Il me regarde sans comprendre.

— Tu penses que je ne t'ai pas imaginé dans les bras de groupies après vos concerts ?

— Les groupies n'ont jamais été mon truc.

— Et Marjorie ?

— Qu'est-ce que tu veux entendre ?

— Je n'étais pas là, Léo, mais elle, si.

— Quelle image as-tu de moi ?

— Nous ne sommes pas ensemble. Nous ne nous sommes jamais dit ces mots-là. Que voudrais-tu que j’imagine à part ça ?

— Marjorie n’a jamais eu la moindre importance. Surtout maintenant que tu en as tellement.

J’en ai mal de sentir mon cœur battre si vite, d’avoir envie de combler la distance entre nous. De vouloir plus. Bien plus que tout ce que nous avons eu par le passé. Je suis là pour lui. Ne le voit-il pas ?

Il semble essoufflé à lutter contre ses propres aveux.

— Que voulais-tu que je fasse, Léo ? Que je reste et que je pense à lui en étant entre tes bras ? Que je fasse semblant juste pour ne pas te quitter ?

— Je ne voulais pas que tu partes. Tu ne sais pas ce que j’ai pu ressentir. Tu ne sais pas ce que ça a été sans toi. Tu ne sais pas... Regarde ce que je suis maintenant, putain !

Il hausse le ton, passe ses mains nerveuses sur son visage et ne tient pas en place. Je suis en train de perdre contre son foutu caractère et son besoin de contrôle. Contre sa mauvaise idée qu’il est mieux tout seul. Et il en est hors de question. Pas après tout ce que nous avons traversé ou partagé. C’est à moi de me battre pour lui. Pour nous. Léo a déjà trop souffert. *Mais vaudra-t-il de moi ?*

Je comble la distance. En trois pas je suis contre lui, si petite dans son étreinte. Ses bras ne se referment pas sur moi, mais je m’en fiche, je me hisse à sa hauteur et ma bouche vient trouver la sienne. Il ne recule pas, il ne me repousse pas, il me laisse faire. Et je prends tout ce qu’il veut bien me donner. Mes deux mains sur sa tête, je le retiens à moi.

Dans ma poitrine, mon cœur explose quand je le sens me rendre mon baiser. Il ne lutte qu’un instant puis baisse les armes. Son soupir de soulagement finit de m’achever. Je me sens si heureuse que je pourrais en pleurer.

— Léo, tu es le seul, murmuré-je contre ses lèvres. Là où il y avait un autre homme et sa mort, je ne vois plus que toi, je ne pense qu’à toi. Il n’y a plus rien mis à part nous. Plus de souvenirs. Plus de fantôme. Et je suis effrayée parce que je ne sais pas si tu veux encore de moi.

Je tremble de me dévoiler sans aucune barrière. Je me sens vulnérable comme je ne l’ai jamais été. Rémy connaissait tout de moi et jamais il ne

m'aurait repoussée. Avec Léo tout est différent. Je suis constamment en équilibre au-dessus du vide. Je vis tous les moments qu'il veut bien me donner comme s'il s'agissait du dernier. Et pour la première fois, je me dis que mon choix a pu tout détruire. J'ai peut-être été égoïste. Je n'ai peut-être pas assez pensé à lui alors que je n'ai fait que ça depuis mon départ.

Je repose les talons au sol en laissant mes bras autour de son cou. Il ne dit toujours rien, mais il m'observe, le souffle aussi rapide que le mien. Il est penché vers moi comme s'il ne voulait pas que je sois ailleurs. Ses bras ont finalement bougé : il les a mis autour de ma taille. Je sens leur pression dans mon dos et la chaleur qu'ils dégagent au travers de mes vêtements.

— Je n'ai jamais su si tu m'aimais... avoué-je en baissant les yeux une seconde. Comment je pourrais être sûre que tu m'aimes encore ?

Sa réaction est immédiate. Ses ongles se plantent dans mon dos pour me punir de mes mots. Ensuite, il me plaque contre lui en reprenant possession de mes lèvres et de mon corps. Partout où ses mains passent, elles laissent une traînée de cendres derrière elles.

Quand il se détache, j'ai du mal à tenir sur mes jambes flageolantes. Mais là encore, il m'étonne. Il me sent fébrile et me retient. Toujours plus près de lui. Assez pour que nous partagions le même souffle.

— Je n'ai pas envie de prononcer ces deux mots que tout le monde se dit, chuchote-t-il les yeux d'abord fermés. Mon père l'a dit à ma mère et il l'a laissée crever. Il était censé m'aimer et il n'a fait que me frapper. Comment je pourrais te dire je t'aime alors que je n'ai jamais cru en ces deux putains de mots sans signification ? Je veux que mes sentiments aient un impact. Un vrai. Et un sens. Je veux te prouver que je ne ferai jamais ce qu'ils ont fait avec moi.

— Tu n'as pas besoin de me les dire. Tu te débrouilles plutôt très bien pour me le montrer autrement, dis-je avec un sourire. Est-ce que tu me veux, Léo ? Je veux dire... en dehors d'une chambre ?

— Je me serais battu encore plus fort pour ne pas te laisser approcher, si ce n'était pas le cas, précise-t-il. Je te veux dans la chambre, en dehors et partout. Et je te veux sur scène avec moi. J'ai repris ma place, tu le sais ?

— Bien sûr. J'ai vu la retransmission du concert à la télé.

Léo me sourit enfin. Depuis le début de ces retrouvailles, c'est la première fois que son visage se détend.

— Je veux chanter avec toi.

— Je n'attends que ça.

Il ne devait attendre que ça lui aussi, parce que son bras se resserre autour de moi. Mon ventre repose contre ses hanches, ma tête sous la sienne, comme s'il voulait que je ne fasse qu'un avec lui.

Ses deux mains se posent de chaque côté de mon visage et le tournent vers le sien. Ses deux paumes sont chaudes, douces, et elles me tiennent avec force.

— Ne pars plus ! S'il te plaît, ne pars plus !

Et il m'embrasse. Comme jamais il ne l'a fait auparavant.

Le temps se fige. La nuit tombe. J'ai les yeux fermés. Tout ce que je sens, ce sont ses lèvres sur les miennes, et son corps tout autour de moi. Je ne veux être nulle part ailleurs. Je ne pars plus.

Épilogue

CAMILLE

— Léo, qu'est-ce que tu fais ?

— Tu ne le sens pas ?

Bien sûr que je sens. Je commence à le connaître. Lorsqu'il est en phase d'inspiration – souvent après l'amour –, au lieu de fumer une cigarette, il écrit.

Il est assis juste sous mes fesses. Sur mon corps nu allongé, reposé après notre concert, notre soirée, puis nos retrouvailles dans sa chambre. Une main posée sur ma taille, l'autre se baladant plus haut. Un stylo au creux de la paume, il écrit des paroles qui lui passent par la tête. La plume marque ma peau à mesure que sa main avance. C'est doux, un peu dérangent, mais c'est lui, sa marque de fabrique. Le moyen qu'il a trouvé pour me donner encore plus d'importance.

Mon dos est comme une page de ses carnets. Il y écrit ce qu'il ressent. Pour moi. Pour ses sœurs. Pour cette mère qui n'a pas su être assez forte. Pour ce père qui l'a tenu responsable de leurs malheurs. Léo se perd dans les lignes, dans l'encre, dans les rimes qu'il invente, dans les refrains qu'il fredonne. Quand il a fini, il s'écarte, admire les mots peints sur mes omoplates jusqu'à mes reins, tout le long de mon tatouage.

— Tu es magnifique.

Je souris alors qu'il se penche vers la table de chevet, attrape l'appareil photo qu'il laisse traîner là avec pour seul but d'immortaliser ce moment.

Il ne me montre jamais les photos. Elles rejoignent ses carnets qu'il ne fait lire à personne d'autre que Jules. Ceux où il continue de déverser le reste de sa souffrance. Elle ne partira jamais complètement.

Je tourne la tête par-dessus mon épaule. Léo passe ses doigts sur les lignes d'encre, caresse mon tatouage, y dépose un baiser en me regardant avec tendresse et désir. Depuis que nous nous sommes retrouvés et avoué nos sentiments, c'est cette flamme que je peux lire dans ses yeux.

Je lui souris. J'aurais aimé avoir une vue d'ensemble de ce qu'il crée sur mon dos, mais il le garde précieusement pour lui. Comme cette pièce dans laquelle nous n'avons pas le droit d'entrer, Léo protège ma peau recouverte de beaucoup de lui, tel un secret.

Je peux tout de même admirer ses œuvres. Au travers du miroir, dans notre salle de bain, lorsqu'il a fini d'embrasser tous mes grains de beauté et qu'il décide de nous laver. Où lorsqu'il a fini de composer la musique de ces chansons qui naissent sur moi et se met à les chanter en pleine répétition.

Ses yeux détaillent de nouveau mon dos, il mord mon tatouage, il le lèche et l'embrasse. Il aime ce qu'il est devenu au fil des ans. Je l'ai transformé de la même façon que je suis redevenue entière et libre.

Si la racine de la branche reste morte – pour me rappeler ma perte –, sur le tronc et les ramifications, des bourgeons ont fleuri. Je suis retournée plusieurs fois chez le tatoueur pour qu'il le retouche. La première fois en disant adieu à Rémy pour de bon. Cette première rose était pour ma guérison. Les autres sont dédiées à tous ces moments où Léo a creusé un peu plus son chemin jusqu'à moi.

Depuis le tout début, si je suis honnête, avec son caractère hostile et changeant, il a su fracasser tout ce qui m'enchaînait en arrière, tout ce qui m'empêchait d'avancer.

Il m'arrive encore de penser à Rémy. De revoir son visage ce soir-là, alors qu'il prenait la route, de me sentir coupable... mais Léo détecte toutes mes peines. Lui qui a vécu bien pire.

Dans ces moments-là, il me répète que lui ne me laissera jamais partir. Qu'il ne laissera jamais un autre lui prendre ce que je lui ai donné. Il me chante qu'il me fera vibrer jusqu'à la fin. Que je n'aurai pas d'autre choix que de ne regarder que lui. Et je veux bien le croire. Parce que c'est ce que je fais chaque jour depuis trois ans.

Et quand je le vois me basculer sur le dos, glisser son corps nu sur le mien, prendre son temps, m'embrasser, poser ses mains sur toutes les parties de mon corps qui me font frissonner, je sais que je ne veux personne d'autre que lui.

Alors, il y aura sûrement d'autres complications, comme lorsque nous avons exposé notre amour et que certaines fans n'ont pas bien réagi. Les plus virulentes nous ont suivis partout, postant des photos de moi chaque fois que je faisais un pas à l'extérieur, beaucoup m'ont insultée. Léo a réussi à mettre les points sur les i. Sans grande estime pour ce genre de groupies, il n'a plus caché son mépris pour ces attitudes. Pour la première fois, il a accepté une interview de son plein gré et il leur a adressé un message pour que toutes pigent bien – que je lui appartiens et que lui aussi.

Son geste a donné des ailes à Paul et Gaspard. Le batteur, surtout. Parce que plus tard, ce jour-là, celui-ci a saisi la main de son meilleur ami en pleine rue et l'a emmené prendre un verre. Ils ne se sont plus lâchés de toute la soirée. Public ou pas. Photo ou pas. Le lendemain, on pouvait lire en gros titres des magazines : « Qui prendra le dernier cœur disponible de *NO* ? ».

Cela n'est pas allé plus loin que ça. Les groupies ont dû ronger leur frein, les autres ne se sont souciées que de notre musique, me rassurant sur un point : non, il n'y avait pas que des folles furieuses parmi les fans !

Leto a plutôt bien accepté tous ces changements. Contrairement à ce que je pensais, il n'a émis aucune protestation à voir presque tous les membres du groupe se caser. Léo m'a alors avoué avec un sourire vicieux qu'ils avaient passé un accord tous les deux. Notre manager a plutôt été gagnant : Léo est revenu sur le devant de la scène, ce qui a boosté les ventes, et nous avons sorti un nouvel album où je chante avec lui. Nous avons même accepté de faire un peu plus de photos et de répondre à plus d'interviews.

Il peut aussi se consoler avec Jules, éternel célibataire qui se prêle volontiers à ses exigences. L'ex-leader a réussi à passer outre son penchant pour Margaux. Ma meilleure amie est toujours avec mon frère et heureuse. Les choses se sont arrangées entre eux. La première fois qu'ils sont venus à la villa tous les deux, les choses ont été étranges. Mais le caractère bienveillant de Jules a pris le dessus et tout ce qu'il s'est passé entre lui et Margaux a été effacé. Jules n'est pas un ex envahissant ! La situation n'a pas vraiment été au goût d'Adam. Mais il faut bien qu'il s'y fasse. S'il n'avait pas fait l'abruti, jamais Margaux ne serait laissée charmer par Jules.

— Tu veux faire quoi, aujourd'hui ?

Il est déjà tard. Le soleil s'infiltré au travers de nos fenêtres grandes ouvertes. À l'extérieur, sur l'une des terrasses, nous entendons nos trois amis se livrer à une bataille acharnée autour du panier de basket.

— De quoi tu as envie ?

— Dois-je vraiment le dire ?

Son corps, ses lèvres, ses baisers, tout revient sur moi. Léo a un appétit insatiable. Et toutes ses barrières ont disparu. Il est bien plus serein. Le retour de Lucie dans sa vie depuis trois ans y est aussi pour beaucoup. Lorsque j'ai retrouvé Léo, elle n'a pas été longue à le recontacter. Il a su que nous avions eu une discussion.

Depuis, Julia fait partie de sa vie. Et là où il n'avait pu voir grandir sa sœur, il s'évertue à être là pour sa nièce et à rompre le cycle de malheur qui a infecté sa famille.

Quant à moi, je n'ai jamais eu peur d'être à ses côtés. Tous ces proches qui n'ont pas su se battre pour lui et ses sœurs n'étaient pas dignes d'eux. Aujourd'hui, notre passé est derrière nous. Il fait partie de notre vie, c'est lui qui a su nous réunir, nous permettre de nous comprendre, mais il n'a plus aucune incidence. Ce n'est plus de ce côté que nous voulons regarder.

Moi je sais où je regarde, et c'est toujours vers Léo. Vers cette vie que je ne veux plus quitter. Elle est intense et le signe d'un renouveau en chanson. Ensemble.

FIN

The Yellow Coat

Petite fille, Petite fille
Pourquoi tu portes ce manteau jaune ?
Petite fille, Pourquoi tu pleures au milieu de la route ?
Seule, même si j'étais là,
Je t'ai vue quand tu voulais disparaître
Je me souviens de toi et de tes larmes
Tu avais neuf ans et tu pleurais pour elle
Tu avais neuf ans et tu la cherchais partout
Tu faisais ça toute la journée, mais elle n'était plus là
Je me souviens de tes vêtements et de ce manteau qu'elle avait
l'habitude de porter
Petite fille, Petite fille
Pourquoi tu portes ce manteau jaune ?
Petite fille, Pourquoi tu pleures au milieu de la route ?
Joie, Tristesse, Promesse, Cruauté
Tu essayes de les cacher, mais je ne suis pas aveugle
Je connais ces sentiments mieux que quiconque
Ne pleure pas comme elle, je suis près de toi
Ne saute pas sans aile, je t'en supplie
Crois moi, elle t'a toujours voulue
Crois moi petite, elle était ta maman aussi

C'était son choix, tu n'étais pas responsable
Si tu veux la rejoindre, attends-moi je serai ton ange
Petite fille, Petite fille
Pourquoi tu portes ce putain de manteau jaune ?
Pourquoi tu pleures encore au milieu de la route ?
Pourquoi tu ne penses pas à moi ?
Pense à moi, pense à moi s'il te plaît !
Pourquoi tu veux t'arrêter de respirer ?
Pourquoi ne suis-je pas suffisant pour te combler ?
Crois-moi je t'en supplie
Saute avec moi, je suis près de toi
Je brûlerai ce manteau jaune et je t'attraperai sur cette route

Chanson écrite par Léo pour Camille

Mon passé, ma douleur, tu les as effacés avec ta voix
Ce jour-là a été le premier, après ça
Je suis tombé amoureux de toi, je n'avais pas le choix
Brisé, ta musique m'a réparé
Je chante pour toi, l'entends-tu bébé ?
J'ai essayé de me tenir à l'écart
J'ai essayé de rejeter ta beauté
Mais tu étais plus forte que moi
Effrayé, je me suis enfui et je t'ai perdue
Fasciné, je me suis rapproché et c'est moi qui me suis perdu
Avec ou sans toi pourquoi je devrais faire un choix ?
Brisé, je ne le suis plus
Avec toi, j'en veux tous les jours plus
Maintenant, c'est pour toi que je chante, l'entends-tu bébé ?
C'est à moi que j'aimerais t'enchaîner
Je suis redevenu l'homme que j'étais
J'ai essayé de te le montrer mais tu étais déjà partie
Je chante pour toi, c'est que tu voulais bébé
Regarde-nous

On pensait ne pas pouvoir être ensemble, mais on avait tout faux
Je ne m'excuserai pas
Je veux recommencer avec toi et cette chanson
Je chante pour toi, je souhaite que tu l'entendes bébé
Je renais seulement pour toi, reviens et reste avec moi

Remerciements

Restart a été le premier texte que j'ai partagé sur internet. Le premier après une longue pause sans écriture. Je ne savais pas s'il allait plaire, et j'ai eu l'immense bonheur de constater que oui !

Je remercie donc tous les lecteurs qui m'ont soutenue dès la première heure. Ceux qui ont été les premiers à m'encourager. Et tous ceux qui ont aimé cette histoire si fort. Qui ont adoré Léo au point de me le crier haut et fort (je ne les cite pas mais j'espère qu'ils se reconnaîtront !). Qui ont commenté, m'ont envoyé des messages pour me faire partager leur amour de *Restart*. Je n'oublierai jamais que ce texte a été la première aventure avec vous, et que c'est grâce à vous qui m'avez motivée, qu'elle est éditée aujourd'hui.

Merci à mon mari. Parce qu'il est mon bêta, mon premier lecteur, mon correcteur, mon premier soutien. Intransigeant et franc. Il a aimé *Restart*, Il y a cru depuis le début. Je le remercie tellement d'aimer Léo au point qu'il le défendra si jamais quelqu'un dit du mal de lui ! Il a été un lecteur incroyable, qui a compris mes personnages et qui croit en moi. Sans lui et sa patience, je ne serais certainement pas aussi sereine pour la suite.

Merci à mes Marines ! Mon éditrice d'une part, qui a accepté de donner une chance à ce texte et qui a su le bonifier pour retirer tous mes tics d'écriture ! Ma meilleure amie d'autre part, qui accepte d'être ma bêta, et de vivre avec moi

pleinement cette aventure. Je compte t'en faire lire beaucoup encore, alors prépare-toi !

Merci à mes amies et ma famille qui m'ont lue, soutenue, qui sont fiers et n'hésitent pas à m'encourager toujours plus. J'espère qu'il y aura d'autres livres !

Merci à l'équipe Hugo, et à Fyctia, de mettre en avant les auteures françaises, de plus en plus et de nous donner cette chance.

Et enfin merci à toutes ces personnes sur les réseaux qui partagent leur enthousiasme autour de nos écrits à tous les auteurs. À chaque fois, vos mots me touchent en plein cœur.

Merci à tous. Vraiment.

À très vite.

Elle